
U d'/of OTTAWA
39003002919107



VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE.



Paris.—Imprimerie de Cosson, rue St-Germain-des-Prés, 9.

T. 2. Ch. 35.



Les Magiciennes.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE

AVANT L'ÈRE VULGAIRE ;

PAR L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Nouvelle édition,

ORNÉE DE QUATRE GRAVURES.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-SAINT-MICHEL, 18.

1838.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE.

CHAPITRE XVIII.

Des accusations et des procédures parmi les Athéniens.

Les causes que l'on porte aux tribunaux de justice ont pour objet des délits qui intéressent le gouvernement ou les particuliers. S'agit-il de ceux de la première espèce? tout citoyen peut se porter pour accusateur : de ceux de la seconde? la personne lésée en a seule le droit. Dans les premières on conclut souvent à la mort : dans les autres il n'est question que de dommages et de satisfactions pécuniaires.

Dans une démocratie plus que dans tout autre gouvernement, le tort qu'on fait à l'état devient personnel à chaque citoyen; et la violence exercée contre un particulier est un crime contre l'état. On ne se contente pas ici d'attaquer publiquement ceux qui trahissent leur patrie, ou qui sont coupables d'impiété, de sacrilége et d'incendie : on peut poursuivre de la même manière le général qui n'a pas fait tout ce qu'il devait ou pouvait faire; le soldat qui fuit l'enrôlement ou qui abandonne l'armée; l'ambassadeur, le magistrat, le juge, l'orateur qui ont prévariqué dans leur ministère; le particulier qui s'est glissé dans l'ordre des citoyens sans en avoir les qualités, ou dans l'administration malgré les raisons qui devaient l'en exclure; celui qui corrompt ses juges, qui pervertit la jeunesse, qui garde le célibat, qui attente à la vie ou à l'honneur d'un citoyen; enfin toutes les actions qui tendent plus spécialement à détruire la nature du gouvernement ou la sûreté des citoyens.

Les contestations élevées à l'occasion d'un héritage, d'un dépôt violé, d'une dette incertaine, d'un dommage qu'on a reçu dans ses biens, tant d'autres qui ne concernent pas directement l'état, font la matière des procès entre les personnes intéressées.

Les procédures varient en quelques points, tant pour la différence des tribunaux que pour celle des délits. Je ne m'attacherai qu'aux formalités essentielles.

Les actions publiques se portent quelquefois devant le sénat ou devant le peuple, qui, après un premier jugement, a soin de les renvoyer à l'une des cours supérieures ; mais pour l'ordinaire l'accusateur s'adresse à l'un des principaux magistrats, qui lui fait subir un interrogatoire, et lui demande s'il a bien réfléchi sur sa démarche ; s'il est prêt, s'il ne lui serait pas plus avantageux d'avoir de nouvelles preuves ; s'il a des témoins, s'il désire qu'on lui en fournisse. Il l'avertit en même temps qu'il doit s'engager par un serment à suivre l'accusation, et qu'à la violation du serment est attachée une sorte d'infamie. Ensuite il indique le tribunal, et fait comparaître l'accusateur une seconde fois en sa présence : il lui réitère les mêmes questions, et si ce dernier persiste, la dénonciation reste affichée jusqu'à ce que les juges appellent la cause.

L'accusé fournit alors ses exceptions, tirées ou d'un jugement antérieur, ou d'une longue prescription, ou de l'incompétence du tribunal. Il peut obtenir des délais, intenter une action contre son adversaire, et faire suspendre pendant quelque temps le jugement qu'il redoute.

Après ces préliminaires, dont on n'a pas toujours occasion de se prévaloir, les parties font serment de dire la vérité et commencent à discuter elles-mêmes la cause. On ne leur accorde pour l'éclaircir qu'un temps limité et mesuré par des gouttes d'eau qui tombent d'un vase. La plupart ne récitent que ce que des bouches éloquentes leur ont dicté en secret. Tous peuvent, après avoir cessé de parler, implorer le secours des orateurs qui ont mérité leur confiance ou de ceux qui s'intéressent à leur sort.

Pendant la plaidoirie, les témoins appelés font tout haut leurs dépositions ; car, dans l'ordre criminel ainsi que dans l'ordre civil, il est de règle que l'instruction soit publique. L'accusateur peut demander qu'on applique à la question les esclaves de la partie adverse. Conçoit-on qu'on exerce une pareille barbarie contre des hommes dont il ne faudrait pas tenter la fidélité s'ils sont attachés à leurs maîtres, et dont le témoignage doit être suspect s'ils ont à s'en plaindre ? Quelquefois l'une des parties présente d'elle-même ses esclaves à cette cruelle épreuve ; elle croit en avoir le droit parce qu'elle en a le pouvoir. Quelque-

fois elle se refuse à la demande qu'on lui en fait, soit qu'elle craigne une déposition arrachée par la violence des tourmens, soit que les cris de l'humanité se fassent entendre dans son cœur; mais alors son refus donne lieu à des soupçons très-violens, tandis que le préjugé le plus favorable pour les parties, ainsi que pour les témoins, c'est lorsqu'ils offrent, pour garantir ce qu'ils avancent, de prêter serment sur la tête de leurs enfans ou des auteurs de leurs jours.

Nous observerons en passant que la question ne peut être ordonnée contre un citoyen que dans des cas extraordinaires.

Sur le point de prononcer le jugement, le magistrat qui préside au tribunal distribue à chacun des juges une boule blanche pour absoudre, une boule noire pour condamner. Un officier les avertit qu'il s'agit simplement de décider si l'accusé est coupable ou non, et ils vont déposer leurs suffrages dans une boîte. Si les boules noires dominent, le chef des juges trace une longue ligne sur une tablette enduite de cire, et exposées à tous les yeux; si ce sont les blanches, une ligne plus courte : s'il y a partage, l'accusé est absous.

Quand la peine est spécifiée par la loi, ce premier jugement suffit : quand elle n'est énoncée que dans la requête de l'accusateur, le coupable a la liberté de s'en adjuger une plus douce; et cette seconde contestation est terminée par un nouveau jugement auquel on procède tout de suite.

Celui qui, ayant intenté une accusation, ne la poursuit pas ou n'obtient pas la cinquième partie des suffrages, est communément condamné à une amende de mille drachmes[1]. Mais, comme rien n'est si facile ni si dangereux que d'abuser de la religion, la peine de mort est en certaines occasions décernée contre un homme qui en accuse un autre d'impiété sans pouvoir l'en convaincre.

Les causes particulières suivent en plusieurs points la même marche que les causes publiques, et sont, pour la plupart, portées aux tribunaux des archontes, qui, tantôt prononcent une sentence dont on peut appeler, et tantôt se contentent de prendre des informations qu'ils présentent aux cours supérieures.

Il y a des causes qu'on peut poursuivre au civil par une accusation particulière, et au criminel par une action publique. Telle

1 Neuf cents livres. Cette somme était très-considérable quand la loi fut établie.

est celle de l'insulte faite à la personne d'un citoyen. Les lois, qui ont voulu pourvoir à sa sûreté, autorisent tous les autres à dénoncer publiquement l'agresseur; mais elles laissent à l'offensé le choix de la vengeance, qui peut se borner à une somme d'argent s'il entame l'affaire au civil; qui peut aller à la peine de mort s'il la poursuit au criminel. Les orateurs abusent souvent de ces lois en changeant par des détours insidieux les affaires civiles en criminelles.

Ce n'est pas le seul danger qu'aient à craindre les plaideurs. J'ai vu les juges, distraits pendant la lecture des pièces, perdre la question de vue, et donner leurs suffrages au hasard : j'ai vu des hommes puissans par leurs richesses insulter publiquement des gens pauvres qui n'osaient demander réparation de l'offense : je les ai vus éterniser en quelque façon un procès en obtenant des délais successifs, et ne permettre aux tribunaux de statuer sur leurs crimes, que lorsque l'indignation publique était entièrement refroidie : je les ai vus se présenter à l'audience avec un nombreux cortége de témoins achetés, et même de gens honnêtes qui par faiblesse se traînaient à leur suite et les accréditaient par leur présence : je les ai vus enfin armer les tribunaux supérieurs contre des juges subalternes qui n'avaient pas voulu se prêter à leurs injustices.

Malgré ces inconvéniens, on a tant de moyens pour écarter un concurrent ou se venger d'un ennemi; aux contestations particulières se joignent tant d'accusations publiques, qu'on peut avancer hardiment qu'il se porte plus de causes aux tribunaux d'Athènes qu'à ceux du reste de la Grèce. Cet abus est inévitable dans un état qui, pour rétablir ses finances épuisées, n'a souvent d'autre ressource que de faciliter les dénonciations publiques et de profiter des confiscations qui en sont la suite : il est inévitable dans un état où les citoyens, obligés de se surveiller mutuellement, ayant sans cesse des honneurs à s'arracher, des emplois à se disputer et des comptes à rendre, deviennent nécessairement les rivaux, les espions et les censeurs les uns des autres. Un essaim de délateurs, toujours odieux, mais toujours redoutés, enflamment ces guerres intestines : ils sèment les soupçons et les défiances dans la société, et recueillent avec audace les débris des fortunes qu'ils renversent. Ils ont à la vérité contre eux la sévérité des lois et le mépris des gens vertueux; mais ils ont pour eux ce prétexte du bien public qu'on fait si souvent

servir à l'ambition et à la haine : ils ont quelque chose de plus fort, leur insolence.

Les Athéniens sont moins effrayés que les étrangers des vices de la démocratie absolue. L'extrême liberté leur paraît un si grand bien qu'ils lui sacrifient jusqu'à leur repos. D'ailleurs, si les dénonciations publiques sont un sujet de terreur pour les uns, elles sont, pour la plupart, un spectacle d'autant plus attrayant, qu'ils ont presque tous un goût décidé pour les ruses et les détours du barreau : ils s'y livrent avec cette chaleur qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Leur activité se nourrit des éternelles et subtiles discussions de leurs intérêts ; et c'est peut-être à cette cause, plus qu'à toute autre, que l'on doit attribuer cette supériorité de pénétration et cette éloquence importune qui distinguent ce peuple de tous les autres.

CHAPITRE XIX.

Des délits et des peines.

On a gravé quelques lois pénales sur des colonnes placées auprès des tribunaux. Si de pareils monumens pouvaient se multiplier au point d'offrir l'échelle exacte de tous les délits, et celle des peines correspondantes, on verrait plus d'équité dans les jugemens, et moins de crimes dans la société. Mais on n'a essayé nulle part d'évaluer chaque faute en particulier ; et partout on se plaint que la punition des coupables ne suit pas une règle uniforme. La jurisprudence d'Athènes supplée, dans plusieurs cas, au silence des lois. Nous avons dit que, lorsqu'elles n'ont pas spécifié la peine, il faut un premier jugement pour déclarer l'accusé atteint et convaincu du crime, et un second pour statuer sur le châtiment qu'il mérite. Dans l'intervalle du premier au second, les juges demandent à l'accusé à quelle peine il se condamne. Il lui est permis de choisir la plus douce et la plus conforme à ses intérêts, quoique l'accusateur ait proposé la plus forte et la plus conforme à sa haine : les orateurs les discutent l'une et l'autre ; et les juges, faisant en quelque manière la fonction d'arbitres, cherchent à rapprocher les parties, et mettent entre la faute et le châtiment le plus de proportion qu'il est possible.

Tous les Athéniens peuvent subir les mêmes peines ; tous peuvent être privés de la vie, de la liberté, de leur patrie, de leurs biens et de leurs priviléges. Parcourons rapidement ces divers articles.

On punit de mort le sacrilége, la profanation des mystères, les entreprises contre l'État, et surtout contre la démocratie ; les déserteurs, ceux qui livrent à l'ennemi une place, une galère, un détachement de troupes ; enfin tous les attentats qui attaquent directement la religion, le gouvernement, ou la vie d'un particulier.

On soumet à la même peine le vol commis de jour, quand il s'agit de plus de cinquante drachmes[1] ; le vol de nuit, quelque léger qu'il soit ; celui qui se commet dans les bains, dans les gymnases, quand même la somme serait extrêmement modique.

C'est avec la corde, le fer et le poison, qu'on ôte pour l'ordinaire la vie aux coupables ; quelquefois on les fait expirer sous le bâton ; d'autres fois on les jette dans la mer, ou dans un gouffre hérissé de pointes tranchantes pour hâter leur trépas car c'est une espèce d'impiété de laisser mourir de faim, même les criminels.

On détient en prison le citoyen accusé de certains crimes jusqu'à ce qu'il soit jugé, celui qui est condamné à la mort, jusqu'à ce qu'il soit exécuté, celui qui doit, jusqu'à qu'il ait payé. Certaines fautes sont expiées par plusieurs années ou par quelques jours de prison. D'autres doivent l'être par une prison perpétuelle. En certains cas, ceux qu'on y traîne peuvent s'en garantir en donnant des cautions ; en d'autres, ceux qu'on y renferme sont chargés de liens qui leur ôtent l'usage de tous leurs mouvemens.

L'exil est un supplice d'autant plus rigoureux pour un Athénien, qu'il ne retrouve nulle part les agrémens de sa patrie, et que les ressources de l'amitié ne peuvent adoucir son infortune. Un citoyen qui lui donnerait un asile serait sujet à la même peine.

Cette proscription a lieu dans deux circonstances remarquables. 1° Un homme absous d'un meurtre involontaire doit s'absenter pendant une année entière, et ne revenir à Athènes qu'après avoir donné des satisfactions aux parens du mort, qu'après s'être purifié par des cérémonies saintes. 2° Celui qui, accusé devant l'aréopage d'un meurtre prémédité, désespère de sa cause après

1 Plus de quarante-cinq livres.

un premier plaidoyer, peut, avant que les juges aillent au scrutin, se condamner à l'exil, et se retirer tranquillement. On confisque ses biens, et sa personne est en sûreté, pourvu qu'il ne se montre ni sur les terres de la république ni dans les solennités de la Grèce; car, dans ce cas, il est permis à tout Athénien de le traduire en justice ou de lui donner la mort. Cela est fondé sur ce qu'un meurtrier ne doit pas jouir du même air et des mêmes avantages dont jouissait celui à qui il a ôté la vie.

Les confiscations tournent en grande partie au profit du trésor public : on y verse aussi les amendes, après en avoir prélevé le dixième pour le culte de Minerve, et le cinquantième pour celui de quelques autres divinités.

La dégradation prive un homme de tous les droits ou d'une partie des droits du citoyen. C'est une peine très-conforme à l'ordre général des choses : car il est juste qu'un homme soit forcé de renoncer aux priviléges dont il abuse. C'est la peine qu'on peut le plus aisément proportionner au délit : car elle peut se graduer suivant la nature et le nombre de ses priviléges. Tantôt elle ne permet pas au coupable de monter à la tribune, d'assister à l'assemblée générale, de s'asseoir parmi les sénateurs ou parmi les juges; tantôt elle lui interdit l'entrée des temples et toute participation aux choses saintes; quelquefois elle lui défend de paraître dans la place publique, ou de voyager en certains pays; d'autres fois, en le dépouillant de tout, et le faisant mourir civilement, elle ne lui laisse que le poids d'une vie sans attrait, et d'une liberté sans exercice. C'est une peine très-grave et très-salutaire dans une démocratie, parce que les priviléges que la dégradation fait perdre étant plus importans et plus considérés que partout ailleurs, rien n'est si humiliant que de se trouver au dessous de ses égaux. Alors un particulier est comme un citoyen détrôné qu'on laisse dans la société pour y servir d'exemple.

Cette interdiction n'entraîne pas toujours l'opprobre à sa suite. Un Athénien qui s'est glissé dans la cavalerie sans avoir subi un examen est puni, parce qu'il a désobéi aux lois; mais il n'est pas déshonoré, parce qu'il n'a pas blessé les mœurs. Par une conséquence nécessaire, cette espèce de flétrissure s'évanouit lorsque la cause n'en subsiste plus. Celui qui doit au trésor public perd les droits de citoyen; mais il y rentre dès qu'il a satisfait à sa dette. Par la même conséquence on ne rougit

pas dans les grands dangers d'appeler au secours de la patrie tous les citoyens suspendus de leurs fonctions ; mais il faut auparavant révoquer le décret qui les avait condamnés; et cette révocation ne peut se faire que par un tribunal composé de six mille juges, et sous les conditions imposées par le sénat et par le peuple.

L'irrégularité de la conduite et la dépravation des mœurs produisent une autre sorte de flétrissure que les lois ne pourraient pas effacer. En réunissant leurs forces à celles de l'opinion publique, elles enlèvent au citoyen qui a perdu l'estime des autres les ressources qu'il trouvait dans son état. Ainsi, en éloignant des charges et des emplois celui qui a maltraité les auteurs de ses jours, celui qui a lâchement abandonné son poste ou son bouclier, elle les couvre publiquement d'une infamie qui les force à sentir le remords.

CHAPITRE XX.

Mœurs et vie civile des Athéniens.

Au chant du coq les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, en chantant de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement. Les uns reprennent les travaux de leur profession; d'autres, en grand nombre, se répandent dans les différens tribunaux, pour y remplir les fonctions de juges.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée on fait deux repas par jour; mais les gens d'un certain ordre se contentent d'un seul, qu'ils placent les uns à midi, la plupart avant le coucher du soleil. L'après-midi ils prennent quelques momens de sommeil, ou bien ils jouent aux osselets, aux dés, et à des jeux de commerce.

Pour le premier de ces jeux on se sert de quatre osselets présentant sur chacune de leurs faces un de ces quatre nombres : un, trois, quatre, six. De leurs différentes combinaisons résultent trente-cinq coups auxquels on a donné les noms des dieux, des princes, des héros, etc.; les uns font perdre, les autres

gagner. Le plus favorable de tous est celui qu'on appelle de Vénus; c'est lorsque les quatre osselets présentent les quatre nombres différens.

Dans le jeu des dés on distingue aussi des coups heureux et des coups malheureux; mais souvent, sans s'arrêter à cette distinction, il ne s'agit que d'amener un plus haut point que son adversaire. La rafle de six est le coup le plus fortuné. On n'emploie que trois dés à ce jeu, on les secoue dans un cornet, et, pour éviter toute fraude, on les verse dans un cylindre creux d'où ils s'échappent et roulent sur le damier [1]. Quelquefois au lieu de trois dés on se sert de trois osselets.

Tout dépend du hasard dans les jeux précédens, et de l'intelligence du joueur dans le suivant. Sur une table où l'on a tracé des lignes ou des cases, on range de chaque côté des dames ou des pions de couleurs différentes. L'habileté consiste à les soutenir l'un par l'autre, à enlever ceux de son adversaire lorsqu'ils s'écartent avec imprudence, à l'enfermer au point qu'il ne puisse plus avancer. On lui permet de revenir sur ses pas, quand il a fait une fausse marche [2].

Quelquefois on réunit ce dernier jeu à celui des dés. Le joueur règle la marche des pions ou des dames sur les points qu'il amène. Il doit prévoir les coups qui lui sont avantageux ou funestes, et c'est à lui de profiter des faveurs du sort ou d'en corriger les caprices. Ce jeu, ainsi que le précédent, exige beaucoup de combinaisons : on doit les apprendre dès l'enfance, et quelques uns s'y rendent si habiles que personne n'ose lutter contre eux, et qu'on les cite pour exemples.

Dans les intervalles de la journée, surtout le matin avant midi, et le soir avant le souper, on va sur les bords de l'Ilissus et tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air, et des aspects charmans qui s'offrent de tous côtés; mais pour l'ordinaire on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du sénat et le

1 Voyez la note XXIV à la fin du volume.

2 On présume que ce jeu avait d rapport avec le jeu de dames ou celui des échecs, et le suivant avec celui du trictrac. On peut voir Meurs. de lud. græc. in Πεττ. Buleng. de lud. veter. Hyd. hist. Nerd. Salmas. in Vopisc., p. 469.

tribunal du premier des archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république. Plusieurs y viennent aussi parce qu'ils ont besoin de se distraire, et d'autres parce qu'ils ont besoin de s'occuper. A certaines heures, la place délivrée des embarras du marché, offre un champ libre à ceux qui veulent jouir du spectacle de la foule, ou se donner eux-mêmes en spectacle.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs [1], d'orfèvres, de barbiers; etc., ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'État, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans contre ceux qui paraissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant; car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, et des conversations instructives aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Ce goût si vif, qui leur a fait donner le nom de bayeurs ou badauds, se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public, en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires; qu'ils ne s'abordent point sans se demander avec empressement s'il y a quelque chose de nouveau; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes tracer sur le terrain ou sur le mur la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, recueillir et grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

Des objets plus doux occupent les Athéniens pendant la paix. Comme la plupart font valoir leurs terres, ils partent le matin

[1] Au lieu de dire, Allez chez les parfumeurs, on disait. Aller au parfum, comme nous disons aller au café. Poll. lib. 19, cap. 2, § 10. Schol. Aristoph. in equit. v. 1372. Spanb. et Kuster. ibid. Tayl. lect. lysiac. p. 720.

à cheval ; et, après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics où le peuple aborde en foule, et qui servent d'asile aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons. L'usage leur en est devenu si nécessaire qu'ils l'ont introduit jusque sur leurs vaisseaux. Ils se mettent au bain souvent après la promenade, presque toujours avant le repas. Ils en sortent parfumés d'essences ; et ces odeurs se mêlent avec celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms suivant la différence de leur forme et de leurs couleurs.

La plupart se contentent de mettre par dessus une tunique qui descend jusqu'à mi-jambe un manteau qui les couvre presque en entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne ou sans éducation de relever au dessus des genoux les diverses pièces de l'habillement.

Beaucoup d'entre eux vont pieds nus ; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détroussés.

Dans la manière de disposer les parties du vêtement les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance et le goût. Elles portent : 1° une tunique blanche qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au dessous du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons ; 2° une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée dans sa patrie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes ou raies de différentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras ; 3° un manteau qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt se déployant sur le corps, semble par ses heureux contours n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très-souvent par un léger mantelet. Quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, et surtout la laine, sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique était autrefois de lin ; elle est maintenant de coton. Le peuple est vêtu d'un drap qui n'a reçu aucune teinture, et qu'on peut reblanchir. Les gens riches préfèrent des draps de couleur. Ils estiment ceux que l'on teint en écarlate par le moyen de petits

grains rougeâtres qu'on recueille sur un arbrisseau; mais ils font encore plus de cas des teintures en pourpre, surtout de celles qui présentent un rouge très-foncé et tirant sur le violet.

On fait pour l'été des vêtemens très-légers. En hiver quelques uns se servent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, et dont le drap, fabriqué à Ecbatane en Médie, est hérissé de gros flocons de laine propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que rehausse l'éclat de l'or, d'autres où se retracent les plus belles fleurs avec leurs couleurs naturelles; mais elles ne sont destinées qu'aux vêtemens dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théâtre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, et appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent sur leurs cheveux couronnés de fleurs une poudre de couleur jaune; et suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager et d'augmenter l'agrément des sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour que dans certaines circonstances, et pendant la nuit qu'en voiture, et avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi, défectueuse en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté, et n'est devenue pour les autres qu'une simple règle de bienséance; règle que des affaires pressantes ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour sortir de leurs retraites : des fêtes particulières, interdites aux hommes, les rassemblent souvent entre elles : dans les fêtes publiques elles assistent aux spectacles ainsi qu'aux cérémonies du temple. Mais en général, elles ne doivent paraître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes esclaves qui leur appartiennent, et qu'elles louent même pour avoir un cortége plus nombreux. Si leur extérieur n'est pas décent, des magistrats chargés de veiller sur elles les soumettent à une forte amende, et font inscrire leur sentence sur une tablette qu'ils suspendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelque-

fois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naissans et jusqu'alors ignorés brillaient à travers un voile que le vent soulevait par intervalles. Elle revenait du temple de Cérès avec quelques esclaves. La jeunesse d'Athènes, qui suivait ses pas, ne l'aperçut qu'un instant; et le lendemain je lus sur la porte de sa maison, au coin des rues, sur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus exposés, ces mots tracés par des mains différentes : « Leucippe est belle, rien n'est si beau que Leucippe. »

Les Athéniens étaient autrefois si jaloux, qu'ils ne permettaient pas à leurs femmes de se montrer à la fenêtre. On a reconnu depuis que cette extrême sévérité ne servait qu'à hâter le mal qu'on cherchait à prévenir. Cependant elles ne doivent pas recevoir des hommes chez elles en l'absence de leurs époux; et si un mari surprenait son rival au moment que celui-ci le déshonore, il serait en droit de lui ôter la vie, ou de l'obliger par des tourmens à la racheter; mais il ne peut en exiger qu'une amende décernée par les juges, si la femme n'a cédé qu'à la force. On a pensé, avec raison, que dans ces occasions la violence est moins dangereuse que la séduction.

Le premier éclat d'une infidélité de cette espèce n'est pas l'unique punition réservée à une femme coupable et convaincue. On la répudie sur-le-champ : les lois l'excluent pour toujours des cérémonies religieuses; et si elle se montrait avec une parure recherchée, tout le monde serait en droit de lui arracher ses ornemens, de déchirer ses habits, et de la couvrir d'opprobres.

Un mari obligé de répudier sa femme doit auparavant s'adresser à un tribunal auquel préside un des principaux magistrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent se séparer de leurs maris. C'est là qu'après de longs combats entre la jalousie et l'amour, comparut autrefois l'épouse d'Alcibiade, la vertueuse et trop sensible Hipparéte. Tandis que d'une main tremblante elle présentait le placet qui contenait ses griefs, Alcibiade survint tout-à-coup. Il la prit sous le bras sans qu'elle fît la moindre résistance, et, traversant avec elle la place publique, aux applaudissemens de tout le peuple, il la ramena tranquillement dans sa maison. Les écarts de cet athénien étaient si publics, qu'Hipparète ne faisait aucun tort à la réputation de son mari ni à la sienne. Mais, en général, les

femmes d'un certain état n'osent pas demander le divorce ; et, soit faiblesse ou fierté, la plupart aimeraient mieux essuyer en secret de mauvais traitemens que de s'en délivrer par un éclat qui publierait leur honte ou celle de leurs époux. Il est inutile d'avertir que le divorce laisse la liberté de contracter un nouvel engagement.

La sévérité des lois ne saurait éteindre dans les cœurs le désir de plaire, et les précautions de la jalousie ne servent qu'à l'enflammer. Les Athéniennes, éloignées des affaires publiques par la constitution du gouvernement, et portées à la volupté par l'influence du climat, n'ont souvent d'autre ambition que celle d'être aimées, d'autre soin que celui de leur parure, d'autre vertu que la crainte du déshonneur. Attentives, pour la plupart, à se couvrir de l'ombre du mystère, peu d'entre elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries.

Cette célébrité est réservée aux courtisanes. Les lois les protégent pour corriger peut-être des vices pour odieux; et les mœurs ne sont pas alarmées des outrages qu'elles en reçoivent : l'abus va au point de blesser ouvertement la bienséance et la raison. Une épouse n'est destinée qu'à veiller sur l'intérieur de la maison, et qu'à perpétuer le nom d'une famille en donnant des enfans à la république. Les jeunes gens qui entrent dans le monde, des hommes d'un certain âge, des magistrats, des philosophes, presque tous ceux qui jouissent d'un revenu honnête, réservent leurs complaisances et leurs attentions pour des maîtresses qu'ils entretiennent, chez qui ils passent une partie de la journée, et dont quelquefois ils ont des enfans qu'ils adoptent et qu'ils confondent avec leurs enfans légitimes.

Quelques unes, élevées dans l'art de séduire par des femmes qui joignent l'exemple aux leçons, s'empressent à l'envi de surpasser leurs modèles. Les agrémens de la figure et de la jeunesse, les grâces touchantes répandues sur toute leur personne, l'élégance de la parure, la réunion de la musique, de la danse, et de tous les talens agréables, un esprit cultivé, des saillies heureuses, l'artifice du langage et du sentiment, elles mettent tout en usage pour retenir leurs adorateurs. Ces moyens ont quelquefois tant de pouvoir, qu'ils dissipent auprès d'elles leur fortune et leur honneur, jusqu'à ce qu'ils en soient abandonnés, pour traîner le reste de leur vie dans l'opprobre et dans les regrets.

Malgré l'empire qu'exercent les courtisanes, elles ne peuvent paraître dans les rues avec des bijoux précieux, et les gens en place n'osent se montrer en public avec elles.

Outre cet écueil, les jeunes gens ont encore à regretter le temps qu'ils passent dans ces maisons fatales, où l'on donne à jouer, où se livrent des combats de coqs, qui souvent occasionent de gros paris. Enfin ils ont à craindre les suites mêmes de leur éducation, dont ils méconnaissent l'esprit. A peine sortent-ils du gymnase, qu'animés du désir de se distinguer dans les courses de de chars et de chevaux qui se font à Athènes et dans les autres villes de la Grèce, ils s'abandonnent sans réserve à ces exercices. Ils ont de riches équipages? ils entretiennent un grand nombre de chiens et de chevaux; et ces dépenses, jointes au faste de leurs habits, détruisent bientôt entre leurs mains l'héritage de leurs pères.

On va communément à pied, soit dans la ville, soit aux environs. Les gens riches, tantôt se servent de chars et de litières, dont les autres citoyens ne cessent de blâmer et d'envier l'usage, tantôt se font suivre par un domestique qui porte un pliant, afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, et toutes les fois qu'ils sont fatigués de la promenade. Les hommes paraissent presque toujours avec une canne à la main, les femmes très-souvent avec un parasol. La nuit, on se fait éclairer par un esclave qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les premiers jours de mon arrivée je parcourais les écriteaux placés au dessus des portes des maisons. On lit sur les uns : MAISON A VENDRE, MAISON A LOUER; sur d'autres : C'EST LA MAISON D'UN TEL, QUE RIEN DE MAUVAIS N'ENTRE CÉANS. Il m'en coûtait pour satisfaire cette petite curiosité. Dans les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendians, d'ouvriers et autres gens du peuple. Un jour que j'étais avec Diogène à regarder de petits chiens que l'on avait dressés à faire des tours, un de ces ouvriers, chargé d'une grosse poutre, l'en frappa rudement, et lui cria : Prenez garde! Diogène lui répondit sur-le-champ : « Est-ce que tu veux me frapper une seconde fois.

Si la nuit on n'est accompagné de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par les filous, malgré la vigilance des magistrats obligés de faire leur ronde toutes les nuits. La

ville entretient une garde de Scythes pour prêter main-forte à ces magistrats, exécuter les jugemens des tribunaux, maintenir le bon ordre dans les assemblées générales et dans les cérémonies publiques. Ils prononcent le grec d'une manière si barbare, qu'on les joue quelquefois sur le théâtre; et ils aiment le vin au point que, pour dire boire à l'excès, on dit boire comme un Scythe.

Le peuple est naturellement frugal; les salaisons et les légumes font sa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soient qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles, que leur accorde l'assemblée de la nation. De temps en temps on examine dans le sénat le rôle de ceux qui reçoivent ce bienfait, et l'on en exclut ceux qui n'ont plus le même titre pour le recevoir. Les pauvres obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère : à chaque nouvelle lune, les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

J'avais pris une note exacte de la valeur des denrées; je l'ai perdue : je me rappelle seulement que le prix ordinaire du blé était de cinq drachmes par médimne [1]. Un bœuf de la première qualité valait environ quatre-vingts drachmes [2]; un mouton, la cinquième partie d'un bœuf, c'est-à-dire environ seize drachmes [3]; un agneau, dix drachmes [4].

On conçoit aisément que ces prix haussent dans les temps de disette. On a vu quelquefois le médimne de froment monter de cinq drachmes, qui est son prix ordinaire, jusqu'à seize drachmes; et celui de l'orge jusqu'à dix-huit. Indépendamment de cette cause passagère, on avait observé, lors de mon séjour à Athènes, que depuis environ soixante-dix ans, les denrées augmentaient successivement de prix, et que le froment en particulier valait alors deux cinquièmes de plus qu'il n'avait valu pendant la guerre du Péloponnèse.

1 Quatre livres dix sous. En mettant la drachme à dix-huit sous, et le médimne à un peu plus de quatre boisseaux (Goguet, orig. des lois, t. 3, p. 260), notre setier de blé aurait valu environ treize de nos livres.

2 Environ soixante-douze livres.

3 Environ quatorze livres huit sous.

4 Neuf livres. Voyez la note XXV à la fin du volume.

On ne trouve point ici de fortunes aussi éclatantes que dans la Perse ; et quand je parle de l'opulence et du faste des Athéniens, ce n'est que relativement aux autres peuples de la Grèce. Cependant quelques familles, en petit nombre, se sont enrichies par le commerce, d'autres par les mines d'argent qu'elles possèdent à Laurium, montagne de l'Attique. Les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête lorsqu'ils ont en biens-fonds quinze ou vingts talens [1], et qu'ils peuvent donner cent mines de dot à leurs filles [2].

Quoique les Athéniens aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchans que par légèreté, et l'on dit communément que quand ils sont bons ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus brillant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'extérieur : elle sait proportionner aux temps et aux personnes les égards par lesquels on se previent mutuellement, et regarde une démarche affectée ou précipitée comme un signe de vanité ou de légèreté ; un ton brusque, sentencieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité. Elle condamne aussi les caprices de l'humeur, l'empressement affecté, l'accueil dédaigneux et le goût de la singularité.

Elle exige une certaine facilité de mœurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine et légère, qui réunit la décence à la liberté qu'il faut savoir pardonner aux autres et se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre. Elle consiste.... Non, je ne le dirai pas. Ceux qui la connaissent me comprennent assez, et les autres ne me comprendraient pas. On la nomme à présent adresse et dextérité, parce que l'esprit n'y doit briller qu'en faveur des autres, et qu'en lançant des traits il doit plaire et ne pas offenser : on la confond souvent avec la satire, les facéties ou la

5 Le talent valait cinq mille quatre cents livres.

6 Neuf mille livres. Voyez la note XXVI à la fin du volume.

bouffonnerie ; car chaque société a son ton particulier. Celui de la bonne compagnie s'est formé presque de notre temps ; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'ancien théâtre avec le nouveau. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que les comédies étaient pleines d'injures grossières et d'obscénités révoltantes, qu'on ne souffrirait pas aujourd'hui dans la bouche des acteurs.

On trouve dans cette ville plusieurs sociétés dont les membres s'engagent à s'assister mutuellement. L'un d'eux est-il traduit en justice, est-il poursuivi par des créanciers ; il implore le secours de ses associés. Dans le premier cas ils l'accompagnent au tribunal et lui servent, quand ils en sont requis, d'avocats ou de témoins ; dans le second ils lui avancent les fonds nécessaires sans en exiger le moindre intérêt, et ne lui prescrivent d'autres termes pour le remboursement que le retour de sa fortune ou de son crédit. S'il manque à ses engagemens, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en justice, mais il est déshonoré. Ils s'assemblent quelquefois, et cimentent leur union par des repas où règne la liberté. Ces associations, que formèrent autrefois des motifs nobles et généreux, ne se soutiennent aujourd'hui que par l'injustice et par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec les pauvres pour les engager à se parjurer en sa faveur ; le pauvre avec les riches pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés il s'en est établi une dont l'unique objet est de recueillir toutes les espèces de ridicules et de s'amuser par des saillies et des bons mots. Ils sont au nombre de soixante, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit ; ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins attirés par la singularité du spectacle. Les malheurs de l'État n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

Deux sortes de ridicules, entre autres, multiplient les décrets de ce tribunal. On voit ici des gens qui outrent l'élégance attique, et d'autres la simplicité spartiate. Les premiers ont soin de se raser souvent, de changer souvent d'habits, de faire briller l'émail de leurs dents, de se couvrir d'essences. Ils portent des fleurs aux oreilles, des cannes torses à la main et des souliers à l'Alcibiade. C'est une espèce de chaussure dont Alcibiade a donné la première idée, et dont l'usage subsiste encore parmi les jeunes gens jaloux de leur parure. Les seconds affectent les mœurs des Lacédémoniens, et sont en conséquence taxés de la-

conomanie. Leurs cheveux tombent confusément sur leurs épaules ; ils se font remarquer par un manteau grossier, une chaussure simple, une longue barbe, un gros bâton, une démarche lente, et, si je l'ose dire, par tout l'appareil de la modestie. Les efforts des premiers, bornés à s'attirer l'attention, révoltent encore moins que ceux des seconds, qui en veulent directement à notre estime. J'ai vu des gens d'esprit traiter d'insolence cette fausse simplicité. Ils avaient raison. Toute prétention est une usurpation ; car nous avons pour prétentions les droits des autres.

CHAPITRE XXI.

De la religion, des ministres sacrés, des principaux crimes contre la religion.

Il ne s'agit ici que de la religion dominante : nous rapporterons ailleurs les opinions des philosophes à l'égard de la Divinité.

Le culte public est fondé sur cette loi : « Honorez en public et en particulier les dieux et les héros du pays. Que chacun leur offre tous les ans, suivant ses facultés et suivant les rites établis, les prémices de ses moissons. »

Dès les plus anciens temps, les objets du culte s'étaient multipliés parmi les Athéniens. Les douze principales divinités leur furent communiquées par les Égyptiens, et d'autres par les Libyens et par différens peuples. On défendit ensuite, sous peine de mort, d'admettre des cultes étrangers sans un décret de l'aréopage, sollicité par les orateurs publics. Depuis un siècle, ce tribunal étant devenu plus facile, les dieux de la Thrace, de la Phrygie et de quelques autres nations barbares, ont fait une irruption dans l'Attique, et s'y sont maintenus avec éclat, malgré les plaisanteries dont le théâtre retentit contre ces étranges divinités et contre les cérémonies nocturnes célébrées en leur honneur.

Ce fut anciennement une belle institution de consacrer par des monumens et par des fêtes le souvenir des rois et des particuliers qui avaient rendu de grands services à l'humanité. Telle est l'origine de la profonde vénération que l'on conserve pour les héros. Les Athéniens mettent dans ce nombre Thésée, premier auteur de leur liberté ; Erechthée, un de leurs anciens rois ;

ceux qui méritèrent de donner leurs noms aux dix tribus, d'autres encore, parmi lesquels il faut distinguer Hercule, qu'on range indifféremment dans la classe des dieux et dans celle des héros.

Le culte de ces derniers diffère essentiellement de celui des dieux, tant par l'objet qu'on se propose que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs se prosternent devant la Divinité pour reconnaître leur dépendance, implorer sa protection, ou la remercier de ses bienfaits. Ils consacrent des temples, des autels, des bois, et célèbrent des fêtes et des jeux en l'honneur des héros pour éterniser leur gloire et rappeler leurs exemples. On brûle de l'encens sur leurs autels, en même temps qu'on répand sur leurs tombeaux des libations destinées à procurer du repos à leurs âmes. Aussi les sacrifices dont on les honore ne sont, à proprement parler, adressés qu'aux dieux des enfers.

On enseigne des dogmes secrets dans les mystères d'Eleusis, de Bacchus et de quelques autres divinités; mais la religion dominante consiste toute dans l'extérieur. Elle ne presente aucun corps de doctrine, aucune instruction publique; point d'obligation étroite de participer à des jours marqués au culte établi. Il suffit pour la croyance de paraître persuadé que les dieux existent et qu'ils récompensent la vertu, soit dans cette vie, soit dans l'autre; pour la pratique, de faire par intervalle quelques actes de religion, comme, par exemple, de paraître dans les temples aux fêtes solennelles, et de présenter ses hommages sur les autels publics.

Le peuple fait uniquement consister la piété dans la prière, dans les sacrifices et dans les purifications.

Les particuliers adressent leurs prières aux dieux au commencement d'une entreprise. Ils leur en adressent le matin, le soir, au lever et au coucher du soleil et de la lune. Quelquefois ils se rendent aux temples les yeux baissés et l'air recueilli; ils y paraissent en supplians. Toutes les marques de respect, de crainte et de flatterie que les courtisans témoignent aux souverains en approchant du trône, les hommes les prodiguent aux dieux en approchant des autels. Ils baisent la terre, ils prient debout, à genoux, prosternés, tenant des rameaux dans leurs mains qu'ils élèvent vers le ciel, ou qu'ils étendent vers la statue du dieu, après les avoir portées à leur bouche. Si l'hommage s'adresse aux dieux des enfers, on a soin, pour attirer leur at-

tention, de frapper la terre avec les pieds ou avec les mains.

Quelques-uns prononcent leurs prières à voix basse. Pythagore voulait qu'on les récitât tout haut, afin de ne rien demander dont on eût à rougir. En effet, la meilleure de toutes les règles serait de parler aux dieux comme si l'on était en présence des hommes, et aux hommes comme si l'on était en présence des dieux.

Dans les solennités publiques. les Athéniens prononcent en commun des vœux pour la prospérité de l'État et pour celle de leurs alliés; quelquefois pour la conservation des fruits de la terre, et pour le retour de la pluie ou du beau temps; d'autres fois pour être délivrés de la peste, de la famine.

J'étais souvent frappé de la beauté des cérémonies. Le spectacle en est imposant. La place qui précède le temple, les portiques qui l'entourent, sont remplis de monde. Les prêtres s'avancent sous le vestibule près de l'autel. Après que l'officiant a dit d'une voix sonore : « Faisons les libations et prions », un des ministres subalternes, pour exiger de la part des assistans l'aveu de leurs dispositions saintes, demande : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée ? — Des gens honnêtes », répondent-t-ils de concert. « Faites donc silence, » ajoute-t-il. Alors on récite les prières assorties à la circonstance. Bientôt des chœurs de jeunes gens chantent des hymnes sacrés. Leurs voix sont si touchantes, et tellement secondées par le talent du poète, attentif à choisir des sujets propres à émouvoir, que la plupart des assistans fondent en larmes. Mais pour l'ordinaire les chants religieux sont brillans, et plus capables d'inspirer la joie que la tristesse. C'est l'impression que l'on reçoit aux fêtes de Bacchus, lorsqu'un des ministres ayant dit à haute voix, « invoquez le dieu », tout le monde entonne soudain un cantique qui commence par ces mots : « O fils de Sémélé ! ô Bacchus, auteur des richesses ! »

Les particuliers fatiguent le ciel par des vœux indiscrets. Ils le pressent de leur accorder tout ce qui peut servir à leur ambition et à leurs plaisirs. Ces prières sont regardées comme des blasphèmes par quelques philosophes, qui, persuadés que les hommes ne sont pas assez éclairés sur leurs vrais intérêts, voudraient qu'ils s'en rapportassent uniquement à la bonté des dieux, ou du moins qu'ils ne leur adressassent que cette espèce de formule consignée dans les écrits d'un ancien poète : « O

vous, qui êtes le roi du ciel! accordez-nous ce qui nous est utile, soit que nous le demandions, soit que nous ne le demandions pas; refusez-nous ce qui nous serait nuisible, quand même nous le demanderions. »

Autrefois on ne présentait aux dieux que les fruits de la terre; et l'on voit encore dans la Grèce plusieurs autels sur lesquels il n'est pas permis d'immoler des victimes. Les sacrifices sanglans s'introduisirent avec peine. L'homme avait horreur de porter le fer dans le sein d'un animal destiné au labourage et devenu le conpagnon de ses travaux : une loi expresse le lui défendait sous peine de mort; et l'usage général l'engageait à s'abstenir de la chair des animaux.

Le respect qu'on avait pour les traditions anciennes est attesté par une cérémonie qui se renouvelle tous les ans. Dans une fête consacrée à Jupiter, on place des offrandes sur un autel, auprès duquel on fait passer des bœufs. Celui qui touche à ces offrandes doit être immolé. De jeunes filles portent de l'eau dans des vases, et les ministres du dieu les instrumens du sacrifice. A peine le coup est-il frappé, que le victimaire, saisi d'horreur, laisse tomber la hache et prend la fuite. Cependant ses complices goûtent de la victime, en cousent la peau, la remplissent de foin, attachent à la charrue cette figure informe; et vont se justifier devant les juges qui les ont cités à leur tribunal. Les jeunes filles qui ont fourni l'eau pour aiguiser les instrumens rejettent la faute sur ceux qui les ont aiguisés en effet; ces derniers, sur ceux qui ont égorgé la victime; et ceux-ci sur les instrumens, qui sont condamnés comme auteurs du meurtre, et jetés dans la mer.

Cette cérémonie mystérieuse est de la plus haute antiquité, et rappelle un fait qui se passa du temps d'Érechthée. Un laboureur, ayant placé son offrande sur l'autel, assomma un bœuf qui en avait dévoré une partie; il prit la fuite, et la hache fut traduite en justice.

Quand les hommes se nourrissaient des fruits de la terre, ils avaient soin d'en réserver une portion pour les dieux. Ils observèrent le même usage quand ils commencèrent à se nourrir de la chair des animaux; et c'est peut-être de là que viennent les sacrifices sanglans, qui ne sont en effet que des repas destinés aux dieux, et auxquels on fait participer les assistans.

La connaissance d'une foule de pratiques et de détails, con-

stitue le savoir des prêtres. Tantôt on répand de l'eau sur l'autel ou sur la tête de la victime; tantôt c'est du miel ou de l'huile. Plus communément on les arrose avec du vin; et alors on brûle sur l'autel du bois de figuier, de myrte ou de vigne. Le choix de la victime n'exige pas moins d'attention. Elle doit être sans tache, n'avoir aucun défaut, aucune maladie; mais tous les animaux ne sont pas également propres aux sacrifices. On n'offrit d'abord que les animaux dont on se nourrissait, comme le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, etc. Ensuite on sacrifia des chevaux au Soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. Chaque pays, chaque temple a ses usages. La haine et la faveur des dieux sont également nuisibles aux animaux qui leur sont consacrés.

Pourquoi poser sur la tête de la victime un gâteau pétri avec de la farine d'orge et du sel, lui arracher le poil du front, et le jeter dans le feu? Pourquoi brûler ses cuisses avec du bois fendu?

Quand je pressais les ministres des temples de s'expliquer sur ces rites, ils me répondaient comme le fit un prêtre de Thèbes à qui je demandais pourquoi les Béotiens offraient des anguilles aux dieux. « Nous observons, me dit-il, les coutumes de nos pères, sans nous croire obligés de les justifier aux yeux des étrangers. »

On partage la victime entre les dieux, les prêtres, et ceux qu l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme; celle des prêtres fait partie de leur revenu; la troisième sert de prétexte à ceux qui la reçoivent de donner un repas à leurs amis. Quelques uns, voulant se parer de leur opulence, cherchent à se distinguer par des sacrifices pompeux. J'en ai vu qui, après avoir immolé un bœuf, ornaient de fleurs et de rubans la partie antérieure de sa tête, et l'attachaient à leur porte. Comme le sacrifice de bœuf est le plus estimé, on fait pour les pauvres de petits gâteaux auxquels on donne la figure de cet animal; et les prêtres veulent bien se contenter de cette offrande.

La superstition domine avec tant de violence sur notre esprit, qu'elle avait rendu féroce le peuple le plus doux de la terre. Les sacrifices humains étaient autrefois assez fréquens parmi les Grecs; ils l'étaient chez presque tous les peuples; et ils le sont encore aujourd'hui chez quelques uns d'entre eux. Ils cesseront enfin, parce que les cruautés absurdes et inutiles cèdent tôt ou

tard à la nature et à la raison. Ce qui subsistera plus long-temps, c'est l'aveugle confiance que l'on a dans les actes extérieurs de religion. Les hommes injustes, les scélérats même, osent se flatter de corrompre les dieux par des présens, et de les tromper par les dehors de la piété. En vain les philosophes s'élèvent contre une erreur si dangereuse : elle sera toujours chère à la plupart des hommes, parce qu'il sera toujours plus aisé d'avoir des victimes que des vertus.

Un jour les Athéniens se plaignirent à l'oracle d'Ammon de ce que les dieux se déclaraient en faveur des Lacédémoniens, qui ne leur présentaient que des victimes en petit nombre, maigres et mutilées. L'oracle répondit que tous les sacrifices des Grecs ne valaient pas cette prière humble et modeste par laquelle les Lacédémoniens se contentent de demander aux dieux les vrais biens. L'oracle de Jupiter m'en rappelle un autre qui ne fait pas moins d'honneur à celui d'Apollon. Un riche Thessalien, se trouvant à Delphes, offrit, avec le plus grand appareil, cent bœufs dont les cornes étaient dorées. En même temps, un pauvre citoyen d'Hermione tira de sa besace une pincée de farine qu'il jeta dans la flamme qui brillait sur l'autel. La Pythie déclara que l'hommage de cet homme était plus agréable aux dieux que celui du Thessalien.

Comme l'eau purifie le corps, on a pensé qu'elle purifiait aussi l'âme, et qu'elle opérait cet effet de deux manières, soit en la délivrant de ses taches, soit en la disposant à n'en pas contracter. De là deux sortes de lustrations, les unes expiatoires, les autres préparatoires. Par les premières on implore la clémence des dieux; par les secondes, leur secours.

On a soin de purifier les enfans d'abord après leur naissance; ceux qui entrent dans les temples; ceux qui ont commis un meurtre, même involontaire; ceux qui sont affligés de certains maux regardés comme des signes de la colère céleste, tels que la peste, la frénésie, etc., etc.; tous ceux enfin qui veulent se rendre agréables aux dieux.

Cette cérémonie s'est insensiblement appliquée aux temples, aux autels, à tous les lieux que la Divinité doit honorer de sa présence; aux villes, aux rues, aux maisons, aux champs, à tous les lieux que le crime a profanés, ou sur lesquels on veut attirer les faveurs du ciel.

On purifie tous les ans la ville d'Athènes, le 6 du mois thar-

gélion. Toutes les fois que le courroux des dieux se déclare par la famine, par une épidémie ou d'autres fléaux, on tâche de le détourner sur un homme et sur une femme du peuple, entretenus par l'état pour être, au besoin, des victimes expiatoires, chacun au nom de son sexe. On les promène dans les rues au son des instrumens; et, après leur avoir donné quelques coups de verges, on les fait sortir de la ville. Autrefois on les condamnait aux flammes, et on jetait leurs cendres au vent.

Quoique l'eau de mer soit la plus convenable aux purifications, on se sert le plus souvent de celle qu'on appelle lustrale. C'est une eau commune, dans laquelle on a plongé un tison ardent pris sur l'autel lorsqu'on y brûlait la victime. On en remplit les vases qui sont dans les vestibules des temples, dans les lieux où se tient l'assemblée générale, autour des cercueils où l'on expose les morts à la vue des passans.

Comme le feu purifie les métaux, que le sel et le nitre ôtent les souillures et conservent les corps, que la fumée et les odeurs agréables peuvent garantir de l'influence du mauvais air, on a cru par degrés que ces moyens et d'autres encore devaient être employés dans les différentes lustrations. C'est ainsi qu'on attache une vertu secrète à l'encens qu'on brûle dans les temples et aux fleurs dont on se couronne; c'est ainsi qu'une maison recouvre sa pureté par la fumée du soufre et par l'aspersion d'une eau dans laquelle on a jeté quelques grains de sel. En certaines occasions, il suffit de tourner autour du feu, ou de voir passer autour de soi un petit chien ou quelque autre animal. Dans les lustrations des villes, on promène le long des murs les victimes destinées aux sacrifices.

Les rites varient, suivant que l'objet est plus ou moins important, la superstition plus ou moins forte. Les uns croient qu'il est essentiel de s'enfoncer dans la rivière, d'autres qu'il suffit d'y plonger sept fois sa tête : la plupart se contentent de tremper leurs mains dans l'eau lustrale, ou d'en recevoir l'aspersion par les mains d'un prêtre qui se tient pour cet effet à la porte du temple.

Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique. C'est là que j'ai vu souvent un père vertueux, entouré de ses enfans, confondre leur hommage avec le sien, et former des vœux dictés par la tendresse et dignes d'être exaucés. Cette espèce de sacer-

doce ne devant exercer ses fonctions que dans une seule famille, il a fallu établir des ministres pour le culte public.

Il n'est point de villes où l'on trouve autant de prêtres et de prêtresses qu'à Athènes, parce qu'il n'en est point où l'on ait élevé une si grande quantité de temples, où l'on célèbre un si grand nombre de fêtes.

Dans les différens bourgs de l'Attique et du reste de la Grèce, un seul prêtre suffit pour desservir un temple; dans les villes considérables, les soins du ministère sont partagés entre plusieurs personnes qui forment comme une communauté. A la tête est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-prêtre. Au dessous de lui sont le néocore, chargé de veiller à la décoration et à la propreté des lieux saints, et de jeter de l'eau lustrale sur ceux qui entrent dans le temple; des sacrificateurs qui égorgent les victimes; des aruspices qui en examinent les entrailles; des hérauts qui règlent les cérémonies et congédient l'assemblée. En certains endroits on donne le nom de père au premier des ministres sacrés, et celui de mère à la première des prêtresses.

On confie à des laïques des fonctions moins saintes et relatives au service des temples. Les uns sont chargés du soin de la fabrique et de la garde du trésor, d'autres assistent, comme témoins et inspecteurs, aux sacrifices solennels.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, sur lesquels sont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple. Cette magnificence est encore relevée par la beauté de la figure, la noblesse du maintien, le son de la voix, et surtout par les attributs de la divinité dont ils sont les ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paraît couronnée de pavots et d'épis; et celle de Minerve avec l'égide, la cuirasse et un casque surmonté d'aigrettes.

Plusieurs sacerdoces sont attachés à des maisons anciennes et puissantes, où ils se transmettent de père en fils. D'autres sont conférés par le peuple.

On n'en peut remplir aucun sans un examen qui roule sur la personne et sur les mœurs. Il faut que le nouveau ministre n'ait aucune difformité dans la figure, et que sa conduite ait toujours été irréprochable. A l'égard des lumières, il suffit qu'il connaisse le rituel du temple auquel il est attaché, qu'il s'acquitte des cérémonies avec décence, et qu'il sache discerner les diverses

espèces d'hommages et de prières que l'on doit adresser aux dieux.

Quelques temples sont desservis par des prêtresses ; tel est celui de Bacchus au Marais. Elles sont au nombre de quatorze, et à la nomination de l'archonte-roi. On les oblige à garder une continence exacte. La femme de l'archonte, nommée la reine, les initie aux mystères qu'elles ont en dépôt, et en exige, avant de les recevoir, un serment par lequel elles attestent qu'elles ont toujours vécu dans la plus grande pureté et sans aucun commerce avec les hommes.

A l'entretien des prêtres et des temples sont assignées différentes branches de revenus. On prélève d'abord sur les confiscations et sur les amendes le dixième pour Minerve, et le cinquantième pour les autres divinités. On consacre aux dieux le dixième des dépouilles enlevées à l'ennemi. Dans chaque temple, deux officiers, connus sous le nom de parasites, ont le droit d'exiger une mesure d'orge des différens tenanciers du district qui leur est attribué ; enfin il est peu de temples qui ne possèdent des maisons et des portions de terrains.

Ces revenus, auxquels il faut joindre les offrandes des particuliers, sont confiés à la garde des trésoriers du temple. Ils servent pour les réparations et la décoration des lieux saints, pour les dépenses qu'entraînent les sacrifices, pour l'entretien des prêtres, qui ont presque tous des honoraires, un logement, et des droits sur les victimes. Quelques uns jouissent d'un revenu plus considérable : telle est la prêtresse de Minerve, à laquelle on doit offrir une mesure de froment, une autre d'orge, et une obole, toutes les fois qu'il naît ou qu'il meurt quelqu'un dans une famille.

Outre ces avantages, les prêtres sont intéressés à maintenir le droit d'asile, accordé non seulement aux temples, mais encore aux bois sacrés qui les entourent, et aux maisons ou chapelles qui se trouvent dans leur enceinte. On ne peut en arracher le coupable, ni même l'empêcher de recevoir sa subsistance. Ce privilége, aussi offensant pour les dieux qu'utile à leurs ministres, s'étend jusque sur les autels isolés.

En Égypte, les prêtres forment le premier corps de l'État, et ne sont pas obligés de contribuer à ses besoins, quoique la troisième partie des biens-fonds soit assignée à leur entretien. La pureté de leurs mœurs et l'austérité de leur vie leur concilient

la confiance des peuples ; et leurs lumières, celle du souverain, dont ils composent le conseil ; et qui doit être tiré de leur corps, ou s'y faire agréer dès qu'il monte sur le trône. Interprètes des volontés des dieux, arbitres de celles des hommes, dépositaires des sciences, et surtout des secrets de la médecine, ils jouissent d'un pouvoir sans bornes, puisqu'ils gouvernent à leur gré les préjugés et les faiblesses des hommes.

Ceux de la Grèce ont obtenu des honneurs, tels que des places distinguées aux spectacles. Tous pourraient se borner aux fonctions de leur ministère, et passer leurs jours dans une douce oisiveté. Cependant plusieurs d'entre eux, empressés à mériter par leur zèle les égards dus à leur caractère, ont rempli les charges onéreuses de la république, et l'ont servie, soit dans les armées, soit dans les ambassades.

Ils ne forment point un corps particulier et indépendant. Nulle relation d'intérêt entre les ministres des différens temples ; les causes même qui les regardent personnellement sont portées aux tribunaux ordinaires.

Les neuf archontes ou magistrats suprêmes veillent au maintien du culte public, et sont toujours à la tête des cérémonies religieuses. Le second, connu sous le nom de roi, est chargé de poursuivre les délits contre la religion, de présider aux sacrifices publics, et de juger les contestations qui s'élèvent dans les familles sacerdotales au sujet de quelque prêtrise vacante. Les prêtres peuvent, à la vérité, diriger les sacrifices des particuliers ; mais si, dans ces actes de piété, ils transgressaient les lois établies, ils ne pourraient se soustraire à la vigilance des magistrats. Nous avons vu de nos jours le grand-prêtre de Cérès puni par ordre du gouvernement pour avoir violé ses lois dans des articles qui ne paraissaient être d'aucune importance.

A la suite des prêtres on doit placer ces devins dont l'État honore la profession, et qu'il entretient dans le Prytanée. Ils ont la prétention de lire l'avenir dans le vol des oiseaux et dans les entrailles des victimes. Ils suivent les armées ; et c'est de leurs décisions, achetées quelquefois à un prix excessif, que dépendent souvent les révolutions des gouvernemens et les opérations d'une campagne. On en trouve dans toute la Grèce ; mais ceux de l'Élide sont les plus renommés. Là, depuis plusieurs siècles, deux ou trois familles se transmettent de père en fils l'art de prédire les événemens et de suspendre les maux des mortels.

Les devins étendent leur ministère encore plus loin. Ils dirigent les consciences ; on les consulte pour savoir si certaines actions sont conformes ou non à la justice divine. J'en ai vu qui poussaient le fanatisme jusqu'à l'atrocité, et qui, se croyant chargés des intérêts du ciel, auraient poursuivi en justice la mort de leur père coupable d'un meurtre.

Il parut, il y a deux ou trois siècles, des hommes qui, n'ayant aucune mission de la part du gouvernement, et s'érigeant en interprètes des dieux, nourrissaient parmi le peuple une crédulité qu'ils avaient eux mêmes, ou qu'ils affectaient d'avoir ; errant de nation en nation, les menaçant toutes de la colère céleste, établissant de nouveaux rites pour l'apaiser, et rendant les hommes plus faibles et plus malheureux par les craintes et par les remords dont ils les remplissaient. Les uns durent leur haute réputation à des prestiges, les autres à de grands talens. De ce nombre furent Abaris de Scythie, Empédocle d'Agrigente, Épiménide de Crète.

L'impression qu'ils laissèrent dans les esprits a perpétué le règne de la superstition. Le peuple découvre des signes frappans de la volonté des dieux en tous temps, en tous lieux, dans les éclipses, dans le bruit du tonnerre, dans les grands phénomènes de la nature, dans les accidens les plus fortuits. Les songes, l'aspect imprévu de certains animaux, le mouvement convulsif des paupières, le tintement des oreilles, l'éternuement, quelques mots prononcés au hasard, tant d'autres effets indifférens sont devenus des présages heureux ou sinistres. Trouvez-vous un serpent dans votre maison, élevez un autel dans le lieu même. Voyez-vous un milan planer dans les airs, tombez vite à genoux. Votre imagination est-elle troublée par le chagrin ou par la maladie, c'est Empusa qui vous apparait, c'est un fantôme envoyé par Hécate, et qui prend toutes sortes de formes pour tourmenter les malheureux.

Dans toutes ces circonstances, on court aux devins, aux interprètes. Les ressources qu'ils indiquent sont aussi chimériques que les maux dont on se croit menacé.

Quelques uns de ces imposteurs se glissent dans les maisons opulentes, et flattent les préjugés des âmes faibles. Ils ont, disent-ils, des secrets infaillibles pour enchaîner le pouvoir des mauvais génies. Leurs promesses annoncent trois avantages dont les gens riches sont extrêmement jaloux, et qui consis-

tent à les rassurer contre leurs remords, à les venger de leurs ennemis, à perpétuer leur bonheur au-delà du trépas. Les prières et les expiations qu'ils mettent en œuvre sont contenues dans de vieux rituels qui portent les noms d'Orphée et de Musée.

Des femmes de la lie du peuple font le même trafic. Elles vont dans les maisons des pauvres distribuer une espèce d'initiation ; elles répandent de l'eau sur l'initié, le frottent avec de la boue et du son, le couvrent d'une peau d'animal, et accompagnent ces cérémonies de formules qu'elles lisent dans le rituel, et de cris perçans qui en imposent à la multitude.

Les personnes instruites, quoique exemptes de la plupart de ces faiblesses, n'en sont pas moins attachées aux pratiques de la religion. Après un heureux succès, dans une maladie, au plus petit danger, au souvenir d'un songe effrayant, elles offrent des sacrifices ; souvent même elles construisent dans l'intérieur de leurs maisons des chapelles qui se sont tellement multipliées, que de pieux philosophes désireraient qu'on les supprimât toutes, et que les vœux des particuliers ne s'acquittassent que dans les temples.

Mais comment concilier la confiance que l'on a pour les cérémonies saintes avec les idées que l'on a conçues du souverain des dieux ? Il est permis de regarder Jupiter comme un usurpateur qui a chassé son père du trône de l'univers, et qui en sera chassé un jour par son fils. Cette doctrine, soutenue par la secte des prétendus disciples d'Orphée, Eschyle n'a pas craint de l'adopter dans une tragédie que le gouvernement n'a jamais empêché de représenter et d'applaudir.

J'ai dit plus haut que, depuis un siècle environ, de nouveaux dieux s'étaient introduits parmi les Athéniens : je dois ajouter que dans le même intervalle de temps l'incrédulité a fait les mêmes progrès. Dès que les Grecs eurent reçu les lumières de la philosophie, quelques uns d'entre eux, étonnés des irrégularités et des scandales de la nature, ne le furent pas moins de n'en pas trouver la solution dans le système informe de religion qu'ils avaient suivi jusqu'alors. Les doutes succédèrent à l'ignorance, et produisirent des opinions licencieuses, que les jeunes gens embrassèrent avec avidité ; mais leurs auteurs devinrent l'objet de la haine publique. Le peuple disait qu'ils n'avaient secoué le joug de la religion que pour s'abandonner plus

librement à leurs passions ; et le gouvernement se crut obligé de sévir contre eux. Voici comment on justifie son intolérance.

Le culte public étant prescrit par une des lois fondamentales, et se trouvant par là même étroitement lié avec la constitution, on ne peut l'attaquer sans ébranler cette constitution. C'est donc aux magistrats qu'il appartient de le maintenir et de s'opposer aux innovations qui tendent visiblement à le détruire. Ils ne soumettent à la censure ni les histoires fabuleuses sur l'origine des dieux, ni les opinions philosophiques sur leur nature, ni même les plaisanteries indécentes sur les actions qu'on leur attribue ; mais ils poursuivent et font punir de mort ceux qui parlent ou qui écrivent contre leur existence, ceux qui brisent avec mépris leurs statues, ceux enfin qui violent le secret des mystères avoués par le gouvernement.

Ainsi, pendant que l'on confie aux prêtres le soin de régler les actes extérieurs de piété, et aux magistrats l'autorité nécessaire pour le soutien de la religion, on permet aux poètes de fabriquer ou d'adopter de nouvelles généalogies des dieux, et aux philosophes d'agiter les questions si délicates sur l'éternité de la matière et sur la formation de l'univers, pourvu toutefois qu'en les traitant ils évitent deux grands écueils : l'un de se rapprocher de la doctrine enseignée dans les mystères ; l'autre, d'avancer sans modification des principes d'où résulterait nécessairement la ruine du culte établi de temps immémorial. Dans l'un et dans l'autre cas, ils sont poursuivis comme coupables d'impiété.

Cette accusation est d'autant plus redoutable pour l'innocence, qu'elle a servi plus d'une fois d'instrument à la haine, et qu'elle enflamme aisément la fureur d'un peuple dont le zèle est plus cruel encore que celui des magistrats et des prêtres.

Tout citoyen peut se porter pour accusateur, et dénoncer le coupable devant le second des archontes, qui introduit la cause à la cour des héliastes, l'un des principaux tribunaux d'Athènes. Quelquefois l'accusation se fait dans l'assemblée du peuple. Quand elle regarde les mystères de Cérès, le sénat en prend connaissance, à moins que l'accusé ne se pourvoie devant les Eumolpides : car cette famille sacerdotale, attachée de tout temps au temple de Cérès, conserve une juridiction qui ne s'exerce que sur la profanation des mystères, et qui est d'une extrême sévérité. Les Eumolpides procèdent suivant des lois non écrites, dont

ils sont les interprètes, et qui livrent le coupable non seulement à la vengeance des hommes, mais encore à celle des dieux. Il est rare qu'il s'expose aux rigueurs de ce tribunal.

Il est arrivé qu'en déclarant ses complices, l'accusé a sauvé ses jours, mais on ne l'a pas moins rendu incapable de participer aux sacrifices, aux fêtes, aux spectacles, aux droits des autres citoyens. A cette note d'infamie se joignent quelquefois des cérémonies effrayantes. Ce sont des imprécations que les prêtres de différens temples prononcent solennellement et par ordre des magistrats. Ils se tournent vers l'occident, et, secouant leurs robes de pourpre, ils dévouent aux dieux infernaux le coupable et sa postérité. On est persuadé que les Furies s'emparent alors de son cœur, et que leur rage n'est assouvie que lorsque sa race est éteinte.

La famille sacerdotale des Eumolpides montre plus de zèle pour le maintien des mystères de Cérès que n'en témoignent les autres prêtres pour la religion dominante. On les a vus plus d'une fois traduire les coupables devant les tribunaux de justice. Cependant il faut dire à leur louange qu'en certaines occasions, loin de seconder la fureur du peuple prêt à massacrer sur-le-champ des particuliers accusés d'avoir profané les mystères, ils ont exigé que la condamnation se fît suivant les lois. Parmi ces lois il en est une qu'on a quelquefois exécutée, et qui serait capable d'arrêter les haines les plus fortes, si elles étaient susceptibles de frein. Elle ordonne que l'accusateur ou l'accusé périsse : le premier s'il succombe dans son accusation, le second si le crime est prouvé.

Il ne me reste plus qu'à citer les principaux jugemens que les tribunaux d'Athènes ont prononcés contre le crime d'impiété depuis environ un siècle.

Le poète Eschyle fut dénoncé pour avoir, dans une de ses tragédies, révélé la doctrine des mystères. Son frère Aminias tâcha d'émouvoir les juges en montrant les blessures qu'il avait reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'aurait peut-être pas suffi, si Eschyle n'eût prouvé clairement qu'il n'était pas initié. Le peuple l'attendait à la porte du tribunal pour le lapider.

Le philosophe Diagoras de Mélos, accusé d'avoir révélé les mystères et nié l'existence des dieux, prit la fuite. On promit des récompenses à ceux qui le livreraient mort ou vif, et le décret qui le couvrait d'infamie fut gravé sur une colonne de bronze.

Protagoras, un des plus illustres sophistes de son temps, ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots : « Je ne sais s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point, » fut poursuivi cruellement, et prit la fuite. On rechercha ses écrits dans les maisons des particuliers, et on les fit brûler dans la place publique.

Prodicus de Céos fut condamné à boire la ciguë pour avoir avancé que les hommes avaient mis au rang des dieux les êtres dont ils retiraient de l'utilité, tels que le soleil, la lune, les fontaines, etc.

La faction opposée à Périclès, n'osant l'attaquer ouvertement, résolut de le perdre par une voie détournée. Il était ami d'Anaxagore, qui admettait une intelligence suprême. En vertu d'un décret porté contre ceux qui niaient l'existence des dieux, Anaxagore fut traîné en prison. Il obtint quelques suffrages de plus que son accusateur, et ne les dut qu'aux prières et aux larmes de Périclès, qui le fit sortir d'Athènes. Sans le crédit de son protecteur, le plus religieux des philosophes aurait été lapidé comme athée.

Lors de l'expédition de Sicile, au moment qu'Alcibiade faisait embarquer les troupes qu'il devait commander, les statues de Mercure, placées en différens quartiers d'Athènes, se trouvèrent mutilées en une nuit. La terreur se répand aussitôt dans Athènes. On prête des vues plus profondes aux auteurs de cette impiété, qu'on regarde comme des factieux. Le peuple s'assemble : des témoins chargent Alcibiade d'avoir défiguré les statues, et de plus, célébré avec les compagnons de ses débauches les mystères de Cérès dans des maisons particulières. Cependant, comme les soldats prenaient hautement le parti de leur général, on suspendit le jugement : mais à peine fut-il arrivé en Sicile, que ses ennemis reprirent l'accusation; les délateurs se multiplièrent, et les prisons se remplirent de citoyens que l'injustice poursuivait. Plusieurs furent mis à mort; beaucoup d'autres avaient pris la fuite.

Il arriva dans le cours des procédures un incident qui montre jusqu'à quel excès le peuple porte son aveuglement. Un des témoins, interrogé comment il avait pu reconnaître pendant la nuit les personnes qu'il dénonçait, répondit : « Au clair de la une. » On prouva que la lune ne paraissait pas alors. Les gens de bien furent consternés; mais la fureur du peuple n'en devint que plus ardente.

Alcibiade, cité devant cet indigne tribunal dans le temps qu'il allait s'emparer de Messine et peut-être de toute la Sicile, refusa de comparaître et fut condamné à perdre la vie. On vendit ses biens; on grava sur une colonne le décret qui le proscrivait et le rendait infâme. Les prêtres de tous les temples eurent ordre de prononcer contre lui des imprécations terribles. Tous obéirent, à l'exception de la prêtresse Théano, dont la réponse méritait mieux d'être gravée sur une colonne que le décret du peuple. « Je suis établie, dit-elle, pour attirer sur les hommes les bénédictions et non les malédictions du ciel. »

Alcibiade, ayant offert ses services aux ennemis de sa patrie, la mit à deux doigts de sa perte. Quand elle se vit forcée de le rappeler, les prêtres de Cérès s'opposèrent à son retour; mais ils furent contraints de l'absoudre des imprécations dont ils l'avaient chargé. On remarqua l'adresse avec laquelle s'exprima le premier des ministres sacrés : « Je n'ai pas maudit Alcibiade s'il était innocent. »

Quelque temps après, arriva le jugement de Socrate, dont la religion ne fut que le prétexte, ainsi que je le montrerai dans la suite.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgens pour le sacrilége. Les lois attachent la peine de mort à ce crime, et privent le coupable des honneurs de la sépulture. Cette peine, que des philosophes, d'ailleurs éclairés, ne trouvent pas trop forte, le faux zèle des Athéniens l'étend jusqu'aux fautes les plus légères. Croirait-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr, les uns, pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré, les autres, pour avoir tué je ne sais quel oiseau consacré à Esculape? Je rapporterai un trait plus effrayant encore. Une feuille d'or était tombée de la couronne de Diane. Un enfant la ramassa. Il était si jeune qu'il fallut mettre son discernement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets et une grosse pièce d'argent. L'enfant s'étant jeté sur cette pièce, les juges déclarèrent qu'il avait assez de raison pour être coupable, et le firent mourir.

CHAPITRE XXII.

Voyage de la Phocide [1]. Les jeux pithyques. Le temple et l'oracle de Delphes.

Je parlerai souvent des fêtes de la Grèce, je reviendrai souvent à ces solennités augustes où se rassemblent les divers peuples de cet heureux pays. Comme elles ont entre elles beaucoup de traits de conformité, on me reprochera peut-être de retracer les mêmes tableaux. Mais ceux qui décrivent les guerres des nations n'exposent-ils pas à nos yeux une suite uniforme de scènes meurtrières ? Et quel intérêt peut-il résulter des peintures qui ne présentent les hommes que dans les convulsions de la fureur ou du désespoir ? N'est-il pas plus utile et plus doux de les suivre dans le sein de la paix et de la liberté, dans ces combats où se déploient les talens de l'esprit et les grâces du corps, dans ces fêtes où le goût étale toutes ses ressources, et le plaisir tous ses attraits ?

Ces instans de bonheur, ménagés adroitement pour suspendre les divisions des peuples et arracher les particuliers au sentiment de leurs peines ; ces instans, goûtés d'avance par l'espoir de les voir renaître, goûtés, après qu'ils se sont écoulés par le souvenir qui les perpétue, j'en ai joui plus d'une fois ; et, je l'avouerai, j'ai versé des larmes d'attendrissement quand j'ai vu des milliers de mortels réunis par le même intérêt se livrer de concert à la joie la plus vive, et laisser rapidement échapper ces émotions touchantes qui sont le plus beau des spectacles pour une âme sensible. Tel est celui que présente la solennité des jeux pythiques, célébrés de quatre en quatre ans à Delphes en Phocide.

Nous partîmes d'Athènes vers la fin du mois élaphébolion, dans la troisième année de la cent-quatrième olympiade [2]. Nous allâmes à l'isthme de Corinthe ; et, nous étant embarqués à Pagæ, nous entrâmes dans le golfe de Crissa le jour même où

1 Voyez la carte de la Phocide.

2 Au commencement d'avril de l'an 361 avant J. C.

commença la fête[1]. Précédés et suivis d'un grand nombre de bâtimens légers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville située au pied du mont Cirphis. Entre ce mont et le Parnasse[2] s'étend une vallée où se font les courses des chevaux et des chars. Le Plistus y coule à travers des prairies riantes, que le printemps parait de ses couleurs. Après avoir visité l'Hippodrome, nous prîmes un des sentiers qui conduisent à Delphes.

La ville se présentait en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Nous distinguions déjà le temple d'Apollon et cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différens plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissans du soleil, brillait d'un éclat qui se répandait au loin. En même temps on voyait s'avancer lentement dans la plaine et sur les collines des processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles qui semblaient se disputer le prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressait d'arriver à Delphes; et la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtait de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevaient de toutes parts.

Le Parnasse est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes, au dessous desquelles on trouve la ville de Delphes[3], qui n'a que seize stades de circuit[4]. Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés. On l'a mise sous la protection d'Apollon; et l'on associe au culte de ce dieu celui de quelques autres divinités qu'on appelle les assistances de son trône. Ce sont Latone, Diane et Minerve la prévoyante. Leurs temples sont à l'entrée de la ville.

Nous nous arrêtâmes un moment dans celui de Minerve : nous

1 Ces jeux se célébraient dans la troisième année de chaque olympiade vers les premiers jours du mois munychion, qui, dans l'année que j'ai choisie, commençait au 14 avril. (Corsin. diss. agonist. in Pyth.; id. fast. attic. t. 3, p. 287. Dodwel de cycl. p. 719.)

2 Voyez le plan des environs de Delphes.

3 Voyez la vue de Delphes et des deux roches du Parnasse.

4 Quinze cent douze toises.

vîmes au dedans un bouclier d'or envoyé par Crœsus, roi de Lydie : au dehors une grande statue de bronze consacrée par les Marseillais des Gaules, en mémoire des avantages qu'ils avaient remportés sur les Carthaginois. Après avoir passé près du Gymnase, nous nous trouvâmes sur les bords de la fontaine Castalie, dont les eaux saintes servent à purifier et les ministres des autels et ceux qui viennent consulter l'oracle. De là nous montâmes au temple d'Apollon, qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste et remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité.

Les peuples et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçaient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monumens de reconnaissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par leurs talens, obtiennent dans cette même enceinte des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros; c'est là que tout rappelle les événemens les plus remarquables de l'histoire, et que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce.

Comme nous étions sur le point de parcourir cette immense collection, un Delphien, nommé Cléon, voulut nous servir de guide. C'était un de ces interprètes du temple qui n'ont d'autre fonction que de satisfaire l'avide curiosité des étrangers. Cléon, s'étendant sur les moindres détails, épuisa plus d'une fois son savoir et notre patience. J'abrégerai son récit, et j'en écarterai souvent le merveilleux dont il cherchait à l'embellir.

Un superbe taureau de bronze fut le premier objet que nous trouvâmes à l'entrée de l'enceinte. Ce taureau, disait Cléon, fut envoyé par ceux de Corcyre; et c'est l'ouvrage de Théotrope d'Égine. Ces neuf statues que vous voyez ensuite furent présentées par les Tégéates après qu'ils eurent vaincu les Lacédémoniens. Vous y reconnaîtrez Apollon, la Victoire et les anciens héros de Tégée. Celles qui sont vis-à-vis ont été données par les Lacédémoniens après que Lysander eut battu près d'Éphèse la flotte d'Athènes. Les sept premières représentent Castor et Pollux, Jupiter, Apollon, Diane, et Lysander qui reçoit une couronne de la main de Neptune; la huitième est pour Abas, qui faisait les fonctions de devin dans l'armée de Lysander; et la

neuvième pour Hermon, pilote de la galère que commandait ce général. Quelque temps après, Lysander ayant remporté sur les Athéniens une seconde victoire navale auprès d'Ægos-Potamos, les Lacédémoniens envoyèrent aussitôt à Delphes les statues des principaux officiers de leur armée et celles des chefs des troupes alliées. Elles sont au nombre de vingt-huit, et vous les voyez derrière celles dont je viens de parler.

Ce cheval de bronze est un présent des Argiens. Vous lirez, dans une inscription gravée sur le piédestal, que les statues dont il est entouré proviennent de la dixième partie des dépouilles enlevées par les Athéniens aux Perses dans les champs de Marathon. Elles sont au nombre de treize, et toutes de la main de Phidias. Voyez sous quels traits il offre à nos yeux Apollon, Minerve, Thésée, Codrus, et plusieurs de ces anciens Athéniens qui ont mérité de donner leurs noms aux tribus d'Athènes. Miltiade, qui gagna la bataille, brille au milieu de ces dieux et de ces héros.

Les nations qui font de pareilles offrandes ajoutent souvent aux images de leurs généraux celles des rois et des particuliers qui, dès les temps les plus anciens, ont éternisé leur gloire. Vous en avez un nouvel exemple dans ce groupe de vingt-cinq ou trente statues que les Argiens ont consacrées en différens temps et pour différentes victoires. Celle-ci est de Danaüs, le plus puissant des rois d'Argos; celle-là, d'Hypermnestre sa fille; cette autre, de Lyncée son gendre. Voici les principaux chefs qui suivirent Adraste, roi d'Argos, à la première guerre de Thèbes; voici ceux qui se distinguèrent dans la seconde; voilà Diomède, Sthénélus, Amphiaraüs dans son char, avec Baton son parent, qui tient les rênes des chevaux.

Vous ne pouvez pas faire un pas sans être arrêté par des chefs-d'œuvre de l'art. Ces chevaux de bronze, ces captives gémissantes sont de la main d'Agéladas d'Argos : c'est un présent des Tarentins d'Italie. Cette figure représente Triopas, fondateur des Cnidiens en Carie. Ces statues de Latone, d'Apollon et de Diane, qui lancent des flèches contre Tityus, sont une offrande du même peuple.

Ce portique, où sont attachés tant d'éperons de navires et de boucliers d'airain, fut construit par les Athéniens. Voici la roche sur laquelle une ancienne sibylle, nommée Hérophile, prononçait, dit-on, ses oracles. Cette figure, couverte d'une cuirasse

et d'une cotte d'armes, fut renvoyée par ceux d'Andros, et représente Andreus, leur fondateur. Les Phocéens ont consacré cet Apollon ainsi que cette Minerve et cette Diane, ceux de Pharsale en Thessalie, cette statue équestre d'Achille, les Macédoniens, cet Apollon qui tient une biche; les Cyrénéens, ce char dans lequel Jupiter paraît avec la majesté qui convient au maître des dieux; enfin les vainqueurs de Salamine, cette statue de douze coudées[1], qui tient un ornement de navire, et que vous voyez auprès de la statue dorée d'Alexandre, roi de Macédoine[2].

Parmi ce grand nombre de monumens, on a construit plusieurs petits édifices où les peuples et les particuliers ont porté des sommes considérables, soit pour les offrir au dieu, soit pour les mettre en dépôt, comme dans un lieu de sûreté. Quand ce n'est qu'un dépôt, on a soin d'y tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puissent le retirer en cas de besoin.

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains, etc.; et nous fûmes convaincus qu'on n'avait point exagéré en nous disant que nous trouverions plus d'or et d'argent à Delphes qu'il n'y en a peut-être dans le reste de la Grèce.

Le trésor des Sycioniens nous offrit, entre autres singularités, un livre en or qu'avait présenté une femme nommée Aristomaque, qui avait remporté le prix de poésie aux jeux isthmiques. Nous vîmes dans celui des Siphniens une grande quantité d'or provenu des mines qu'ils exploitaient autrefois dans leur île; et dans celui des habitans d'Acanthe, des obélisques de fer présentés par la courtisane Rhodope. Est-il possible, m'écriai-je, qu'Apollon ait agréé un pareil hommage? Étranger, me dit un Grec que je ne connaissais pas, les mains qui ont élevé ces trophées étaient-elles plus pures? Vous venez de lire sur la porte de l'asile où nous sommes: LES HABITANS D'ACANTHE VAINQUEURS DES ATHÉNIENS; ailleurs: LES ATHÉNIENS VAINQUEURS DES CORINTHIENS; LES PHOCÉENS, DES THESSALIENS; LES ORNÉATES, DES SYCIONIENS, etc. Ces inscriptions furent tracées avec le sang de plus de cent mille Grecs; le dieu n'est entouré que des monumens de nos fureurs; et vous êtes étonné que ces prêtres aient accepté l'hommage d'une courtisane!

1 Dix-sept pieds.

2 C'est Alexandre premier, un des prédécesseurs d'Alexandre-le-Grand.

Le trésor des Corinthiens est le plus riche de tous. On y conserve la principale partie des offrandes que différens princes ont faites au temple d'Apollon. Nous y trouvâmes les magnifiques présens de Gygès, roi de Lydie, parmi lesquels on distingue six grands cratères d'or [1], du poids de trente talens [2].

La libéralité de ce prince, nous dit Cléon, fut bientôt effacée par celle de Crœsus, un de ses successeurs. Ce dernier, ayant consulté l'oracle, fut si content de sa réponse, qu'il fit porter à Delphes, 1° cent dix-sept demi-plinthes [3] d'or épaisses d'un palme, la plupart longues de six palmes et larges de trois, pesant chacune deux talens, à l'exception de quatre qui ne pesaient chacune qu'un talent et demi. Vous les verrez dans le temple. Par la manière dont on les avait disposées, elle servait de base à un lion de même métal, qui tomba lors de l'incendie du temple, arrivé quelques années après. Vous l'avez sous vos yeux. Il pesait alors dix talens ; mais, comme le feu dégradé, il n'en pèse plus que six et demi.

2° Deux grand cratères, l'un en or, pesant huit talens et quarante-deux mines; le second en argent, et contenant six cents amphores. Vous avez vu le premier dans le trésor des Clazoméniens ; vous verrez le second dans le vestibule du temple.

3° Quatre vases d'argent en forme de tonneaux, et d'un volume très-considérable. Vous les voyez tous quatre dans ce lieu.

4° Deux grandes aiguières, l'une en or, et l'autre en argent.

5° Une statue en or représentant, à ce qu'on prétend, la femme qui faisait le pain de ce prince. Cette statue à trois coudées de hauteur et pèse huit talens.

6° A ces richesses Crœsus ajouta quantité de lingots d'argent, les colliers et les ceintures de son épouse, et d'autres présens non moins précieux.

Cléon nous montra ensuite un cratère en or que la ville de Rome en Italie avait envoyé à Delphes. On nous fit voir le collier d'Hélène. Nous comptâmes, soit dans le temple, soit dans

1 Les cratères étaient de grands vases en forme de coupes, où l'on faisait le mélange du vin et de l'eau.

2 Voyez, tant pour cet article que pour les suivans, la note XXVII à la fin du volume.

3 On entend communément par plinthe un membre d'architecture ayant la forme d'une petite table carrée.

les différens trésors, trois cent soixante fioles d'or pesant chacune deux mines [1].

Tous ces trésors, réunis avec ceux dont je n'ai pas fait mention, montent à des sommes immenses. On peut en juger par le fait suivant : Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du tempte ; et les matières d'or et d'argent qu'ils firent fondre furent estimées plus de dix mille talens [2].

Après être sortis du trésor des Corinthiens, nous continuâmes à parcourir les monumens de l'enceinte sacrée. Voici, nous dit Cléon, un groupe qui doit fixer vos regards. Voyez avec quelle fureur Apollon et Hercule se disputent un trépied ; avec quelle intérêt Latone et Diane tâchent de retenir le premier, et Minerve le second ! Ces cinq statues, sorties des mains de trois artistes de Corinthe, furent consacrées en ce lieu par les Phocéens. Ce trépied garni d'or, soutenu par un dragon d'airain, fut offert par les Grecs après la bataille de Platée. Les Tarentins d'Italie, après quelques avantages remportés sur leurs ennemis, ont envoyé ces statues équestres et ces autres statues en pied ; elles représentent les principaux chefs des vainqueurs et des vaincus. Les habitans de Delphes ont donné ce loup de bronze que vous voyez près du grand autel ; les Athéniens, ce palmier et cette Minerve de même métal. La Minerve était autrefois dorée, ainsi que le fruit du palmier ; mais, vers le temps de l'expédition des Athéniens en Sicile, des corbeaux présagèrent leur défaite en arrachant le fruit de l'arbre, et en perçant le bouclier de la déesse.

Comme nous parûmes douter de ce fait, Cléon ajouta pour le confirmer : Cette colonne placée auprès de la statue d'Hiéron, roi de Syracuse, ne fut-elle pas renversée le jour même de la mort de ce prince ? Les yeux de la statue de ce Spartiate ne se détachèrent-ils pas quelques jours avant qu'il pérît dans le combat de Leuctres ? Vers le même temps, ne disparurent-elles pas, ces deux étoiles d'or que Lysander avait consacrées en l'honneur de Castor et de Pollux.

Ces exemples nous effrayèrent si fort, que, de peur d'en essuyer d'autre encore, nous prîmes le parti de laisser Cléon

1 Trois marcs trois onces trois gros trente-deux grains.

2 Plus de cinquante-quatre millions.

dans la paisible possession de ses fables. Prenez garde, ajouta-t-il, aux pièces de marbre qui couvrent le terrain sur lequel vous marchez. C'est ici le point milieu de la terre, le point également éloigné des lieux où le soleil se lève et de ceux ou il se couche. On prétend que, pour le connaître, Jupiter fit partir de ces deux extrémités du monde deux aigles qui se rencontrèrent précisément en cet endroit.

Cléon ne nous faisait grâce d'aucune inscription : il s'attachait par préférence aux oracles que la prêtresse avait prononcés, et qu'on a soin d'exposer aux regards du public ; il nous faisait remarquer surtout ceux que l'événement avait justifiés.

Parmi les offrandes des rois de Lydie, j'ai oublié de parler d'un grand cratère d'argent qu'Alyatte avait envoyé, et dont la base excite encore l'admiration des Grecs, peut-être parce qu'elle prouve la nouveauté des arts dans la Grèce. Elle est de fer, en forme de tour, plus large par en bas que par en haut : elle est travaillée à jour, et l'on y voit plusieurs petits animaux se jouer à travers les feuillages dont elle est ornée. Ses différentes pièces ne sont point unies par des clous ; c'est un des premiers ouvrages où l'on ait employé la soudure. On l'attribue à Glaucus de Chio, qui vivait il y a près de deux siècles, et qui le premier trouva le secret de souder le fer.

Une infinité d'autres monumens avaient fixé notre attention. Nous avions vu la statue du rhéteur Gorgias, et les statues sans nombre des vainqueurs aux différens jeux de la Grèce. Si l'œil est frappé de la magnificence de tant d'offrandes rassemblées à Delphes, il ne l'est pas moins de l'excellence du travail : car elles ont presque toutes été consacrées dans le siècle dernier, ou dans celui-ci ; et la plupart sont des plus habiles sculpteurs qui ont paru dans ces deux siècles.

De l'enceinte sacrée nous entrâmes dans le temple, qui fut construit il y a environ cent cinquante ans [1]. Celui qui subsistait auparavant ayant été consumé par les flammes, les Amphyctions [2] ordonnèrent de le rebâtir ; et l'architecte Spintharus de Corinthe

1 Vers l'an 513 avant J. C.

2 C'étaient des députés de différentes villes, qui s'assemblaient tous les ans à Delphes, et qui avaient l'inspection du temple. J'en parlerai dans la suite.

s'engagea de le terminer pour la somme de trois cents talens [1]. Les trois quarts de cette somme furent prélevés sur différentes villes de la Grèce, et l'autre quart sur les habitans de Delphes, qui, pour fournir leur contingent, firent une quête jusque dans les pays les plus éloignés. Une famille d'Athènes ajouta même, à ses frais, des embellissemens qui n'étaient pas dans le premier projet.

L'édifice est bâti d'une très-belle pierre; mais le frontispice est de marbre de Paros. Deux sculpteurs d'Athènes ont représenté sur le fronton Diane, Latone, Apollon, les Muses, Bacchus, etc. Les chapiteaux des colonnes sont chargés de plusieurs espèces d'armes dorées, et surtout de boucliers qu'offrirent les Athéniens en mémoire de la bataille de Marathon.

Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'Hydre, celui des Géans contre les Dieux, celui de Bellérophon contre la Chimère. On y voit aussi des autels, un buste d'Homère, des vases d'eau lustrale, et d'autres grands vases où se fait le mélange du vin et de l'eau qui servent aux libations. Sur le mur on lit plusieurs sentences, dont quelques unes furent tracées, à ce qu'on prétend, par les sept sages de la Grèce. Elles renferment des principes de conduite, et sont comme des avis que donnent les dieux à ceux qui viennent les adorer. Ils semblent dire : CONNAIS-TOI TOI-MÊME ; RIEN DE TROP ; L'INFORTUNE TE SUIT DE PRÈS.

Un mot de deux lettres, placé au dessus de la porte, donne lieu à différentes explications; mais les plus habiles interprètes y découvrent un sens profond. Il signifie, en effet, VOUS ÊTES. C'est l'aveu de notre néant, et un hommage digne de la Divinité, à qui seule l'existence appartient.

Dans le même endroit, nous lûmes sur une tablette suspendue au mur ces mots tracés en gros caractères : QUE PERSONNE N'APPROCHE DE CES LIEUX, S'IL N'A PAS LES MAINS PURES.

Je ne m'arrêterai point à décrire les richesses de l'intérieur du temple, on en peut juger par celles du dehors. Je dirai seulement qu'on y voit une statue colossale d'Apollon en bronze, consacrée par les Amphictyons ; et que, parmi plusieurs autres statues des dieux, on conserve et on expose au respect des peu-

1 Un million six cent mille livres : mais, le talent étant alors plus fort qu'il ne le fut dans la suite, on peut ajouter quelque chose à cette évaluation

ples le siége sur lequel Pindare chantait des hymnes qu'il avait composées pour Apollon. Je recueille de pareils traits pour montrer juqu'à quel point les Grecs savent honorer les talens.

Dans le sanctuaire sont une statue d'Apollon en or, et cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chèvres qui erraient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortaient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout à coup agitées de mouvemens extraordinaires et convulsifs. Le berger et les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent dans leur délire des paroles sans liaisons et sans suite. Aussitôt on prend ces paroles pour des prédictions, et la vapeur de l'antre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir [1].

Plusieurs ministres sont employés dans le temple. Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers est un jeune homme, souvent élevé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, et chargé de veiller à la propreté, ainsi qu'à la décoration des lieux saints. Dès que le jour paraît, il va, suivi de ceux qui travaillent sous ses ordres, cueillir dans un petit bois sacré des branches de laurier pour en former des couronnes qu'il attache aux portes, sur les murs, autour des autels et du trépied sur lequel la Pythie prononce ses oracles : il puise dans la fontaine Castalie de l'eau pour en remplir les vases qui sont dans le vestibule, et pour faire des aspersions dans l'intérieur du temple ; ensuite il prend son arc et son carquois pour écarter les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de cet édifice, ou sur les statues qui sont dans l'enceinte sacrée.

Les prophètes exercent un ministère plus relevé : ils se tiennent auprès de la Pythie, recueillent ses réponses, les arrangent, les interprètent, et quelquefois les confient à d'autres ministres, qui les mettent en vers.

Ceux qu'on nomme les saints, partagent les fonctions des prophètes. Ils sont au nombre de cinq. Ce sacerdoce est perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer son origine de Deucation. Des femmes d'un certain âge sont chargées de ne laisser

1 Voyez la note XXVIII à la fin du volume.

jamais éteindre le feu sacré, qu'elles sont obligées d'entretenir avec du bois de sapin. Quantité de sacrificateurs, d'augures, d'aruspices et d'officiers subalternes augmentent la majesté du culte, et ne suffisent qu'à peine à l'empressement des étrangers qui viennent à Delphes de toutes les parties du monde.

Outre les sacrifices offerts en actions de grâces, ou pour expier des fautes, ou pour implorer la protection du dieu, il en est d'autres qui doivent précéder la réponse de l'oracle, et qui sont précédés par diverses cérémonies.

Pendant qu'on nous instruisait de ces détails, nous vîmes arriver au pied de la montagne, et dans le chemin qu'on appelle la voie sacrée, une grande quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes et d'enfans qui, ayant mis pied à terre, formèrent leurs rangs, et s'avancèrent vers le temple en chantant des cantiques. Ils venaient du Péloponnèse offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La théorie ou procession des Athéniens les suivait de près, et était elle-même suivie des députations de plusieurs autres villes, parmi lesquelles on distinguait celle de l'île de Chio, composée de cent jeunes garçons.

Dans mon voyage de Délos, je parlerai plus au long de ces députations, de la magnificence qu'elles étalent, de l'admiration qu'elles excitent, de l'éclat qu'elles ajoutent aux fêtes qui les rassemblent. Celles qui vinrent à Delphes se rangèrent autour du temple, présentèrent leurs offrandes, et chantèrent en l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnées de danses. Le chœur des Athéniens se distingua par la beauté des voix, et par une grande intelligence dans l'exécution. Chaque instant faisait éclore des scènes intéressantes et rapides. Comment les décrire? comment représenter ces mouvemens, ces concerts, ces cris, ces cérémonies augustes, cette joie tumultueuse, cette foule de tableaux qui, rapprochés les uns des autres, se prêtaient de nouveaux charmes?

Nous fûmes entraînés au théâtre, où se donnaient les combats de poésie et de musique. Les Amphictyons y présidaient. Ce sont eux qui, en différens temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes. Ils en ont l'intendance : ils y entretiennent l'ordre, et décernent la couronne au vainqueur. Plusieurs poètes entrèrent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon, que l'auteur chante lui-même en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, et l'art de la soutenir par des accords

harmonieux, influent tellement sur les opinions des juges et des assistans, que pour n'avoir pas possédé ces deux avantages, Hésiode fut autrefois exclu du concours; et que, pour les avoir réunis dans un degré éminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils eussent produit des ouvrages qu'ils n'avaient pas composés. Les poèmes que nous entendîmes avaient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudissemens si redoublés, que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faut qu'on puisse distinguer dans leur composition les cinq principales circonstances de ce combat. La première partie n'est qu'un prélude; l'action s'engage dans la seconde : elle s'anime et se termine dans la troisième; dans la quatrième, on entend les cris de victoire, et dans la cinquième les sifflemens du monstre avant qu'il expire. Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils se rendirent au stade, où les courses à pied allaient commencer. On proposa une couronne pour ceux qui parcourraient le plus tôt cette carrièrre; une autre pour ceux qui la fourniraient deux fois; une troisième pour ceux qui la parcourraient jusqu'à douze fois sans s'arrêter : c'est ce qu'on appelle la course simple, la double course, la longue course. A ces différens exercices nous vîmes succéder la course des enfans, celle des hommes armés, la lutte, le pugilat, et plusieurs de ces combats que nous détaillerons en parlant des jeux olympiques.

Autrefois on présentait aux vainqueurs une somme d'argent. Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous soupâmes avec les théores ou députés des Athéniens. Quelques uns se proposaient de consulter l'oracle. C'était le lendemain qu'il devait répondre à leurs questions : car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année; et la Pythie ne monte sur le trépied qu'une fois par mois. Nous résolûmes de l'interroger à notre tour, par un simple motif de curiosité, et sans la moindre confiance dans ses décisions.

Pendant toute la nuit, la jeunesse de Delphes, distribuée dans les rues, chantait des vers à la gloire de ceux qu'on venait de couronner; tout le peuple faisait retentir les airs d'applaudissemens longs et tumultueux; la nature entière semblait partici-

per au triomphe des vainqueurs. Ces échos sans nombre qui reposent aux environs du Parnasse, éveillés tout à coup au bruit des trompettes, et remplissant de leurs cris les antres et les vallées, se transmettaient et portaient au loin les expressions éclatantes de la joie publique.

Le jour suivant, nous allâmes au temple; nous donnâmes nos questions par écrit, et nous attendîmes que la voix du sort eût décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie. A peine en fûmes-nous instruits, que nous la vîmes traverser le temple, accompagnée de quelques uns des prophètes, des poètes et des saints qui entrèrent avec elle dans le sanctuaire. Triste, abattue, elle semblait se traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchait du laurier; elle en jeta, en passant, sur le feu sacré quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge; elle en avait couronné sa tête, et son front était ceint d'un bandeau.

Il n'y avait autrefois qu'une Pythie à Delphes : on en établit trois lorsque l'oracle fut plus fréquenté, et il fut décidé qu'elles seraient âgées de plus de cinquante ans, après qu'un Thessalien eût enlevé une de ces prêtresses. Elles servent à tour de rôle. On les choisit parmi les habitans de Delphes, et dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, sans éducation, sans expérience, de mœurs très-pures et d'un esprit très-borné. Elles doivent s'habiller simplement, ne jamais se parfumer d'essences, et passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses.

Quantité d'étrangers se disposaient à consulter l'oracle. Le temple était entouré de victimes qui tombaient sous le couteau sacré, et dont les cris se mêlaient au chant des hymnes. Le désir impatient de connaître l'avenir se peignait dans tous les yeux, avec l'espérance et la crainte qui en sont inséparables.

Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après que l'eau sainte nous eût purifiés, nous offrîmes un taureau et une chèvre. Pour que ce sacrifice fût agréable aux dieux, il fallait que le taureau mangeât sans hésiter la farine qu'on lui présentait, il fallait qu'après avoir jeté de l'eau froide sur la chèvre, on vît frissonner ses membres pendant quelques instans. On ne nous rendit aucune raison de ces cérémonies; mais plus elles sont inexplicables, plus elles inspirent de respect. Le succès ayant justifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le

temple, la tête couronnée de laurier, et tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. C'est avec ce symbole que les supplians approchent des autels.

On nous introduisit dans une chapelle où, dans des momens qui ne sont, à ce qu'on prétend, ni prévus ni réglés par les prêtres, on respire tout à coup une odeur extrêmement douce. On a soin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, et nous mena dans le sanctuaire, espèce de caverne profonde dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Il venait de s'en détacher une bandelette sur laquelle on avait brodé des couronnes et des victoires. Nous eûmes d'abord de la peine à discerner les objets: l'encens et les autres parfums qu'on y brûlait continuellement le remplissaient d'une fumée épaisse. Vers le milieu est un soupirail d'où sort l'exhalaison prophétique. On s'en approche par une pente insensible; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes et de rameaux de laurier, que la vapeur ne saurait se répandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refusait de répondre à nos questions. Les ministres dont elle était environnée employaient tour à tour les menaces et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, et qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir.

Les plus fortes couleurs suffiraient à peine pour peindre les transports dont elle fut saisie un moment après. Nous vîmes sa poitrine s'enfler, et son visage rougir et pâlir : tous ses membres s'agitaient de mouvemens involontaires ; mais elle ne faisait entendre que des cris plaintifs et de longs gémissemens. Bientôt, les yeux étincelans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant ni résister à la vapeur qui l'opprimait, ni s'élancer du trépied où les prêtres la retenaient, elle déchira son bandeau ; et, au milieu des hurlemens les plus affreux, elle prononça quelques paroles que les prêtres s'empressèrent de recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, et nous le donnèrent par écrit. J'avais demandé si j'aurais le malheur de survivre à mon ami. Philotas, sans se concerter avec moi, avait fait la même question. La réponse était obscure et équivoque : nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

Nous étions alors remplis d'indignation et de pitié ; nous nous reprochions avec amertume l'état funeste où nous avions réduit cette malheureuse prêtresse. Elle exerce des fonctions odieuses, qui ont déjà coûté la vie à plusieurs de ses semblables. Les ministres le savent ; cependant nous les avons vus multiplier et contempler de sang-froid les tourmens dont elle était accablée. Ce qui révolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurcit leurs âmes. Sans les fureurs de la Pythie, elle serait moins consultée, et les libéralités des peuples seraient moins abondantes : car il en coûte pour obtenir la réponse du dieu. Ceux qui ne lui rendent qu'un simple hommage, doivent au moins déposer sur les autels des gâteaux et d'autres offrandes ; ceux qui veulent connaître l'avenir, doivent sacrifier des animaux. Il en est même qui, dans ces occasions, ne rougissent pas d'étaler le plus grand faste. Comme il revient aux ministres du temple une portion des victimes, soit qu'ils les rejettent, soit qu'ils les admettent, la moindre irrégularité qu'ils y découvrent leur suffit pour les exclure ; et l'on a vu des aruspices mercenaires fouiller dans les entrailles d'un animal, en enlever des parties intégrantes, et faire recommencer le sacrifice.

Cependant ce tribut, imposé pendant toute l'année à la crédulité des hommes, et sévèrement exigé par les prêtres, dont il fait le principal revenu ; ce tribut, dis-je, est infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponses sur les affaires publiques de la Grèce et du reste de l'univers. On doit gémir sur les maux du genre humain, quand on pense qu'outre les prétendus prodiges dont les habitans de Delphes font un trafic continuel, on peut obtenir à prix d'argent les réponses de la Pythie, et qu'ainsi un mot dicté par des prêtres corrompus, et prononcé par une fille imbécile, suffit pour susciter des guerres sanglantes, et porter la désolation dans tout un royaume.

L'oracle exige qu'on rende aux dieux les honneurs qui leur sont dus, mais il ne prescrit aucune règle à cet égard ; et quand on lui demande quel est le meilleur des cultes, il répond toujours : Conformez-vous à celui qui est reçu dans votre pays. Il exige aussi qu'on respecte les temples, et il prononce des peines très-sévères contre ceux qui les violent ou qui usurpent les biens qui en dépendent. Je vais en citer un exemple.

La plaine qui du mont Parnasse s'étend jusqu'à la mer, appartenait, il y a deux siècles environ, aux habitans de Cyrrha ; et

la manière dont ils en furent dépouillés montre assez quelle espèce de vengeance on exerce ici contre les sacriléges. On leur reprochait de lever des impôts sur les Grecs qui débarquaient chez eux pour se rendre à Delphes; on leur reprochait d'avoir fait des incursions sur les terres qui appartenaient au temple. L'oracle, consulté par les Amphictyons sur le genre de supplice que méritaient les coupables, ordonna de les poursuivre jour et nuit, de ravager leur pays, et de les réduire en servitude. Aussitôt plusieurs nations coururent aux armes. La ville fut rasée, et le port comblé; les habitans furent égorgés, ou chargés de fers; et leurs riches campagnes ayant été consacrées au temple de Delphes, on jura de ne point les cultiver, de ne point y construire de maisons, et l'on prononça cette imprécation terrible : «Que les particuliers, que les peuples qui oseront enfreindre ce serment soient exécrables aux yeux d'Apollon et des autres divinités de Delphes! que leurs terres ne portent point de fruits! que leurs femmes et leurs troupeaux ne produisent que des monstres! qu'ils périssent dans les combats? qu'ils échouent dans toutes leurs entreprises! que leurs races s'éteignent avec eux! et que, pendant leur vie, Apollon et les autres divinités de Delphes rejettent avec horreur leurs vœux et leurs sacrifices!»

Le lendemain nous descendîmes dans la plaine pour voir les courses des chevaux et des chars. L'hippodrome (c'est le nom qu'on donne à l'espace qu'il faut parcourir) est si vaste qu'on y voit quelquefois jusqu'à quarante chars se disputer la victoire. Nous en vîmes partir dix à la fois à la barrière : il n'en revint qu'un très-petit nombre, les autres s'étant brisés contre la borne ou dans le milieu de la carrière.

Les courses étant achevées, nous remontâmes à Delphes pour être témoins des honneurs funèbres que la théorie des Énianes devait rendre aux mânes de Néoptolème, et de la cérémonie qui devait les précéder. Ce peuple, qui met Achille au nombre de ses anciens rois; et qui honore spécialement la mort de ce héros et de son fils Néoptolème, habite auprès du mont Œta, dans la Thessalie. Il envoie tous les quatre ans une députation à Delphes, non seulement pour offrir des sacrifices aux divinités de ces lieux, mais encore pour faire des libations et des prières sur le tombeau de Néoptolème, qui périt ici aux pieds des autels par la main d'Oreste, fils d'Agamemnon. Elle s'était acquittée la

veille du premier de ces devoirs; elle allait s'acquitter du second.

Polyphron, jeune et riche Thessalien, était à la tête de la théorie. Comme il prétendait tirer son origine d'Achille, il voulut paraître avec un éclat qui pût, aux yeux du peuple, justifier de si hautes prétentions. La marche s'ouvrait par une hécatombe composée effectivement de cent bœufs, dont les uns avaient les cornes dorées et les autres étaient ornées de couronnes et de guirlandes de fleurs. Ils étaient conduits par autant de Thessaliens vêtus de blanc et tenant des haches sur leurs épaules. D'autres victimes suivaient, et l'on avait placé par intervalles des musiciens qui jouaient de divers instrumens. On voyait paraître ensuite des Thessaliennes dont les attraits attiraient tous les regards. Elles marchaient d'un pas réglé, chantant des hymnes en l'honneur de Thétis, mère d'Achille, et portant dans leurs mains ou sur leurs têtes des corbeilles remplies de fleurs, de fruits et d'aromates précieux: elles étaient suivies de cinquante jeunes Thessaliens montés sur des chevaux superbes, qui blanchissaient leurs mors d'écume. Polyphron se distinguait autant par la noblesse de sa figure que par la richesse de ses habits. Quand ils furent devant le temple de Diane, on en vit sortir la prêtresse, qui parut avec les traits et les attributs de la déesse, ayant un carquois sur l'épaule et dans ses mains un arc et un flambeau allumé. Elle monta sur un char et ferma la marche, qui continua dans le même ordre jusqu'au tombeau de Néoptolème, placé dans une enceinte à la gauche du temple.

Les cavaliers thessaliens en firent trois fois le tour. Les jeunes Thessaliennes poussèrent de longs gémissemens, et les autres députés, des cris de douleur. Un moment après on donna le signal, et toutes les victimes tombèrent autour de l'hôtel. On en coupa les extrémités, que l'on plaça sur un grand bûcher. Les prêtres, après avoir récité des prières, firent des libations sur le bûcher, et Polyphron y mit le feu avec le flambeau qu'il avait reçu des mains de la prêtresse de Diane. Ensuite on donna aux ministres du temple les droits qu'ils avaient sur les victimes, et l'on réserva le reste pour un repas où furent invités les prêtres, les principaux habitans de Delphes et les théores ou députés des autres villes de la Grèce. Nous y fûmes admis; mais, avant que de nous y rendre, nous allâmes au Lesché, que nous avions sous nos yeux.

C'est un édifice ou portique, ainsi nommé, parce qu'on s'y assemble pour converser ou pour traiter d'affaires. Nous y trou-

vâmes plusieurs tableaux qu'on venait d'exposer à un concours établi depuis environ un siècle. Mais ces ouvrages nous touchèrent moins que les peintures qui décorent les murs. Elles sont de la main de Polygnote de Thasos, et furent consacrées en ce lieu par les Cnidiens.

Sur le mur à droite, Polygnote a représenté la prise de Troie ou plutôt les suites de cette prise; car il a choisi le moment où presque tous les Grecs, rassasiés de carnage, se disposent à retourner dans leur patrie. Le lieu de la scène embrasse non seulement la ville, dont l'intérieur se découvre à travers les murs que l'on achève de détruire, mais encore le rivage, où l'on voit le pavillon de Ménélas, que l'on commence à détendre, et son vaisseau prêt à mettre à la voile. Quantité de groupes sont distribués dans la place publique, dans les rues et sur le rivage de la mer. Ici c'est Hélène accompagnée de deux de ses femmes, entourée de plusieurs Troyens blessés dont elle a causé les malheurs, et de plusieurs Grecs qui semblent contempler encore sa beauté. Plus loin c'est Cassandre assise par terre au milieu d'Ulysse, d'Ajax, d'Agamemnon et de Ménélas, immobiles et debout auprès d'un autel ; car en général il règne dans le tableau ce morne silence, ce repos effrayant dans lequel doivent tomber les vainqueurs et les vaincus lorsque les uns sont fatigués de leur barbarie, et les autres de leur existence. Néoptolème est le seul dont la fureur ne soit pas assouvie, et qui poursuive encore quelques faibles Troyens. Cette figure attire surtout les regards du spectateur ; et c'était sans doute l'intention de l'artiste, qui travaillait pour un lieu voisin du tombeau de ce prince.

On éprouve fortement les impressions de la terreur et de la pitié quand on considère le corps de Priam et ceux de ses principaux chefs, étendus, couverts de blessures, et abandonnés au milieu des ruines d'une ville autrefois si florissante : on les éprouve à l'aspect de cet enfant qui, entre les bras d'un vieil esclave, porte sa main devant ses yeux pour se cacher l'horreur dont il est environné ; de cet autre enfant qui, saisi d'épouvante, court embrasser un autel ; de ces femmes troyennes qui, assises par terre et presque entassées les unes sur les autres, paraissent succomber sous le poids de leur destinée. Du nombre de ces captives sont deux filles de Priam et la malheureuse Andromaque tenant son fils sur ses genoux. Le peintre nous a laissé voir la douleur de la plus jeune des princesses. On ne peut juger de celle des deux autres ; leur tête est couverte d'un voile.

En ce moment nous nous rappelâmes qu'on faisait un mérite à Timanthe d'avoir, dans son sacrifice d'Iphigénie, voilé la tête d'Agamemnon. Cette image avait déjà été employée par Euripide, qui l'avait sans doute empruntée de Polygnote. Quoi qu'il en soit, dans un des coins du tableau que je viens de décrire on lit cette inscription de Simonide : POLYGNOTE DE THASOS, FILS D'AGLAOPHON, A REPRÉSENTÉ LA DESTRUCTION DE TROIE. Cette inscription est en vers, comme le sont presque toutes celles qui doivent éterniser les noms ou les faits célèbres.

Sur le mur opposé, Polygnote a peint la descente d'Ulysse aux enfers, conformément aux récits d'Homère et des autres poètes. La barque de Caron, l'évocation de l'ombre de Tirésias, l'Élysée peuplé de héros, le tartare rempli de scélérats, tels sont les principaux objets qui frappent le spectateur. On peut y remarquer un genre de supplice terrible et nouveau que Polygnote destine aux enfans dénaturés ; il met un de ces enfans sur la scène, et il le fait étrangler par son père. J'observerai encore qu'aux tourmens de Tantale il en ajoutait un qui tient ce malheureux prince dans un effroi continuel : c'est un rocher énorme toujours près de tomber sur sa tête ; mais cette idée, il l'avait prise du poète Archiloque.

Ces deux tableaux, dont le premier contient plus de cent figures, et le second plus de quatre-vingts, produisent un grand effet, et donnent une haute idée de l'esprit et des talens de Polygnote. Autour de nous, on en relevait le sdéfauts et les beautés ; mais on convenait en général que l'artiste avait traité des sujets si grands et si vastes avec tant d'intelligence, qu'il en résultait pour chaque tableau un riche et magnifique ensemble. Les principales figures sont reconnaissables à leurs noms tracés auprès d'elles : usage qui ne subsiste plus depuis que l'art s'est perfectionné.

Pendant que nous admirions ces ouvrages, on vint nous avertir que Polyphron nous attendait dans la salle du festin. Nous le trouvâmes au milieu d'une grande tente carrée, couverte et fermée de trois côtés par des tapisseries peintes, que l'on conserve dans les trésors du temple, et que Polyphron avait empruntées. Le plafond représentait d'un côté le soleil près de se coucher ; de l'autre, l'aurore qui commençait à paraître ; dans le milieu, la Nuit sur son char, vêtue de crêpes noirs, accompagnée de la lune et des étoiles. On voyait sur les autres pièces

de tapisserie des centaures, des cavaliers qui poursuivaient des cerfs et des lions, des vaisseaux qui combattaient les uns contre les autres.

Le repas fut très-somptueux et très-long. On fit venir des joueuses de flûtes. Le chœur des Thessaliennes fit entendre des concerts ravissans, et les Thessaliens nous présentèrent l'image des combats dans des danses savamment exécutées.

Quelques jours après nous montâmes à la source de la fontaine Castalie, dont les eaux pures et d'une fraîcheur délicieuse forment de belles cascades sur la pente de la montagne. Elle sort à gros bouillons entre les deux cimes des rochers qui dominent sur la ville de Delphes.

De là, continuant notre chemin vers le nord, après avoir fait plus de soixante stades [1], nous arrivâmes à l'antre Corycius, autrement dit l'antre des nymphes, parce qu'il leur est consacré, ainsi qu'aux dieux Bacchus et Pan. L'eau qui découle de toutes parts y forme des petits ruisseaux intarissables. Quoique profond, la lumière du jour l'éclaire presque en entier. Il est si vaste que, lors de l'expédition de Xerxès, la plupart des habitans de Delphes prirent le parti de s'y réfugier. On nous montra aux environs quantité de grottes qui excitent la vénération des peuples; car dans ces lieux solitaires tout est sacré et peuplé de génies.

La route que nous suivions offrait successivement à nos yeux les objets les plus variés, des vallées agréables, des bouquets de pins, des terres susceptibles de culture; des rochers qui menaçaient nos têtes, des précipices qui semblaient s'ouvrir sous nos pas; quelquefois des points de vue d'où nos regards tombaient, à une très-grande profondeur, sur les campagnes voisines. Nous entrevîmes auprès de Panopée, ville située sur les confins de la Phocide et de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettaient pied à terre et dansaient en rond. Nos guides les reconnurent pour les Thyades athéniennes. Ce sont des femmes initiées aux mystères de Bacchus: elles viennent tous les ans se joindre à celles de Delphes pour monter ensemble sur les hauteurs du Parnasse, et y célébrer avec une égale fureur les orgies de ce dieu.

Les excès auxquels elles se livrent ne surprendront point ceux qui savent combien il est aisé d'exalter l'imagination vive

1 Environ deux lieues et demie.

et ardente des femmes grecques. On en a vu plus d'une fois un grand nombre se répandre comme des torrens dans les villes et dans les provinces entières, toutes échevelées et à demi nues, toutes poussant des hurlemens effroyables. Il n'avait fallu qu'une étincelle pour produire ces embrasemens. Quelques unes d'entre elles, saisies tout à coup d'un esprit de vertige, se croyaient poussées par une inspiration divine, et faisaient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. Quand l'accès du délire était près de tomber, les remèdes et les expiations achevaient de ramener le calme dans leurs âmes. Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès des lumières; mais il en reste encore des traces dans les fêtes de Bacchus.

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pied du mont Lycorée, le plus haut de tous ceux du Parnasse, peut être de tous ceux de la Grèce. C'est là, dit-on, que se sauvèrent les habitans de ces contrées pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion. Nous entreprîmes d'y monter; mais, après des chutes fréquentes, nous reconnûmes que, s'il est aisé de s'élever jusqu'à certaines hauteurs du Parnasse, il est très-difficile d'en atteindre le sommet; et nous descendîmes à Elatée, la principale ville de la Phocide.

De hautes montagnes environnent cette petite province; on n'y pénètre que par des défilés, à l'issue desquels les Phocéens ont construit des places fortes. Elatée les défend contre les incursions des Thessaliens; Parapotamies, contre celles des Thébains. Vingt autres villes, la plupart bâties sur des rochers, sont entourées de murailles et de tours.

Au nord et à l'est du Parnasse on trouve de belles plaines arrosées par le Céphise, qui prend sa source au pied du mont Œta, au dessus de la ville de Lilée. Ceux des environs disent qu'en certains jours, et surtout l'après-midi, ce fleuve sort de terre avec fureur et faisant un bruit semblable aux mugissemens d'un taureau. Je n'en ai pas été témoin; je l'ai vu seulement couler en silence, et se replier souvent sur lui-même au milieu des campagnes couvertes de diverses espèces d'arbres, de grains et de pâturages. Il semble qu'attaché à ses bienfaits, il ne peut quitter les lieux qu'il embellit.

Les autres cantons de la Phocide sont distingués par des productions particulières. On estime les huiles de Tithorée, et l'el-

lébore d'Anticyre, ville située sur la mer de Corinthe. Non loin de là, les pêcheurs de Bulis ramassent ces coquillages qui servent à faire la pourpre. Plus haut nous vîmes dans la vallée d'Ambryssus de riches vignobles; et quantité d'arbrisseaux sur lesquels on recueille ces petits grains qui donnent à la laine une belle couleur rouge.

Chaque ville de la Phocide est indépendante, et a le droit d'envoyer ses députés à la diète générale, où se discutent les intérêts de la nation.

Les habitans ont un grand nombre de fêtes, de temples et de statues; mais ils laissent à d'autres peuples l'honneur de cultiver les lettres et les arts. Les travaux de la campagne et les soins domestiques font leur principale occupation. Ils donnèrent dans tous les temps des preuves frappantes de leur valeur; dans une occasion particulère, un témoignage effrayant de leur amour pour la liberté.

Près de succomber sous les armes des Thessaliens,[f] qui, avec des forces supérieures, avaient fait une irruption dans leur pays, ils construisirent un grand bûcher, auprès duquel ils placèrent les femmes, les enfans, l'or, l'argent, et les meubles les plus précieux; ils en confièrent la garde à trente de leurs guerriers, avec ordre, en cas de défaite, d'égorger les femmes et les enfans, de jeter dans les flammes les effets confiés à leurs soins, de s'entre-tuer eux-mêmes, ou de venir sur le champ de bataille périr avec le reste de la nation. Le combat fut long, le massacre horrible: les Thessaliens prirent la fuite, et les Phocèens restèrent libres.

CHAPITRE XXIII.

Événemens remarquables arrivés dans la Grèce (depuis l'an 361 jusqu'à l'an 357 avant J. C.). Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. Avénement de Philippe au trône de Macédoine. Guerre sociale.

Pendant que nous étions aux jeux pythiques, nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas : à notre retour, nous apprîmes sa mort [1].

Tachos, roi d'Égypte, prêt à faire une irruption en Perse, assembla une armée de quatre-vingts mille hommes, et voulut la soutenir par un corps de dix mille Grecs, parmi lesquels se trouvèrent mille Lacédémoniens commandés par Agésilas. On fut étonné de voir ce prince, à l'âge de plus de quatre vingts ans, se transporter au loin pour se mettre à la solde d'une puissance étrangère. Mais Lacédémone voulait se venger de la protection que le roi de Perse accordait aux Messéniens ; elle prétendait avoir des obligations à Tachos ; elle espérait aussi que cette guerre rendrait la liberté aux villes grecques de l'Asie.

A ces motifs, qui n'étaient peut-être que des prétextes pour Agésilas, se joignaient des considérations qui lui étaient personnelles. Comme son âme active ne pouvait supporter l'idée d'une vie paisible et d'une mort obscure, il vit tout à coup une nouvelle carrière s'ouvrir à ses talens : et il saisit avec d'autant plus de plaisir l'occasion de relever l'éclat de sa gloire ternie par les exploits d'Épaminondas, que Tachos s'était engagé à lui donner le commandement de toute l'armée.

Il partit. Les Égyptiens l'attendaient avec impatience. Au bruit de son arrivée, les principaux de la nation, mêlés avec la multitude, s'empressent de se rendre auprès d'un héros qui depuis un si grand nombre d'années remplissait la terre de son nom. Ils trouvent sur le rivage un petit vieillard d'une figure

1 Dans la troisième année de la cent-quatrième olympiade, laquelle répond aux années 362 et 361 avant J. C.

ignoble, assis par terre au milieu de quelques Spartiates, dont l'extérieur, aussi négligé que le sien, ne distinguait pas les sujets du souverain. Les officiers de Tachos étalent à ses yeux les présens de l'hospitalité : c'étaient diverses espèces de provisions. Agésilas choisit quelques alimens grossiers, et fait distribuer aux esclaves les mets les plus délicats, ainsi que les parfums. Un rire immodéré s'élève alors parmi les spectateurs. Les plus sages d'entre eux se contentent de témoigner leur mépris, et de rappeler la fable de la montagne en travail.

Des dégoûts plus sensibles mirent bientôt sa patience à une plus rude épreuve. Le roi d'Egypte refusa de lui confier le commandement de ses troupes. Il n'écoutait point ses conseils, et lui faisait essuyer tout ce qu'une hauteur insolente et une folle vanité ont de plus offensant. Agésilas attendait l'occasion de sortir de l'avilissement où il s'était réduit. Elle ne tarda pas à se présenter. Les troupes de Tachos s'étant révoltées, formèrent deux partis qui prétendaient tous deux lui donner un successeur. Agésilas se déclara pour Nectanèbe, l'un des prétendans au trône. Il le dirigea dans ses opérations, et, après avoir affermi son autorité, il sortit de l'Egypte comblé d'honneurs, et avec une somme de deux cents trente talens[1], que Nectanèbe envoyait aux Lacédémoniens. Une tempête violente l'obligea de relâcher sur une côte déserte de la Libye, où il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Deux ans après[2], il se passa un événement qui ne fixa point l'attention des Athéniens, et qui devait changer la face de la Grèce et du monde connu.

Les Macédoniens n'avaient eu jusqu'alors que de faibles rapports avec la Grèce, qui ne les distinguait pas des peuples barbares dont ils sont entourés, et avec lesquels ils étaient perpétuellement en guerre. Leurs souverains n'avaient été autrefois admis au concours des jeux olympiques qu'en produisant les titres qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Hercule.

Archelaüs voulut ensuite introduire dans ses états l'amour des lettres et des arts. Euripide fut appelé à sa cour, et il dépendit de Socrate d'y trouver un asile.

1 Un million deux cent quarante-deux mille livres.

2 Sous l'archontat de Callimède, la première année de la cent-cinquième olympiade, qui répond aux années 360 et 359 avant J. C.

Le dernier de ces princes, Perdiccas, fils d'Amyntas, venait de périr, avec la plus grande partie de son armée, dans un combat qu'il avait livré aux Illyriens. A cette nouvelle, Philippe son frère, que j'avais vu en ôtage chez les Thébains, trompa la vigilance de ses gardes, se rendit en Macédoine, et fut nommé tuteur du fils de Perdiccas.

L'empire était alors menacé d'une ruine prochaine. Des divisions intestines, des défaites multipliées l'avaient chargé du mépris des nations voisines, qui semblaient s'être concertées pour accélérer sa perte. Les Péoniens infestaient les frontières; les Illyriens rassemblaient leurs forces et méditaient une invasion. Deux concurrens également redoutables, tous deux de la maison royale, aspiraient à la couronne; les Thraces soutenaient les droits de Pausanias; les Athéniens envoyaient une armée avec une flotte pour défendre ceux d'Argée. Le peuple consterné voyait les finances épuisées; un petit nombre de soldats abattus et indisciplinés; le sceptre entre les mains d'un enfant, et à côté du trône un régent, à peine âgé de vingt-deux ans.

Philippe, consultant encore plus ses forces que celles du royaume, entreprend de faire de sa nation ce qu'Epaminondas, son modèle, avait fait de la sienne. De légers avantages apprennent aux troupes à s'estimer assez pour oser se défendre: aux Macédoniens, à ne plus désespérer du salut de l'état. Bientôt on le voit introduire la règle dans les diverses parties de l'administration, donner à la phalange macédonnienne une forme nouvelle, engager par des présens et par des promesses les Péoniens à se retirer, le roi de Thrace à lui sacrifier Pausanias. Il marche ensuite contre Argée, le défait, et renvoie sans rançon les prisonniers athéniens.

Quoique Athènes ne se soutînt plus que par le poids de sa réputation, il fallait la ménager: elle avait de légitimes prétentions sur la ville d'Amphipolis en Macédoine, et le plus grand intérêt à la ramener sous son obéissance. C'était une de ses colonies, une place importante pour son commerce; c'était par là qu'elle tirait de la haute Thrace des bois de construction, des laines, et d'autres marchandises. Après bien des révolutions, Amphipolis était tombée entre les mains de Perdiccas, frère de Philippe. On ne pouvait la restituer à ses anciens maîtres sans les établir en Macédoine, la garder sans y attirer leurs armes.

Philippe la déclare indépendante, et signe avec les Athéniens un traité de paix, où il n'est fait aucune mention de cette ville. Ce silence conservait dans leur intégrité les droits des parties contractantes.

Au milieu de ces succès, des oracles semés parmi le peuple annonçaient que la Macénoine reprendrait sa splendeur sous un fils d'Amyntas. Le ciel promettait un grand homme à la Macédoine : le génie de Philippe le montrait. La nation, persuadée que, de l'aveu même des dieux, celui-là seul devait la gouverner qui pouvait la défendre, lui remit l'autorité souveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.

Encouragé par ce choix, il réunit une partie de la Péonie à la Macédoine, battit les Illyriens, et les renferma dans leurs anciennes limites.

Quelque temps après, il s'empara d'Amphipolis, que les Athéniens avaient, dans l'intervalle, vainement tâché de reprendre, et de quelques villes voisines où ils avaient des garnisons. Athènes, occupée d'une autre guerre, ne pouvait ni prévenir ni venger des hostilités que Philippe savait colorer de prétexte spécieux.

Mais rien n'augmenta plus sa puissance que la découverte de queques mines d'or qu'il fit exploiter, et dont il retira par an plus de mille talens [1]. Il s'en servit dans la suite pour corrompre ceux qui étaient à la tête des républiques.

J'ai dit que les Athéniens furent obligés de fermer les yeux sur les premières hostilités de Philippe. La ville de Byzance, et les îles de Chio, de Cos et de Rhodes, venaient de se liguer pour se soustraire à leur dépendance [2]. La guerre commença par le siége de Chio. Chabrias commandait la flotte, et Charès les troupes de terre. Le premier jouissait d'une réputation acquise par de nombreux exploits : on lui reprochait seulement d'exécuter avec trop de chaleur des projets formés avec trop de circonspection.

Il passa presque toute sa vie à la tête des armées et loin d'Athènes, où l'éclat de son opulence et de son mérite excitait la jalousie. Le trait suivant donnera une idée de ses talens militaires. Il était sur le point d'être vaincu par Agésilas. Les

1 Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

2 Dans la troisième année de la cent-cinquième olympiade, 358 et 357 avant J. C.

troupes qui étaient à sa solde avaient pris la fuite, et celles d'Athènes s'ébranlaient pour les suivre. Dans ce moment, il leur ordonne de mettre un genou en terre et de se couvrir de leurs boucliers, les piques en avant. Le roi de Lacédémone, surpris d'une manœuvre inconnue jusqu'alors, et jugeant qu'il serait dangereux d'attaquer cette phalange hérissée de fer, donna le signal de la retraite. Les Athéniens décernèrent une statue à leur général, et lui permirent de se faire représenter dans l'attitude qui leur avait épargné la honte d'une défaite.

Charès, fier des petits succès et des légères blessures qu'il devait au hasard, d'ailleurs sans talens, sans pudeur, d'une vanité insupportable, étalait un luxe révoltant pendant la paix et pendant la guerre; obtenait à chaque campagne le mépris des ennemis et la haine des alliés, fomentait les divisions des nations amies, et ravissait leurs trésors, dont il était avide et prodigue à l'excès; poussait enfin l'audace jusqu'à détourner la solde des troupes pour corrompre les orateurs, et donner des fêtes au peuple, qui le préférait aux autres généraux.

A la vue de Chio, Chabrias, incapable de modérer son ardeur, fit force de rames; il entra seul dans le port, et fut aussitôt investi par la flotte ennemie. Après une longue résistance, ses soldats se jetèrent à la nage pour gagner les autres galères qui venaient à leur secours. Il pouvait suivre leur exemple, mais il aima mieux périr que d'abandonner son vaisseau.

Le siége de Chio fut entrepris et levé. La guerre dura pendant quatre ans. Nous verrons dans la suite comment elle fut terminée.

CHAPITRE XXIV.

Des fêtes des Athéniens. Les Panathénées. Les Dionysiaques.

Les premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie et par la reconnaissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assemblaient pour offrir des sacrifices et se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année; et comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des événemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués pour être perpétués à jamais. Parcourez les mois de l'année des Athéniens [1], vous y trouverez un abrégé de leurs annales et les principaux traits de leur gloire; tantôt la réunion des peuples de l'Attique par Thésée, le retour de ce prince dans ses états, l'abolition qu'il procura de toutes les dettes; tantôt la bataille de Marathon, celle de Salamine, celle de Platée, de Naxos, etc.

C'est une fête pour les particuliers lorsqu'il leur naît des enfans; c'en est une pour la nation, lorsque ces enfans sont inscrits dans l'ordre des citoyens, ou lorsque, parvenus à un certain âge, ils montrent en public les progrès qu'ils ont faits dans les exercices du gymnase. Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays, et celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples. Quelques unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu en certaines oc-

1 Voyez la table des mois attiques.

casions jusqu'à trois cents bœufs traînés pompeusement aux autels. Plus de quatre-vingts jours enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies, des processions où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe étale tous ses attraits; des pièces de théâtre, fruits des plus beaux génies de la Grèce; des danses, des chants, des combats, où brillent tour à tour l'adresse et les talens.

Ces combats sont de deux espèces : les gymniques qui se donnent au stade, et les scéniques qui se livrent au théâtre. Dans les premiers, on se dispute le prix de la course, de la lutte et des autres exercices du gymnase; dans les derniers, celui du chant et de la danse. Les uns et les autres font l'ornement des principales fêtes. Je vais donner une idée des scéniques.

Chacune des dix tribus fournit un chœur et le chef qui doit le conduire. Ce chef, qu'on nomme chorége, doit être âgé au moins de quarante ans. Il choisit lui-même ses acteurs, qui, pour l'ordinaire, sont pris dans la classe des enfans et dans celle des adolescens. Son intérêt est d'avoir un excellent joueur de flûte pour diriger leurs voix, un habile maître pour régler leurs pas et leurs gestes. Comme il est nécessaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrens, et que ces deux instituteurs décident souvent de la victoire, un des premiers magistrats de la république les fait tirer au sort en présence des différentes troupes et des différens choréges.

Quelques mois avant les fêtes on commence à exercer les acteurs. Souvent le chorége, pour ne les pas perdre de vue, les retire chez lui et fournit à leur entretien : il paraît ensuite à la fête, ainsi que ceux qui le suivent, avec une couronne dorée et une robe magnifique.

Ces fonctions, consacrées par la religion, se trouvent encore ennoblies par l'exemple d'Aristide, d'Épaminondas et des plus grands hommes, qui se sont fait un honneur de les remplir; mais elles sont si dispendieuses qu'on voit plusieurs citoyens refuser le dangereux honneur de sacrifier une partie de leurs biens à l'espérance incertaine de s'élever par ce moyen aux premières magistratures.

Quelquefois une tribu ne trouve point de chorége; alors c'est l'état qui se charge de tous les frais ou qui ordonne à deux

citoyens de s'associer pour en supporter le poids, ou qui permet au chorége d'une tribu de conduire le chœur de l'autre. J'ajoute que chaque tribu s'empresse d'avoir le meilleur poète pour composer les cantiques sacrés.

Les chœurs paraissent dans les pompes ou processions : ils se rangent autour des autels, et chantent des hymnes pendant les sacrifices; ils se rendent au théâtre, où, chargés de soutenir l'honneur de leur tribu, ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues et la corruption pour obtenir la victoire. Des juges sont établis pour décerner le prix. C'est, en certaines occasions, un trépied que la tribu victorieuse a soin de consacrer dans un temple ou dans un édifice qu'elle fait élever.

Le peuple, presque aussi jaloux de ses plaisirs que de sa liberté, attend la décision du combat avec la même inquiétude et le même tumulte que s'il s'agissait de ses plus grands intérêts. La gloire qui en résulte se partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il est tiré, le chorége qui est à sa tête, et les maîtres qui l'ont dressé.

Tout ce qui concerne les spectacles est prévu et fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la personne du chorége et celle des acteurs; elles règlent le nombre des solennités où l'on doit donner au peuple les diverses espèces de jeux dont il est si avide. Telles sont entre autres les panathénées et les grandes dionysiaques ou dionysiaques de la ville.

Les premières tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été. Instituées dans les plus anciens temps en l'honneur de Minerve, rétablies par Thésée en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans; mais dans la cinquième année elles se célèbrent avec plus de cérémonies et d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la première fois que j'en fus témoin.

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étaient rendus en foule à la capitale : ils avaient amené un grand nombre de victimes qu'on devait offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, et j'y vis les courses des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputaient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plupart montaient a cheval : ils posaient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pique, et s'élançaient avec

légèreté sur leurs coursiers. Non loin de là je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte et des différens exercices du corps. J'allai à l'Odeum, et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux. Les uns exécutaient des pièces sur la flûte ou sur la cithare ; d'autres chantaient et s'accompagnaient de l'un de ces instrumens. On leur avait proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasybule, qui avaient délivré la république des tyrans dont elle était opprimée : car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monumens pour ceux qui ont bien servi l'état, et des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs. Ensuite on couronna des particuliers à qui le peuple, touché de leur zèle, avait accordé cette marque d'honneur.

J'allai aux Tuileries, pour voir passer la pompe qui s'était formée hors des murs, et qui commençait à défiler. Elle était composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs, et remarquables par leur beauté. C'étaient des vieillards dont la figure était imposante, et qui tenaient des rameaux d'olivier ; des hommes faits, qui, armés de lances et de boucliers, semblaient respirer les combats ; des garçons qui n'étaient âgés que de dix-huit à vingt ans, et qui chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse ; de jolis enfans couverts d'une simple tunique, et parés de leurs grâces naturelles ; des filles enfin qui appartenaient aux premières familles d'Athènes, et dont les traits, la taille et la démarche attiraient tous les regards. Leurs mains soutenaient sur leurs têtes des corbeilles qui, sous un voile éclatant, renfermaient des instrumens sacrés, des gâteaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendaient un parasol au dessus d'elles, et de l'autre tenaient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes, servitude que partagent leurs pères et leurs mères. En effet, les uns et les autres portaient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel pour faire des libations.

Ils étaient suivis de huit musiciens, dont quatre jouaient de la flûte, et quatre de la lyre. Après eux venaient des rhapsodes qui chantaient les poëmes d'Homère, et des danseurs armés de toutes pièces, qui, s'attaquant par intervalles, représentaient au son de la flûte le combat de Minerve contre les Titans.

On voyait ensuite paraître un vaisseau qui semblait glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvait par des machines renfermées dans son sein. Sur le vaisseau se déployait un voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avaient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans. Elles y avaient aussi tracé, par ordre du gouvernement, les portraits de quelques héros dont les exploits avaient mérité d'être confondus avec ceux des dieux.

Cette pompe marchait à pas lents, sous la direction de plusieurs magistrats. Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étaient placés sur des échafauds qu'on venait de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha le voile suspendu au navire, et l'on se rendit à la citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve.

Sur le soir, je me laissai entraîner à l'Académie, pour voir la course du flambeau. La carrière n'a que six à sept stades de longueur : elle s'étend depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville. Plusieurs jeunes gens sont placés dans cet intervalle à des distances égales. Quand les cris de la multitude ont donné le signal, le premier allume le flambeau sur l'autel, et le porte en courant au second, qui le transmet de la même manière au troisième, et ainsi successivement. Ceux qui le laissent s'éteindre ne peuvent plus concourir. Ceux qui ralentissent leur marche sont livrés aux railleries, et même aux coups de la populace. Il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espèce de combat se renouvela plusieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes.

Ceux qui avaient été couronnés dans les différens exercices invitèrent leurs amis à souper. Il se donna dans le Prytanée, et dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant. Le peuple, à qui on avait distribué les victimes immolées, dressait partout des tables, et faisait éclater une joie vive et bruyante.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit tour à tour dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde; j'ai vu des troupes de Bacchans et de Bacchantes, couronnés de lierre, de

fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares, déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer des serpens dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux, en ceindre leurs corps, et, par des espèces de prestiges, effrayer et intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers : ils y viennent en foule pour apporter les tributs des îles soumises aux Athéniens, pour voir les nouvelles pièces qu'on donne sur le théâtre, pour être témoins des jeux et des spectacles, mais surtout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortége qu'avait, dit-on, ce dieu lorsqu'il fit la conquête de l'Inde; des satyres; des dieux Pans; des hommes traînant des boucs pour les immoler; d'autres montés sur des ânes, à l'imitation de Silène; d'autres déguisés en femmes; d'autres qui portent des figures obscènes suspendues à de longues perches, et qui chantent des hymnes dont la licence est extrême; enfin toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faons, cachées sous un masque, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paraître; mêlant sans interruption leurs cris au bruit des instrumens; les unes s'agitant comme des insensées, et s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur; les autres exécutant des danses régulières et militaires, mais tenant des vases au lieu de boucliers, et se lançant, en forme de traits, des thyrses dont elles insultent quelquefois les spectateurs.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés, s'avancent dans un bel ordre les différens chœurs députés par les tribus : quantité de jeunes filles, des plus distinguées de la ville, marchent les yeux baissés, parées de tous leurs ornemens, et tenant sur leurs têtes des corbeilles sacrées, qui, outre les prémices des fruits, renferment des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, des feuilles de lierre, et d'autres symboles mystérieux.

Les toits, formés en terrasses, sont couverts de spectateurs, et surtout de femmes, la plupart avec des lampes et des flambeaux, pour éclairer la pompe, qui défile presque toujours pendant la nuit, et qui s'arrête dans les carrefours et les places, pour faire des libations et offrir des victimes en l'honneur de Bacchus.

Le jour est consacré à différens jeux. On se rend de bonne heure au théâtre, soit pour assister aux combats de musique et de danse que se livrent les chœurs, soit pour voir les nouvelles pièces que les auteurs donnent au public.

Le premier des neuf archontes préside à ces fêtes, le second à d'autres solennités : ils ont sous eux des officiers qui les soulagent dans leurs fonctions, et des gardes pour expulser du spectacle ceux qui en troublent la tranquillité.

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen est un crime, et toute poursuite contre un débiteur est interdite. Les jours suivans, les délits et les désordres qu'on y a commis sont punis avec sévérité.

Les femmes seules participent aux fêtes d'Adonis, et à celles qui, sous le nom de thesmophories, se célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proserpine : les unes et les autres sont accompagnées de cérémonies que j'ai déjà décrites plus d'une fois. Je ne dirai qu'un mot des dernières : elles reviennent tous les ans au mois de pyanepsion [1], et durent plusieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes et filles, se rendre à Eleusis, y passer une journée entière dans le temple, assises par terre, et observant un jeûne austère. Pourquoi cette abstinence ? dis-je à l'une de celles qui avaient présidé à la fête. Elle me répondit : Parce que Cérès ne prit point de nourriture pendant qu'elle cherchait sa fille Proserpine. Je lui demandai encore : Pourquoi, en allant à Eleusis, portiez-vous des livres sur vos têtes ? — Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès. — Pourquoi, dans cette procession brillante où l'air retentissait de vos chants, conduisiez-vous une grande corbeille sur un char attelé de quatre chevaux blancs ? — Elle renfermait, entre autres choses, des grains dont nous devons la culture à Cérès : c'est ainsi qu'aux fêtes de Minerve nous portons des corbeilles pleines de flocons de laine, parce que c'est elle qui nous apprit à la filer. Le meilleur moyen de reconnaître un bienfait est de s'en souvenir sans cesse, et de le rappeler quelquefois à son auteur.

1 Ce mois commençait tantôt dans les derniers jours d'octobre, tantôt dans les premiers de novembre.

CHAPITRE XXV.

Des maisons et des repas des Athéniens.

La plupart des maisons sont composées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes, et couvertes de terrasses, dont les extrémités ont une grande saillie. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un assez grand nombre qui ont sur le derrière un jardin, sur le devant une cour, et plus souvent une espèce de portique, au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque. C'est là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure pour écarter les voleurs, tantôt un chien, qu'ils redoutent beaucoup plus, et presque toujours un autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maison vient en certains jours offrir des sacrifices.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, et des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguait autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels que des hommes sans nom et sans vertus ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes. Depuis que le goût des bâtimens s'est introduit, les arts font tous les jours des efforts pour le favoriser et l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de séparer les nouvelles maisons en deux corps de logis, d'y placer au rez de-chaussée les appartemens du mari et de la femme, de les rendre plus commodes par de sages distributions, et plus brillantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle était celle qu'occupait Dinias, un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étalait un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Trois ou quatre esclaves marchaient toujours à sa suite. Sa femme, Lysistrate, ne se montrait que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone. Ainsi que d'autres Athéniens, il se faisait servir par une femme de

chambre qui partageait les droits de son épouse ; et il entretenait en ville une maîtresse, qu'il avait la générosité d'affranchir ou d'établir avant de la quitter. Pressé de jouir et de faire jouir ses amis, il leur donnait souvent des repas et des fêtes.

Je le priai un jour de me montrer sa maison. J'en dressai ensuite le plan, et je le joins ici [1]. On y verra qu'une allée longue et étroite conduisait directement à l'appartement des femmes : l'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux parens et à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une assez grande pièce, où se tenait Lysistrate, à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe, plus occupée de deux colombes de Sicile, et d'un petit chien de Malte qui se jouait autour d'elle. Lysistrate passait pour une des plus jolies femmes d'Athènes, et cherchait à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure. Ses cheveux noirs, parfumés d'essences, tombaient à grosses boucles sur ses épaules ; des bijoux d'or se faisaient remarquer à ses oreilles, des perles à son cou et à ses bras, des pierres précieuses à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature, elle en avait emprunté d'artificielles, pour paraître avec l'éclat des roses et des lis. Elle avait une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction.

Dans ce moment nous entendîmes une voix qui demandaitsi Lysistrate était chez elle. Oui, répondit une esclave qui vint tout de suite annoncer Eucharis. C'était une des amies de Lysistrate, qui courut au-devant d'elle, l'embrassa tendrement, s'assit à ses côtés, et ne cessa de la louer sur sa figure et sur son ajustement. Vous êtes bien jolie ; vous êtes parfaitement mise. Cette étoffe est charmante ; elle vous sied à merveille ; combien coûte-t-elle ?

Je soupçonnai que cette conversation ne finirait pas sitôt, et je demandai à Lysistrate la permission de parcourir le reste de l'appartement. La toilette fixa d'abord mes regards. J'y vis des bassins et des aiguières d'argent, des miroirs de différentes matières, des aiguilles pour démêler les cheveux, des fers pour les boucler ; des bandelettes plus ou moins larges pour les assujétir, des réseaux pour les envelopper, de la poudre jaune pour

1 Voyez la note III. qui est à la fin du volume.

es en couvrir; diverses espèces de bracelets et de boucles d'oreilles; des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour teindre les sourcils, et tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres, etc.

J'examinais ces objets avec attention, et Dinias ne comprenait pas pourquoi ils étaient nouveaux pour un Scythe. Il me montrait ensuite son portrait et celui de sa femme. Je parus frappé de l'élégance des meubles : il me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la supériorité des ouvriers étrangers, il avait fait faire des siéges en Thessalie, les matelas du lit à Corinthe, les oreillers à Carthage; et comme ma surprise augmentait, il riait de ma simplicité, et ajoutait, pour se justifier, que Xénophon paraissait à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, et un cheval d'Epidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon, entourée de quatre portiques dont les murs étaient enduits de stuc, et lambrissés de menuiserie. Ces portiques servaient de communication à plusieurs chambres ou salles, la plupart décorées avec soin. L'or et l'ivoire rehaussaient l'éclat des meubles : les plafonds et les murs étaient ornés de peintures : les portières et les tapis, fabriqués à Babylone, représentaient des Perses avec leurs robes traînantes, des vautours, d'autres oiseaux, et plusieurs animaux fantastiques.

Le luxe que Dinias étalait dans sa maison régnait aussi à sa table. Je vais tirer de mon journal la description du premier souper auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

On devait s'assembler vers le soir, au moment où l'ombre du gnomon aurait douze pieds de longueur. Nous eûmes l'attention de n'arriver ni trop tôt ni trop tard : c'est ce qu'exigeait la politesse. Nous trouvâmes Dinias s'agitant et donnant des ordres. Il nous présenta à Philonide, un de ces parasites qui s'établissent chez les gens riches pour faire les honneurs de la maison et amuser les convives. Nous nous aperçûmes qu'il secouait de temps en temps la poussière qui s'attachait à la robe de Dinias. Un moment après arriva le médecin Nicoclès, excédé de fatigue : il avait beaucoup de malades; mais ce n'étaient, disait-il, que des enrouemens et des toux légères, provenant des pluies qui tombaient depuis le commencement de l'automne. Il fut bientôt suivi par Léon, Zopyre et Théotime, trois Athéniens distingués, que le goût des plaisirs attachait à

Dinias. Enfin Démocharès parut tout à coup, quoiqu'il n'eût pas été prié. Il avait de l'esprit, des talens agréables ; il fut accueilli avec transport de toute la compagnie.

Nous passâmes dans la salle à manger : on y brûlait de l'encens et d'autres odeurs. Sur le buffet on avait étalé des vases d'argent et de vermeil, quelques uns enrichis de pierres précieuses. Des esclaves répandirent de l'eau pure sur nos mains, et posèrent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devait écarter la licence sans nuire à la liberté ; fixer l'instant où l'on boirait à longs traits, nommer les santés qu'il faudrait porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs [1]. Le sort tomba sur Démocharès.

Autour d'une table que l'éponge avait essuyée à plusieurs reprises, nous nous plaçâmes sur des lits dont les couvertures étaient teintes en pourpre. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper, nous en réservâmes les prémices pour l'autel de Diane. Chacun de nous avait amené son domestique. Dinias était servi par un nègre, par un de ces esclaves éthiopiens que les gens riches acquièrent à grands frais pour se distinguer des autres citoyens.

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissait à tous momens de nouvelles preuves de l'opulence et des prodigalités de Dinias ; il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages ; les uns tels qu'ils sortent de la mer, d'autres cuits sur la cendre ou frits dans la poêle, la plupart assaisonnés de poivre et de cumin. On servit en même temps des œufs frais, soit de poules, soit de paons : ces derniers sont plus estimés ; des andouilles, des pieds de cochons, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau ; le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre et de silphium [2] ; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude, composée de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium. On donna, au second service, ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille,

1 Par une de ces lois, il fallait ou boire, ou sortir de table (Cicer. Tuscul. 5, cap. 41, t. 2. p. 395). On se contentait quelquefois de répandre sur la tête du coupable le vin qu'il refusait de boire (Diog. Laert. lib. 8, § 64).

2 Plante dont les anciens faisaient un grand usage dans leurs repas.

et surtout en poissons. Des fruits composèrent le troisième service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offraient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvait le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer : c'est un devoir auquel on ne manque guère dans les repas de cérémonie.

Dès le commencement du souper, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres, et la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, et se réglèrent sur les santés que Démocharès portait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et que nous lui rendions sur-le-champ.

Vive et gaie, sans interruption et sans objet, la conversation avait insensiblement amené des plaisanteries sur les soupers des gens d'esprit et des philosophes, qui perdent un temps si précieux, les uns à se surprendre par des énigmes et des logogriphes, les autres à traiter méthodiquement des questions de morale et de métaphysique. Pour ajouter un trait au tableau du ridicule, Démocharès proposa de déployer les connaissances que nous avions sur le choix des mets les plus agréables au goût, sur l'art de les préparer, sur la facilité de se les procurer à Athènes. Comme il s'agissait de représenter les banquets des sages, il fut dit que chacun parlerait à son tour, et traiterait son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'était à moi de commencer; mais, peu familiarisé avec la matière qu'on allait discuter, j'étais sur le point de m'excuser, lorsque Démocharès me pria de leur donner une idée des repas des Scythes. Je répondis, en deux mots, qu'ils ne se nourrissaient que de miel et de lait de vache ou de jument; qu'ils s'y accoutumaient si bien dès leur naissance, qu'ils se passaient de nourrices; qu'ils recevaient le lait dans de grands seaux; qu'ils le battaient long-temps pour en séparer la partie la plus délicate, et qu'ils destinaient à ce travail ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains : mais je ne dis pas que, pour ôter à ces malheureux la liberté de s'échapper, on les privait de la vue.

Après d'autres particularités que je supprime, Léon, prenant la parole, dit : On reproche sans cesse aux Athéniens leur fru-

galité : il est vrai que nos repas sont, en général, moins longs et moins somptueux que ceux des Thébains et de quelques autres peuples de la Grèce; mais nous avons commencé à suivre leurs exemples, bientôt ils suivront les nôtres. Nous ajoutons tous les jours des raffinemens aux délices de la table, et nous voyons insensiblement disparaître notre ancienne simplicité, avec toutes ces vertus patriotiques que le besoin avait fait naître, et qui ne sauraient être de tous les temps. Que nos orateurs nous rappellent tant qu'ils voudront les combats de Marathon et de Salamine, que les étrangers admirent les monumens qui décorent cette ville : Athènes offre à mes yeux un avantage plus réel : c'est l'abondance dont on y jouit toute l'année; c'est ce marché où viennent chaque jour se réunir les meilleures productions des îles et du continent. Je ne crains pas de le dire, il n'est point de pays où il soit plus facile de faire bonne chère; je n'en excepte pas même la Sicile.

Nous n'avons rien à désirer à l'égard de la viande de boucherie et de la volaille. Nos basses-cours, soit à la ville, soit à la campagne, sont abondamment fournies de chapons, de pigeons, de canards, de poulets et d'oies, que nous avons l'art d'engraisser. Les saisons nous ramènent successivement les becfigues, les cailles, les grives, les alouettes, les rouges-gorges, les ramiers, les tourterelles, les bécasses et les francolins. Le Phase nous a fait connaître les oiseaux qui font l'ornement de ses bords, qui font à plus juste titre l'ornement de nos tables : ils commencent à se multiplier parmi nous dans les faisanderies qu'ont formées de riches particuliers. Nos plaines sont couvertes de lièvres et de perdrix; nos collines, de thym, de romarin, et de plantes propres à donner au lapin du goût et du parfum. Nous tirons des forêts voisines, des marcassins et des sangliers; et de l'île de Mélos, les meilleurs chevreuils de la Grèce.

La mer, dit Zopyre, attentive à payer le tribut qu'elle doit à ses maîtres, enrichit nos tables de poissons délicats. Nous avons la murène, la dorade, la vive, le xiphias [1], le pagre, l'alose, et des thons en abondance.

Rien n'est comparable au congre qui nous vient de Sicyone, au glaucus que l'on pêche à Mégare, aux turbots, aux maque-

1 C'est le poisson connu parmi nous sous le nom d'*espadon*; en Italie, sous celui de *pesce spada*.

reaux, aux soles, aux surmulets, et aux rougets qui fréquentent nos côtes. Les sardines sont ailleurs l'aliment du peuple; celles que nous prenons aux environs de Phalère mériteraient d'être servies à la table des dieux, surtout quand on ne les laisse qu'un instant dans l'huile bouillante.

Le vulgaire, ébloui par les réputations, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Pour nous, qui analysons le mérite jusque dans les moindres détails, nous choisissons la partie antérieure du glaucus, la tête du bar et du congre, la poitrine du thon, le dos de la raie; et nous abandonnerons le reste à des goûts moins difficiles.

Aux ressources de la mer ajoutons celles des lacs de la Béotie. Ne nous apporte-t-on pas tous les jours des anguilles du lac Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse que par leur grosseur? Enfin, nous pouvons mettre au rang de nos véritables richesses cette étonnante quantité de poissons salés qui nous viennent de l'Hellespont, de Byzance et des côtes du Pont-Euxin.

Léon et Zopyre, dit Philotas, ont traité des alimens qui font la base d'un repas. Ceux du premier et du troisième service exigeraient des connaissances plus profondes que les miennes, et ne prouveraient pas moins les avantages de notre climat. Les langoustes et les écrevisses sont aussi communes parmi nous que les moules, les huîtres et les oursins ou hérissons de mer. Ces derniers se préparent quelquefois avec l'oxymel, le persil et la menthe. Ils sont délicieux quand on les pêche dans la pleine lune, et ne méritent en aucun temps les reproches que leur faisait un Lacédémonien qui, n'ayant jamais vu ce coquillage, prit le parti de le porter à sa bouche, et d'en dévorer les pointes tranchantes.

Je ne parlerai point des champignons, des asperges, des diverses espèces de concombres, et de cette variété infinie de légumes qui se renouvellent tous les jours au marché; mais je ne dois pas oublier que les fruits de nos jardins ont une douceur exquise. La supériorité de nos figues est généralement reconnue: récemment cueillies, elles font les délices des habitans de l'Attique; séchées avec soin, on les transporte dans les pays éloignés, et jusque sur la table du roi de Perse. Nos olives confites à la saumure irritent l'appétit; celles que nous nommons colymbades [1] sont, par leur grosseur et par leur goût,

[1] Les Grecs d'Athènes les appellent encore aujourd'hui du même nom.

plus estimées que celles des autres pays. Les raisins connu sous le nom de Nicostrate ne jouissent pas d'une moindre réputation. L'art de greffer procure aux poires et à la plupart de nos fruits les qualités que la nature leur avaient refusées. L'Eubée nous fournit de très-bonnes pommes; la Phénicie des dattes, Corinthe des coings, dont la douceur égale la beauté, et Naxos ces amandes si renommées dans la Grèce.

Le tour du parasite étant venu, nous redoublâmes d'attention. Il commença de cette manière :

Le pain que l'on sert sur nos tables, celui même que l'on vend au marché, est d'une blancheur éblouissante et d'un goût admirable. L'art de le préparer fut dans le siècle dernier, perfectionné en Sicile par Théarion; il s'est maintenu parmi nous dans tout son éclat, et n'a pas peu contribué aux progrès de la pâtisserie. Nous avons aujourd'hui mille moyens pour convertir toutes sortes de farines en une nourriture aussi saine qu'agréable. Joignez à la farine de froment un peu de lait, d'huile et de sel, vous aurez ces pains si délicats dont nous devons la connaissance aux Cappadociens. Pétrissez-la avec du miel, réduisez votre pâte en feuilles minces et propres à se rouler à l'aspect du brasier, vous aurez ces gâteaux qu'on vient de vous offrir, et que vous avez trempés dans le vin [1]; mais il faut les servir tout brûlans. Ces globules si doux et si légers qui les ont suivis de près se font dans la poêle avec de la farine de sésame, du miel et de l'huile [2]. Prenez de l'orge mondé, brisez les grains dans un mortier, mettez-en la farine dans un vase, versez-y de l'huile, remuez cette bouillie pendant qu'elle cuit lentement sur le feu, nourrissez-la par intervalles avec du jus de poularde, ou de chevreau, ou d'agneau; prenez garde surtout qu'elle ne se répande au dehors, et, quand elle est au juste degré de cuisson, servez. Nous avons des gâteaux faits simplement avec du lait et du miel; d'autres où l'on joint au miel la farine de sésame, et le fromage ou l'huile. Nous en avons enfin dans lesquels on renferme des fruits de différentes espèces. Les pâtés de lièvre sont dans le même genre, ainsi que

et le grand-seigneur les fait toutes retenir pour sa table (Spon, Voyage, t. 2, p. 147).

1 C'étaient des espèces d'oublies (Casaub. in Athen., p. 131).

2 Espèce de beignets.

les pâtés de becfigues, de ces petits oiseaux qui voltigent dans les vignes.

En prononçant ces mots, Philonide s'empara d'une tourte de raisin et d'amandes qu'on venait d'apporter, et ne voulut plus reprendre son discours.

Notre attention ne fut pas long temps suspendue. Théotime prit aussitôt la parole.

Quantité d'auteurs, dit-il, ont écrit sur l'art de la cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est celui qui procure des plaisirs plus fréquens et plus durables. Tels sont Mithæcus, qui nous a donné le Cuisinier sicilien; Numénius d'Héraclée, Hégémon de Thasos, Philoxène de Leucade, Actides de Chio, Tyndaricus de Sicyone. J'en pourrais citer plusieurs autres, car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliothèque, et celui que je préfère à tous est la Gastronomie d'Archestrate. Cet auteur, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, avait parcouru les terres et les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer; mais il entrait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumières, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte.

C'est dans ce code que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels, qui depuis long-temps s'est perfectionné en Sicile et dans l'Élide, que parmi nous Thimbron a porté au plus haut point de sa gloire. Je sais que ceux qui l'exercent ont souvent, par leurs prétentions, mérité d'être joués sur notre théâtre; mais s'ils n'avaient pas l'enthousiasme de leur profession, ils n'en auraient pas le génie.

Le mien, que j'ai fait venir tout récemment de Syracuse, m'effrayait l'autre jour par le détail des qualités et des études qu'exige son emploi. Après m'avoir dit en passant que Cadmus, l'aïeul de Bacchus, le fondateur de Thèbes, commença par être cuisinier du roi de Sidon: Savez-vous, ajouta-t-il, que, pour remplir dignement mon ministère, il ne suffit pas d'avoir des sens exquis et une santé à toute épreuve; mais il faut encore réunir les plus grands talens aux plus grandes connaissances? Je ne m'occupe point des viles fonctions de votre cuisine; je n'y parais que pour diriger l'action du feu, et voir l'effet de mes opérations. Assis,

pour l'ordinaire, dans une chambre voisine, je donne des ordres qu'exécutent des ouvriers subalternes ; je médite sur les productions de la nature. Tantôt je les laisse dans leur simplicité, tantôt je les déguise ou les assortis suivant des proportions nouvelles et propres à flatter votre goût. Faut-il, par exemple, vous donner un cochon de lait, ou une grosse pièce de bœuf, je me contente de les faire bouillir. Voulez-vous un lièvre excellent ; s'il est jeune, il n'a besoin que de son mérite pour paraître avec distinction ; je le mets à la broche, et je vous le sers tout saignant; mais c'est dans la finesse des combinaisons que ma science doit éclater.

Le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le miel, sont les principaux agens que je dois mettre en œuvre, et l'on n'en saurait trouver de meilleurs dans d'autres climats. Votre huile est excellente, ainsi que votre vinaigre de Décélie : votre miel du mont Hymette mérite la préférence sur celui de Sicile même. Outre ces matériaux, nous employons dans les ragoûts les œufs, le fromage, le raisin sec, le silphium, le persil, le sésame, le cumin, les câpres, le cresson, le fenouil, la menthe, la coriandre, les carottes, l'ail, l'ognon, et ces plantes aromatiques dont nous faisons un si grand usage, telles que l'origan [1], et l'excellent thym du mont Hymette. Voilà, pour ainsi dire, les forces dont un artiste peut disposer, mais qu'il ne doit jamais prodiguer. S'il me tombe entre les mains un poisson dont la chair est ferme, j'ai soin de le saupoudrer de fromage râpé, et de l'arroser de vinaigre ; s'il est délicat, je me contente de jeter dessus une pincée de sel et quelques gouttes d'huile : d'autres fois, après l'avoir orné de feuilles d'origan, je l'enveloppe dans une feuille de figuier, et le fais cuire sous les cendres.

Il n'est permis de multiplier les moyens que dans les sauces ou ragoûts. Nous en connaissons de plusieurs espèces, les unes piquantes, et les autres douces. Celles qu'on peut servir avec tous les poissons bouillis ou rôtis est composée de vinaigre, de fromage râpé, d'ail, auquel on peut joindre du poireau et de l'ognon haché menu. Quand on la veut moins forte, on la fait avec de l'huile, des jaunes d'œufs, des poireaux, de l'ail et du fromage ; si vous la désirez encore plus douce, vous emploierez le miel, les dattes, le cumin, et d'autres ingrédiens de même nature. Mais ces

[1] Espèce de marjolaine sauvage.

assortimens ne doivent point être abandonnés au caprice d'un artiste ignorant.

Je dis la même chose des farces que l'on introduit dans le corps d'un poisson. Tous savent qu'il faut l'ouvrir, et qu'après en avoir ôté les arêtes, on peut le remplir de silphium, de fromage, de sel et d'origan ; tous savent aussi qu'un cochon peut être farci avec des grives, des becfigues, des jaunes d'œufs, des huîtres, et plusieurs sortes de coquillages ; mais soyez sûr qu'on peut diversifier ces mélanges à l'infini, et qu'il faut de longues et profondes recherches pour les rendre aussi agréables au goût qu'utiles à la santé ; car mon art tient à toutes les sciences [1], et plus immédiatement encore à la médecine. Ne dois-je pas connaître les herbes qui, dans chaque saison, ont le plus de sève et de vertu ? Exposerai-je en été sur votre table un poisson qui ne doit y paraître qu'en hiver ? Certains alimens ne sont-ils pas plus faciles à digérer dans certains temps ? et n'est-ce pas de la préférence qu'on donne aux uns sur les autres, que viennent la plupart des maladies qui nous affligent ?

A ces mots, le médecin Nicoclès, qui dévorait en silence et sans distinction tout ce qui se présentait sous sa main, s'écrie avec chaleur : Votre cuisinier est dans les vrais principes. Rien n'est si essentiel que le choix des alimens ; rien ne demande plus d'attention. Il doit se régler d'abord sur la nature du climat, sur les variations de l'air et des saisons, sur les différences du tempérament et de l'âge ; ensuite sur les facultés plus ou moins nutritives qu'on a reconnues dans les diverses espèces de viandes, de poissons, de légumes et de fruits. Par exemple, la chair de bœuf est forte et difficile à digérer, celle de veau l'est beaucoup moins : de même celle d'agneau est plus légère que celle de brebis, et celle de chevreau que celle de chèvre. La chair de porc, ainsi que celle de sanglier, dessèche, mais elle fortifie, et passe aisément. Le cochon de lait est pesant. La chair de lièvre est sèche et astringente. En général, on trouve une chair moins succulente dans les animaux sauvages que dans les domestiques, dans ceux qui se nourrissent de fruits que dans ceux qui se nourrissent d'herbes, dans les mâles que dans les femelles, dans les

1 On peut comparer les propos que les comiques grecs mettent dans la bouche des cuisiniers de leur temps à ceux que Montaigne rapporte en peu de mots du maître-d'hôtel du cardinal Caraffe, liv. 1, chap. 51.

noirs que dans les blancs, dans ceux qui sont velus que dans ceux qui ne le sont pas. Cette doctrine est d'Hippocrate.

Chaque boisson a de même ses propriétés. Le vin est chaud et sec, il a dans ses principes quelque chose de purgatif. Les vins doux montent moins à la tête ; les rouges sont nourrissans ; les blancs, apéritifs ; les clairets, secs et favorables à la digestion. Suivant Hippocrate, les vins nouveaux sont plus laxatifs que les vieux, parce qu'ils approchent plus de la nature du moût ; les aromatiques sont plus nourrissans que les autres ; les vins rouges et moelleux...

Nicoclès allait continuer ; mais Dinias l'interrompant tout à coup : Je ne me règle pas sur de pareilles distinctions, lui dit-il ; mais je bannis de ma table les vins de Zacinthe et de Leucade, parce que je les crois nuisibles, à cause du plâtre qu'on y mêle. Je n'aime pas celui de Corinthe, parce qu'il est dur, ni celui d'Icare, parce qu'outre ce défaut il a celui d'être fumeux. Je fais cas du vin vieux de Corcyre, qui est très-agréable, et du vin blanc de Mendé, qui est très-délicat. Archiloque comparait celui de Naxos au nectar ; c'est celui de Thasos que je compare à cette liqueur divine. Je le préfère à tous, excepté à celui de Chio, quand il est de la première qualité ; car il y en a de trois sortes.

Nous aimons en Grèce les vins doux et odoriférans. En certains endroits, on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine pétrie avec du miel ; presque partout on y mêle de l'origan, des aromates, des fruits et des fleurs. J'aime, en ouvrant un de mes tonneaux, qu'à l'instant l'odeur des violettes et des roses s'exhale dans les airs et remplisse mon cellier ; mais je ne veux pas qu'on favorise trop un sens au préjudice de l'autre. Le vin de Byblos, en Phénicie, surprend d'abord par la quantité de parfums dont il est pénétré. J'en ai une bonne provision ; cependant je le mets fort au dessous de celui de Lesbos, qui est moins parfumé, et qui satisfait mieux le goût. Désirez-vous une boisson agréable ? associez des vins odoriférans et moelleux avec des vins d'une qualité opposée. Tel est le mélange du vin d'Erythrée avec celui d'Héraclée.

L'eau de la mer, mêlée avec du vin, aide, dit-on, à la digestion, et fait que le vin ne porte point à la tête ; mais il ne faut pas qu'elle domine trop. C'est le défaut des vins de Rhodes : on a su l'éviter dans ceux de Cos. Je crois qu'une mesure d'eau

de mer suffit pour cinquante mesures de vin, surtout si l'on choisit pour faire ce vin de nouveaux plants préférablement aux anciens.

De savantes recherches nous ont appris la manière de mélanger la boisson. La proportion la plus ordinaire du vin à l'eau est de deux à cinq, ou de un à trois; mais, avec nos amis, nous préférons la proportion contraire; et sur la fin du repas, nous oublions ces règles austères. Solon nous défendait le vin pur. C'est de toutes ses lois peut-être la mieux observée, grâces à la perfidie de nos marchands, qui affaiblissent cette liqueur précieuse. Pour moi, je fais venir mon vin en droiture; et vous pouvez être assurés que la loi de Solon ne cessera d'être violée pendant tout ce repas.

En achevant ces mots, Dinias se fit apporter plusieurs bouteilles d'un vin qu'il conservait depuis dix ans, et qui fut bientôt remplacé par un vin encore plus vieux.

Nous bûmes alors presque sans interruption. Démocharès, après avoir porté différentes santés, prit une lyre, et pendant qu'il l'accordait, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disait-il, tous les convives chantaient ensemble et à l'unisson. Dans la suite, il fut établi que chacun chanterait à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité, mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix : alors plusieurs convives furent obligés de garder le silence. Thémistocle mérita autrefois des reproches pour avoir négligé ce talent; de nos jours, Epaminondas a obtenu des éloges pour l'avoir cultivé. Mais dès qu'on met trop de prix à de pareils agrémens, ils deviennent une étude; l'art se perfectionne aux dépens du plaisir, et l'on ne fait plus que sourire au succès.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnaissance ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions et nous y célébrons encore les dieux, les héros et les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves, on joignit ensuite l'éloge du vin; et la poésie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvemens tumultueux qu'on éprouve avec ses amis à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes. De là tant de chansons bachiques semées de maximes, tantôt sur

le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentimens que l'âme se plaît à revenir quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poésie; quelques uns s'y sont distingués; Alcée et Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer, pour louer les dieux et les héros, la magnificence des expressions et des idées; mais il n'appartient qu'au délire et aux grâces de peindre le sentiment et le plaisir.

Livrons-nous au transport que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès; chantons tous ensemble ou tour à tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte.

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres, et, après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius et d'Aristogiton [1]. Démocharès nous accompagnait par intervalles; mais, saisi tout à coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie : Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets; elle réserve ses accords pour le chantre du vin et des amours. Voyez comme au souvenir d'Anacréon ces cordes frémissent et rendent des sons plus harmonieux! O mes amis! que le vin coule à grands flots; unissez vos voix à la mienne, et prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus; il se plaît à nos danses, il se plaît à nos chants; il étouffe l'envie, la haine et les chagrins : aux grâces séduisantes, aux amours enchanteurs il donna la naissance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

L'avenir n'est point encore; le présent n'est bientôt plus : le seul instant de la vie est l'instant où l'on jouit. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies, riches de nos plaisirs, foulons aux pieds la terre et ses vaines grandeurs; et dans la douce ivresse que des momens si beaux font couler dans nos âmes, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer Calliclès, Nicostrate et d'autres jeunes gens qui nous amenaient des danseuses et des joueuses de flûte avec les-

1 On la chantait souvent dans les repas; je l'ai rapportée dans la note IV.

quelles ils avaient soupé. Aussitôt la plupart des convives sortirent de table et se mirent à danser; car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de passion qu'ils regardent comme une impolitesse de ne pas s'y livrer quand l'occasion l'exige. Dans le même temps on apporta plusieurs hors-d'œuvre propres à exciter l'appétit, tels que des cercopes[1] et des cigales, des raves coupées par morceaux et confites au vinaigre et à la moutarde, des pois chiches rôtis, des olives qu'on avait tirées de leur saumure.

Ce nouveau service, accompagné d'une nouvelle provision de vin et de coupes plus grandes que celles dont on s'était servi d'abord, annonçait des excès qui furent heureusement réprimés par un spectacle inattendu. A l'arrivée de Calliclès, Théotime était sorti de la salle. Il revint suivi de joueurs de gobelets et de ces farceurs qui, dans les places publiques, amusent la populace par leurs prestiges.

On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du bon Génie et de Jupiter Sauveur; et après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau où l'on avait mêlé des odeurs, nos baladins commencèrent leurs tours. L'un arrangeait sous des cornets un certain nombre de coquilles ou de petites boules, et, sans découvrir son jeu, il les faisait paraître ou disparaître à son gré. Un autre écrivait ou lisait en tournant avec rapidité sur lui-même. J'en vis dont la bouche vomissait des flammes, ou qui marchaient la tête en bas, appuyés sur leurs mains, et figurant avec leurs pieds les gestes des danseurs. Une femme parut tenant à la main douze cerceaux de bronze : dans leur circonférence, roulaient plusieurs petits anneaux de même métal; elle dansait, jetant en l'air et recevant successivement les douze cerceaux. Une autre se précipitait au milieu de plusieurs épées nues. Ces jeux, dont quelques uns m'intéressaient sans me plaire, s'exécutaient presque tous au son de la flûte. Il fallait, pour y réussir, joindre la grâce à la précision des mouvemens.

1 Petit animal semblable à la cigale (Athen, p. 133).

CHAPITRE XXVI.

De l'éducation des Athéniens.

Les habitans de Mitylène, ayant soumis quelques uns de leurs alliés qui s'étaient séparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre instruction à leurs enfans. Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'asservissement que de les tenir dans l'ignorance.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir; à l'âme, la perfection dont elle est susceptible. Elle commence, chez les Athéniens, à la naissance de l'enfant, et ne finit qu'à sa vingtième année. Cette épreuve n'est pas trop longue pour former des citoyens; mais elle n'est pas suffisante, par la négligence des parens, qui abandonnent l'espoir de l'état et de leur famille d'abord à des esclaves, ensuite à des maîtres mercenaires.

Les législateurs n'ont pu s'expliquer sur ce sujet que par des lois générales: les philosophes sont entrés dans de plus grands détails; ils ont même porté leurs vues sur les soins qu'exige l'enfance, et sur les attentions quelquefois cruelles de ceux qui l'entourent. En m'occupant de cet objet essentiel, je montrerai les rapports de certaines pratiques avec la religion ou avec le gouvernement: à côté des abus, je placerai les conseils des personnes éclairées.

Épicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étais logé, devait bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de sa grossesse, il ne lui avait pas été permis de sortir. On lui avait ensuite répété souvent que sa conduite et sa santé pouvant influer sur la constitution de son enfant, elle devait user d'une bonne nourriture, et entretenir ses forces par de légères promenades.

Parmi plusieurs de ces nations que les Grecs appellent barbares, le jour de la naissance d'un enfant est un jour de deuil pour sa famille. Assemblée autour de lui, elle le plaint d'avoir

reçu le funeste présent de la vie. Ces plaintes effrayantes ne sont que trop conformes aux maximes des sages de la Grèce. Quand on songe, disent-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau.

Cependant, à la naissance du fils d'Apollodore, je vis la tendresse et la joie éclater dans les yeux de tous ses parens; je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture, à laquelle l'homme est destiné. Si c'avait été une fille, une bandelette de laine, mise à la place de la couronne, aurait désigné l'espèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet usage, qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen. Il annonçait autrefois les devoirs du père et de la mère de famille. Le père a le droit de condamner ses enfans à la vie ou à la mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend à ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les élever, ou qu'il désespère de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les exposer ou leur ôter la vie. A Thèbes les lois défendent cette barbarie; dans presque toute la Grèce elles l'autorisent ou la tolèrent. Des philosophes l'approuvent; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides, ajoutent qu'une mère entourée déjà d'une famille trop nombreuse est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations éclairées et sensibles outragent-elles ainsi la nature? C'est que, chez elles le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population; c'est que, chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui serait jamais utile, et à qui elle serait souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate. Parmi les peuples nommés barbares, on l'aurait plongé dans l'eau froide, ce qui aurait contribué à le fortifier. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le présage d'une grande opulence ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois le rang le plus distingué ne dispensait pas une mère de nourrir son enfant; aujourd'hui elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave. Cependant, pour corriger le vice de sa

naissance, on l'attache à la maison, et la plupart des nourrices deviennent les amies et les confidentes des filles qu'elles ont élevées.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très-renommées dans la Grèce, Apollodore en avait fait venir une à laquelle il confia son fils. En le recevant, elle se garda bien de l'emmailloter et d'enchaîner ses membres par des machines dont on use en certains pays, et qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers, pratique recommandée par les philosophes, et que je trouve en usage chez les Celtes. C'est encore une de ces nations que les Grecs appellent barbares.

Le cinquième jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras, et, suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûlait sur l'autel.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulsions d'abord après leur naissance, on attend le septième, et quelquefois le dixième jour, pour leur donner un nom. Apollodore ayant rassemblé ses parens, ceux de sa femme et leurs amis, dit en leur présence qu'il donnait à son fils le nom de son père Lysis; car, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus sainte, celle de l'initiation aux mystères d'Éleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans. Le quarantième jour, Épicharis releva de couches. Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore.

Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soins pour l'éducation de leur fils. Leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste, et de choisir parmi les pratiques en usage les plus conformes au vœu de la nature et aux lumières de la philosophie. Déidamie (c'était le nom de la nourrice ou gouvernante) écoutait leurs conseils, et les éclairait eux-mêmes de son expérience.

Dans les cinq premières années de l'enfance, la végétation

du corps humain est si forte, que, suivant l'opinion de quelques naturalistes, il n'augmente pas du double en hauteur dans les vingt années suivantes. Il a besoin alors de beaucoup de nourriture, de beaucoup d'exercice. La nature l'agite par une inquiétude secrète; et les nourrices sont souvent obligées de le bercer entre leurs bras et d'ébranler doucement son cerveau par des chants agréables et mélodieux. Il semble qu'une longue habitude les a conduites à regarder la musique et la danse comme les premiers élémens de notre éducation. Ces mouvemens favorisent la digestion, procurent un sommeil paisible, dissipent les terreurs soudaines que les objets extérieurs produisent sur des organes trop faibles.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable. Je la vis ensuite mettre dans ses mains de petits instrumens dont le bruit pouvait l'amuser ou le distraire : circonstance que je ne relèverais pas, si le plus commode de ces instrumens n'était de l'invention du célèbre philosophe Archytas, qui écrivait sur la nature de l'univers, et s'occupait de l'éducation des enfans.

Bientôt des soins plus importans occupèrent Déidamie, et des vues particulières l'écartèrent des règles les plus usitées. Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui présentait. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Ce n'est pas qu'à l'exemple de quelques philosophes, elle les regardât comme une espèce d'exercice utile pour les enfans : il lui paraissait plus avantageux de les arrêter dès qu'on en connaissait la cause; de les laisser couler quand on ne pouvait la connaître. Aussi cessa-t-il d'en répandre dès que par ses gestes il put expliquer ses besoins.

Elle était surtout attentive aux premières impressions qu'il recevrait : impressions quelquefois si fortes et si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère. Et en effet, il est difficile qu'une âme qui, dans l'enfance est toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus susceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentissage. Déidamie épargnait à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces et par les coups.

Je la vis un jour s'indigner de ce qu'une mère avait dit à son fils que c'était en punition de ses mensonges qu'il avait des boutons au visage. Sur ce que je lui racontai que les Scythes

maniaient également bien les armes de la main droite et de la gauche, je vis quelque temps après son jeune élève se servir indifféremment de l'une et de l'autre.

Il était sain et robuste; on ne le traitait ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, prompts, impatiens de la moindre contradiction, insupportables aux autres; ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs, serviles, insupportables à eux-mêmes. On s'opposait à ses goûts sans lui rappeler sa dépendance, et on le punissait de ses fautes sans ajouter l'insulte à la correction. Ce qu'Apollodore défendait avec le plus de soin à son fils, c'était de fréquenter les domestiques de sa maison; à ces derniers, de donner à son fils la moindre notion du vice, soit par leurs paroles, soit par leurs exemples.

Suivant le conseil des personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique : leurs jeux doivent seuls les intéresser et les animer. Ce temps accordé à l'accroissement et à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils; et ce ne fut qu'à la fin de la sixième qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'était un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, et surtout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant que de le remettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. J'ai dit plus haut[1] que les Athéniens sont partagés en dix tribus. La tribu se divise en trois confraternités ou curies, la curie en trente classes. Ceux d'une même curie sont censés fraterniser entre eux, parce qu'ils ont des fêtes, des temples, des sacrifices qui leur sont communs. Un Athénien doit être inscrit dans l'une des curies, soit d'abord après sa naissance, soit à l'âge de trois ou quatre ans, rarement après la septième année. Cette cérémonie se fait avec solennité dans la fête des Apaturies, qui tombe au mois pyanepsion, et qui dure trois jours.

Le premier n'est distingué que par des repas qui réunissent les parens dans une même maison, et les membres d'une curie dans un même lieu.

Le second est consacré à des actes de religion. Les magistrats offrent des sacrifices en public; et plusieurs Athéniens, revêtus

1 Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

de riches habits, et tenant dans leurs mains des tisons enflammés, marchent à pas précipités autour des autels, chantent des hymnes en l'honneur du Vulcain, et célèbrent le dieu qui introduisit l'usage du feu parmi les mortels.

C'est le troisième jour que les enfans entrent dans l'ordre des citoyens. On devait en présenter plusieurs de l'un et de l'autre sexe. Je suivis Apollodore dans une chapelle qui appartenait à sa curie. Là se trouvaient assemblés avec plusieurs de ses parens les principaux de la curie et de la classe particulière à laquelle il était associé. Il leur présenta son fils avec une brebis qu'on devait immoler. On la pesa, et j'entendis les assistans s'écrier en riant : Moindre ! moindre ! c'est-à-dire qu'elle n'avait pas le poids fixé par la loi. C'est une plaisanterie qu'on ne se refuse guère dans cette occasion. Pendant que la flamme dévorait une partie de la victime, Apollodore s'avança ; et, tenant son fils d'une main, il prit les dieux à témoins que cet enfant était né de lui et d'une femme athénienne en légitime mariage. On recueillit les suffrages, et l'enfant aussitôt fut inscrit, sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie, nommé le registre public.

Cet acte, qui place un enfant dans une telle tribu, dans une telle curie, dans une telle classe de la curie, est le seul qui constate la légitimité de sa naissance et lui donne des droits à la succession de ses parens. Lorsque ceux de la curie refusent de l'agréger à leur corps, le père a la liberté de les poursuivre en justice.

L'éducation, pour être conforme au génie du gouvernement, doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes sentimens et les mêmes principes. Aussi les anciens législateurs les avaient-ils assujétis à une institution commune. La plupart sont aujourd'hui élevés dans le sein de leur famille, ce qui choque ouvertement l'esprit de la démocratie. Dans l'éducation particulière, un enfant lâchement abandonné aux flatteries de ses parens et de leurs esclaves se croit distingué de la foule, parce qu'il en est séparé : dans l'éducation commune, l'émulation est plus générale, les états s'égalisent ou se rapprochent. C'est là qu'un jeune homme apprend chaque jour, à chaque instant, que le mérite et les talens peuvent seuls donner une supériorité réelle. Cette question es plus facile à décider qu'une foule d'autres qui partagent inutilement les philosophes.

On demande s'il faut employer plus de soins à cultiver l'esprit qu'à former le cœur; s'il ne faut donner aux enfans que des leçons de vertu, et aucune de relative aux besoins et aux agrémens de la vie; jusqu'à quel point ils doivent être instruits des sciences et des arts. Loin de s'engager dans de pareilles discussions, Apollodore résolut de ne pas s'écarter du système d'éducation établi par les anciens législateurs, et dont la sagesse attire des pays voisins et des peuples éloignés quantité de jeunes élèves; mais il se réserva d'en corriger les abus. Il envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, et de les fermer à son coucher. Son conducteur l'y menait le matin, et allait le prendre le soir.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate et de politique à Périclès. Tel était de mon temps Philotime. Il avait fréquenté l'école de Platon, et joignait à la connaissance des arts les lumières d'une saine philosophie. Apollodore, qui l'aimait beaucoup, était parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnait à l'éducation de son fils.

Ils étaient convenus qu'elle ne roulerait que sur un principe. Le plaisir et la douleur, me dit un jour Philotime, sont comme deux sources abondantes que la nature fait couler sur les hommes, et dans lesquelles ils puisent au hasard le bonheur et le malheur. Ce sont les deux premiers sentimens que nous recevons dans notre enfance, et qui, dans un âge plus avancé, dirigent toutes nos actions. Mais il est à craindre que de pareils guides ne nous entraînent dans leurs écarts. Il faut donc que Lysis apprenne de bonne heure à s'en défier; qu'il ne contracte dans ses premières années aucune habitude que la raison ne puisse justifier un jour; et qu'ainsi les exemples, les conversations, les sciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer et haïr dès à présent ce qu'il devra aimer et haïr toute sa vie.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique, c'est-à-dire tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot *musique* est pris dans une acception très-étendue.

Connaître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux

du jeune Lysis. Il allait tous les jours chez un grammatiste, dont la maison, située auprès du temple de Thésée, dans un quartier fréquenté, attirait beaucoup de disciples. Tous les soirs il racontait à ses parens l'histoire de ses progrès. Je le voyais, un style ou poinçon à la main, suivre à plusieurs reprises les contours des lettres que son maître avait figurées sur des tablettes. On lui recommandait d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles.

Il lisait souvent les fables d'Ésope ; souvent il récitait les vers qu'il savait par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs élèves, les professeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux tirés d'Homère, d'Hésiode et des poètes lyriques. Mais, disent les philosophes, rien n'est si contraire à l'objet de l'institution : comme les poètes attribuent des passions aux dieux, et justifient celles des hommes, les enfans se familiarisent avec le vice avant de le connaître. Aussi a-t-on formé pour leur usage des recueils de pièces choisies dont la morale est pure ; et c'est un de ces recueils que le maître de Lysis avait mis entre ses mains. Il y joignit ensuite le dénombrement des troupes qui allèrent au siége de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Iliade. Quelques législateurs ont ordonné que, dans les écoles, on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes et des maisons les plus anciennes de la Grèce.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parlait, qu'il lisait, ou qu'il déclamait quelque ouvrage, j'étais surpis de l'extrême importance qu'on mettait à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime, à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette manière :

Nos premiers législateurs comprirent aisément que c'était par l'imagination qu'il fallait parler aux Grecs, et que la vertu se persuadait mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annoncèrent des vérités parées des charmes de la poésie et de la musique. Nous apprenions nos devoirs dans les amusemens de notre enfance ; nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos mœurs s'adoucirent à force de séductions ; et nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Grâces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paraît être leur ouvrage. Quelle douceur ! quelle richesse ! quelle harmonie ! Fidèle interprète

de lesprit et du cœur, en même temps que, par l'abondance et la hardiesse de ses expressions, elle suffit à presque toutes nos idées, et sait au besoin les revêtir de couleurs brillahtes : sa mélodie fait couler la persuasion dans nos âmes. Je veux moins vous expliquer cet effet que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles, la résonnance, l'intonation, le mouvement.

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un son; et ces sons diffèrent par la douceur et la dureté, la force et la faiblesse, l'éclat et l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille et ceux qui l'offensent : je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volumineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les lèvres ou se briser contre les dents; et qu'il est une lettre dont le fréquent retour opère un sifflement si désagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages.

Vous êtes étonné de cette espèce de mélodie qui parmi nous anime non seulement la déclamation, mais encore la conversation familière. Vous la trouverez chez presque tous les peuples du midi. Leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accens qui sont inhérens à chaque mot, et qui donnent à la voix des inflexions d'autant plus fréquentes que les peuples sont plus sensibles, d'autant plus fortes qu'ils sont moins éclairés. Je crois même qu'anciennement les Grecs avaient non seulement plus d'aspirations, mais encore plus d'écarts dans leur intonation que nous n'en avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, parmi nous la voix s'élève et s'abaisse quelquefois jusqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt sur deux syllabes, tantôt sur la même. Plus souvent elle parcourt des espaces moindres, les uns très-marqués, les autres à peine sensibles, ou même inappréciables. Dans l'écriture, les accens se trouvant attachés aux mots, Lysis distingue sans peine les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre; mais comme les degrés précis d'élévation et d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet et aux circonstances. Vous avez pu vous apercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste et plus variée.

La durée des syllabes se mesure par un certain intervalle de

temps. Les unes se traînent avec plus ou moins de lenteur ; les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de vitesse Réunissez plusieurs syllabes brèves, vous serez malgré vous entraîné par la rapidité de la diction; substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par sa pesanteur : combinez-les entre elles suivant les rapports de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvemens de votre âme, et figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rhythme, cette cadence à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille, et c'est ainsi que, des variétés que la nature, les passions et l'art ont mises dans l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir est de les contraster; parce que le contraste, d'où naît l'éliquibre, est, dans toute la nature, et principalement dans les arts imitatifs, la première source de l'ordre et de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affaiblir et les fortifier. A l'appui des règles viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thucydide une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse, mais la plupart du temps dénuée d'aménité; dans ceux de Xénophon, une suite d'accords dont la douceur et la mollesse caractérisent les Grâces qui l'inspirent; dans ceux d'Homère, une ordonnance toujours savante, toujours variée. Voyez, lorsque ce poète parle de Pénélope, comme les sons les plus doux et les plus brillans se réunissent pour déployer l'harmonie et les lumières de la beauté. Faut-il représenter le bruit des flots qui se brisent contre le rivage, son expression se prolonge et mugit avec éclat. Veut-il peindre les tourmens de Sisyphe éternellement occupé à pousser un rocher sur le haut d'une montagne d'où il retombe aussitôt, son style, après une marche lente, pesante, fatigante, court et se précipite comme un torrent. C'est ainsi que, sous la plume du plus harmonieux des poètes, les sons deviennent des couleurs, et les images des vérités.

Nous n'enseignons point à nos élèves les langues étrangères, soit par mépris pour les autres nations, soit parce qu'ils n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lysis connaît les propriétés des élémens qui la composent. Ses organes flexibles saisissent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée re-

marque dans la nature des sons, dans leur durée, dans les différens degrés de leur élévation et de leur renflement.

Ces notions, qui n'ont encore été recueillies dans aucun ouvrage, vous paraîtront peut-être frivoles. Elles le seraient en effet, si, forcés de plaire aux hommes pour les émouvoir, nous n'étions souvent obligés de préférer le style à la pensée, et l'harmonie à l'expression. Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l'accompagnent; chez un peuple surtout dont l'esprit est très-léger et les sens très-délicats, qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'opposer à ses volontés, et jamais d'insulter son oreille. De là les épreuves incroyables auxquelles se sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe; de là leurs efforts pour distribuer dans leurs paroles la mélodie et la cadence, qui préparent la persuasion; de là résultent enfin ces charmes inexprimables, cette douceur ravissante que la langue grecque reçoit dans la bouche des Athéniens. La grammaire, envisagée sous ce point de vue, a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d'enseigner à ses élèves les élémens de l'une et de l'autre.

Je rendrai compte dans une autre occasion des entretiens que j'eus avec Philotime au sujet de la musique. J'assistais quelquefois aux leçons qu'il en donnait à son élève. Lysis apprit à chanter avec goût en s'accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l'âme avec violence, ou qui ne servent qu'à l'amollir. La flûte, qui excite et apaise tour à tour les passions, lui fut interdite. Il n'y a pas long-temps qu'elle faisait les délices des Athéniens les plus distingués. Alcibiade, encore enfant, essaya d'en jouer; mais, comme les efforts qu'il faisait pour en tirer des sons altéraient la douceur et la régularité de ses traits, il mit sa flûte en mille morceaux. Dès ce moment, la jeunesse d'Athènes regarda le jeu de cet instrument comme un exercice ignoble, et l'abandonna aux musiciens de profession.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Egypte : avant mon départ, je priai Philotime de mettre par écrit les suites de cette éducation, et c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit à la fois l'arithmétique par principes et en se jouant : car, pour en

faciliter l'étude aux enfans, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon qu'ils sont en plus grand ou en plus petit nombre, une certaine quantité de pommes et de couronnes; tantôt à se mêler dans leurs exercices, suivant des combinaisons données, de manière que le même occupe chaque place à son tour [1]. Apollodore ne voulut pas que son fils connût ni ces prétendues propriétés que les Pythagoriciens attribuent aux nombres, ni l'application qu'un intéret sordide peut faire du calcul aux opérations du commerce. Il estimait l'arithmétique, parce qu'entre autres avantages, elle augmente la sagacité de l'esprit, et le prépare à la connaissance de la géométrie et de l'astronomie.

Lysis prit une teinture de ces deux sciences. Avec le secours de la première, placé un jour à la tête des armées, il pourrait plus aisément asseoir un camp, presser un siége, ranger des troupes en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une marche ou dans une action. La seconde devait le garantir des frayeurs que les éclipses et les phénomènes extraordinaires inspiraient il n'y a pas long-temps aux soldats.

Apollodore se rendit une fois chez un des professeurs de son fils. Il y trouva des instrumens de mathématiques, des sphères, des globes, et des tables où l'on avait tracé les limites des différens empires et la position des villes les plus célèbres. Comme il avait appris que son fils parlait souvent à ses amis d'un bien que sa maison possédait dans le canton de Céphissie, il saisit cette occasion pour lui donner la même leçon qu'Alcibiade avait reçue de Socrate. Montrez-moi sur cette carte de la terre, lui dit il, où sont l'Europe, la Grèce, l'Attique. Lysis satisfit à ces questions; mais Apollodore ayant ensuite demandé où était le bourg de Céphissie, son fils répondit en rougissant qu'il ne l'avait pas trouvé. Ses amis sourirent, et depuis il ne parla plus des possessions de son père.

Il brûlait du désir de s'instruire; mais Apollodore ne perdait pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone : qu'il ne faut enseigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la suite; ni cette autre maxime : que l'ignorance est préférable à une multitude de connaissances entassées dans l'esprit.

En même temps Lysis apprenait à traverser les rivières à la

1 Voyez la note XXXI à la fin du volume.

nage et à dompter un cheval. La danse réglait ses pas, et donnait de la grâce à tous ses mouvemens. Il se rendait assidûment au gymnase du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices de très-bonne heure, quelquefois même à l'âge de sept ans; ils les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons, ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu et d'autres semblables ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb, jetant en l'air ou devant eux des palets de pierre ou de bronze. Ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat, et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis, qui s'y livrait avec passion, était obligé d'en user sobrement, et d'en corriger les effets par les exercices de l'esprit, auxquels son père le ramenait sans cesse.

Le soir, de retour à la maison, tantôt il s'accompagnait de la lyre, tantôt il s'occupait à dessiner : car, depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque partout de faire apprendre le dessin aux enfans de condition libre. Souvent il lisait en présence de son père et de sa mère les livres qui pouvaient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissait auprès de lui les fonctions de ces grammairiens qui, sous le nom de critiques, enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur; Épicharis, celles d'une femme de goût, qui en sait apprécier les beautés. Lysis demandait un jour comment on jugeait du mérite d'un livre. Aristote, qui se trouva présent, répondit : « Si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut. »

Ses parens le formaient à cette politesse noble dont ils étaient les modèles : désir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes âgées, décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières; tout était prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menait souvent à la chasse des bêtes à quatre

pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre; quelquefois à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur.

On commença de bonne heure à le conduire au théâtre. Dans la suite, il se distingua plus d'une fois aux fêtes solennelles, dans les chœurs de musique et de danse. Il figurait aussi dans ces jeux publics où l'on admet les courses de chevaux : il y remporta souvent la victoire; mais on ne le vit jamais, à l'exemple de quelques jeunes gens, se tenir debout sur un cheval, lancer des traits, et se donner en spectacle par des tours d'adresse.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes; il s'instruisit de la tactique; mais il ne fréquenta point ces professeurs ignorans chez qui les jeunes gens vont apprendre à commander les armées.

Ces différens exercices avaient presque tous rapport à l'art militaire. Mais s'il devait défendre sa patrie, il devait aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale, l'histoire, le droit civil, la politique, l'occupèrent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, et mettent leurs leçons à très-haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien le pria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes [1]. « Mais, répondit le père, j'aurais un esclave pour une pareille somme. — Vous en auriez deux, reprit le philosophe : votre fils d'abord, ensuite l'esclave que vous placeriez auprès de lui. »

Autrefois les sophistes se rendaient en foule dans cette ville; ils dressaient la jeunesse athénienne à disserter superficiellement sur toutes les matières. Quoique leur nombre soit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs disciples, font retentir de leurs clameurs et de leurs disputes les salles du gymnase. Lysis assistait rarement à ces combats. Des instituteurs plus éclairés lui donnaient des leçons, et des esprits du premier ordre des conseils. Ces trois derniers étaient Platon, Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, et la rhétorique de nouveaux charmes à sa raison. Mais on l'avertit que l'une et l'autre,

1 Neuf cents livres.

destinées au triomphe de la vérité, ne servaient souvent qu'à celui du mensonge. Comme un orateur ne doit pas trop négliger les qualités extérieures, on le mit pendant quelque temps sous les yeux d'un acteur habile, qui prit soin de diriger sa voix et ses gestes.

L'histoire de la Grèce l'éclaira sur les prétentions et sur les fautes des peuples qui l'habitent. Il suivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple de Thémistocle et d'autres grands hommes, y défendre la cause de l'innocence.

Un des principaux objets de l'éducation est de former le cœur d'un enfant. Pendant qu'elle dure, les parens, le gouverneur, les domestiques, les maîtres, le fatiguent de maximes communes, dont ils affaiblissent l'impression par leurs exemples : souvent même les menaces et les coups indiscrètement employés lui donnent de l'éloignement pour des vérités qu'il devrait aimer. L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lysis. Son père avait mis auprès de lui des gens qui l'instruisaient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Pendant son enfance, il l'avertissait de ses fautes avec douceur; quand sa raison fut plus formée, il lui faisait entrevoir qu'elles étaient contraires à ses intérêts.

Il était très-difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs, pour la plupart, sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avait autrefois adressée à Démonicus [1]. C'était un jeune homme qui vivait à la cour du roi de Chypre. La lettre, pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contenait des règles de mœurs et de conduite rédigées en forme de maximes, et relatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits.

« Soyez envers vos parens comme vous voudriez que vos enfans fussent un jour à votre égard. Dans vos actions les plus secrètes, figurez-vous que vous avez tout le monde pour témoin. N'espérez pas que des actions répréhensibles puissent rester dans l'oubli; vous pourrez peut-être les cacher aux autres, mais jamais à vous-même. Dépensez votre loisir à écouter les discours des sages. Délibérez lentement, exécutez promptement. Soulagez la vertu malheureuse : les bienfaits bien appliqués sont le trésor

1 Voyez la note XXXII à la fin du volume.

de l'honnête homme. Quand vous serez revêtu de quelque charge importante, n'employez jamais de malhonnêtes gens; quand vous la quitterez, que ce soit avec plus de gloire que de richesses. »

Cet ouvrage était écrit avec la profusion et l'élégance qu'on aperçoit dans tous ceux d'Isocrate. On en félicita l'auteur; et quand il fut sorti, Apollodore, adressant la parole à son fils : Je me suis aperçu, lui dit-il, du plaisir que vous a fait cette lecture. Je n'en suis pas surpris, elle a réveillé en vous des sentimens précieux à votre cœur, et l'on aime à retrouver ses amis partout. Mais avez-vous pris garde à l'endroit que je l'ai prié de répéter, et qui prescrit à Démonicus la conduite qu'il doit tenir à la cour de Chypre? Je le sais par cœur, répondit Lysis. « Conformez-vous aux inclinations du prince. En paraissant les approuver, vous n'en aurez que plus de crédit auprès de lui, plus de considération parmi le peuple. Obéissez à ses lois, et regardez son exemple comme la première de toutes. »

Quelle étrange leçon dans la bouche d'un républicain! reprit Apollodore, et comment l'accorder avec le conseil que l'auteur avait donné à Démonicus de détester les flatteurs? C'est qu'Isocrate n'a sur la morale qu'une doctrine d'emprunt, et qu'il en parle plutôt en rhéteur qu'en philosophe. D'ailleurs, est-ce par des préceptes si vagues qu'on éclaire l'esprit? Les mots de sagesse, de justice, de tempérance, d'honnêteté, et beaucoup d'autres qui, pendant cette lecture, ont souvent frappé vos oreilles, ces mots que tant de gens se contentent de retenir et de proférer au hasard, croyez-vous que Démonicus fût en état de les entendre? Vous-même, en avez-vous une notion exacte? Savez-vous que le plus grand danger des préjugés et des vices est de se déguiser sous le masque des vérités et des vertus, et qu'il est très-difficile de suivre la voix d'un guide fidèle, lorsqu'elle est étouffée par celle d'une foule d'imposteurs qui marchent à ses côtés et qui imitent ses accens?

Je n'ai fait aucun effort jusqu'à présent pour vous affermir dans la vertu : je me suis contenté de vous en faire pratiquer les actes. Il fallait disposer votre âme, comme on prépare une terre avant que d'y jeter la semence destinée à l'enrichir. Vous devez aujourd'hui me demander compte des sacrifices que j'ai quelquefois exigés de vous, et vous mettre en état de justifier ceux que vous ferez un jour.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avait ébauchés ou finis, et dont la plupart traitaient de la science des mœurs. Il les éclaircissait en les lisant. Je vais tâcher d'exposer ses principes.

Tous les genres de vie, toutes nos actions se proposent une fin particulière, et toutes ces fins tendent à un but général, qui est le bonheur. Ce n'est pas dans la fin, mais dans le choix des moyens, que nous nous trompons. Combien de fois les honneurs, les richesses, le pouvoir, la beauté, nous ont été plus funestes qu'utiles! Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie et la pauvreté ne sont pas nuisibles par elles-mêmes! Ainsi par la fausse idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par l'inconstance de notre volonté, nous agissons presque toujours sans savoir précisément ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut craindre.

Distinguer les vrais biens des biens apparens, tel est l'objet de la morale, qui malheureusement ne procède pas comme les sciences bornées à la théorie. Dans ces dernières, l'esprit voit sans peine les conséquences émaner de leurs principes. Mais, quand il est question d'agir, il doit hésiter, délibérer, choisir, se garantir surtout des illusions qui viennent du dehors, et de celles qui s'élèvent du fond de nos cœurs. Voulez-vous éclairer ses jugemens, rentrez en vous-même, et prenez une juste idée de vos passions, de vos vertus et de vos vices.

L'âme, ce principe qui, entre autres facultés, a celle de connaître, conjecturer et délibérer, de sentir, désirer et craindre; l'âme, indivisible peut-être en elle-même, est, relativement à ses diverses opérations, comme divisée en deux parties principales : l'une possède la raison et les vertus de l'esprit, l'autre, qui doit être gouvernée par la première, est le séjour des vertus morales.

Dans la première résident l'intelligence, la sagesse et la science, qui ne s'occupent que des choses intellectuelles et invariables; la prudence, le jugement et l'opinion, dont les objets tombent sous les sens et varient sans cesse; la sagacité, la mémoire, et d'autres qualités que je passe sous silence.

L'intelligence, simple perception de l'âme [1], se borne à contempler l'essence et les principes éternels des choses : la sagesse

1 Voyez la note XXXIII à la fin du volume.

médite non seulement sur les principes, mais encore sur les conséquences qui en dérivent; elle participe de l'intelligence qui voit, et de la science qui démontre. La prudence apprécie et combine les biens et les maux, délibère lentement, et détermine notre choix de la manière la plus conforme à nos vrais intérêts. Lorsque, avec assez de lumières pour prononcer, elle n'a pas assez de force pour nous faire agir, elle n'est plus qu'un jugement sain. Enfin l'opinion s'enveloppe dans ses doutes, et nous entraîne souvent dans l'erreur.

De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la sagesse; la plus utile est la prudence. Comme il n'y a rien de si grand dans l'univers que l'univers même, les sages, qui remontent à son origine et s'occupent de l'essence incorruptible des êtres, obtiennent le premier rang dans notre estime. Tels furent Anaxagore et Thalès. Ils nous ont transmis des notions admirables et sublimes, mais inutiles à notre bonheur; car la sagesse n'influe qu'indirectement sur la morale. Elle est toute en théorie, la prudence toute en pratique [1].

Vous voyez dans une maison le maître abandonner à un intendant fidèle les minutieux détails de l'administration domestique pour s'occuper d'affaires plus importantes : ainsi la sagesse, absorbée dans ses méditations profondes, se repose sur la prudence du soin de régler nos penchans, et de gouverner la partie de l'âme où j'ai dit que résident les vertus morales.

Cette partie est à tout moment agitée par l'amour, la haine, la colère, le désir, la crainte, l'envie, et cette foule d'autres passions dont nous apportons le germe en naissant, et qui par elles-mêmes ne sont dignes ni de louange ni de blâme. Leurs mouvemens, dirigés par l'attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur, sont presque toujours irréguliers et funestes : or, de même que le défaut ou l'excès d'exercice détruit les forces du corps, et qu'un exercice modéré les rétablit, de même un mouvement passionné, trop violent ou trop faible, égare l'âme en deçà ou au-delà du but qu'elle doit se proposer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement. C'est donc le terme moyen entre deux affections vicieuses qui constitue un sentiment vertueux. Citons un exemple : la lâcheté craint tout, et pèche par défaut; l'audace ne craint rien, et pèche par excès;

1 Voyez la note XXXIV à la fin du volume.

le courage, qui tient le milieu entre l'une et l'autre, ne craint que lorsqu'il faut craindre. Ainsi les passions de même espèce produisent en nous trois affections différentes, deux vicieuses et l'autre vertueuse. Ainsi les vertus morales naissent du sein des passions, ou plutôt ne sont que les passions renfermées dans de justes limites.

Alors Aristote nous fit voir un écrit à trois colonnes où la plupart des vertus étaient placées chacune entre ces deux extrêmes. J'en ai conservé cet extrait pour l'instruction de Lysis.

Excès.	Milieu.	Défaut ou l'autre extrême.
Audace.	Courage.	Crainte.
Intempérance.	Tempérance.	Insensibilité.
Prodigalité.	Libéralité.	Avarice.
Faste.	Magnificence.	Parcimonie.
. . . .	Magnanimité.	Bassesse.
Apathie.	Douceur.	Colère.
Jactance.	Vérité.	Dissimulation.
Bouffonnerie.	Gaîté.	Rusticité.
Flatterie.	Amitié.	Haine.
Stupeur.	Modestie.	Impudence.
Envie.	. . . .	. . . .
Astuce.	Prudence.	Stupidité, etc.

Ainsi la libéralité est entre l'avarice et la prodigalité; l'amitié, entre l'aversion ou la haine, et la complaisance ou la flatterie. Comme la prudence tient par sa nature à l'âme raisonnable, par ses fonctions à l'âme irraisonnable, elle est accompagnée de l'astuce, qui est un vice du cœur, et de la stupidité, qui est un défaut de l'esprit. La tempérance est opposée à l'intempérance, qui est son excès. On a choisi l'insensibilité pour l'autre extrême : c'est, nous dit Aristote, qu'en fait de plaisir on ne pèche jamais par défaut, à moins qu'on ne soit insensible. Vous apercevez, ajouta-t-il, quelques lacunes dans ce tableau; c'est que notre langue n'a pas assez de mots pour exprimer toutes les affections de notre âme : elle n'en a point, par exemple, pour caractériser la vertu contraire à l'envie : on la reconnaît néanmoins dans l'indignation qu'excitent dans une âme honnête les succès des méchans [1].

1 Voyez la note XXXV à la fin du volume.

Quoi qu'il en soit, les deux vices correspondans à une vertu peuvent en être plus ou moins éloignés sans cesser d'être blâmables. On est plus ou moins lâche, plus ou moins prodigue; on ne peut être que d'une seule manière parfaitement libéral ou courageux. Aussi avons-nous dans la langue très-peu de mots pour désigner chaque vertu, et un assez grand nombre pour désigner chaque vice. Aussi les Pythagoriciens disent-ils que le mal participe de la nature de l'infini, et le bien du fini.

Mais qui discernera ce bien presque imperceptible au milieu des maux qui l'entourent? La prudence, que j'appellerai quelquefois droite raison, parce qu'aux lumières naturelles de la raison joignant celles de l'expérience, elle rectifie les unes par les autres. Sa fonction est de nous montrer le sentier où nous devons marcher, et d'arrêter, autant qu'il est possible, celles de nos passions qui voudraient nous égarer dans des routes voisines : car elle a le droit de leur signifier ses ordres. Elle est à leur égard ce qu'un architecte est par rapport aux ouvriers qui travaillent sous lui.

La prudence délibère dans toutes les occasions sur les biens que nous devons poursuivre : biens difficiles à connaître, et qui doivent, être relatifs non seulement à nous, mais encore à nos parens, nos amis, nos concitoyens. La délibération doit être suivie d'un choix volontaire; s'il ne l'était pas, il ne serait digne que d'indulgence ou de pitié. Il l'est toutes les fois qu'une force extérieure ne nous contraint pas d'agir malgré nous, ou que nous ne sommes pas entraînés par une ignorance excusable. Ainsi une action dont l'objet est honnête doit être précédée par la délibération et par le choix, pour devenir, à proprement parler, un acte de vertu; et cet acte, à force de se réitérer, forme dans notre âme une habitude que j'appelle vertu.

Nous sommes à présent en état de distinguer ce que la nature fait en nous, et ce que la saine raison ajoute à son ouvrage. La nature ne nous donne et ne nous refuse aucune vertu; elle ne nous accorde que des facultés dont elle nous abandonne l'usage. En mettant dans nos cœurs les germes de toutes les passions, elle y a mis les principes de toutes les vertus. En conséquence, nous recevons en naissant une aptitude plus ou moins prochaine à devenir vertueux, un penchant plus ou moins fort pour les choses honnêtes.

De là s'établit une différence essentielle entre ce que nous ap-

pelons quelquefois vertu naturelle et la vertu proprement dite. La première est cette aptitude, ce penchant dont j'ai parlé : espèce d'instinct qui, n'étant point encore éclairé par la raison, se porte tantôt vers le bien, tantôt vers le mal. La seconde est ce même instinct constamment dirigé vers le bien par la droite raison, et toujours agissant avec connaissance, choix et persévérance.

Je conclus de là que la vertu est une habitude formée d'abord, et ensuite dirigée par la prudence ; ou, si l'on veut, c'est une impulsion naturelle vers les choses honnêtes, transformée en habitude par la prudence.

Plusieurs conséquences dérivent de ces notions. Il est en notre pouvoir d'être vertueux, puisque nous avons tous l'aptitude à le devenir ; mais il ne dépend d'aucun de nous d'être le plus vertueux des hommes, à moins qu'il n'ait reçu de la nature les dispositions qu'exige une pareille perfection.

La prudence formant en nous l'habitude de la vertu, toutes les vertus deviennent son ouvrage ; d'où il suit que, dans une âme toujours docile à ses inspirations, il n'y a point de vertu qui ne vienne se placer à son rang, et il n'y en a pas une qui soit opposée à l'autre. On doit y découvrir aussi un parfait accord entre la raison et les passions, puisque l'un y commande, et que les autres obeissent.

Mais comment vous assurer d'un tel accord ? comment vous flatter que vous possédez une telle vertu ? D'abord par un sentiment intime, ensuite par la peine ou le plaisir que vous éprouverez. Si cette vertu est encore informe, les sacrifices qu'elle demande vous affligeront ; si elle est entière, ils vous rempliront d'une joie pure : car la vertu a sa volupté.

Les enfans ne sauraient être vertueux : ils ne peuvent ni connaître ni choisir leur véritable bien. Cependant, comme il est essentiel de nourrir le penchant qu'ils ont à la vertu, il faut leur en faire exercer les actes.

La prudence se conduisant toujours par des motifs honnêtes, et chaque vertu exigeant de la persévérance, beaucoup d'actions qui paraissent dignes d'éloges perdent leur prix dès qu'on en démêle le principe. Ceux-ci s'exposent au péril par l'espoir d'un grand avantage, ceux-là de peur d'être blâmés ; ils ne sont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition, aux seconds la honte, ils seront peut-être les plus lâches des hommes.

« Ne donnez pas ce nom à celui qui est entraîné par la vengeance ; c'est un sanglier qui se jette sur le fer dont il est blessé. Ne le donnez pas à ceux qui sont agités de passions désordonnées, et dont le courage s'enflamme et s'éteint avec elles. Quel est donc l'homme courageux? Celui qui, poussé par un motif honnête, et guidé par la saine raison, connaît le danger, le craint, et s'y précipite.

Aristote appliqua les mêmes principes à la justice, à la tempérance et aux autres vertus. Il les parcourut toutes en particulier, et les suivit dans leurs subdivisions, en fixant l'étendue et les bornes de leur empire ; car il nous montrait de quelle manière, dans quelles circonstances, sur quels objets chacune devait agir ou s'arrêter. Il éclaircissait à mesure une foule de questions qui partagent les philosophes sur la nature de nos devoirs. Ces détails, qui ne sont souvent qu'indiqués dans ses ouvrages, et que je ne puis développer ici, le ramenèrent aux motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la vertu.

Considérons-la, nous dit-il un jour, dans ses rapports avec nous et avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter et de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son âme ni les remords ni les séditions qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir des biens qu'il a faits, par l'espérance des biens qu'il peut faire. Il jouit de son estime en obtenant celle des autres. Il semble n'agir que pour eux; il leur cédera même les emplois les plus brillans, s'il est persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui. Toute sa vie est en action, et toutes ses actions naissent de quelque vertu particulière. Il possède donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu. Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active et consacrée aux devoirs de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement réservé au petit nombre des sages qui, loin du tumulte des affaires, s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés de tout ce que nous avons de mortel, et qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions, dans leur âme tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle-même qui a le droit d'y commander ; portion céleste, soit qu'on l'appelle intelligence ou de tout autre nom, sans cesse occupée à méditer sur la nature divine et sur l'essence des êtres. Ceux qui n'écoutent que sa voix

sont spécialement chéris de la divinité : car, s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque soin des choses humaines, de quel œil doit-elle regarder ceux qui, à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles ?

Dans les entretiens qu'on avait en présence de Lysis, Isocrate flattait ses oreilles, Aristote éclairait son esprit, Platon enflammait son âme. Ce dernier, tantôt lui expliquait la doctrine de Socrate, tantôt lui développait le plan de sa république; d'autres fois il lui faisait sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une âme vertueuse. Plus souvent encore il lui montrait en détail que le bonheur consiste dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu que l'estime publique et la félicité passagère de cette vie, Platon lui offrait un plus noble soutien.

La vertu, disait-il, vient de Dieu. Vous ne pouvez l'acquérir qu'en vous connaissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son âme. Pour savoir ce qu'il est et ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'âme où brille un rayon de la sagesse divine : lumière pure, qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, et de se rendre semblable à la Divinité, du moins autant qu'une si faible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mesure de chaque chose; rien de bon ni d'estimable dans le monde que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint et juste; le seul moyen de lui ressembler et de lui plaire, est de se remplir de sagesse; de justice et de sainteté.

Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent par leurs vertus les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus heureux des systèmes pour vous, le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une âme où toutes les vertus sont dans un parfait accord.

Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités liées ensemble, si jose parler ainsi, par des raisons de fer et de diamant; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre âme, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres [1]. La Justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre : l'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps, il paraît être quelque chose aux yeux du vulgaire : mais bientôt la vengeance fond sur lui; et si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs ni dans l'opinion des hommes que nous devons chercher à nous distinguer, c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort.

Lysis avait dix-sept ans : son âme était pleine de passions, son imagination vive et brillante. Il s'exprimait avec autant de grâce que de facilité. Ses amis ne cessaient de relever ces avantages, et l'avertissaient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avait vécu jusqu'alors. Philotime lui disait un jour : Les enfans et les jeunes gens étaient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposaient à la rigueur des saisons que des vêtemens légers; à la faim qui les pressait, que les alimens les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres et leurs parens, ils paraissaient les yeux baissés, et avec un maintien modeste. Ils n'osaient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées, et on les asservissait tellement à la décence, qu'étant assis, ils auraient rougi de croiser les jambes. Et que résultait-il de cette grossièreté de mœurs? demanda Lysis. Ces hommes grossiers, répondit Philotime, battirent les Perses et sauvèrent la Grèce. — Nous les battrions encore. — J'en doute, lorsqu'aux fêtes de Minerve je vois notre jeunesse, pouvant à peine soutenir le bouclier, exécuter nos danses guerrières avec tant d'élégance et de mollesse.

Philotime lui demanda ensuite ce qu'il pensait d'un jeune

1 Voyez la note XXXVI à la fin du volume.

homme qui, dans ses paroles et dans son habillement, n'observait aucun des égards dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent, dit Lysis.—Et tous les gens sensés le condamnent, répliqua Philotime.—Mais, reprit Lysis, par ces personnes sensées, entendez-vous ces vieillards qui ne connaissent que leurs anciens usages, et qui, sans pitié pour nos faiblesses, voudraient que nous fussions nés à l'âge de quatre-vingts ans? Ils pensent d'une façon, et leurs petits-enfans d'une autre. Qui les jugera?—Vous-même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect et la tendresse que nous devons aux auteurs de nos jours, je suppose que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains: choisirez-vous un chemin sans savoir s'il est praticable, s'il ne traverse pas déserts immenses, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'est pas en certains endroits, infesté par des brigands? — Il serait imprudent de s'exposer à de pareils dangers. Je prendrais un guide. — Lysis, observez que les vieillards sont parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière si diffioile et si dangereuse.—Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur.

Cependant les succès des orateurs publics excitaient son ambition. Il entendit par hasard dans le Lycée quelques sophistes disserter longuement sur la politique, et il se crut en état d'éclairer les Athéniens. Il blâmait avec chaleur l'administration présente; il attendait avec la même impatience que la plupart de ceux de son âge le moment où il lui serait permis de monter à la tribune. Son père dissipa cette illusion, comme Socrate avait détruit celle du jeune frère de Platon.

Mon fils, lui dit-il, j'apprends que vous brûlez du désir de parvenir à la tête du gouvernement. — J'y pense en effet, répondit Lysis en tremblant. — C'est un beau projet. S'il réussit, vous serez à portée d'être utile à vos parens, à vos amis, à votre patrie: votre gloire s'étendra non seulement parmi nous, mais encore dans toute la Grèce, et peut-être, à l'exmple de celle de Thémistocle, parmi les nations barbares.

A ces mots, le jeune homme tressaillit de joie. Pour obtenir cette gloire, reprit Apollodore, ne faut-il pas rendre des services importans à la république? — Sans doute. — Quel est donc le premier bienfait qu'elle recevra de vous? — Lysis se tut pour préparer sa réponse. Après un moment de silence, Apollodore continua: S'il s'agissait de relever la maison de votre ami, vous

songeriez d'abord à l'enrichir ; de même vous tâcherez d'augmenter les revenus de l'État.—Telle est mon idée.—Dites-moi donc à quoi ils se montent, d'où ils proviennent, quelles sont les branches que vous trouvez susceptibles d'augmentation et celles qu'on a tout-à-fait négligées ? Vous y avez sans doute réfléchi ?—Non, mon père, je n'y ai jamais songé.—Vous savez du moins l'emploi qu'on fait des deniers publics ; et certainement votre intention est de diminuer les dépenses inutiles ? — Je vous avoue que je ne me suis pas plus occupé de cet article que de l'autre. — Eh bien ! puisque nous ne sommes instruits ni de la recette ni de la dépense, renonçons pour le présent au dessein de procurer de nouveaux fonds à la république. — Mais, mon père, il serait possible de les prendre sur l'ennemi. — J'en conviens ; mais cela dépend des avantages que vous aurez sur lui ; et pour les obtenir, ne faut-il pas, avant de vous déterminer pour la guerre, comparer les forces que vous emploierez avec celles qu'on vous opposera ? Vous avez raison. — Apprenez-moi quel est l'état de notre armée et de notre marine, ainsi que celui des troupes et des vaisseaux de l'ennemi. — Je ne pourrais pas vous le réciter tout de suite. — Vous l'avez peut-être par écrit ; je serais bien aise de le voir. — Non, je ne l'ai pas.

Je conçois, reprit Apollodore, que vous n'avez pas encore eu le temps de vous appliquer à de pareils calculs ; mais les places qui couvrent nos frontières ont sans doute fixé votre attention. Vous savez combien nous entretenons de soldats dans ces différens postes ; vous savez encore que certains points ne sont pas assez défendus, que d'autres n'ont pas besoin de l'être ; et dans l'assemblée générale vous direz qu'il faut augmenter telle garnison et réformer telle autre. — Moi, je dirai qu'il faut les supprimer toutes ; car aussi bien remplissent-elles fort mal leur devoir. — Et comment vous êtes-vous assuré que nos défilés sont mal gardés ? Avez-vous été sur les lieux ? — Non, mais je le conjecture. — Il faudra donc reprendre cette matière quand, au lieu de conjectures, nous aurons des notions certaines.

Je sais que vous n'avez jamais vu les mines d'argent qui appartiennent à la république, et vous ne pourriez pas me dire pourquoi elles rendent moins à présent qu'autrefois. — Non, je n'y suis jamais descendu. — Effectivement l'endroit est malsain, et cette excuse vous justifiera, si jamais les Athéniens prennent cet objet en considération. En voici un du moins qui ne vous

aura pas échappé. Combien l'Attique produit-elle de mesures de blé? combien en faut-il pour la subsistance de ses habitans? Vous jugez aisément que cette connaissance est nécessaire à l'administration pour prévenir une disette. — Mais, mon père, on ne finirait point s'il fallait entrer dans ces détails. — Est-ce qu'un chef de maison ne doit pas veiller sans cesse aux besoins de sa famille et aux moyens d'y remédier? Au reste, si tous ces détails vous épouvantent, au lieu de vous charger du soin de plus de dix mille familles qui sont dans cette ville, vous devriez d'abord essayer vos forces, et mettre l'ordre dans la maison de votre oncle, dont les affaires sont en mauvais état. — Je viendrais à bout de les arranger, s'il voulait suivre mes avis. — Et croyez-vous de bonne foi que tous les Athéniens, votre oncle joint avec eux, seront plus faciles à persuader? Craignez, mon fils, qu'un vain amour de la gloire ne vous fasse recueillir que de la honte. Ne sentez-vous pas combien il serait imprudent et dangereux de se charger de si grands intérêts sans les connaître? Quantité d'exemples vous apprendront que, dans les places les plus importantes, l'admiration et l'estime sont le partage des lumières et de la sagesse, le blâme et le mépris celui de l'ignorance et de la présomption.

Lysis fut effrayé de l'étendue des connaissances nécessaires à l'homme d'Etat; mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernemens dont les législateurs avaient conçu l'idée; Apollodore, de l'administration, des forces et du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut décidé qu'après avoir achevé son éducation, il voyagerait chez tous ceux qui avaient quelque rapport d'intérêt avec les Athéniens.

J'arrivai alors de Perse; je le trouvai dans sa dix-huitième année. C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la classe des éphèbes, et sont enrôlés dans la milice: mais pendant les deux années suivantes ils ne servent pas hors de l'Attique. La patrie, qui les regarde désormais comme ses défenseurs, exige qu'ils confirment par un serment solennel leur dévouement à ses ordres. Ce fut dans la chapelle d'Agraule qu'en présence des autels il promit, entre autres choses, de ne point déshonorer les armes de la république, de ne pas quitter son poste, de sacrifier ses jours pour sa patrie, et de la laisser plus florissante qu'il ne l'avait trouvée.

De toute cette année il ne sortit point d'Athènes ; il veillait à la conservation de la ville: il montait la garde avec assiduité, et s'accoutumait à la discipline militaire. Au commencement de l'année suivante, s'étant rendu au théâtre où se tenait l'assemblée générale, le peuple donna des éloges à sa conduite, et lui remit la lance avec le bouclier. Lysis partit tout de suite, et fut successivement employé dans les places qui sont sur les frontières de l'Attique.

Agé de vingt ans à son tour, il lui restait une formalité essentielle à remplir. J'ai dit plus haut que dès son enfance on l'avait inscrit, en présence de ses parens, dans le registre de la curie à laquelle son père était associé. Cet acte prouvait la légitimité de sa naissance. Il en fallait un autre qui le mît en possession de tous les droits du citoyen.

On sait que les habitans de l'Attique sont distribués en un certain nombre de cantons ou de districts qui, par leurs différentes réunions, forment les dix tribus. A la tête de chaque district est un démarque, magistrat qui est chargé d'en convoquer les membres, et de garder le registre qui contient leurs noms. La famille d'Apollodore était agrégée au canton de Céphissie, qui fait partie de la tribu Érechthéide. Nous trouvâmes dans ce bourg la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces assemblées. Apollodore leur présenta son fils, et l'acte par lequel il avait été déjà reconnu dans sa curie. Après les suffrages recueillis, on inscrivit Lysis dans le registre. Mais comme c'est ici le seul monument qui puisse constater l'âge d'un citoyen, au nom de Lysis, fils d'Apollodore, on joignit celui du premier des archontes, non seulement de l'année courante, mais encore de celle qui l'avait précédée. Dès ce moment, Lysis eut le droit d'assister aux assemblées, d'aspirer aux magistratures et d'administrer ses biens, s'il venait à perdre son père.

Etant retournés à Athènes, nous allâmes une seconde fois à la chapelle d'Agraule, où Lysis, revêtu de ses armes, renouvela le serment qu'il y avait fait deux ans auparavant.

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprennent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, et veiller aux soins du ménage. Celles qui appartiennent aux premières familles de la république sont élevées avec plus de recherche. Comme dès l'âge de dix ans, et quelquefois de sept, elles pa

raissent dans les cérémonies religieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix et leurs pas. En général, les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse; mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, et de prévenir par toutes sortes de moyens un embonpoint qui nuirait à l'élégance de la taille et à la grâce des mouvemens.

CHAPITRE XXVII.

Entretien sur la musique des Grecs.

J'allai voir un jour Philotime dans une petite maison qu'il avait hors des murs d'Athènes, sur la colline du Cynosarge, à trois stades de la porte Mélitide. La situation en était délicieuse. De toutes parts la vue se reposait sur des tableaux riches et variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville et de ses environs, elle se prolongeait par-delà jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe et même de l'Arcadie.

Nous passâmes dans un petit jardin que Philotime cultivait lui-même, et qui lui fournissait des fruits et des légumes en abondance : un bois de platanes, au milieu duquel était un autel consacré aux Muses, en faisait tout l'ornement. C'est toujours avec douleur, reprit Philotime en soupirant, que je m'arrache de cette retraite. Je veillerai à l'éducation du fils d'Apollodore, puisque je l'ai promis; mais c'est le dernier sacrifice que je ferai de ma liberté. Comme je parus surpris de ce langage, il ajouta : Les Athéniens n'ont plus besoin d'instructions, ils sont si aimables ! Eh ! que dire en effet à des gens qui tous les jours établissent pour principe que l'agrément d'une sensation est préférable à toutes les vérités de la morale ?

La maison me parut ornée avec autant de décence que de goût. Nous trouvâmes dans un cabinet des lyres, des flûtes, des instrumens de diverses formes, dont quelques uns avaient cessé d'être en usage. Des livres relatifs à la musique remplissaient plusieurs tablettes. Je priai Philotime de m'indiquer ceux qui pourraient m'en apprendre les principes. Il n'en existe point, me répondit-il : nous n'avons qu'un petit nombre d'ouvrages assez superficiels sur le genre enharmonique, et un plus grand nombre sur la préférence qu'il faut donner dans l'éducation à certaines espèces de musique. Aucun auteur n'a jusqu'à présent entrepris d'éclaircir méthodiquement toutes les parties de cette science.

Je lui témoignai alors un désir si vif d'en avoir au moins quelque notion, qu'il se rendit à mes instances.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur la partie technique de la musique.

Vous pouvez juger, me dit-il, de notre goût pour la musique, par la multitude des acceptions que nous donnons à ce mot; nous l'appliquons indifféremment à la mélodie, à la mesure, à la poésie, à la danse, au geste, à la réunion de toutes les sciences, à la connaissance de presque tous les arts. Ce n'est pas assez encore; l'esprit de combinaison, qui depuis environ deux siècles s'est introduit parmi nous, et qui nous force à chercher partout des rapprochemens, a voulu soumettre aux lois de l'harmonie les mouvemens des corps célestes et ceux de notre âme.

Écartons ces objets étrangers. Il ne s'agit ici que de la musique proprement dite. Je tâcherai de vous en expliquer les élémens, si vous me promettez de supporter avec courage l'ennui des détails où je vais m'engager. Je le promis, et il continua de cette manière.

On distingue dans la musique, le son, les intervalles, les accords, les genres, les modes, le rhythme, les mutations et la mélopée. Je négligerai les deux derniers articles, qui ne regardent que la composition; je traiterai succinctement des autres.

Les sons que nous faisons entendre en parlant et en chantant, quoique formés par les mêmes organes, ne produisent pas le même effet. Cette différence viendrait-elle, comme quelques uns le prétendent, de ce que dans le chant la voix procède par des intervalles plus sensibles, s'arrête plus long-temps sur une syllabe, et plus souvent suspendue par des repos marqués?

Chaque espace que la voix franchit pourrait se diviser en une infinité de parties; mais l'organe de l'oreille, quoique susceptible d'un très-grand nombre de sensations, est moins délicat que celui de la parole, et ne peut saisir qu'une certaine quantité d'intervalles. Comment les déterminer? Les Pythagoriciens emploient le calcul, les musiciens le jugement de l'oreille.

Alors Philotime prit un monocorde, ou une règle sur laquelle était tendue une corde attachée par ses deux extrémités à deux chevalets immobiles. Nous fîmes couler un troisième chevalet sous la corde, et, l'arrêtant à des divisions tracées sur la règle, je m'aperçus aisément que les différentes parties de la corde rendaient des sons plus aigus que la corde entière : que la moitié de cette corde donnait le diapason ou l'octave; que ses trois quarts sonnaient la quarte, et ses deux tiers la quinte. Vous voyez, ajouta Philotime, que le son de sa corde totale est au son de ses parties dans la même proportion que sa longueur à celle de ces mêmes parties; et qu'ainsi l'octave est dans le rapport de 2 à 1, ou de 1 à 1/2, la quarte dans celui de 4 à 3, et la quinte de 3 à 2.

Les divisions les plus simples du monocorde nous ont donné les intervalles les plus agréables à l'oreille. En supposant que la corde totale sonne *mi* [1], je les exprimai de cette manière, *mi la* quarte, *mi si* quinte, *mi mi* octave.

Pour avoir la double octave, il suffira de diviser par 2 l'expression numérique de l'octave, qui est 1/2, et vous aurez 1/4. Il me fit voir en effet que le quart de la corde entière sonnait la double octave.

Après qu'il m'eut montré la manière de tirer la quarte de la quarte, et la quinte de la quinte, je lui demandai comment il déterminait la valeur du ton. C'est, me dit-il, en prenant la différence de la quinte à la quarte, du *si* au *la ;* or la quarte, c'est-à-dire la fraction 3/4, est à la quinte, c'est-à-dire à la fraction 2/3, comme 9 est à 8.

Enfin, ajouta Philotime, on s'est convaincu, par une suite d'opérations, que le demi-ton, l'intervalle, par exemple, du *mi* au *fa*, est dans la proportion de 256 à 243.

Au dessous du demi-ton, nous faisons usage des tiers et des quarts du ton, mais sans pouvoir fixer leurs rapports, sans oser nous flatter d'une précision rigoureuse; j'avoue même que l'oreille la plus exercée a de la peine à les saisir.

1 Je suis obligé, pour me faire entendre, d'employer les syllabes dont nous nous servons pour solfier. Au lieu de *mi*, les Grecs auraient dit, suivant la différence des temps, ou l'*hypate*, ou la *mèse*, ou l'*hypate des mèses*.

Je demandai à Philotime, si à l'exception de ces sons presque imperceptibles, il pourrait successivement tirer d'un monocorde tous ceux dont la grandeur est déterminée, et qui forment l'échelle du système musical. Il faudrait pour cet effet, me dit-il, une corde d'une longueur démesurée; mais vous pouvez y suppléer par le calcul. Supposez-en une qui soit divisée en 8192 parties égales, et qui sonne le *si*[1]. Le rapport du demi-ton, celui, par exemple, de *si* à *ut*, étant supposé de 256 à 243, vous trouverez que 256 est à 8192 comme 243 est à 776, et qu'en conséquence ce dernier nombre doit vous donner l'*ut*. Le rapport du ton étant, comme nous l'avons dit, de 9 à 8, il est visible qu'en retranchant le 9e de 7776, il restera 6912 pour le *ré*.

En continuant d'opérer de la même manière sur les nombres restans, soit pour les tons, soit pour les demi-tons, vous conduirez facilement votre échelle fort au-delà de la portée des voix et des instrumens, jusqu'à la cinquième octave du *si*, d'où vous êtes parti. Elle vous sera donnée par 256, et l'*ut* suivant par 243; ce qui vous fournira le rapport du demi-ton, que je n'avais fait que supposer.

Philotime faisait tous ses calculs à mesure; et quand il les eût terminés : Il suit de là, me dit-il, que dans cette longue échelle les tons et les demi-tons sont tous parfaitement égaux : vous trouverez aussi que les intervalles de même espèce sont parfaitement justes; par exemple, que le ton et demi, ou tierce mineure, est toujours dans le rapport de 32 à 27; le diton, ou tierce majeure, dans celui de 81 à 64.

Mais, lui dis-je, comment vous en assurer dans la pratique? Outre une longue habitude, répondit-il, nous employons quelquefois, pour plus d'exactitude, la combinaison des quartes et des quintes obtenues par un ou plusieurs monocordes. La différence de la quarte à la quinte m'ayant fourni le ton, si je veux me procurer la tierce majeure au dessous d'un ton donné, tel que *la*, je monte à la quarte *ré*, de là je descends à la quinte *sol*, je remonte à la quarte *ut*, je descends à la quinte, et j'ai le *fa*, tierce majeure au dessous du *la*.

Les intervalles sont consonnans ou dissonnans. Nous rangeons dans la première classe la quarte, la quinte, l'octave, la onzième, la douzième et la double octave; mais ces trois derniers

1 Voyez la note XXXVII à la fin du volume.

ne sont que les répliques des premiers. Les autres intervalles, connus sous le nom de *dissonnans,* se sont introduits peu à peu dans la mélodie.

L'octave est la consonnance la plus agréable, parce qu'elle est la plus naturelle. C'est l'accord que fait entendre la voix des enfans lorsqu'elle est mêlée avec celle des hommes ; c'est le même que produit une corde qu'on a pincée : le son, en expirant, donne lui-même son octave.

Philotime, voulant prouver que les accords de quarte et de quinte n'étaient pas moins conformes à la nature, me fit voir, sur son monocorde, que dans la déclamation soutenue[1], et même dans la conversation familière, la voix franchit plus souvent ces intervalles que les autres.

Je ne les parcours, lui dis-je, qu'en passant d'un ton à l'autre. Est-ce que dans le chant les sons qui composent un accord ne se font jamais entendre en même temps ?

Le chant, répondit-il, n'est qu'une succession de sons ; les voix chantent toujours à l'unisson, ou à l'octave, qui n'est distinguée de l'unisson que parce qu'elle flatte plus l'oreille. Quant aux autres intervalles, elle juge de leurs rapports par la comparaison du son qui vient de s'écouler avec celui qui l'occupe dans le moment. Ce n'est que dans les concerts, où les instrumens accompagnent la voix, qu'on peut discerner des sons différens et simultanés ; car la lyre et la flûte, pour corriger la simplicité du chant, y joignent quelquefois des traits et des variations, d'où résultent des parties distinctes du sujet principal. Mais elles reviennent bientôt de ces écarts, pour ne pas affliger trop longtemps l'oreille étonnée d'une pareille licence.

Vous avez fixé, lui dis-je, la valeur des intervalles ; j'entrevois l'usage qu'on en fait dans la mélodie. Je voudrais savoir quel ordre vous leur assignez sur les instrumens. Jetez les yeux, me dit-il, sur ce tétracorde, vous y verrez de quelle manière les intervalles sont distribués dans notre échelle, et vous connaîtrez le système de notre musique. Les quatre cordes de cette cithare sont disposées de façon que les deux extrêmes, toujours immobiles, sonnent la quarte en montant, *mi*, *la.* Les deux cordes moyennes, appelées *mobiles*, parce qu'elles reçoivent différens degrés de tension, constituent trois genres d'harmonie : le diatonique, le chromatique, l'enharmonique.

Dans le diatonique les quatre cordes procèdent par un demi-

ton et deux tons, *mi*, *fa*, *sol*, *la;* dans le chromatique par deux demi-tons et une tierce mineure, *mi*, *fa*, *fa* dièze *la;* dans l'enharmonique par deux quarts de ton et une tierce majeure, *mi*, *mi* quart de ton, *fa*, *la*.

Comme les cordes mobiles sont susceptibles de plus ou moins de tension, et peuvent en conséquence produire des intervalles plus ou moins grands, il en a résulté une autre espèce de diatonique, où sont admis les trois quarts et les cinq quarts de ton; et deux autres espèces de chromatiques, dans l'un desquels le ton, à force de dissections, se résout pour ainsi dire en parcelles. Quant à l'enharmonique, je l'ai vu dans ma jeunesse quelquefois pratiqué suivant des proportions qui variaient dans chaque espèce d'harmonie; mais il me paraît aujourd'hui déterminé; ainsi nous nous en tiendrons aux formules que je viens de vous indiquer, et qui, malgré les réclamations de quelques musiciens, sont les plus généralement adoptées.

Pour étendre notre système de musique, on se contenta de multiplier les tétracordes; mais ces additions ne se sont faites que successivement. L'art trouvait des obstacles dans les lois qui lui prescrivaient des bornes, dans l'ignorance qui arrêtait son essor. De toutes parts on tentait des essais. En certains pays on ajoutait des cordes à la lyre, en d'autres on les retranchait. Enfin l'heptacorde parut et fixa pendant quelque temps l'attention. C'est cette lyre à sept cordes. Les quatre premières offrent à vos yeux l'ancien tétracorde, *mi*, *fa*, *sol*, *la;* il est surmonté d'un second *la*, *si* bémol, *ut*, *ré*, qui procède par les mêmes intervalles, et dont la corde la plus basse se confond avec la plus haute du premier. Ces deux tétracordes s'appellent *conjoints*, parce qu'ils sont unis par la moyenne *la*, que l'intervalle d'une quarte éloigne également de ses deux extrêmes, *la*, *mi* en descendant, *la*, *ré* en montant.

Dans la suite, le musicien Terpandre, qui vivait il y a environ trois cents ans, supprima la cinquième corde, le *si* bémol, et lui en substitua une nouvelle plus haute d'un ton; il obtint cette série de sons, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *ut*, *ré*, *mi*, dont les extrêmes sonnent l'octave. Ce second heptacorde ne donnant pas deux tétracordes complets, Pythagore, suivant les uns, Lycaon de Samos, suivant d'autres, en corrigea l'imperfection, en insérant une huitième corde à un ton au-dessous du *la*.

Philotime, prenant une cithare montée à huit cordes : Voilà;

me dit-il, l'octacorde qui résultera de l'addition de la huitième corde. Il est composé de deux tétracordes, mais disjoints, c'est-à-dire séparés l'un de l'autre, *mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi.* Dans le premier heptacorde, *mi, fa, sol, la, si* bémol, *ut, ré,* toutes les cordes homologues sonnaient la quarte *mi la, fa si* bémol, *sol ut, la ré.* Dans l'octacorde elles font entendre la quinte *mi si, fa ut, sol ré, la mi.*

L'octave s'appelait alors *harmonie*, parce qu'elle renfermait la quarte et la quinte, c'est-à-dire toutes les consonnances; e comme ces intervalles se rencontrent plus souvent dans l'octacorde que dans les autres instrumens, la lyre octacorde fut regardée, et l'est encore, comme le système le plus parfait pour le genre diatonique; et de là vient que Pythagore, ses disciples et les autres philosophes de nos jours, renferment la théorie de la musique dans les bornes d'un ou de deux tétracordes.

Après d'autres tentatives pour augmenter le nombre des cordes, on ajouta un troisième tétracorde au dessous du premier, et l'on obtint l'hendécacorde, composé de onze cordes, qui donnent cette suite de sons, *si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi.* D'autres musiciens commencent à disposer sur leur lyre quatre et même jusqu'à cinq tétracordes[1].

Philotime me montra ensuite des citheres plus propres à exécuter certains chants qu'à fournir le modèle d'un système. Tel était le magadis, dont Anacréon se servait quelquefois. Il était composé de vingt cordes, qui se réduisaient à dix, parce que chacune était accompagnée de son octave. Tel était encore l'épigonium, inventé par Épigonus d'Ambracie, le premier qui pinça les cordes au lieu de les agiter avec l'archet. Autant que je puis me le rappeler, ces quarantes cordes, réduites à vingt par la même raison, n'offraient qu'un triple heptacorde, qu'on pouvait approprier aux trois genres ou à trois modes différens.

Avez-vous évalué, lui dis-je, le nombre des tons et des demi-tons que la voix et les instrumens peuvent parcourir, soit dans le grave, soit dans l'aigu?

La voix, répondit-il, ne parcourt pour l'ordinaire que deux octaves et une quinte; les instrumens embrassent une plus grande étendue. Nous avons des flûtes qui vont au-delà de la troisième octave. En général, les changemens qu'éprouve chaque jour le

1 Voyez la note XXXVIII à la fin du volume.

système de notre musique, ne permettent pas de fixer le nombre des sons dont elle fait usage. Les deux cordes moyennes de chaque tétracorde, sujettes à différens degrés de tension, font entendre, à ce que prétendent quelques uns, suivant la différence des trois genres et de leurs espèces, les trois quarts, le tiers, le quart, et d'autres moindres subdivisions du ton. Ainsi dans chaque tétracorde la deuxième corde donne quatre espèces d'*ut* ou de *fa*, et la troisième six espèces de *re* ou de *sol*. Elles en donneraient une infinité, pour ainsi dire, si l'on avait égard aux licences des musiciens qui, pour varier leur harmonie, haussent ou baissent à leur gré les cordes mobiles de l'instrument, et en tirent des nuances de sons que l'oreille ne peut apprécier.

La diversité des modes fait éclore de nouveaux sons. Élevez ou baissez d'un ton ou d'un demi-ton les cordes d'une lyre, vous passez dans un autre mode. Les nations qui, dans les siècles reculés, cultivèrent la musique, ne s'accordèrent point sur le ton fondamental du tétracorde, comme aujourd'hui encore des peuples voisins partent d'une époque différente pour compter les jours de leurs mois. Les Doriens exécutaient le même chant à un ton plus bas que les Phrygiens, et ces derniers à un ton plus bas que les Lydiens; de là les dénominations des modes dorien, phrygien et lydien. Dans le premier la corde la plus basse du tétracorde est *mi*, dans le second *fa* dièze, dans le troisième *sol* dièze. D'autres modes ont été dans la suite ajoutés aux premiers; tous ont plus d'une fois varié quant à la forme. Nous en voyons paraître de nouveaux à mesure que le système s'étend ou que la musique éprouve des vicissitudes; et comme dans un temps de révolution il est difficile de conserver son rang, les musiciens cherchent à rapprocher d'un quart de ton les modes phrygien et lydien, séparés de tout temps l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton.

Des questions interminables s'élèvent sans cesse sur la position, l'ordre et le nombre des autres modes. J'écarte les détails, dont je n'adoucirais pas l'ennui en le partageant avec vous. L'opinion qui commence à prévaloir, admet treize modes, à un demi-ton de distance l'un de l'autre, rangés dans cet ordre, en commençant par l'hypodorien, qui est le plus grave :

Hypodorien.	*si.*
Hypophrygien grave.	*ut.*
Hypophrygien aigu.	*ut* dièze.
Hypolydien grave.	*ré.*
Hypolydien aigu.	*ré* dièze.
Dorien.	*mi.*
Ionien.	*fa.*
Phrygien.	*fa* dièze.
Éolien ou Lydien grave.	*sol.*
Lydien aigu.	*sol* dièze.
Mixolydien grave.	*la.*
Mixolydien aigu.	*la* dièze.
Hypermixolydien.	*si.*

Tous ces modes ont un caractère particulier. Ils le reçoivent moins du ton principal que de l'espèce de poésie et de mesure, des modulations et des traits de chant qui leur sont affectés, et qui les distinguent aussi essentiellement que la différence des proportions et des ornemens distinguent les ordres d'architecture.

La voix peut passer d'un mode ou d'un genre à l'autre; mais ces transitions ne pouvant pas se faire sur les instrumens qui ne sont percés ou montés que pour certains genres ou certains modes, les musiciens emploient deux moyens. Quelquefois ils ont sous la main plusieurs flûtes ou plusieurs cithares pour les substituer adroitement l'une à l'autre. Plus souvent ils tendent sur une lyre toutes les cordes qu'exige la diversité des genres et des modes [1] : il n'y a pas même long-temps qu'un musicien plaça sur les trois faces d'un trépied mobile trois lyres montées, l'une sur le mode dorien, la seconde sur le phrygien, la troisième sur le lydien. A la plus légère impulsion, le trépied tournait sur son axe et procurait à l'artiste la facilité de parcourir les trois modes sans interruption. Cet instrument, qu'on avait admiré, tomba dans l'oubli après la mort de l'inventeur.

Les tétracordes sont désignés par des noms relatifs à leur position dans l'échelle musicale; et les cordes, par des noms

1 Platon dit qu'en bannissant la plupart des modes la lyre aura moins de cordes. On multipliait donc les cordes suivant le nombre des modes

relatifs à leur position dans chaque tétracorde. La plus grave de toutes, le *si*, s'appelle l'*hypate* ou la principale; celle qui la suit en montant, la *parhypate*, ou la voisine de la principale.

Je vous interromps; lui dis-je, pour vous demander si vous n'avez pas de mots plus courts pour chanter un air dénué de paroles. Quatre voyelles, répondit-il, l'*é* bref, l'*a*, l'*è* grave, l'*ô* long, précédées de la consonne *t*, expriment les quatre sons de chaque tétracorde, excepté que l'on retranche le premier de ces monosyllabes lorsqu'on rencontre un son commun à deux tétracordes. Je m'explique : si je veux solfier cette série de sons donnés par les deux premiers tétracordes, *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, je dirai, *té*, *ta*, *tè*, *tô*, *ta*, *té*, *tô*, et ainsi de suite.

J'ai vu quelquefois, repris-je, de la musique écrite; je n'y démêlais que des lettres tracées horizontalement sur une même ligne, correspondantes aux syllabes des mots placées au dessous, les unes entières ou mutilées, les autres posées en différens sens. Il nous fallait des notes, répliqua-t-il; nous avons choisi les lettres : il nous en fallait beaucoup, à cause de la diversité des modes; nous avons donné aux lettres des positions ou des configurations différentes. Cette manière de noter est simple, mais défectueuse. On a négligé d'approprier une lettre à chaque son de la voix, à chaque corde de la lyre. Il arrive de là que le même caractère, étant commun à des cordes qui appartiennent à divers tétracrodes, ne saurait spécifier leurs différens degrés d'élévation, et que les notes du genre diatonique sont les mêmes que celles du chromatique et de l'enharmonique. On les multipliera sans doute un jour; mais il en faudra une si grande quantité, que la mémoire des commençans en sera peut-être surchargée [1].

En disant ces mots, Philotime traçait sur des tablettes un air que je savais par cœur. Après l'avoir examiné, je lui fis observer que les signes mis sous mes yeux pourraient suffire en effet pour diriger ma voix, mais qu'ils n'en réglaient pas les mouvemens. Ils sont déterminés, répondit-il, par les syllabes longues et brèves dont les mots sont composés; par le rhythme, qui constitue une des plus essentielles parties de la musique et de la poésie.

Le rhythme, en général, est un mouvement successif et soumis à certaines proportions. Vous le distinguez dans le vol d'un

1 Voyez la note XXXIX à la fin du volume.

oiseau, dans les pulsations des artères, dans les pas d'un danseur, dans les périodes d'un discours. En poésie, c'est la durée relative des instans que l'on emploie à prononcer les syllabes d'un vers ; en musique, la durée relative des sons qui entrent dans la composition d'un chant.

Dans l'origine de la musique, son rhythme se modela exactement sur celui de la poésie. Vous savez que, dans notre langue, toute syllabe est brève ou longue. Il faut un instant pour prononcer une bréve, deux pour une longue. De la réunion de plusieurs syllabes longues ou brèves se forme le pied, et de la réunion de plusieurs pieds, la mesure du vers. Chaque pied a un mouvement, un rhythme divisé en deux temps, l'un pour le frappé, l'autre pour le levé.

Homère et les poètes ses contemporains employaient communément le vers héroïque, dont six pieds mesurent l'étendue, et contiennent chacun deux longues ou une longue suivie de deux brèves. Ainsi quatre instans syllabiques constituent la durée du pied, et vingt-quatre de ces instans la durée du vers.

On s'était dès-lors aperçu qu'un mouvement trop uniforme réglait la marche de cette espèce de vers ; que plusieurs mots expressifs et sonores en étaient bannis, parce qu'ils ne pouvaient s'assujétir à son rhythme ; que d'autres, pour y figurer, avaient besoin de s'appuyer sur un mot voisin. On essaya en conséquence d'introduire quelques nouveaux rhythmes dans la poésie. Le nombre en est depuis considérablement augmenté par les soins d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho, et de plusieurs autres poètes. On les classe aujourd'hui sous trois genres principaux.

Dans le premier le levé est égal au frappé ; c'est la mesure à deux temps égaux. Dans le second la durée du levé est double de celle du frappé ; c'est la mesure à deux temps inégaux ou à trois temps égaux. Dans la troisième le levé est à l'égard du frappé comme 3 est à 2, c'est-à-dire qu'en supposant les notes égales, il en faut trois pour un temps, et deux pour l'autre. On connaît un quatrième genre, où le rapport des temps est comme 3 à 4 ; mais on en fait rarement usage.

Outre cette différence dans les genres, il en résulte une plus grande encore tirée du nombre des syllabes affectées à chaque temps d'un rhythme. Ainsi, dans le premier genre, le levé et le frappé peuvent chacun être composés d'un instant syllabique ou d'une syllabe brève ; mais ils peuvent l'être aussi de

deux, de quatre, de six, et même de huit instans syllabiques; ce qui donne quelquefois pour la mesure entière une combinaison de syllabes longues et brèves qui équivaut à seize instans syllabiques. Dans le second genre, cette combinaison peut être de dix-huit de ces instans. Enfin, dans le troisième, un des temps peut recevoir depuis trois brèves jusqu'à quinze, et l'autre depuis une brève jusqu'à dix, ou leurs équivalens; de manière que la mesure entière, comprenant vingt-cinq instans syllabiques, excède d'un de ces instans la portée du vers épique, et peut embrasse jusqu'à dix huit syllabes longues ou brèves.

Si à la variété que jette dans le rhythme ce courant plus ou moins rapide d'instans syllabiques vous joignez celle qui provient du mélange et de l'entrelacement des rhythmes, et celle qui naît du goût du musicien, lorsque selon le caractère des passions qu'il veut exprimer, il presse ou ralentit la mesure, sans néanmoins en altérer les proportions, vous en conclurez que dans un concert, notre oreille doit être sans cesse agitée par des mouvemens subits qui la réveillent et l'étonnent.

Des lignes placées à la tête d'une pièce de musique en indiquent le rhythme; et le coryphée, du lieu le plus élevé de l'orchestre, l'annonce aux musiciens et aux danseurs attentifs à ses gestes. J'ai observé, lui dis-je, que les maîtres des chœurs battent la mesure tantôt avec la main, tantôt avec le pied. J'en ai vu même dont la chaussure était armée de fer; et je vous avoue que ces percussions bruyantes troublaient mon attention et mon plaisir. Philotime sourit, et continua.

Platon compare la poésie dépouillée du chant à un visage qui perd sa beauté en perdant la fleur de la jeunesse. Je comparerais le chant dénué du rhythme à des traits réguliers, mais sans âme et sans expression. C'est surtout par ce moyen que la musique excite les émotions qu'elle nous fait éprouver. Ici le musicien n'a, pour ainsi dire, que le mérite du choix; tous les rhythmes ont des propriétés inhérentes et distinctes. Que la trompette frappe à coups redoublés un rhythme vif, impétueux, vous croirez entendre les cris des combattans et ceux des vainqueurs; vous vous rappellerez nos chants belliqueux et nos danses guerrières. Que plusieurs voix transmettent à votre oreille des sons qui se succèdent avec lenteur d'une manière agréable, vous entrerez dans le recueillement. Si leurs chants contiennent les louanges des dieux, vous vous sentirez disposé

au respect qu'inspire leur présence ; et c'est ce qu'opère le rhythme, qui, dans nos cérémonies religieuses, dirige les hymnes et les danses.

Le caractère des rhythmes est déterminé au point que la transposition d'une syllabe suffit pour le changer. Nous admettons souvent dans la versification deux pieds, l'*iambe* et le *trochée*, également composés d'une longue et d'une brève, avec cette différence que l'*iambe* commence par une brève et le *trochée* par une longue. Celui-ci convient à la pesanteur d'une danse rustique, l'autre à la chaleur d'un dialogue animé. Comme à chaque pas l'*iambe* semble redoubler d'ardeur, et le *trochée* perdre de la sienne, c'est avec le premier que les auteurs satiriques poursuivent leurs ennemis ; avec le second que les dramatiques font quelquefois mouvoir les chœurs des vieillards sur la scène.

Il n'est point de mouvemens dans la nature et dans nos passions qui ne retrouvent dans les diverses espèces de rhythmes des mouvemens qui leur correspondent et qui deviennent leur image. Ces rapports sont tellement fixés, qu'un chant perd tous ses agrémens dès que sa marche est confuse, et que notre âme ne reçoit pas aux termes convenus la succession périodique des sensations qu'elle attend. Aussi les entrepreneurs de nos spectacles et de nos fêtes ne cessent-ils d'exercer les acteurs auxquels ils confient le soin de leur gloire. Je suis même persuadé que la musique doit une grande partie de ses succès à la beauté de l'exécution, et surtout à l'attention scrupuleuse avec laquelle les chœurs s'assujétissent aux mouvemens qu'on leur imprime.

Mais, ajouta Philotime, il est temps de finir cet entretien ; nous le reprendrons demain, si vous le jugez à propos : je passerai chez vous avant que de me rendre chez Apollodore.

SECOND ENTRETIEN.

Sur la partie morale de la musique.

Le lendemain je me levai au moment où les habitans de la campagne apportent des provisions au marché, et ceux de la ville se répandent tumultueusement dans les rues. Le ciel était calme et serein; une fraîcheur délicieuse pénétrait mes sens interdits. L'orient étincelait de feux, et toute la terre soupirait après la présence de cet astre qui semble tous les jours la reproduire. Frappé de ce spectacle, je ne m'étais point aperçu de l'arrivée de Philotime. Je vous ai surpris, me dit-il, dans une espèce de ravissement. Je ne cesse de l'éprouver, lui répondis-je, depuis que je suis en Grèce : l'extrême pureté de l'air qu'on y respire, et les vives couleurs dont les objets s'y parent à mes yeux, semblent ouvrir mon âme à de nouvelles sensations. Nous prîmes de là occasion de parler de l'influence du climat. Philotime attribuait à cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs : sensibilité, disait-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisirs et d'erreurs, et qui semble augmenter de jour en jour. Je croyais au contraire, repris-je, qu'elle commençait à s'affaiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois?

C'est, répondit-il, qu'elle était autrefois plus grossière; c'est que les nations étaientencore dans l'enfance. Si à des hommes dont la joie n'éclaterait que par des cris tumultueux, une voix accompagnée de quelque instrument faisait entendre une mélodie très-simple, mais assujétie à certaines règles, vous les verriez bientôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouvèrent les peuples de la Grèce avant la guerre de Troie. Amphion animait par ses chants les ouvriers qui construisaient la forteresse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis lorsqu'on a refait les murs de Messène; on publia que les murs de Thèbes s'étaient élevés au son de sa lyre. Orphée tirait de la sienne un petit nombre de sons agréables; on dit que les tigres déposaient leur fureur à ses pieds.

Je ne remonte pas à ces siècles reculés, repris-je; mais je vous cite les Lacédémoniens divisés entre eux, et tout à coup

réunies par les accords harmonieux de Terpandre; les Athéniens entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnait l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île; les mœurs des Arcadiens adoucies par la musique, et je ne sais combien d'autres faits qui n'auront point échappé à vos recherches.

Je les connais assez, me dit-il, pour vous assurer que le merveilleux disparaît dès qu'on les discute. Terpandre et Solon durent leurs succès plutôt à la poésie qu'à la musique, et peut-être encore moins à la poésie qu'à des circonstances particulières. Il fallait bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu'ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret obtenu par Solon, elle n'étonnera jamais ceux qui connaissent la légèreté des Athéniens.

L'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avaient contracté, dans un climat rigoureux et dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendait malheureux. Leurs premiers législateurs s'aperçurent de l'impression que le chant faisait sur leurs âmes. Ils les jugèrent susceptibles du bonheur, puisqu'ils étaient sensibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux et les héros du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics, des pompes solennelles, des danses de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces institutions, qui subsistent encore, rapprochèrent insensiblement ces hommes agrestes. Ils devinrent doux, humains, bienfaisans. Mais combien de causes contribuèrent à cette révolution! la poésie, le chant, la danse, des assemblées, des fêtes, des jeux; tous les moyens enfin qui, en les attirant par l'attrait du plaisir, pouvaient leur inspirer le goût des arts et l'esprit de société.

On dut s'attendre à des effets à peu près semblables tant que la musique, étroitement unie à la poésie, grave et décente comme elle, fut destinée à conserver l'intégrité des mœurs. Mais, depuis qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu l'auguste privilége d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. J'ai entendu plus d'une fois ces plaintes, lui dis-je; je les ai vu plus souvent traiter de chimériques. Les uns gémissent sur la corruption de la musique, les autres se félicitent de sa perfection. Vous avez encore des partisans de l'ancienne, vous en avez un plus grand nombre de la nouvelle. Autrefois les législateurs regar-

daient la musique comme une partie essentielle de l'éducation; les philosophes ne la regardent presque plus aujourd'hui que comme un amusement honnête. Comment se fait-il qu'un art qui a tant de pouvoir sur nos âmes devienne moins utile en devenant plus agréable?

Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, si vous comparez l'ancienne musique avec celle qui s'est introduite presque de nos jours. Simple dans son origine, plus riche et plus variée dans la suite, elle anima successivement les vers d'Hésiode, d'Homère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide et de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en empruntait les charmes, ou plutôt elle lui prêtait les siens; car toute son ambition était d'embellir sa compagne.

Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute sa force une image ou un sentiment. Elle excite en nous des émotions d'autant plus vives qu'elle fait seule retentir dans nos cœurs la voix de la nature. D'où vient que les malheureux trouvent avec tant de facilité le secret d'attendrir et de déchirer nos âmes? C'est que leurs accens et leurs cris sont le mot propre de la douleur. Dans la musique vocale, l'expression unique est l'espèce d'intonation qui convient à chaque parole, à chaque vers. Or, les anciens poètes, qui étaient tout à la fois musiciens, philosophes, législateurs, obligés de distribuer eux-mêmes dans leurs vers l'espèce de chant dont ces vers étaient susceptibles, ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles, la mélodie, le rhythme, ces trois puissans agens dont la musique se sert pour imiter, confiés à la même main, dirigeaient leurs efforts de manière que tout concourait également à l'unité de l'expression.

Ils connurent de bonne heure les genres diatonique, chromatique, enharmonique; et, après avoir démêlé leur caractère, ils assignèrent à chaque genre l'espèce de poésie qui lui était le mieux assortie. Ils employèrent nos trois principaux modes, et les appliquèrent par préférence aux trois espèces de sujets qu'ils étaient presque toujours obligés de traiter. Il fallait animer au combat une nation guerrière, ou l'entretenir de ses exploits; l'harmonie dorienne prêtait sa force et sa majesté. Il fallait, pour l'instruire dans la science du malheur, mettre sous ses yeux de grands exemples d'infortune; les élégies, les complaintes empruntèrent les tons perçans et pathétiques de l'har-

monie lydienne. Il fallait enfin la remplir de respect et de reconnaissance envers les dieux; la phrygienne[1] fut destinée aux cantiques sacrés.

La plupart de ces cantiques, appelée *nomes,* c'est-à-dire lois ou modèles, étaient divisés en plusieurs parties, et renfermaient une action. Comme on devait y reconnaître le caractère immuable de la divinité particulière qui en recevait l'hommage, on leur avait prescrit des règles dont on ne s'écartait presque jamais.

Le chant, rigoureusement asservi aux paroles, était soutenu par l'espèce d'instrument qui leur convenait le mieux. Cet instrument faisait entendre le même son que la voix; et lorsque la danse accompagnait le chant, elle peignait fidèlement aux yeux le sentiment ou l'image qu'il transmettait à l'oreille.

La lyre n'avait qu'un petit nombre de sons, et le chant que très-peu de variétés. La simplicité des moyens employés par la musique assurait le triomphe de la poésie; et la poésie, plus philosophique et plus instructive que l'histoire, parce qu'elle choisit de plus beaux modèles, traçait de grands caractères, et donnait de grandes leçons de courage, de prudence et d'honneur. Philotime s'interrompit en cet endroit pour me faire entendre quelques morceaux de cette ancienne musique, et surtout des airs d'un poète nommé Olympe, qui vivait il y a environ neuf siècles. Ils ne roulent que sur un petit nombre de cordes. ajouta-t-il, et cependant ils font en quelque façon le désespoir de nos compositeurs modernes [2].

L'art fit des progrès; il acquit plus de modes et de rhythmes; la lyre s'enrichit de cordes. Mais pendant long-temps les poètes ou rejetèrent ces nouveautés, ou n'en usèrent que sobrement, toujours attachés à leurs anciens principes, et surtout extrêmement attentifs à ne pas s'écarter de la décence et de la dignité qui caractérisaient la musique.

A ces deux qualités si essentielles aux beaux-arts, quand ils ne bornent pas leurs effets aux plaisirs des sens, la première tient à l'ordre, la seconde à la beauté. C'est la décence ou convenance qui établit une juste proportion entre le style et le sujet qu'on traite; qui fait que chaque objet, chaque idée, chaque pas-

1 Voyez la note XL à la fin du volume.

2 Voyez la note XLI à la fin du volume.

sion a sa couleur, son ton, son mouvement; qui en conséquence rejette comme des défauts les beautés déplacées, et ne permet jamais que des ornemens distribués au hasard nuisent à l'intérêt principal. Comme la dignité tient à l'élévation des idées et des sentimens, le poète qui en porte l'empreinte dans son âme ne s'abandonne pas à des imitations serviles. Ses conceptions sont hautes, et son langage est celui d'un médiateur qui doit parler aux dieux et instruire les hommes.

Telle était la double fonction dont les premiers poètes furent si jaloux de s'acquitter. Leurs hymnes inspiraient la piété, leurs poèmes le désir de la gloire, leurs élégies la fermeté dans les revers. Des chants faciles, nobles, expressifs, fixaient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes, et la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisait avec plaisir l'amour du devoir et l'idée de la vraie beauté.

Il me semble, dis-je alors à Philotime, qu'une musique si sévère n'était guère propre à exciter les passions. Vous pensez donc, reprit-il en souriant, que les passions des Grecs n'étaient pas assez actives. La nation était fière et sensible; en lui donnant de trop fortes émotions, on risquait de pousser trop loin ses vices et ses vertus. Ce fut aussi une vue profonde dans ses législateurs d'avoir fait servir la musique à modérer son ardeur dans le sein des plaisirs ou sur le chemin de la victoire. Pourquoi, dès les siècles les plus reculés, admit-on dans les repas l'usage de chanter les dieux et les héros, si ce n'est pour prévenir les excès du vin, alors d'autant plus funestes, que les âmes étaient plus portées à la violence? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi les soldats un certain nombre de joueurs de flûte, et les font-ils marcher à l'ennemi au son de cet instrument, plutôt qu'au bruit éclatant de la trompette? n'est-ce pas pour suspendre le courage impétueux des jeunes Spartiates et les obliger à garder leurs rangs?

Ne soyez donc point étonné qu'avant même l'établissement de la philosophie, les états les mieux policés aient veillé avec tant de soin à l'immutabilité de la saine musique, et que, depuis, les hommes les plus sages, convaincus de la nécessité de calmer plutôt que d'exciter nos passions, aient reconnu que la musique, dirigée par la philosophie, est un des plus beaux présens du ciel, une des plus belles institutions des hommes.

Elle ne sert aujourd'hui qu'à nos plaisirs. Vous avez pu en-

trevoir que, sur la fin de son règne, elle était menacée d'une corruption prochaine, puisqu'elle acquérait de nouvelles richesses. Polymneste, tendant ou relâchant à son gré les cordes de la lyre, avait introduit des accords inconnus jusqu'à lui. Quelques musiciens s'étaient exercés à composer pour la flûte des airs dénués de paroles : bientôt après on vit, dans les jeux pythiques, des combats où l'on n'entendait que le son de ces instrumens ; enfin les poètes, et surtout les auteurs de cette poésie hardie et turbulente connue sous le nom de *dithyrambique*, tourmentaient à la fois la langue, la mélodie et le rhythme, pour les plier à leur fol enthousiasme. Cependant l'ancien goût prédominait encore. Pindare, Pratinas, Lamprus, d'autres lyriques célèbres, le soutinrent dans sa décadence. Le premier florissait lors de l'expédition de Xerxès, il y a cent vingt ans environ. Il vécut assez de temps pour être le témoin de la révolution préparée par les innovations de ses prédécesseurs, favorisées par l'esprit d'indépendance que nous avaient inspiré nos victoires sur les Perses. Ce qui l'accéléra le plus, ce fut la passion effrénée que l'on prit tout à coup pour la musique instrumentale et pour la poésie dithyrambique. La première nous apprit à nous passer des paroles, la seconde à les étouffer sous des ornemens étrangers.

La musique, jusqu'alors soumise à la poésie, en secoua le joug avec l'audace d'un esclave révolté ; les musiciens ne songèrent plus qu'à se signaler par des découvertes. Plus ils multipliaient les procédés de l'art, plus ils s'écartaient de la nature. La lyre et la cithare firent entendre un plus grand nombre de sons. On confondit les propriétés des genres, des modes, des voix et des instrumens. Les chants assignés auparavant aux diverses espèces de poésie, furent appliqués sans choix à chacune en particulier. On vit éclore des accords inconnus, des modulations inusitées, des inflexions de voix souvent dépourvues d'harmonie. La loi fondamentale et précieuse du rhythme fut ouvertement violée, et la même syllabe fut affectée de plusieurs sons ; bizarrerie qui devrait être aussi révoltante dans la musique qu'elle le serait dans la déclamation.

A l'aspect de tant de changemens rapides, Anaxilas disait, il n'y a pas long-temps dans une de ses comédies, que la musique, ainsi que la Libye, produisait tous les ans quelque nouveau monstre.

Les principaux auteurs de ces innovations ont vécu dans le siècle dernier, ou vivent encore parmi nous ; comme s'il était

de la destinée de la musique de perdre son influence sur les mœurs dans le temps où l'on parle le plus de philosophie et de morale ! Plusieurs d'entre eux avaient beaucoup d'esprit et de grands talens. Je nommerai Mélanippide, Cinésias, Phrynis, Polyidès, si célèbre par sa tragédie d'Iphigénie; Timothée de Milet, qui s'est exercé dans tous les genres de poésie, et qui jouit encore de sa gloire dans un âge très-avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. La crainte de passer pour novateur l'avait d'abord arrêté : il mêla dans ses premières compositions de vieux airs, pour tromper la vigilance des magistrats, et ne pas trop choquer le goût qui régnait alors ; mais bientôt, enhardi par le succès, il ne garda plus de mesures.

Outre la licence dont je viens de parler, des musiciens inquiets veulent arracher de nouveau sons au tétracorde. Les uns s'efforcent d'insérer dans le chant une suite de quarts de tons ; ils fatiguent des cordes, redoublent les coups d'archet, approchent l'oreille pour surprendre au passage une nuance de sons qu'ils regardent comme le plus petit intervalle commensurable. La même expérience en affermit d'autres dans une opinion diamétralement opposée. On se partage sur la nature du son, sur les accords dont il veut faire usage, sur les formes introduites dans le chant, sur les talens et les ouvrages de chaque chef de parti. Épigonus, Érastoclès, Pythagore de Zacynthe, Agénor de Mytilène, Antigénide, Dorion, Timothée, ont des disciples qui en viennent tous les jours aux mains, et qui ne se réunissent que dans leur souverain mépris pour la musique ancienne, qu'ils traitent de surannée.

Savez-vous qui a le plus contribué à nous inspirer ce mépris? ce sont les Ioniens, c'est ce peuple qui n'a pu défendre sa liberté contre les Perses, et qui, dans un pays fertile et sous le plus beau ciel du monde, se console de cette perte dans le sein des arts et de la volupté. Sa musique légère, brillante, parée de grâces, se ressent en même temps de la mollesse qu'on respire dans ce climat fortuné. Nous eûmes quelque peine à nous accoutumer à ces accens. Un de ces Ioniens, Timothée, dont je vous ai parlé, fut d'abord sifflé sur notre théâtre : mais Euripide, qui connaissait le génie de sa nation, lui prédit qu'il régnerait bientôt sur la scène ; et c'est ce qui est arrivé. Enorgueilli de ses succès, il se rendit chez les Lacédémoniens, avec sa cithare de onze cordes et ses chants efféminés. Ils avaient déjà réprimé deux fois l'au-

dace des nouveaux musiciens. Aujourd'hui même, dans les pièces que l'on présente au concours, ils exigent que la modulation exécutée sur un instrument à sept cordes ne roule que sur un ou deux modes. Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée! Quelle fut la sienne à la lecture d'un décret émané des rois et des éphores! On l'accusait d'avoir, par l'indécence, la variété et la mollesse de ses chants, blessé la majesté de l'ancienne musique, et entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. On lui prescrivait de retrancher quatre cordes de sa lyre, en ajoutant qu'un tel exemple devrait à jamais écarter les nouveautés qui donnent atteinte à la sévérité des mœurs. Il faut observer que le décret est à peu près du temps où les Lacédémoniens remportèrent à Ægos-Potamos cette célèbre victoire qui les rendit maîtres d'Athènes.

Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires décident du sort de la musique; ils remplissent le théâtre, assistent aux combats de musique, et se constituent les arbitres du goût. Comme il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie, enluminée, fougueuse, plus elle excita leurs transports. Des philosophes eurent beau s'écrier qu'adopter de pareilles innovations, c'était ébranler les fondemens de l'Etat [1]; en vain les auteurs dramatiques percèrent de mille traits ceux qui cherchaient à les introduire: comme ils n'avaient point de décrets à lancer en faveur de l'ancienne musique, les charmes de son ennemi ont fini par tout subjuguer. L'une et l'autre ont eu le même sort que la vertu et la volupté quand elles entrent en concurrence.

Parlez de bonne foi, dis-je alors à Philotime, n'avez-vous pas quelquefois éprouvé la séduction générale? Très-souvent, répondit-il. Je conviens que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses richesses et ses agrémens; mais je soutiens qu'elle n'a pas d'objet moral. J'estime dans les productions des anciens un poète qui me fait aimer mes devoirs; j'admire dans celle des modernes un musicien qui me procure du plaisir. Et ne pensez-vous pas, repris-je avec chaleur, qu'on doit juger de la musique par le plaisir qu'on en retire?

Non, sans doute, répliqua-t-il, si ce plaisir est nuisible, ou s'il en remplace d'autres moins vifs, mais plus utiles. Vous êtes

1 Voyez la note XLII à la fin du volume.

jeune, et vous avez besoin d'émotions fortes et fréquentes. Cependant, comme vous rougiriez de vous y livrer si elles n'étaient pas conformes à l'ordre, il est visible que vous devez soumettre à l'examen de la raison vos plaisirs et vos peines avant que d'en faire la règle de vos jugemens et de votre conduite.

Je crois devoir établir ce principe : un objet n'est digne de notre empressement que lorsque, au-delà des agrémens qui le parent à nos yeux, il renferme en lui une bonté, une utilité réelle. Ainsi la nature, qui veut nous conduire à ses fins par l'attrait du plaisir, et qui jamais ne borna la sublimité de ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les alimens une douceur qui nous attire, et une vertu qui opère la conservation de notre espèce. Ici le plaisir est un premier effet, et devient un moyen pour lier la cause à un second effet plus noble que le premier : il peut arriver que, la nourriture étant également saine, et le plaisir également vif, l'effet ultérieur soit nuisible : enfin, si certains alimens propres à flatter le goût ne produisaient ni bien ni mal, le plaisir serait passager et n'aurait aucune suite. Il résulte de là que c'est moins par le premier effet que par le second qu'il faut décider si nos plaisirs sont utiles, funestes ou indifférens.

Appliquons ce principe. L'imitation, que les arts ont pour objet, nous affecte de diverses manières; tel est son premier effet. Il en existe quelquefois un second plus essentiel, souvent ignoré du spectateur et de l'artiste lui-même : elle modifie l'âme au point de la plier insensiblement à des habitudes qui l'embellissent ou la défigurent. Si vous n'avez jamais réfléchi sur l'immense pouvoir de l'imitation, considérez jusqu'à quelle profondeur deux de nos sens, l'ouïe et la vue, transmettent à notre âme les impressions qu'ils reçoivent; avec quelle facilité un enfant entouré d'esclaves copie leurs discours et leurs gestes; s'approprie leurs inclinations et leurs bassesses.

Quoique la peinture n'ait pas, à beaucoup près, la même force que la réalité, il n'en est pas moins vrai que ses tableaux sont des scènes où j'assiste; ses images, des exemples qui s'offrent à mes yeux. La plupart des spectateurs n'y cherchent que la fidélité de l'imitation et l'attrait d'une sensation passagère; mais les philosophes y découvrent souvent à travers les prestiges de l'art le germe d'un poison caché. Il semble, à les entendre, que nos vertus sont si pures ou si faibles que le moindre souffle de

la contagion peut les flétrir ou les détruire. Aussi, en permettant aux jeunes gens de contempler à loisir les tableaux de Denys, les exhortent-ils à ne pas arrêter leurs regards sur ceux de Pauson, à les ramener fréquemment sur ceux de Polygnote. Le premier a peint les hommes tels que nous les voyons : son imitation est fidèle, agréable à la vue, sans danger, sans utilité pour les mœurs. Le second, en donnant à ses personnages des caractères et des fonctions ignobles, a dégradé l'homme ; il l'a peint plus petit qu'il n'est : ses images ôtent à l'héroïsme son éclat, à la vertu sa dignité. Polygnote, en représentant les hommes plus grands et plus vertueux que nature, élève nos pensées et nos sentimens vers des modèles sublimes, et laisse fortement empreinte dans nos âmes l'idée de la beauté morale avec l'amour de la décence et de l'ordre.

Les impressions de la musique sont plus immédiates, plus profondes et plus durables que celles de la peinture ; mais ces imitations, rarement d'accord avec nos vrais besoins, ne sont presque plus instructives. Et en effet, quelle leçon me donne ce joueur de flûte lorsqu'il contrefait sur le théâtre le chant du rossignol, et dans nos jeux le sifflement du serpent ; lorsque, dans un morceau d'exécution, il vient heurter mon oreille d'une multitude de sons rapidement accumulés l'un sur l'autre ? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifiait, et pendant que la plupart des spectateurs applaudissaient avec transport aux hardiesses du musicien, le taxer d'ignorance et d'ostentation : de l'une, parce qu'il n'avait aucune notion de la vraie beauté ; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnait que la vaine gloire de vaincre une difficulté [1]

Quel effet encore peuvent opérer des paroles qui, traînées à la suite du chant, brisées dans leur tissu, contrariées dans leur marche, ne peuvent partager l'attention que les inflexions et les agrémens de la voix fixent uniquement sur la mélodie ? Je parle surtout de la musique qu'on entend au théâtre et dans nos jeux ; car, dans plusieurs de nos cérémonies religieuses, elle conserve encore son ancien caractère.

En ce moment, des chants mélodieux frappèrent nos oreilles. On célébrait ce jour-là une fête en l'honneur de Thésée. Des chœurs composés de la plus brillante jeunesse d'Athènes se rendaient au

1 Voyez la note XLIII à la fin du volume.

temple de ce héros. Ils rappelaient sa victoire sur le Minotaure, son arrivée dans cette ville, et le retour des jeunes Athéniens dont il avait brisé les fers. Après avoir écouté avec attention, je dis à Philotime : Je ne sais si c'est la poésie, le chant, la précision du rhythme, l'intérêt du sujet, ou la beauté ravissante des voix, que j'admire le plus; mais il me semble que cette musique remplit, élève mon âme. C'est, reprit vivement Philotime, qu'au lieu de s'amuser à remuer nos petites passions, elle va réveiller jusqu'au fond de nos cœurs les sentimens le plus honorables à l'homme, les plus utiles à la société, le courage, la reconnaissance, le dévouement à la patrie; c'est que, de son heureux assortiment avec la poésie, le rhythme et tous les moyens dont vous venez de parler, elle reçoit un caractère imposant de grandeur et de noblesse, qu'un tel caractère ne manque jamais son effet, et qu'il attache d'autant plus ceux qui sont faits pour le saisir, qu'il leur donne une plus haute opinion d'eux-mêmes. Et voilà ce qui justifie la doctrine de Platon. Il désirerait que les arts, les jeux, les spectacles, tous les objets extérieurs, s'il était possible, nous entourassent de tableaux qui fixeraient sans cesse nos regards sur la véritable beauté. L'habitude de la contempler deviendrait pour nous une sorte d'instinct, et notre âme serait contrainte de diriger ses efforts suivant l'ordre et l'harmonie qui brillent dans ce divin modèle.

Ah ! que nos artistes sont éloignés d'atteindre à la hauteur de ces idées! Peu satisfaits d'avoir anéanti les propriétés affectées aux différentes parties de la musique, ils violent encore les règles des convenances les plus communes. Déjà la danse, soumise à leurs caprices, devient tumultueuse, impétueuse, quand elle devrait être grave et décente; déjà on insère dans les entr'actes de nos tragédies des fragmens de poésie et de musique étrangers à la pièce, et les chœurs ne se lient plus à l'action.

Je ne dis pas que de pareils désordres soient la cause de notre corruption; mais ils l'entretiennent et la fortifient. Ceux qui les regardent comme indifférens ne savent pas qu'on maintient la règle autant par les rites et les manières que par les principes, que les mœurs ont leurs formes comme les lois, et que le mépris des formes détruit peu à peu tous les liens qui unissent les hommes.

On doit reprocher encore à la musique actuelle cette douce

mollesse, ces sons enchanteurs qui transportent la multitude, et dont l'expression, n'ayant pas d'objet déterminé, est toujours interprétée en faveur de la passion dominante. Leur unique effet est d'énerver de plus en plus une nation où les âmes sans vigueur, sans caractère ne sont distinguées que par les différens degrés de leur pusillanimité.

Mais, dis-je à Philotime, puisque l'ancienne musique a de si grands avantages, et la moderne de si grands agrémens, pourquoi n'a-t-on pas essayé de les concilier? Je connais un musicien nommé Télésias, me répondit-il, qui en forma le projet il y a quelques années. Dans sa jeunesse il s'était nourri des beautés sévères qui règnent dans les ouvrages de Pindare et de quelques autres poètes lyriques. Depuis, entraîné par les productions de Philoxène, de Timothée et des poètes modernes, il voulut rapprocher ces différentes manières. Mais, malgré ses efforts, il retombait toujours dans celle de ses premiers maîtres, et ne tira d'autre fruit de ses veilles que de mécontenter les deux parties.

Non, la musique ne se relevera plus de sa chute. Il faudrait changer nos idées, et nous rendre nos vertus. Or, il est plus difficile de réformer une nation que de la policer. Nous n'avons plus de mœurs, ajouta-t-il, nous aurons des plaisirs. L'ancienne musique convenait aux Athéniens vainqueurs à Marathon; la nouvelle convient à des Athéniens vaincus à Ægos-Potamos.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire, lui dis-je : pourquoi apprendre à votre élève un art si funeste? à quoi sert-il en effet? — A quoi il sert! reprit-il en riant; de hochet aux enfans de tout âge, pour les empêcher de briser les meubles de la maison. Il occupe ceux dont l'oisiveté serait à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils trainent avec eux, ne savent à quoi dépenser leur vie.

Lysis apprendra la musique, parce que, destiné à remplir les premières places de la république, il doit se mettre en état de donner son avis sur les pièces que l'on présente au concours, soit au théâtre, soit aux combats de musique. Il connaîtra toutes les espèces d'harmonie, et n'accordera son estime qu'à celles qui pourront influer sur ses mœurs. Car, malgré sa dépravation, la musique peut nous donner encore quelques leçons utiles. Ces procédés pénibles, ces chants de difficile exécution, qu'on se

contentait d'admirer autrefois dans nos spectacles, et dans lesquels on exerce si laborieusement aujourd'hui les enfans, ne fatigueront jamais mon élève. Je mettrai quelques instrumens entre ses mains, à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs s'il en a, le délasse de ses travaux au lieu de les augmenter, et modère ses passions s'il est trop sensible. Je veux enfin qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux : que la musique nous appelle au plaisir, la philosophie à la vertu; mais que c'est par le plaisir et par la vertu que la nature nous invite au bonheur.

CHAPITRE XXVIII.

Suite des mœurs des Athéniens.

J'ai dit plus haut[1] qu'en certaines heures de la journée les Athéniens s'assemblaient dans la place publique ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendais souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville, qui se promenait à grands pas. Sa vanité ne pouvait être égalée que par sa haine contre la démocratie; de tous les vers d'Homère il n'avait retenu que cette sentence : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venait de recevoir une légère insulte. Non, disait-il en fureur : il faut que cet *homme* ou moi abandonnions la ville; car aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir. Si je siége à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi. Nos orateurs sont vendus à ce peuple qui tous les jours met à la tête

1 Voyez le chapitre XX de cet ouvrage.

de ses affaires des gens que je ne voudrais pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il était question d'élire un général : je me lève ; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée, je montre mes blessures ; et l'on choisit un homme sans expérience et sans talent. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homère avait bien plus de raison : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repoussait fièrement ceux qu'il trouvait sur ses pas, refusait le salut presque à tout le monde; et s'il permettait à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'était pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avait rendus.

Dans ce moment un des amis s'approcha de lui : Eh bien! s'écria t-il, dira-t-on encore que je suis un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur? Je viens de gagner mon procès, tout d'une voix à la vérité ; mais mon avocat n'avait-il pas oublié dans son plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause? Ma femme accoucha hier d'un fils; et l'on m'en félicite, comme si cette augmentation de famille n'apportait pas une diminution réelle dans mon bien! Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses esclaves. Je m'en rapporte à son estimation : savez-vous ce qu'il fait? il me le donne à un prix fort au dessous de la mienne. Sans doute cet esclave a quelque vice caché. Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes ; et je parcourus les différens cercles que je voyais autour de la place. Ils étaient composés de gens de tout âge et de tout état. Des tentes les garantissaient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien nommé Philandre. Son parasite Criton cherchait à l'intéresser par des flatteries outrées, à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposait silence, il applaudissait avec transport quand Philandre parlait, et mettait un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater quand il échappait à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disait-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous : hier, dans le Portique, on ne tarissait point sur vos louanges : il fut question du plus honnête homme de la ville ; nous étions plus de trente ; tous les suffrages se réunirent en votre faveur. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe si brillante, et suivi de trois esclaves, n'est-ce pas Apollodore,

fils de Passion, ce riche banquier? C'est lui même, répondit le parasite. Son faste est révoltant, et il ne se souvient plus que son père avait été esclave. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui la tête levée? Son père s'appelait d'abord Sosie, répondit Criton; et comme il avait été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate [1]. Il fut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa mère est de Thrace, et sans doute d'une illustre origine; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné ont autant de prétentions à la naissance que de facilité dans les mœurs. Le fils est un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Thersite, qui causent ensemble à quatre pas de nous. Le premier est si avare, que, même en hiver, sa femme ne peut se baigner qu'à l'eau froide; le second si variable, qu'il représente vingt hommes dans un même jour; le troisième si vain, qu'il n'a jamais eu de complice dans les louanges qu'il se donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-même.

Pendant que je me tournais pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empressé. Savez-vous la nouvelle? me dit-il. — Non, répondis-je. — Quoi! vous l'ignorez? Je suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il est prisonnier; il est mort. — Comment! est-il possible? — Rien n'est si certain. Je viens de rencontrer deux de nos archontes; j'ai vu la joie peinte sur leur visage. Cependant n'en dites rien, et surtout ne me citez pas. Il me quitte aussitôt pour communiquer ce secret à tout le monde.

Cet homme passe sa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui était assis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choses qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup; et il me fit l'éloge de sa femme. Hier, je ne pus pas souper avec elle, j'étais prié chez un de mes amis; et il me fit la description du repas. Je me retirai chez moi assez content; mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète; et il me raconta son rêve. Ensuite il me dit pesamment que la ville fourmillait d'étrangers; que les hommes d'aujourd'hui ne valaient pas ceux d'autrefois; que les denrées étaient à bas prix; qu'on pourrait espérer une bonne

1 Sosie est le nom d'un esclave, Sosistrate celui d'un homme libre. Stratia signifie armée.

récolte s'il venait à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi, me dit un Athénien qui survint tout à coup, et que je cherchais depuis long-temps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote? Un grand parleur s'empara de lui, et le fatiguait par des récits étranges. Eh bien! lui disait-il, n'êtes-vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avais une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais de quoi il s'agit; je pourrais vous le raconter au long; continuez; n'omettez aucune circonstance; fort bien; vous y êtes; c'est cela même. Voyez combien il était nécessaire d'en conférer ensemble! A la fin je l'avertis qu'il ne cessait de m'interrompre. Je le sais, répondit-il, mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans réflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche; témoin le discours que je fis dernièrement à l'assemblée : vous n'y étiez pas, je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote : mais il me suivit, toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignait de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écriait : Lorsque dans l'assemblée générale je parle des choses divines, et que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi comme d'un fou; cependant l'événement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux qui ont des lumières supérieures aux vôtres.

Il allait continuer, lorsque nous vîmes paraître Diogène. Il arrivait de Lacédémone. « D'où venez-vous? lui demanda quelqu'un. — De l'appartement des hommes à celui des femmes, » répondit-il. « Y avait-il beaucoup de monde aux jeux olympiques? lui dit un autre. — Beaucoup de spectateurs et peu d'hommes. » Ces réponses furent applaudies, et à l'instant il se vit entouré d'une foule d'Athéniens qui cherchaient à tirer de lui quelque repartie. « Pourquoi, lui disait celui-ci, mangez-vous dans le marché? — C'est que j'ai faim dans le marché. » Un autre lui fit cette question : Comment puis-je me venger de mon ennemi? — En devenant plus vertueux. » « Diogène, lui dit un

troisième, on vous donne bien des ridicules. — Mais je ne les reçois pas. » Un étranger, né à Mynde, voulut savoir comment il avait trouvé cette ville. « J'ai conseillé aux habitans, répondit-il, d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuie. » C'est qu'en effet cette ville, qui est très-petite, a de très-grandes portes. Le parasite Criton, étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appelait chien. — « Parce que je caresse ceux qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie contre ceux dont j'essuie des refus, que je mords les méchans. Et quel est, reprit le parasite, l'animal le plus dangereux? — Parmi les animaux sauvages, les calomniateurs; parmi les domestiques, le flatteur. »

A ces mots les assistans firent des éclats de rire; le parasite disparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. « Diogène, d'où êtes-vous? lui dit quelqu'un. Je suis citoyen de l'univers, répondit-il. Eh non, reprit un autre, il est de Synope; les habitans l'ont condamné à sortir de leur ville. — Et moi je les ai condamnés à y rester. » Un jeune homme d'une jolie figure s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis de même âge que lui. Diogène dit au second : « Courage, mon enfant! voilà les couleurs de la vertu. » Et s'adressant au premier : « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire? « Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet : Eh bien! reprit-il sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose; c'est que j'ai besoin d'un casque. Quel fruit, lui demanda-t-on tout de suite, avez-vous retiré de votre philosophie? — Vous le voyez, d'être préparé à tous les événemens. »

Dans ce moment Diogène, sans vouloir quitter sa place, recevait sur sa tête de l'eau qui tombait du haut d'une maison; comme quelques uns des assistans paraissaient le plaindre, Platon, qui passait par hasard, leur dit : « Voulez-vous que votre pitié lui soit utile, faites semblant de ne le pas voir. »

Je trouvai un jour au portique de Jupiter quelques Athéniens qui agitaient des questions de philosophie. Non, disait tristement un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne sont que dans un état de guerre ou de ruine; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux et sur la terre, n'ont reçu la force ou la ruse que pour se poursuivre et se détruire. J'égorge et je dévore

moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux plus rians, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux et le reflux des générations ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que tels individus paraissent ou disparaissent? La terre est une scène qui change à tous momens de décoration. Ne se couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits? Les atomes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, et je revivrai sous une autre forme.

Hélas! dit un troisième, le degré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse, dont nous sommes affectés, n'influe que trop sur nos jugemens. Malade, je ne vois dans la nature qu'un système de destruction; en santé, qu'un système de reproduction.

Elle est l'un et l'autre, répondit un quatrième. Quand l'univers sortit du chaos, les êtres intelligens durent se flatter que la sagesse suprême daignerait leur dévoiler le motif de leur existence; mais elle renferma son secret dans son sein; et, adressant la parole aux causes secondes, elle ne prononça que ces deux mots: Détruisez, reproduisez. Ces mots ont fixé pour jamais la destinée du monde.

Je ne sais pas, reprit le premier, si c'est pour se jouer ou pour un dessein sérieux que les dieux vous ont formés; mais je sais que le plus grand des malheurs est de naître, le plus grand des bonheurs de mourir. La vie, disait Pindare, n'est que le rêve d'une ombre, image sublime, et qui d'un seul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, disait Socrate, ne doit être que la méditation de la mort; paradoxe étrange de supposer qu'on nous oblige de vivre pour nous apprendre à mourir.

L'homme naît, vit et meurt dans un même instant; et dans cet instant si fugitif, quelle complication de souffrances! son entrée dans la vie s'annonce par des cris et par des pleurs; dans l'enfance et dans l'adolescence, des maîtres qui le tyrannisent, des devoirs qui l'accablent: vient ensuite une succession effrayante de travaux pénibles, de soins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute espèce: et tout cela se termine par une vieillesse qui le fait mépriser et un tombeau qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne sont que l'échange de ses vices ; il ne se soustrait à l'un que pour obéir à l'autre. S'il néglige son expérience c'est un enfant qui commence tous les jours à naître ; s'il la consulte, c'est un vieillard qui se plaint d'avoir trop vécu.

Il avait par dessus les animaux deux insignes avantages : la prévoyance et l'espérance. Qu'a fait la nature ? elle les a cruellement empoisonnées par la crainte.

Quel vide dans tout ce qu'il fait ! que de variétés et d'inconséquences dans ses penchans et dans ses projets ! Je vous le demande, qu'est-ce que l'homme ?

Je vais vous le dire, répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de dessous sa robe une petite figure de bois ou de carton, dont les membres obéissaient à des fils qu'il tendait et relâchait à son gré. Ces fils, dit-il, sont les passions qui nous entraînent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre ; voilà tout ce que j'en sais. Et il sortit.

Notre vie, disait un disciple de Platon, est tout à la fois une comédie et une tragédie : sous le premier aspect, elle ne pouvait avoir d'autre nœud que notre folie ; sous le second, d'autre dénouement que la mort ; et, comme elle participe de la nature de ces deux drames, elle est mêlée de plaisirs et de douleurs.

La conversation variait sans cesse. L'un niait l'existence du mouvement ; l'autre celle des objets qui nous entourent. Tout au dehors de nous, disait-on, n'est que prestige et mensonge ; au dedans qu'erreur et illusion. Nos sens, nos passions, notre raison, nous égarent : des sciences, ou plutôt de vaines opinions, nous arrachent au repos de l'ignorance pour nous livrer au tourment de l'incertitude ; et les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes, dis-je, s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils découvriront enfin le secret de ces mystères qui les tourmentent ? Et savez-vous ce qui arrive ? me répondit-on. Quand ce secret est sur le point d'être enlevé, la nature est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie. Un déluge, un incendie, détruit les nations avec les monumens de leur intelligence et de leur vanité. Ces fléaux terribles ont souvent bouleversé notre globe ; le flambeau des sciences s'est plus d'une fois éteint et rallumé. A chaque révolution quelques individus

épargnés par hasard renouent le fil des générations; et voilà une nouvelle race de malheureux laborieusement occupés pendant une longue suite de siècles à se former en société, à se donner des lois, à inventer les arts et à perfectionner ses connaissances, jusqu'à ce qu'une autre catastrophe l'engloutisse dans l'abîme de l'oubli.

Il n'était pas en mon pouvoir de soutenir plus long-temps une conversation si étrange et si nouvelle pour moi. Je sortis avec précipitation du Portique; et, sans savoir où porter mes pas, je me rendis sur les bords de l'Ilissus. Les pensées les plus tristes, les sentimens les plus douloureux, agitaient mon âme avec violence. C'était donc pour acquérir des lumières si odieuses que j'avais quitté mon pays et mes parens! Tous les efforts de l'esprit humain ne servent donc qu'à montrer que nous sommes les plus misérables des êtres! Mais d'où vient qu'ils existent, d'où vient qu'ils périssent ces êtres? Que signifient ces changemens périodiques qu'on amène éternellement sur le théâtre du monde? A qui destine-t-on un spectacle si terrible? est-ce aux dieux, qui n'en ont aucun besoin? est-ce aux hommes, qui en sont les victimes? Et moi-même, sur ce théâtre, pourquoi m'a-t-on forcé de prendre un rôle? pourquoi me tirer du néant sans mon aveu, et me rendre malheureux sans me demander si je consentais à l'être? J'interroge les cieux, la terre, l'univers entier. Que pourraient-ils répondre? ils exécutent en silence des ordres dont ils ignorent les motifs. J'interroge les sages. Les cruels! ils m'ont répondu. Ils m'ont appris à me connaître; ils m'ont dépouillé de tous les droits que j'avais à mon estime; et déjà je suis injuste envers les dieux, et bientôt peut-être je serai barbare envers les hommes.

Jusqu'à quel point d'activité et d'exaltation se porte une imagination fortement ébranlée! D'un coup d'œil j'avais parcouru toutes les conséquences de ces fatales opinions. Les moindres apparences étaient devenues pour moi des réalités, les moindres craintes des supplices. Mes idées, semblables à des fantômes effrayans, se poussaient et se repoussaient dans mon esprit comme les flots d'une mer agitée par une horrible tempête.

Au milieu de cet orage, je m'étais jeté sans m'en apercevoir au pied d'un platane, sous lequel Socrate venait quelquefois s'entretenir avec ses disciples. Le souvenir de cet homme si sage et si heureux ne servit qu'à augmenter mon délire. Je l'invo-

quais à haute voix, j'arrosais de mes pleurs le lieu où il s'était assis, lorsque j'aperçus au loin Phocus, fils de Phocion, et Ctésippe, fils de Chabrias, accompagnés de quelques jeunes gens avec qui j'avais des liaisons. Je n'eus que le temps de reprendre l'usage de mes sens; ils s'approchèrent et me forcèrent de les suivre.

Nous allâmes à la place publique; on nous montra des épigrammes et des chansons contre ceux qui étaient à la tête des affaires, et l'on décida que le meilleur des gouvernemens était celui de Lacédémone. Nous nous rendîmes au théâtre; on y jouait des pièces nouvelles, que nous sifflâmes et qui réussirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous soupâmes avec des chanteuses et des joueuses de flûte. J'oubliai le Portique, le platane et Socrate; je m'abandonnai sans réserve au plaisir et à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passans.

A mon réveil la paix régnait dans mon âme, et je reconnus aisément le principe des terreurs qui m'avaient agité la veille. N'étant pas encore aguerri contre les incertitudes du savoir, ma peur avait été celle d'un enfant qui se trouve pour la première fois dans les ténèbres. Je résolus dès ce moment de fixer mes idées à l'égard des opinions qu'on avait traitées dans le Portique, de fréquenter la bibliothèque d'un Athénien de mes amis, et de profiter de cette occasion pour connaître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

CHAPITRE XXIX.

Bibliothèque d'un Athénien, classe de philosophie.

Pisistrate s'était fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avait rendue publique, et qui fut ensuite enlevée par Xerxès et transportée en Perse. De mon temps plusieurs Athéniens avaient des collections de livres. La plus considérable appartenait à Euclide; il l'avait reçue de ses pères; il méritait de la posséder, puisqu'il en connaissait le prix.

En y entrant, je frisonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvais au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivaient, ils respiraient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentait mon respect; l'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai · Hélas! que de connaissances refusées aux Scythes! Dans la suite j'ai dit plus d'une fois : Que de connaissances inutiles aux hommes!

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton, les différentes espèces de toile, furent successivement employées; on a fait depuis usage du papier tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Égypte ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau; et pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages[1].

Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; et d'autres particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène me disait un jour que pour se former le style il avait huit

1 Voyez les manuscrits d'Herculanum.

fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide. Par là les exemplaires se multiplient; mais, à cause des frais de copie[1], ils ne sont jamais fort communs, et c'est ce qui fait que les lumières se répandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare lorsqu'il paraît dans un pays éloigné, et lorsqu'il traite de matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenait en Italie, obtenir avec beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie, et donner cent mines[2] de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, et quelquefois même dans les colonies grecques établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit sans cesse de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontait qu'au siècle de Solon, qui florissait il y a deux cent cinquante ans environ. Auparavant les Grecs avaient des théologiens et n'avaient point de philosophes; peu soigneux d'étudier la nature, les poètes recueillaient et accréditaient par leurs ouvrages les mensonges et les superstitions qui régnaient parmi le peuple Mais au temps de ce législateur, et vers la cinquantième olympiade[3], il se fit tout à coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie: Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose; Thespis donna une première forme à la tragédie, et Susarion à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la première année de la trente-cinquième olympiade[4]. Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa nais-

1 Après la mort de Speusippe, disciple de Platon, Aristote acheta ses livres, qui étaient en petit nombre, et en donna trois talens, c'est-à-dire seize mille deux cents livres (Diog. Laert., lib. 4. § 5, Aul. Gell., lib. 3, cap. 17).

2 Neuf mille livres.

3 Vers l'an 580 avant J. C.

4 Vers l'an 640 avant J. C.

sance et sa sagesse l'avaient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué sans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédisant une éclipse de soleil ; il l'instruisit en lui communiquant les lumières qu'il avait acquises en Égypte sur la géométrie et sur l'astronomie. Il vécut libre ; il jouit en paix de sa réputation, et mourut sans regret [1]. Dans sa jeunesse, sa mère le pressa de se marier ; elle l'en pressa de nouveau plusieurs années après. La première fois il dit : « Il n'est pas temps encore » ; la seconde : « Il n'est plus temps. »

On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, et montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchaient de satisfaire aux questions qu'on leur proposait.

Qu'y a-t-il de plus beau ? — L'univers ; car il est l'ouvrage de Dieu. — De plus vaste ? — L'espace, parce qu'il contient tout. — De plus fort ? — La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout. — De plus difficile ? — De se connaître. — De plus facile ? — De donner des avis. — De plus rare ? — Un tyran qui parvient à la vieillesse. — Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir ? — Tout cela est égal. — Pourquoi donc ne mourez-vous pas ? — C'est que tout cela est égal. — Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur ? — La vue d'un ennemi plus malheureux que nous. — Que faut-il pour mener une vie irréprochable ? — Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres. — Que faut il pour être heureux ? — Un corps sain, une fortune aisée, un esprit éclairé, etc., etc.

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie. Il paraît que dans sa jeunesse il prit des leçons de Thalès et de Phérécide de Scyros, qu'il fit ensuite un long séjour en Égypte, et que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultivait. La profondeur des mystères des Égyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour son imagination ardente, qu'en avait pour son caractère ferme le régime sévère que la plupart d'entre eux avaient embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran,

1 Vers l'an 548 avant J. C.

il alla, loin de la servitude, s'établir à Crotone en Italie. Cette ville était alors dans un état déplorable. Les habitans, vaincus par les Locriens, avaient perdu le sentiment de leurs forces, et ne trouvaient d'autres ressources à leurs malheurs que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions et ses exemples hâtèrent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avaient soin de se parer.

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avaient procuré. Comme il savait que dans un Etat rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, et dans un particulier que l'absolu renoncement à soi-même, il conçut un système d'éducation qui, pour rendre les âmes capables de la vérité, devait les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut qui, jusqu'en ces derniers temps, s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques. J'aurai occasion d'en parler dans la suite [1].

Sur la fin de ses jours, et dans une extrême vieillesse, Pythagore eut la douleur de voir son ouvrage presque anéanti par la jalousie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville jusqu'au moment où la mort, en terminant ses infortunes, fit taire l'envie, et restituer à sa mémoire des honneurs que le souvenir de la persécution rendit excessifs.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès, celle d'Italie à Pythagore : ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en rassemblant leurs écrits, avait eu soin de les distribuer relativement aux différens systèmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès, on voyait les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine, et qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, qui le premier enseigna la philosophie à Athènes, Archélaüs, qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie.

1 Voyez le chapitre LXXV.

Les traités suivans avaient beaucoup plus de rapport à la morale ; car Socrate, ainsi que ses disciples, se sont moins occupés de la nature en général que de l'homme en particulier. Socrate n'a laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, et quelques fables d'Ésope, qu'il mit en vers pendant qu'il était en prison. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces, et les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogues, et Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations. Je vis les dialogues de Platon; ceux d'Alexamène, antérieurs à ceux de Platon; ceux de Xénophon, ceux d'Eschine; ceux de Criton, de Simon, de Glaucon, de Cébès, de Phædon et d'Euclide, qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide, son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie : outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, et qui ne paraissent point authentiques, la bibliothèque d'Euclide renfermait presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, et qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui le rapprochaient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites, et s'acquit tant de célébrité, qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques. Il disait aux Agrigentins : « Vous courez après les plaisirs comme si vous deviez mourir demain : vous bâtissez vos maisons comme si vous ne deviez jamais mourir. »

Tels furent encore Epicharme, homme d'esprit, comme le sont la plupart des Siciliens, qui s'attira la disgrâce du roi Hiéron pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince, et l'inimitié des autres philosophes pour avoir révélé le secret de leurs dogmes dans ses comédies ; Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds et plus précis que les précédens; Archytas de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques ; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers, parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du soleil ; Eudoxe, que j'ai vu souvent chez Platon, et qui fut à la fois géomètre, astronome, médecin et législateur ; sans parler d'un Ecphantus, d'un Alc-

mæon, d'un Hippasus, et d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, et sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention : elle renfermait une suite de livre de philosophie, tous composés par des femmes dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le Traité de la sagesse par Périctione, ouvrage où brille une métaphysique lumineuse. Euclide me dit qu'Aristote en faisait grand cas, et qu'il comptait en emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens.

Il ajouta que l'école d'Italie avait répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie ; mais qu'elle avait fait des écarts dont sa rivale devait naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, et la plus saine théologie ; Socrate, et la morale la plus pure. Pythagore, dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions et des harmonies, et qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Élée en Italie, et à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes ; les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Mélissus et Zénon, s'attachèrent à la métaphysique ; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras, etc., se sont plus occupés de la physique.

L'école d'Élée doit son origine à Xénophanès de Colophon en Ionie [1]. Exilé de sa patrie, qu'il avait célébrée par ses vers, il alla s'établir en Sicile, où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autre ressource que de chanter ses poésies en public, comme faisaient les premiers philosophes. Il condamnait les jeux de hasard ; et quelqu'un l'ayant en conséquence traité d'esprit faible et plein de préjugés, il répondit : « Je suis le plus faible des hommes pour les actions dont j'aurais à rougir. »

Parménide, son disciple était d'une des plus anciennes et des plus riches familles d'Élée. Il donna des lois si excellentes à sa

1 Né vers l'an 556 avant J. C. (Bruck., hist. philos, p. 1144.)

patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation. Dans la suite, dégoûté du crédit de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, et passa le reste de ses jours dans le silence et dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers.

Zénon d'Élée, qui fut son disciple, et qu'il adopta, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, et mourut sans avoir voulu déclarer ses complices. Ce philosophe estimait le public autant qu'il s'estimait lui-même. Son âme, si ferme dans le danger, ne pouvait soutenir la calomnie. Il disait : « Pour être insensible au mal qu'on dit de moi, il faudrait que je le fusse au bien qu'on en dit. »

On voit parmi les philosophes, et surtout parmi ceux de l'école d'Élée, des hommes qui se sont mêlés de l'administration de l'état, tels que Parménide et Zénon. On en voit d'autres qui ont commandé des armées : Archytas remporta plusieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins : Mélissus, disciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un combat naval. Ces exemples, et d'autres qu'on pourrait citer, ne prouvent pas que la philosophie suffise pour former des hommes d'état ou de grands généraux ; ils montrent seulement qu'un homme d'état et un grand général peuvent cultiver la philosophie.

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître, et communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce dernier était né dans l'opulence ; mais il ne se réserva qu'une partie de ses biens pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, et qui avaient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères qu'il avait enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins, réduits au pur nécessaire ; et, pour prévenir l'effet d'une loi qui privait de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut en présence des habitans d'Abdère un ouvrage qui lui concilia leur estime et leur admiration. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde ; heureux, parce qu'il avait une grande passion qu'il pouvait toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, et d'instruire les autres par ses écrits.

Protagoras, né de parens pauvres et occupés d'ouvrages serviles, fut découvert et élevé par Démocrite, qui démêla et étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des

plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'était établi ; il donna des lois aux Thuriens d'Italie, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, et banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps ou à la nature de l'esprit humain qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que, dès qu'il paraît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies et des talens qui, sans lui, ne se seraient peut-être jamais développés. Cadmus et Thalès dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Élée, Eschyle et Socrate dans Athènes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paraître Protagoras ; et ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déjà les plus grandes dispositions.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Éphèse ; car c'est le nom qu'il a mérité par l'obscurité de son style. Cet homme, d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savait rien, et finit par dire qu'il savait tout. Les Éphésiens voulurent le placer à la tête de leur république ; il s'y refusa, outré de ce qu'ils avaient exilé Hermodore, son ami. Ils lui demandèrent des lois ; il répondit qu'ils étaient trop corrompus. Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Éphèse, et se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, et ne retirant d'autre plaisir de ses méditations que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, dit à Euripide, qui le lui avait prêté : « Ce que j'en ai compris est excellent : je crois que le reste l'est aussi ; mais on risque de s'y noyer, si l'on n'est aussi habile qu'un plongeur de Délos. »

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étaient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitais Euclide d'une si riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure,

l'âge et le maintien. Ses cheveux tombaient sur ses épaules; son front était ceint d'un diadème et d'une couronne de myrte. C'était Callias, l'hiérophante ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter à lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourais avec un saisissement dont Callias s'aperçut. Il me demanda si je serais bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon : « Je n'ai quitté la Scythie, je n'ai traversé des régions immenses et affronté les tempêtes du Pont-Euxin, que pour venir m'instruire parmi vous. » C'en est fait, je ne sors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos sages : car sans doute il doit résulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution, et peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le discours suivant.

CHAPITRE XXX.

Discours du grand-prêtre de Cérès sur les causes premières.

Je songeais une fois, me dit Callias, que j'avais été tout à coup jeté dans un grand chemin, au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux, quelques uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins et d'ennui. Je ne savais d'où je venais, et où j'allais. J'interrogeais ceux dont j'étais entouré. Les uns me disaient: Nous l'ignorons comme vous; mais nous suivons ceux qui nous précèdent, et nous précédons ceux qui nous suivent. D'autres répondaient: Que nous importent vos questions? voilà des gens qui nous pressent, il faut que nous les repoussions à notre tour. Enfin d'autres plus éclairés me disaient: Les dieux nous ont condamnés à fournir cette carrière; nous exécutons leurs ordres sans prendre trop de part ni aux vaines joies, ni aux vains chagrins de cette multitude. Je me laissais entraîner au torrent, lorsque j'entendis une voix qui s'écriait: C'est ici le chemin de la lumière et de la vérité. Je la suivis avec émotion. Un homme me saisit par la main, m'ôta mon bandeau, et me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières. Nous perdîmes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors, et nous trouvâmes quantité de gens qui s'étaient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontraient point sans en venir aux mains; car il était de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchaient à leur suite. Ils tenaient des flambeaux, et en faisaient jaillir des étincelles qui nous éblouissaient. Je changeai souvent de guides; je tombai souvent dans des précipices, souvent je me trouvais arrêté par un mur impénétrable: mes guides disparaissaient alors, et me laissaient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue, je regrettais

d'avoir abandonné la route que tenait la multitude ; et je m'éveillai au milieu de ces regrets.

O mon fils ! les hommes ont vécu pendant plusieurs siècles dans une ignorance qui ne tourmentait point leur raison. Contens des traditions confuses qu'on leur avait transmises sur l'origine des choses, ils jouissaient sans chercher à connaître. Mais depuis deux cents ans environ, agités d'une inquiétude secrète, ils cherchent à pénétrer les mystères de la nature, qu'ils ne soupçonnaient pas auparavant ; et cette nouvelle maladie de l'esprit humain a substitué de grandes erreurs à de grands préjugés.

Dieu, l'homme et l'univers : quand on eut découvert que c'étaient là de grands objets de méditation, les âmes parurent s'élever : car rien ne donne de plus hautes idées et de plus vastes prétentions que l'étude de la nature ; et comme l'ambition de l'esprit est aussi active et aussi dévorante que celle du cœur, on voulut mesurer l'espace, sonder l'infini, et suivre les contours de cette chaîne qui, dans l'immensité de ses replis, embrasse l'universalité des êtres.

Les ouvrages des premiers philosophes sont didactiques et sans ornemens : ils ne procèdent que par principes et par conséquences, comme ceux des géomètres ; mais la grandeur du sujet y répand une majesté qui souvent, dès le titre, inspire de l'intérêt et du respect. On annonce qu'on va s'occuper *de la nature, du ciel, du monde, de l'âme du monde.* Démocrite commence un de ses traités par ces mots imposans : *Je parle de l'univers.*

En parcourant cet énorme recueil où brillent les plus vives lumières au milieu de la plus grande obscurité, où l'excès du délire est joint à la profondeur de la sagesse, où l'homme a déployé la force et la faiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils, que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes et de tous les siècles ne pourraient soulever l'extrémité de cette enveloppe, et que la science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les mystères ; sa sagesse, à le respecter.

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'existence de la Divinité, cette existence si long-temps attestée par le consentement de tous les peuples. Quelques philosophes la nient formellement ; d'autres la détruisent par leurs principes : ils s'égarent, tous ceux qui veulent sonder l'essence de cet être infini, ou rendre compte de ses opérations.

Demandez leur : Qu'est-ce que Dieu! Ils répondront : C'est ce qui n'a ni commencement ni fin. — C'est un esprit pur ; — C'est une matière très-déliée, c'est l'air ; — C'est un feu doué d'intelligence ; -- C'est le monde. — Non : c'est l'âme du monde, auquel il est uni comme l'âme l'est au corps. — Il est principe unique ; — Il l'est du bien ; la matière l'est du mal. — Tout se fait par ses ordres et sous ses yeux ; tout se fait par des agens subalternes..... O mon fils! adorez Dieu, et ne cherchez pas à le connaître.

Demandez-leur : Qu'est-ce que l'univers? Ils répondront : Tout ce qui est a toujours été ; ainsi le monde est éternel. — Non, il ne l'est pas ; mais c'est la matière qui est éternelle. — Cette matière, susceptible de toutes les formes, n'en avait aucune en particulier. Elle en avait une, elle en avait plusieurs, elle en avait un nombre illimité ; car elle n'est autre que l'eau, que l'air, que le feu, que les élémens, qu'un assemblage d'atomes, qu'un nombre infini d'élémens incorruptibles, de parcelles similaires dont la réunion forme toutes les espèces. Cette matière subsistait sans mouvement dans le chaos ; l'intelligence lui communiqua son action, et le monde parut. — Non : elle avait un mouvement irrégulier ; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence, et le monde fut fait. — Non : les atomes se mouvaient dans le vide, et l'univers fut le résultat de leur union fortuite.—Non : il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit et tout conservé : la terre et le feu qui l'anime. — Non : il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit ses parties, et la haine qui les sépare...... O mon fils ! n'usez pas vos jours à connaître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme ? Ils vous répondront : L'homme présente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions que l'univers, dont il est l'abrégé. Ce principe, auquel on a donné de tout temps le nom d'âme et d'intelligence, est une nature toujours en mouvement.—C'est un nombre qui se meut par lui-même. C'est un pur esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps.—Mais si cela est, comment peut-il les connaître ? —C'est plutôt un air très-subtil,—un feu très actif, —une flamme émanée du soleil, — une portion de l'éther, — une eau très-légère, — un mélange de plusieurs élémens. C'est un as-

semblage d'atomes ignés et sphériques, semblables à ces parties subtiles de matières qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil; c'est un être simple. — Non : il est composé; il l'est de plusieurs principes, il l'est de plusieurs qualités contraires.—C'est le sang qui circule dans nos veines; cette âme est répandue dans tout le corps; elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur, que dans le diaphragme : elle périt avec nous. — Non, elle ne périt pas, mais elle anime d'autres corps; — mais elle se réunit à l'âme de l'univers.... O mon fils! réglez les mouvemens de votre âme, et ne cherchez pas à connaître son essence.

Tel est le tableau général des opinions hasardées sur les objets les plus importans de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle; et cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor de connaissances sublimes, n'est en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. N'y cherchez point des systèmes uniformes et liés dans toutes leurs parties, des expositions claires, des solutions applicables à chaque phénomène de la nature. Presque tous ces auteurs sont inintelligibles, parce qu'ils sont trop précis; ils le sont, parce que, craignant de blesser les opinions de la multitude, ils enveloppent leurs doctrines sous des expressions métaphoriques ou contraires à leurs principes : ils le sont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues ou qu'ils n'ont pu résoudre.

Si néanmoins, peu satisfait des résultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux systèmes, vous serez effrayé de la nature des questions qu'ils agitent en entrant dans la carrière. N'y a-t-il qu'un principe dans l'univers? faut-il en admettre plusieurs? S'il n'y en a qu'un, est-il mobile ou immobile? S'il y en a plusieurs, sont-ils finis ou infinis, etc.?

Il s'agissait surtout d'expliquer la formation de l'univers, et d'indiquer la cause de cette étonnante quantité d'espèces et d'individus que la nature présente à nos yeux. Les formes et les qualités des corps s'altèrent, se détruisent et se reproduisent sans cesse; mais la matière dont ils sont composés subsiste toujours : on peut la suivre par la pensée dans ses divisions et subdivisions sans nombre, et parvenir enfin à un être simple, qui sera le premier principe de l'univers et de tous les corps en particulier. Les fondateurs de l'école d'Ionie, et quelques philosophes des

autres écoles, s'appliquèrent à découvrir cet être simple et indivisible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau; les autres, dans celui de l'air; d'autres joignirent la terre et le feu à ces deux élémens; d'autres enfin supposèrent que de toute éternité il avait existé dans la masse primitive une quantité immense et immobile de parties déterminées dans leur forme et leur espèce; qu'il avait suffi de rassembler toutes les particules d'air pour en composer cet élément, toutes les parcelles d'or pour en former ce métal, et ainsi pour les autres espèces.

Ces différens systèmes n'avaient pour objet que le principe matériel et passif des choses; on ne tarda pas à connaître qu'il en fallait un second pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à composer et à décomposer les corps; d'autres admirent dans les particules de la matière première une espèce d'amour et de haine capable de les séparer et de les réunir tour à tour. Ces explications, et celles qu'on leur a substituées depuis, ne pouvant s'appliquer à toutes les variétés qu'offre la nature, leurs auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés : semblables à ces athlètes qui, se présentant au combat sans s'y être exercés, ne doivent qu'au hasard les faibles succès dont ils s'énorgueillissent.

L'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers forcèrent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avaient reconnue; mais Anaxagore, peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matière, et qui annonça nettement que toutes choses étaient de tout temps dans la masse primitive; que l'intelligence porta son action sur cette masse, et y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à cette vérité, qui n'était, après tout, que l'ancienne tradition des peuples, Pythagore, ou plutôt ses disciples (car, malgré la proximité des temps, il est presque impossible de connaître les opinions de cet homme extraordinaire), des pythagoriciens, dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matière animée par une intelligence qui la met en mouvement, et se répand tellement dans toutes ses parties, qu'elle ne peut en être séparée. On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil et une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matière et qui la tient encore enchaînée. Son essence étant inac-

cessible aux sens; empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit : donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de *monade* ou d'*unité*, parce qu'il est toujours le même; à la matière ou au principe passif, celui de *dyade* ou de *multiplicité*, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changemens; au monde enfin, celui de *triade*, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière.

Plusieurs disciples de Pythagore ont, au besoin, attaché d'autres idées à ces expressions; mais presque tous ont cherché dans les nombres des propriétés dont la connaissance les pût élever à celle de la nature : propriétés qui leur semblaient indiquées dans les phénomènes des corps sonores.

Tendez une corde; divisez-la successivement en deux, trois et quatre parties : vous aurez dans chaque moitié l'octave de la corde totale; dans les trois quarts, sa quarte; dans les deux tiers, sa quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2; la quarte, comme 3 à 4; la quinte, comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux nombres 1, 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire*.

Voilà les proportions de Pythagore, voilà les principes sur lesquels était fondé le système de musique de tous les peuples, et en particulier celui que ce philosophe trouva parmi les Grecs, et qu'il perfectionna par ses lumières.

D'après ces découvertes, qu'on devait sans doute aux Égyptiens, il fut aisé de conclure que les lois de l'harmonie sont invariables, et que la nature elle-même a fixé d'une manière irrévocable la valeur et les intervalles des tons. Mais pourquoi, toujours uniforme dans sa marche, n'aurait-elle pas suivi les mêmes lois dans le système général de l'univers? Cette idée fut un coup de lumière pour des esprits ardens, et préparés à l'enthousiasme par la retraite, l'abstinence et la méditation; pour des hommes qui se font une religion de consacrer tous les jours quelques heures à la musique, et surtout à se former une intonation juste.

Bientôt dans les nombres 1, 2, 3, 4 on découvrit non seulement un des principes du système musical, mais encore ceux de la physique et de la morale. Tout devint proportion et harmonie; le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence, ne furent que des rapports de nombres.

Empédocle admit quatre élemens : l'eau, l'air, la terre et le

feu. D'autres pythagoriciens découvrirent quatre facultés dans notre âme : toutes nos vertus découlèrent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui composent le sacré quaternaire produisent, en se réunissant, le nombre dix, devenu le plus parfait de tous par cette réunion même, il fallut admettre dans le ciel dix sphères, quoiqu'il n'en contienne que neuf.

Enfin ceux des pythagoriciens qui supposèrent une âme dans l'univers, ne purent mieux expliquer le mouvement des cieux et la distance des corps célestes à la terre qu'en évaluant les degrés d'activité qu'avait cette âme depuis le centre de l'univers jusqu'à sa circonférence. En effet, partagez cet espace immense en trente-six couches, ou plutôt concevez une corde qui du milieu de la terre se prolonge jusqu'aux extrémités du monde, et qui soit divisée en trente-six parties, à un ton ou un demi-ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle musicale de l'âme universelle. Les corps célestes sont placés sur différens degrés de cette échelle, à des distances qui sont entre elles dans les rapports de la quinte et des autres consonnances. Leurs mouvemens, dirigés suivant les mêmes proportions, produisent une harmonie douce et divine. Les Muses, comme autant de sirènes, ont placé leurs trônes sur les astres; elles règlent la marche cadencée des sphères célestes, et président à ces concerts éternels et ravissans qu'on ne peut entendre que dans le silence des passions, et qui, dit-on, remplissaient d'une joie pure l'âme de Pythagore.

Les rapports que les uns voulaient établir dans la distance et dans les mouvemens des sphères célestes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres, ou dans les diamètres de leurs orbites.

Les lois de la nature détruisent cette théorie. Mais on les connaissait à peine quand elle fut produite; et quand on les connut mieux, on n'eut pas la force de renoncer à l'attrait d'un système enfanté et embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus intelligible, est un autre principe admis par plusieurs pythagoriciens. Suivant l'observation d'Héraclite d'Éphèse, les corps sont dans un état continuel d'évaporation et de fluidité : les parties de matière dont ils sont composés s'échappent sans cesse pour être remplacées par d'autres parties qui s'écouleront à leur tour jusqu'au moment de la dissolution du tout qu'elles forment par leur union. Ce

mouvement imperceptible, mais réel et commun à tous les êtres matériels, altère à tous momens leurs qualités, et les transforme en d'autres êtres qui n'ont avec les premiers qu'une conformité apparente. Vous n'ètes pas aujourd'hui ce que vous étiez hier; demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui. Il en est de nous comme du vaisseau de Thésée, que nous conservons encore, mais dont on a plusieurs fois renouvelé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine et permanente peut résulter de cette mobilité de toutes choses; de ce courant impétueux, de ce flux et reflux des parties fugitives des êtres? Quel instant saisiriez-vous pour mesurer une grandeur qui croîtrait et décroîtrait sans cesse? Nos connaissances, variables comme leur objet, n'auraient donc rien de fixe et de constant; il n'y aurait donc pour nous ni vérité ni sagesse, si la nature ne nous découvrait elle-même les fondemens de la science et de la vertu.

C'est elle qui, en nous privant de la faculté de nous représenter tous les individus, et nous permettant de les ranger sous certaines classes, nous élève à la contemplation des idées primitives des choses. Les objets sensibles sont, à la vérité, sujets à des changemens; mais l'idée générale de l'homme, celle de l'arbre, celle des genres et des espèces, n'en éprouvent aucun. Ces idées sont donc immuables; et, loin de les regarder comme de simples abstractions de l'esprit, il faut les considérer comme des êtres réels, comme les véritables essences des choses. Ainsi l'arbre et le cube que vous avez devant les yeux, ne sont que la copie et l'image du cube et de l'arbre qui de toute éternité existent dans le monde intelligible, dans ce séjour pur et brillant où résident essentiellement la justice, la beauté, la vertu, de même que les exemplaires de toutes les substances et de toutes les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'univers et les idées et les rapports des nombres? l'intelligence qui pénètre les parties de la matière, suivant Pythagore, agit sans interruption; ordonnant et modelant ces parties, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; présidant au renouvellement successif et rapide des générations; détruisant les individus; conservant les espèces; mais toujours obligée, suivant les uns, de régler ses opérations profondes sur les proportions éternelles des nombres, suivant les autres, de consulter les idées éternelles des choses,

qui sont pour elle ce qu'un modèle est pour un artiste. A son exemple, le sage doit avoir les yeux fixés sur l'un de ces deux principes, soit pour établir dans son âme l'harmonie qu'il admire dans l'univers, soit pour retracer en lui-même les vertus dont il a contemplé l'essence divine.

En rapprochant quelques traits épars dans les ouvrages que vous avez sous les yeux, j'ai tâché de vous exposer les systèmes particuliers de quelques pythagoriciens. Mais la doctrine des nombres est si obscure, si profonde, et si attrayante pour des esprits oisifs qu'elle a fait éclore une foule d'opinions.

Les uns ont distingué les nombres des idées ou des espèces; les autres les ont confondus avec les espèces, parce qu'en effet elles contiennent une certaine quantité d'individus. On a dit que les nombres existent séparément des corps; on a dit qu'ils existent dans les corps mêmes. Tantôt le nombre paraît désigner l'élément de l'étendue, il est la substance ou le principe et le dernier terme des corps, comme les points le sont des lignes, des surfaces et de toutes les grandeurs; tantôt il n'exprime que la forme des élémens primitifs. Ainsi l'élément terrestre a la forme d'un carré; le feu, l'air et l'eau ont celle de différentes espèces de triangles; et ces diverses configurations suffisent pour expliquer les effets de la nature. En un mot, ce terme mystérieux n'est ordinairement qu'un signe arbitraire pour exprimer, soit la nature et l'essence des premiers élémens, soit leurs formes, soit leurs proportions, soit enfin les idées ou les exemplaires éternels de toutes choses.

Observons ici que Pythagore ne disait point que tout avait été fait par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Si, au mépris de cette déclaration formelle, quelques uns de ses disciples, donnant aux nombres une existence réelle et une vertu secrète les ont regardés comme les principes constitutifs de l'univers, ils ont tellement négligé de développer et d'éclaircir leur système, qu'il faut les abandonner à leur impénétrable profondeur.

L'obscurité et les inconséquences que trouve un lecteur en parcourant ces écrits, proviennent 1° des ténèbres dont seront toujours enveloppées les questions qu'ils traitent; 2° de la diversité des acceptions dans lesquelles on prend les mots *être*, *principe*, *cause*, *élément*, *substance*, et tous ceux qui composent la langue philosophique; 3° des couleurs dont les pre-

miers interprètes de la nature revêtirent leurs dogmes ; comme ils écrivaient en vers, ils parlaient plus souvent à l'imagination qu'à la raison ; 4° de la diversité des méthodes introduites en certaines écoles. Plusieurs disciples de Pythagore, en cherchant les principes des êtres, fixèrent leur attention sur la nature de nos idées, et passèrent, presque sans s'en apercevoir, du monde sensible au monde intellectuel. Alors l'étude naissante de la métaphysique fut préférée à celle de la physique. Comme on n'avait pas encore rédigé les lois de cette dialectique sevère qui arrête l'esprit dans ses écarts, la raison substitua impérieusement son témoignage à celui des sens. La nature, qui tend toujours à singulariser, n'offre partout que multitude et changemens : la raison, qui veut toujours généraliser, ne vit partout qu'unité et immobilité ; et, prenant l'essor et l'enthousiasme de l'imagination, elle s'éleva d'abstractions en abstractions, et parvint à une hauteur de théorie dans laquelle l'esprit le plus attentif a de la peine à se maintenir.

Ce fut surtout dans l'école d'Élée que l'art ou la licence du raisonnement employa toutes ses ressources. Là s'établirent deux sortes d'idées ; l'une, qui avait pour objet les corps et leurs qualités sensibles ; l'autre, qui ne considère que l'être en lui-même et sans relation avec l'existence. De là deux méthodes : la première fondée, à ce qu'on prétend, sur le témoignage de la raison et de la vérité ; la seconde, sur celui des sens et de l'opinion. L'une et l'autre suivirent à peu près la même marche. Auparavant, les philosophes qui s'étaient servis de l'autorité des sens avaient cru s'apercevoir que, pour produire un effet, la nature employait deux principes contraires, comme la terre et le feu, etc. ; de même les philosophes qui ne consultèrent que la raison s'occupèrent, dans leurs méditations, de l'être et du non-être, du fini et de l'infini, de l'un et du plusieurs, du nombre pair et du nombre impair, etc.

Il restait une immense difficulté, celle d'appliquer ces abstractions, et de combiner le métaphysique avec le physique. Mais, s'ils ont tenté cette conciliation, c'est avec si peu de clarté, qu'on ignore pour l'ordinaire s'ils parlent en physiciens ou en métaphysiciens. Vous verrez Parménide, tantôt ne supposer ni productions ni destructions dans la nature, tantôt prétendre que la terre et le feu sont les principes de toute génération. Vous en verrez d'autres n'admettre aucune espèce d'accord entre les sens

et la raison, et, seulement attentifs à la lumière intérieure, n'envisager les objets extérieurs que comme des apparences trompeuses et des sources intarissables de prestiges et d'erreurs. Rien n'existe, s'écriait l'un d'entre eux ; s'il existait quelque chose, on ne pourrait la connaître ; si on pouvait la connaître, on ne pourrait la rendre sensible. Un autre, intimement persuadé qu'on ne doit rien nier ni rien affirmer, se méfiait de ses paroles, et ne s'expliquait que par signes.

Je vous dois un exemple de la manière dont procédaient ces philosophes. Xénophanès, chef de l'école d'Élée, me le fournira.

Rien ne se fait de rien. De ce principe adopté par tous ses disciples, il suit que ce qui existe doit être éternel : ce qui est éternel est infini, puisqu'il n'a ni commencement ni fin : ce qui est infini est unique, car s'il ne l'était pas, il serait plusieurs ; l'un servirait de borne à l'autre ; et il ne serait pas infini : ce qui est unique est toujours semblable à lui-même. Or, un être unique, éternel, est toujours semblable, doit être immobile, puisqu'il ne peut se glisser, ni dans le vide, qui n'est rien, ni dans le plein, qu'il remplit déjà lui-même. Il doit être immuable ; car, s'il éprouvait le moindre changement, il arriverait quelque chose en lui qui n'y était pas auparavant, et alors se trouverait détruit ce principe fondamental : Rien ne se fait de rien.

Dans cet être infini qui comprend tout, et dont l'idée est inséparable de l'intelligence et de l'éternité, il n'y a donc ni mélange de parties, ni diversités de formes, ni générations, ni destructions. Mais comment accorder cette immutabilité avec les révolutions successives que nous voyons dans la nature ? Elles ne sont qu'une illusion, répondait Xénophanes : l'univers ne nous offre qu'une scène mobile ; la scène existe, mais la mobilité est l'ouvrage de nos sens. Non, disait Zénon, le mouvement est impossible. Il le disait, et le démontrait au point d'étonner ses adversaires, et de les réduire au silence.

O mon fils ! quel étrange lumière ont apportée sur la terre ces hommes célèbres qui prétendent s'être asservi la nature ! et que l'étude de la philosophie serait humiliante, si, après avoir commencé par le doute, elle devait se terminer par de semblables paradoxes ! Rendons plus de justice à ceux qui les ont avancés. La plupart aimèrent la vérité, ils crurent la découvrir par la voie des notions abstraites, et s'égarèrent sur la foi d'une raison dont ils ne connaissaient pas les bornes. Quand, après avoir épuisé

les erreurs, ils devinrent plus éclairés, ils se livrèrent avec la même ardeur aux mêmes discussions, parce qu'ils les crurent propres à fixer l'esprit, et à mettre plus de précision dans les idées. Enfin il ne faut pas dissimuler que plusieurs de ces philosophes, peu dignes d'un nom si respectable, n'entrèrent dans la lice que pour éprouver leurs forces et se signaler par des triomphes aussi honteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Comme la raison, ou plutôt l'art de raisonner, a eu son enfance ainsi que les autres arts, des définitions peu exactes, et le fréquent abus des mots, fournissaient à des athlètes adroits ou vigoureux des armes toujours nouvelles. Nous avons presque vu le temps où, pour prouver que ces mots *un* et *plusieurs* peuvent désigner le même objet, on vous aurait soutenu que vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais que vous êtes deux en qualité d'homme et de musicien. Ces puérilités absurdes n'inspirent aujourd'hui que du mépris, et sont absolument abandonnées aux sophistes.

Il me reste à vous parler d'un système aussi remarquable par sa singularité que par la réputation de ses auteurs.

Le vulgaire ne voit autour du globe qu'il habite qu'une voûte étincelante de lumières pendant le jour, semée d'étoiles pendant la nuit; ce sont là les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, et s'est accru, presque de nos jours, au point d'effrayer notre imagination.

On supposa d'abord que la lune était habitée, ensuite que les astres étaient autant de mondes; enfin que le nombre de ces mondes devait être infini, puisqu'aucun d'eux ne pouvait servir de terme et d'enceinte aux autres. De là, quelle prodigieuse carrière s'est tout à coup offerte à l'esprit humain! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les ailes de l'Aurore, volez à la planète de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au dessus de cette planète; vous trouverez sans cesse de nouvelles sphères, de nouveaux globes, des mondes qui s'accumulent les uns sur les autres; vous trouverez l'infini partout, dans la matière, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes et des astres qui les embellissent; et, après des millions d'années, vous connaîtrez à peine quelques points du vaste empire de la nature. Oh! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux! Et s'il est vrai que notre âme s'étend avec nos idées, et s'assimile en quelque façon aux objets dont elle se pénètre, combien l'homme doit-il s'énorgueillir d'avoir percé ces profondeurs inconcevables!

Nous énorgueillir ! m'écriai-je avec surprise. Et de quoi donc, respectable Callias ? Mon esprit reste accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes, devant laquelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes, ne sont plus à mes yeux que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois et les conquérans ne sont distingués que parce qu'ils agitent un peu plus que les autres les particules d'eau qui les environnent. A ces mots, Callias me regarda ; et, après s'être un moment recueilli en lui-même, il me dit en me serrant la main : Mon fils[1], un insecte qui entrevoit l'infini, participe de la grandeur qui vous étonne. Ensuite il ajouta :

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à composer et à décomposer des mondes, Leucippe et Démocrite, rejetant les nombres, les idées, les proportions harmoniques, et tous ces échafaudages que la métaphysique avait élevés jusqu'alors, n'admirent, à l'exemple de quelques philosophes, que le vide et les atomes pour principes de toutes choses ; mais ils dépouillèrent ces atomes des qualités qu'on leur avait attribuées, et ne leur laissèrent que la figure et le mouvement. Ecoutez Leucippe et Démocrite.

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes et de tourbillons qui naissent, périssent et se reproduisent sans interruption. Mais une intelligence suprême ne préside point à ces grandes révolutions : tout dans la nature s'opère par des lois mécaniques et simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former ? Concevez une infinité d'atomes éternels, indivisibles, inaltérables, de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vide immense par un mouvement aveugle et rapide. Après des chocs multipliés et violens, les plus grossiers sont poussés et comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon ; les plus subtils s'échappent de tous côtés, et s'élancent à différentes distances. Dans la suite des temps, les premiers forment la terre et l'eau ; les seconds, l'air et le feu. Ce dernier élément, composé de globules actifs et légers, s'étend comme une enceinte lumineuse autour de la terre ; l'air, agité par ce flux perpétuel de corpuscules qui s'élèvent des régions inférieures, devient un courant impétueux ; et ce courant entraîne les astres qui s'étaient successivement formés dans son sein.

Tout, dans le physique ainsi que dans le moral, peut s'expliquer par un semblable mécanisme, et sans l'intervention d'une

cause intelligente. C'est de l'union des atomes que se forme la substance des corps : c'est de leur figure et de leur arrangement que résultent le froid, le chaud, les couleurs, et toutes les variétés de la nature; c'est leur mouvement qui sans cesse produit, altère et détruit les êtres; et comme ce mouvement est nécessaire, nous lui avons donné le nom de destin et de fatalité. Nos sensations, nos idées sont produites par des images légères, qui se détachent des objets pour frapper nos organes. Notre âme finit avec le corps, parce qu'elle n'est, comme le feu, qu'un composé de globules subtils, dont la mort brise les liens, et puisqu'il n'y a rien de réel dans la nature, excepté les atomes et le vide, on est, par une suite de conséquences, forcé de convenir que les vices ne diffèrent des vertus que par l'opinion.

O mon fils! prosternez-vous devant la Divinité; déplorez en sa présence les égaremens de l'esprit humain, et promettez-lui d'être au moins aussi vertueux que la plupart de ces philosophes dont les principes tendaient à détruire la vertu; car ce n'est point dans des écrits ignorés de la multitude, dans des systèmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'esprit, ou par le désir de la célébrité, qu'il faut étudier les idées que leurs auteurs avaient sur la morale; c'est dans leur conduite, c'est dans ces ouvrages où, n'ayant d'autre intérêt que celui de la vérité, et d'autre but que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs et à la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans tous les temps et chez tous les peuples.

CHAPITRE XXXI.

Suite de la bibliothèque. L'astronomie et la géographie.

Callias sortit après avoir achevé son discours; et Euclide m'adressant la parole : Je fais chercher depuis long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Petron d'Himère. Non seulement il admettait la pluralité des mondes, mais il osait en fixer le nombre! Savez-vous combien il en comptait? cent quatre-vingt-trois. Il comparait, à l'exemple des Égyptiens, l'univers à un triangle : soixante mondes sont rangés sur chacun de ses côtés; les trois autres sur les trois angles. Soumis au mouvement paisible qui parmi nous règle certaines danses, ils s'atteignent et se remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle est le champ de la vérité : là, dans une immobilité profonde, résident les rapports et les exemplaires des choses qui ont été, et de celles qui seront. Autour de ces essences pures est l'éternité, du sein de laquelle émane le temps, qui, comme un ruisseau intarissable, coule et se distribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenaient au système des nombres de Pythagore, et je conjecture.... J'interrompis Euclide. Avant que vos philosophes eussent produit au loin une si grande quantité de mondes, ils avaient sans doute connu dans le plus grand détail celui que nous habitons. Je pense qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'aient déterminé la nature, la grandeur, la figure et le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une espèce de roue, dont la circonférence, vingt-huit fois aussi grande que celle de la terre, renferme un immense volume de feu dans sa concavité. Du moyeu, dont le diamètre est égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumière qui éclairent notre monde. Telle est l'idée que l'on peut se faire du soleil. Vous aurez celle de la lune en supposant sa circonfé-

rence dix-neuf fois aussi grands que celle de notre globe. Voulez-vous une explication plus simple ? Les parties de feu qui s'élèvent de la terre vont pendant le jour se réunir dans un seul point du ciel pour y former le soleil ; pendant la nuit, dans plusieurs points où elles se convertissent en étoiles. Mais, comme ces exhalaisons se consument promptement ; elles se renouvellent sans cesse, pour nous procurer chaque jour un nouveau soleil, chaque nuit de nouvelles étoiles. Il est même arrivé que, faute d'alimens, le soleil ne s'est pas rallumé pendant un mois entier. C'est cette raison qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il était immobile, il épuiserait bientôt les vapeurs dont il se nourrit.

J'écoutais Euclide ; je le regardais avec étonnement ; je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de Thrace tellement grossier qu'il ne peut compter au-delà du nombre quatre. Serait-ce d'après lui que vous rapportez ces étranges notions ? Non, me répondit-il ? c'est d'après plusieurs de nos plus célèbres philosophes, entre autres Anaximandre et Héraclite, dont le plus ancien vivait deux siècles avant nous. On a vu depuis éclore des opinions moins absurdes, mais également incertaines, et dont quelques unes même ont soulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune était une terre à peu près semblable à la nôtre, et le soleil une pierre enflammée, fut soupçonné d'impiété, et forcé de quitter Athènes. Le peuple voulait qu'on mît ces deux astres au rang des dieux ; et nos derniers philosophes, en se conformant quelquefois à son langage, ont désarmé la superstition, qui pardonne tout, dès que l'on a des ménagemens pour elle.

Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune ressemblât à la terre ? On ne l'a pas prouvé, me répondit-il ; on l'a cru. Quelqu'un avait dit : S'il y avait des montagnes dans la lune, leur ombre, projetée sur sa surface, y produirait peut-être les taches qui s'offrent à nos yeux. Aussitôt on a conclu qu'il y avait dans la lune des montagnes, des vallées, des rivières, des plaines, et quantité de villes. Il a fallu ensuite connaître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanès, ils y mènent la même vie que nous sur la terre. Suivant quelques disciples de Pythagore, les plantes y sont plus belles, les animaux quinze fois plus grands, les jours quinze fois plus longs que les nôtres. Et sans doute, lui dis-je, les hommes quinze fois plus intelligens que sur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature est

encore plus riche par les variétés que par le nombre des espèces, je distribue à mon gré, dans les différentes planètes, des peuples qui ont un, deux, trois, quatre sens de plus que nous. Je compare ensuite leurs génies avec ceux que la Grèce a produits, et je vous avoue qu'Homère et Pythagore me font pitié. Démocrite, répondit Euclide, a sauvé leur gloire de ce parallèle humiliant. Persuadé peut-être de l'excellence de notre espèce, il a décidé que les hommes sont individuellement partout les mêmes. Suivant lui, nous existons à la fois, et de la même manière, sur notre globe, sur celui de la lune, et dans tous les mondes de l'univers.

Nous représentons souvent sur des chars les divinités qui président aux planètes, parce que cette voiture est la plus honorable parmi nous. Les Égyptiens les placent sur des bateaux, parce qu'ils font presque tous leurs voyages sur le Nil. De là Héraclite donnait au soleil et à la lune la forme d'un bateau. Je vous épargne le détail des autres conjectures, non moins frivoles, hasardées sur la figure des autres. On convient assez généralement aujourd'hui qu'ils sont de forme sphérique. Quant à leur grandeur, il n'y a pas long-temps encore qu'Anaxagore disait que le soleil est beaucoup plus grand que le Péloponnèse; et Héraclite, qu'il n'a réellement qu'un pied de diamètre.

Vous me dispensez, lui dis-je, de vous interroger sur les dimensions des autres planètes; mais vous leur avez du moins assigné la place qu'elles occupent dans le ciel? Cet arrangement, répondit Euclide, a coûté beaucoup d'efforts et a partagé nos philosophes. Les uns placent au dessus de la terre la lune, mercure, vénus, le soleil, mars, jupiter et saturne. Tel est l'ancien système des Égyptiens et des Chaldéens; tel fut celui que Pithagore introduisit dans la Grèce. L'opinion qui domine aujourd'hui parmi nous range les planètes dans cet ordre: la lune, le soleil, mercure, vénus, mars, jupiter et saturne. Les noms de Platon, d'Eudoxe et d'Aristote, ont accrédité ce système, qui ne diffère du précédent qu'en apparence.

En effet, la différence ne vient que d'une découverte faite en Égypte, et que les Grecs veulent en quelque façon s'approprier. Les astronomes égyptiens s'aperçurent que les planètes de mercure et de vénus, compagnes inséparables du soleil, sont entraînées par le même mouvement que cet astre, et tournent sans cesse autour de lui. Suivant les Grecs, Pythagore reconnut

le premier que l'étoile de junon ou de vénus, cette étoile brillante qui se montre quelquefois après le coucher du soleil, est la même qui, en d'autres temps, précède son lever. Comme les pythagoriciens attribuent le même phénomène à d'autres étoiles et à d'autres planètes, il ne paraît pas que, de l'observation dont on fait honneur à Pythagore, ils aient conclu que vénus fasse sa révolution autour du soleil. Mais il suit de la découverte des prêtres de l'Égypte, que vénus et mercure doivent paraître tantôt au dessus et tantôt au dessous de cet astre, et qu'on peut sans inconvénient leur assigner ces différentes positions. Aussi les Égyptiens n'ont-ils point changé l'ancien ordre des planètes dans leurs planisphères célestes.

Des opinions étranges se sont élevées dans l'école de Pythagore. Vous verrez dans cet ouvrage d'Hicétas de Syracuse que tout est en repos dans le ciel, les étoiles, le soleil, la lune elle-même. La terre seule, par un mouvement rapide autour de son axe, produit les apparences que les astres offrent à nos regards. Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut se concilier avec ces phénomènes; de plus, si la terre tournait sur elle-même, un corps lancé à une très-grande hauteur ne retomberait pas au même point d'où il est parti. Cependant le contraire est prouvé par l'expérience. Enfin comment osa-t-on d'une main sacrilége troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le sanctuaire des dieux, l'autel, le nœud et l'unité de la nature? Aussi dans cet autre traité Philolaüs commence-t-il par transporter au feu les priviléges sacrés dont il dépouille la terre. Ce feu céleste, devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent sans interruption dix sphères, celles des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune et de cinq planètes [1], celles de notre globe et d'une autre terre invisible à nos yeux, quoique voisine de nous. Le soleil n'a plus qu'un éclat emprunté; ce n'est qu'une espèce de miroir ou de globe de cristal qui nous renvoie la lumière du feu céleste.

Ce système, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ses ouvrages, n'est point fondé sur des observations, mais uniquement sur des raisons de convenance. La substance

1 Avant Platon, et de son temps, par le nom de *planètes*, on entendait mercure, vénus, mars, jupiter et saturne.

du feu, disent ses partisans, étant plus pure que celle de la terre, doit reposer dans le milieu de l'univers, comme dans la place la plus honorable.

C'était peu d'avoir fixé les rangs entre les planètes ; il fallait marquer à quelle distance les unes des autres elles fournissent leur carrière. C'est ici que Pythagore et ses disciples ont épuisé leur imagination.

Les planètes, en y comprenant le soleil et la lune, sont au nombre de sept. Ils se sont rappelé aussitôt l'heptacorde, ou la lyre à sept cordes. Vous savez que cette lyre renferme deux tétracordes unis par un son commun, et qui, dans le genre diatonique, donne cette suite de sons : *si, ut, ré, mi, fa, sol la.* Supposez que la lune soit représentée par *si*, mercure le sera par *ut*, vénus par *ré*, le soleil par *mi*, mars par *fa*, jupiter par *sol*, saturne par *la;* ainsi la distance de la lune *si* à mercure *ut* sera d'un demi-ton, celle de mercure *ut* à vénus *ré* sera d'un ton, c'est-à-dire que la distance de vénus à mercure sera le double de celle de mercure à la lune. Telle fut la première lyre céleste.

On y ajouta ensuite deux cordes pour désigner l'intervalle de la terre à la lune et celui de saturne aux étoiles fixes. On disjoignit les deux tétracordes renfermés dans cette nouvelle lyre, et on les monta quelquefois sur le genre chromatique, qui donne des proportions entre la suite des sons différentes de celles du genre diatonique. Voici un exemple de cette nouvelle lyre :

1er tétracorde.	De la terre à la lune.	un ton.
	De la lune à mercure.	1/2 ton.
	De mercure à vénus.	1/2 ton.
	De vénus au soleil.	ton 1/2.
2e tétracorde.	Du soleil à mars.	un ton.
	De mars à jupiter..	1/2 ton.
	De jupiter à saturne.	1/2 ton.
	De saturne aux étoiles fixes.	ton 1/2.

Comme cette échelle donne sept tons au lieu de six qui complètent l'octave, on a quelquefois, pour obtenir la plus parfaite

des consonnances, diminué d'un ton l'intervalle de saturne aux étoiles et celui de vénus au soleil. Il s'est introduit d'autres changemens à l'échelle, lorsqu'au lieu de placer le soleil au dessus de vénus et de mercure, on l'a mis au dessous.

Pour appliquer ces rapports aux distances des corps célestes, on donne au ton la valeur de cent vingt-six mille stades [1]; et, à la faveur de cet élément, il fut aisé de mesurer l'espace qui s'étend depuis la terre jusqu'au ciel des étoiles. Cet espace se raccourcit ou se prolonge selon que l'on est plus ou moins attaché à certaines proportions harmoniques. Dans l'échelle précédente la distance des étoiles au soleil et celle de cet astre à la terre se trouvent dans le rapport d'une quintte, ou de trois tons et demi; mais, suivant un autre calcul, ces deux intervalles ne seront l'un et l'autre que de trois tons, c'est-à-dire de trois fois cent vingt-six milles stades.

Euclide s'aperçut que je l'écoutais avec impatience. Vous n'êtes point content, me dit-il en riant. Non, lui répondis-je. Eh quoi! la nature est-elle obligée de changer ses lois au gré de vos caprices? Quelques-uns de vos philosophes prétendent que le feu est plus pur que la terre; aussitôt notre globe doit lui céder sa place et s'éloigner du centre du monde. Si d'autres préfèrent en musique le genre chromatique ou diatonique, il faut à l'instant que les corps célestes s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. De quel œil les gens instruits regardent-ils de pareils égaremens? Quelquefois, reprit Euclide, comme des jeux de l'esprit, d'autres fois comme l'unique ressource de ceux qui, au lieu d'étudier la nature, cherchent à la deviner. Pour moi, j'ai voulu vous montrer par cet échantillon que notre astronomie était encore dans l'enfance du temps de nos pères; elle n'est guère plus avancée aujourd'hui. Mais, lui dis-je, vous avez des mathématiciens qui veillent sans cesse sur les révolutiens des planètes, et qui cherchent à connaître leurs distances à la terre; vous en avez eu sans doute dans les temps les plus anciens: qu'est devenu le fruit de leurs veilles?

Nous avons fait de très-longs raisonnemens, me dit-il, très-peu d'observations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes sur le cours des astres, nous les de-

1 Quatre mille sept cent soixante-deux lieues deux mille toises; la lieue de deux mille cinq cents toises.

vons aux Égyptiens et aux Chaldéens : ils nous ont appris à dresser des tables qui fixent le temps de nos solennités publiques et celui des travaux de la campagne. C'est là qu'on a soin de marquer les levées et les couchers des principales étoiles, les points des solstices, ainsi que les équinoxes, et les pronostics des variations qu'éprouve la température de l'air. J'ai rassemblé plusieurs de ces calendriers : quelques uns remontent à une haute antiquité ; d'autres renferment des observations qui ne conviennent point à notre climat. On remarque dans tous une singularité ; c'est qu'ils n'attachent pas également les points des solstices et des équinoxes au même degré des signes du zodiaque ; erreur qui vient peut-être de quelques mouvemens dans les étoiles, inconnus jusqu'à présent, peut-être de l'ignorance des observateurs.

C'est de la composition de ces tables que nos astronomes se sont occupés depuis deux siècles. Tels furent Cléostrate de Ténédos, qui observait sur le mont Ida ; Matricétas de Méthyme, sur le mont Lépétymne ; Phaïnus d'Athènes, sur la colline Lycabette ; Dosithéus, Euctémon, Démocrite, et d'autres qu'il serait inutile de nommer. La grande difficulté, ou plutôt l'unique problème qu'ils avaient à résoudre, c'était de ramener nos fêtes à la même saison et au terme prescrit par les oracles et par les lois. Il fallait donc fixer, autant qu'il était possible, la durée précise de l'année, tant solaire que lunaire, et les accorder entre elles de manière que les nouvelles lunes, qui règlent nos solennités, tombassent vers les points cardinaux, où commencent les saisons.

Plusieurs essais infructueux préparèrent les voies à Méton d'Athènes. La première année de la quatre-vingt-septième olympiade [1], dix mois environ avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, Méton, de concert avec cet Euctémon que je viens de nommer, ayant observé le solstice d'été, produisit une période de dix neuf années solaires, qui renfermait deux cent trente-cinq lunaisons, et ramenait le soleil et la lune à peu près au même point du ciel.

Malgré les plaisanteries des auteurs comiques, le succès le plus éclatant couronna ses efforts ou ses larcins ; car on présume

1 L'an 432 avant J. C. Voyez la note LIII à la fin du volume.

qu'il avait trouvé cette période chez les nations plus versées dans l'astronomie que nous ne l'étions alors. Quoi qu'il en soit, les Athéniens firent graver les points des équinoxes et des solstices sur les murs du Pnyx. Le commencement de leur année concourait auparavant avec la nouvelle lune, qui arrive après le solstice d'hiver; il fut fixé pour toujours à celle qui suit le solstice d'été, et ce ne fut qu'à cette dernière époque que leurs archontes ou premiers magistrats entrèrent en charge. La plupart des autres peuples de la Grèce ne furent pas moins empressés à profiter des calculs de Méton. Ils servent aujourd'hui à dresser les tables qu'on suspend à des colonnes dans plusieurs villes, et qui, pendant l'espace de dix-neuf ans, représentent en quelque façon l'état du ciel et l'histoire de l'année. On y voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons, et, pour chaque jour, les prédictions des changemens que l'air doit éprouver tour à tour.

Jusqu'ici les observations des astronomes grecs s'étaient bornées aux points cardinaux, ainsi qu'aux levers et aux couchers des étoiles; mais ce n'est pas là ce qui constitue le véritable astronome. Il faut que, par un long exercice, il parvienne à connaître les révolutions des corps célestes.

Eudoxe, mort il y a quelques années, ouvrit une nouvelle carrière. Un long séjour en Égypte l'avait mis à portée de dérober aux prêtres égyptiens une partie de leurs secrets : il nous rapporta la connaissance du mouvement des planètes, et la consigna dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés. Vous trouverez sur cette tablette son traité intitulé Miroir, celui de la Célérité des corps célestes, sa Circonférence de la terre, ses Phénomènes. J'avais d'assez étroites liaisons avec lui : il ne me parlait de l'astronomie qu'avec le langage de la passion. Je voudrais, disait-il un jour, m'appprocher assez du soleil pour connaître sa figure et sa grandeur, au risque d'éprouver le sort de Phaéton.

Je témoignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec tant d'esprit les Grecs étaient obligés d'aller au loin mendier les lumières des autres nations. Peut-être, me dit-il, n'avons-nous pas le talent des découvertes, et que notre partage est d'embellir et de perfectionner celles des autres. Que savons-nous si l'imagination n'est pas le plus fort obstacle au progrès des sciences? D'ailleurs ce n'est que depuis peu de temps que nous avons tourné

nos regards vers le ciel, tandis que, depuis un nombre incroyable de siècles, les Égyptiens et les Chaldéens s'obstinent à calculer ses mouvemens. Or, les décisions de l'astronomie doivent être fondées sur des observations. Dans cette science, ainsi que dans plusieurs autres, chaque vérité se lève sur nous à la suite d'une foule d'erreurs ; et peut-être est-il bon qu'elle en soit précédée; afin que, honteuses de leur défaite, elles n'osent plus reparaître. Enfin dois-je en votre faveur trahir le secret de notre vanité? Dès que les découvertes des autres nations sont transportées dans la Grèce, nous les traitons comme ces enfans adoptifs que nous confondons avec les enfans légitimes, et que nous leur préférons même quelquefois.

Je ne croyais pas, lui dis-je, qu'on pût étendre si loin le privilége de l'adoption ; mais, de quelque source que soient émanées vos connaissances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre astronomie?

Euclide prit alors une sphère, et me rappela l'usage des différens cercles dont elle est composée : il me montra un planisphère céleste, et nous reconnûmes les principales étoiles distribuées dans les différentes constellations. Tous les astres, ajouta-t-il, tournent dans l'espace d'un jour, d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune et les cinq planètes en ont un qui les porte, d'occident en orient, dans certains intervalles de temps.

Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient, suivant les calculs de Méton, 365 jours et 5/19 parties d'un jour [1]. Chaque lunaison dure 29 jours 12 heures 45′, etc. Les douze lunaisons donnent en conséquence 354 jours, et un peu plus du tiers d'un jour. Dans notre année civile, la même que la lunaire, nous négligeons cette fraction; nous supposons seulement 12 mois, les uns de 30 jours, les autres de 29, en tout 354. Nous concilions ensuite cette année civile avec la solaire, par 7 mois intercalaires, que, dans l'espace de 19 ans nous ajoutons aux années 3e 5e, 8e, 11e, 13e, 16e et 19e.

Vous ne parlez pas, dis-je alors, d'une espèce d'année qui, n'étant pour l'ordinaire composée que de 360 jours, est plus courte que celle du soleil, plus longue que celle de la lune. On

1 Voyez la note LIV à la fin du volume.

la trouve chez les plus anciens peuples et dans vos meilleurs écrivains : comment fut-elle établie? pourquoi subsiste-t-elle encore parmi vous? Elle fut réglée chez les Égyptiens, répondit Euclide, sur la révolution annuelle du soleil, qu'ils firent d'abord trop courte; parmi nous, sur la durée de 12 lunaisons, que nous composâmes toutes également de 30 jours. Dans la suite, les Égyptiens ajoutèrent à leur année solaire 5 jours et 6 heures; de notre côté, en retranchant 6 jours de notre année lunaire, nous la réduisîmes à 354 et quelquefois à 355 jours. Je répliquai : Il fallait abandonner cette forme d'année dès que vous en eûtes reconnu le vice. Nous ne l'employons jamais, dit-il, dans les affaires qui concernent l'administration de l'État ou les intérêts des particuliers. En des occasions moins importantes, une ancienne habitude nous force quelquefois à préférer la brièveté à l'exactitude du calcul, et personne n'y est trompé.

Je supprime les questions que je fis à Euclide sur le calendrier des Athéniens; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 parties plus ou moins grandes, suivant la différence des saisons. Ces parties, ou ces heures, car c'est le nom que l'on commence à leur donner, sont marquées, pour chaque mois, sur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez en effet que, pour tel mois, l'ombre du style, prolongée jusqu'à tel nombre de pieds, donne, avant ou après midi, tel moment de la journée [1]; que, lorsqu'il s'agit d'assigner un rendez-vous pour le matin ou pour le soir, nous nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e, 12e pied de l'ombre, et que c'est enfin de là qu'est venue cette expression : Quel ombre est-il? Vous savez aussi que nos esclaves vont de temps en temps consulter le cadran exposé aux yeux du public, et nous rapportent l'heure qu'il est. Quelque facile que soit cette voie, on cherche à nous en procurer une plus commode, et déjà l'on commence à fabriquer des cadrans portatifs.

Quoique le cycle de Méton soit plus exact que ceux qui l'avaient précédé, on s'est aperçu de nos jours qu'il a besoin de

1 Voyez la note LV à la fin du volume.

correction. Déjà Eudoxe nous a prouvé, d'après les astronomes égyptiens, que l'année solaire est de 365 jours 1/4, et par conséquent plus courte que celle de Méton d'une soixante-seizième partie du jour.

On a remarqué que, dans les jours des solstices, le soleil ne se lève pas précisément au même point de l'horizon : on en a conclu qu'il avait une latitude, ainsi que la lune et les planètes, et que, dans sa révolution annuelle, il s'écartait en-deçà et au-delà du plan de l'écliptique, inclinée à l'équateur d'environ 24 degrés.

Les planètes ont des vitesses qui leur sont propres, et des années inégales. Eudoxe, à son retour d'Égypte, nous donna de nouvelles lumières sur le temps de leurs révolutions. Celles de mercure et de vénus s'achèvent en même temps que celles du soleil, celle de mars en deux ans ; celle de jupiter en douze, celle de saturne en trente.

Les astres qui errent dans le zodiaque ne se meuvent pas par eux-mêmes ; ils sont entraînés par les sphères supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés. On n'admettait autrefois que huit de ces sphères, celles des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune, et de cinq planètes. On les a multipliées depuis qu'on a découvert dans les corps célestes des mouvemens dont on ne s'était pas aperçu.

Je ne vous dirai point qu'on se croit obligé de faire rouler les astres errans dans autant de cercles, par la seule raison que cette figure est la plus parfaite de toutes : ce serait vous instruire des opinions des hommes, et non des lois de la nature.

La lune emprunte son éclat du soleil, elle nous cache la lumière de cet astre quand elle est entre lui et nous ; elle perd la sienne quand nous sommes entre elle et lui. Les éclipses de lune et de soleil n'épouvantent plus que le peuple, et nos astronomes les annoncent d'avance. On démontre en astronomie que certains astres sont plus grands que la terre ; mais je ne sais pas si le diamètre du soleil est neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu.

Je demandai à Euclide pourquoi il ne rangeait pas les comètes au nombre des astres errans. Telle est, en effet, me dit-il, l'opinion de plusieurs philosophes, entre autres d'Anaxagore, de Démocrite, et de quelques disciples de Pythagore ; mais elle fait plus d'honneur à leur esprit qu'à leur savoir. Les erreurs

grossières dont elle est accompagnée prouvent assez qu'elle n'est pas le fruit de l'observation. Anaxagore et Démocrite supposent que les comètes ne sont autre chose que deux planètes qui, en se rapprochant, paraissent ne faire qu'un corps ; et le dernier ajoute, pour preuve, qu'en se séparant elles continuent à briller dans le ciel, et présentent à nos yeux des astres inconnus jusqu'alors. À l'égard des pythagoriciens, ils semblent n'admettre qu'une comète, qui paraît par intervalles, après avoir été pendant quelque temps absorbée dans les rayons du soleil.

Mais que répondrez-vous, lui dis-je, aux Chaldéens et aux Égyptiens, qui, sans contredit, sont de très-grands observateur? N'admettent-ils pas de concert le retour périodique des comètes? Parmi les astronomes de Chaldée, me dit-il, les uns se vantent de connaître leurs cours, les autres les regardent comme des tourbillons qui s'enflamment par la rapidité de leur mouvement. L'opinion des premiers ne peut être qu'une hypothèse, puisqu'elle laisse subsister celle des seconds.

Si les astronomes d'Égypte ont eu la même idée, ils en ont fait un mystère à ceux de nos philosophes qui les ont consultés. Eudoxe n'en a jamais rien dit, ni dans ses conversations, ni dans ses ouvrages. Est-il à présumer que les prêtres égyptiens se soient réservé la connaissance exclusive du cours des comètes?

Je fis plusieurs autres questions à Euclide; je trouvai presque toujours partage dans les opinions, et par conséquent incertitude dans les faits. Je l'interrogeai sur la voie lactée; il me dit que, suivant Anaxagore, c'était un amas d'étoiles dont la lumière était à demi obscurcie par l'ombre de la terre, comme si cette ombre pouvait-parvenir jusqu'aux étoiles; que, suivant Démocrite, il existe dans cet endroit du ciel une multitude d'astres très petits, très-voisins, qui, en confondant leurs faibles rayons, forment une lueur blanchâtre.

Après de longues courses dans le ciel, nous revînmes sur la terre. Je dis à Euclide : Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un si long voyage; nous serons sans doute plus heureux sans sortir de chez nous · car le séjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une aussi lourde masse que la terre pouvait se tenir en équilibre au milieu des airs. Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en est peut-être de la terre comme des étoiles et des planètes. On a pris des précau-

tions, reprit-il, pour les empêcher de tomber : on les a fortement attachées à des sphères plus solides, aussi transparentes que le cristal; les sphères tournent, et les corps célestes avec elles. Mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour y suspendre la terre : pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le sein du fluide qui l'environne ? C'est, disent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés, la terre est comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le sein de l'espace; nous en occupons le sommet, et nous pouvons y dormir en sûreté.

D'autres aplatissent sa partie inférieure, afin qu'elle puisse reposer sur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au-dessus de l'eau. Mais d'abord il est presque démontré qu'elle est de forme sphérique. D'ailleurs, si l'on choisit l'air pour la porter, il est trop faible; si c'est l'eau, on demande sur quoi elle s'appuie. Nos physiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus simple pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils, d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre. il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres pour s'en rapprocher.

De là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, et ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent s'y soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis je, qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres? Je l'ignore, répondit il. Quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, et que l'on ne connaît encore qu'une légère portion de sa surface. On doit rire de leur présomption quand on les voit avancer sans la moindre preuve que la terre est de toutes parts entourée de l'Océan, et que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

Je demandai à Euclide quels étaient les pays connus des Grecs. Il voulait me renvoyer aux historiens que j'avais lus; mais je le pressai tellement, qu'il continua de cette manière : Pythagore et Thalès divisèrent d'abord le ciel en cinq zones, deux glaciales, deux tempérées, et une qui se prolonge le long de l'équateur. Dans le siècle dernier, Parménide transporta la même division à la terre : on l'a tracée sur la sphère que vous avez sous les yeux.

Les hommes ne peuvent subsister que sur une petite partie de la surface du globe : l'excès du froid et de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les pôles et la ligne équinoxiale : ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés ; mais c'est à tort que dans plusieurs cartes géographiques on donne à la portion de terrain qu'ils occupent une forme circulaire : la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord que de l'est à l'ouest.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations scythiques : les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines. Plus loin habitent différens peuples, et, entre autres, des anthropophages.... qui ne sont pas Scythes, repris-je aussitôt. Je le sais, me répondit-il, et nos historiens les ont distingués. Au dessus de ce peuple barbare, nous supposons des déserts immenses.

A l'est, les conquêtes de Darius nous ont fait connaître les nations qui s'étendent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au-delà de ce fleuve est une région aussi grande que le reste de l'Asie. C'est l'Inde, dont une très-petite partie est soumise aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

Vers le nord-est, au-dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un œil, que d'autres enfin ont des pieds de chèvre : vous jugerez, par ces récits, de nos connaissances en géographie.

Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie [1] : l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au-delà des Colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, et qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde : elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr et de Carthage, qui n'osent pas même s'éloigner de la terre : car, après avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud et longent les côtes de l'Afrique ; les autres tournent vers le nord, et vont échanger leurs marchandises contre l'étain des îles Cassitérides [2], dont les Grecs ignorent la position.

1 L'Espagne.
2 Les îles Britanniques.

Plusieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que, par les ordres de Nicos, qui régnait en Égypte, il y a environ deux cents cinquante ans, des vaisseaux, montés d'équipages phéniciens, partirent du golfe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, et revinrent deux ans après en Égypte par le détroit de Cadir [1]. On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde; mais, ces entreprises, en les supposant réelles n'ont pas eu de suite : le commerce ne pouvait multiplier des voyages si longs et si dangereux que sur des espérances difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes tant orientales qu'occidentales de l'Afrique. C'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaste pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverse en entier depuis la ville de Thèbes en Égypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre; mais on n'en rapporte que les noms; et vous pensez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent point la zone torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cent mille stades [2] : j'ignore si le calcul est juste; mais je sais bien que nous connaissons à peine le quart de cette circonférence.

1 Aujourd'hui Cadix.

2 Quinze mille cent vingt lieues.

CHAPITRE XXXII.

Aristippe.

Le lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venait d'arriver : je ne l'avais jamais vu. Après la mort de Socrate, son maître, il voyagea chez différentes nations, où il se fit une réputation brillante. Plusieurs le regardaient comme un novateur en philosophie, et l'accusaient de vouloir établir l'alliance monstrueuse des vertus et des voluptés; cependant on en parlait comme d'un homme de beaucoup d'esprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école : je m'y glissai avec la foule; je le vis ensuite en particulier; et voici à peu près l'idée qu'il me donna de son système et de sa conduite.

Jeune encore, la réputation de Socrate m'attira auprès de lui, et la beauté de sa doctrine m'y retint; mais, comme elle exigeait des sacrifices dont je n'étais pas capable, je crus que, sans m'écarter de ses principes, je pourrais découvrir à ma portée une voie plus commode pour parvenir au terme de mes souhaits.

Il nous disait souvent que, ne pouvant connaître l'essence et les qualités des choses qui sont hors de nous, il nous arrivait à tous momens de prendre le bien pour le mal, et le mal pour le bien. Cette réflexion étonnait ma paresse : placé entre les objets de mes craintes et de mes espérances, je devais choisir sans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets qui sont si incertaines, ni aux témoignages de mes sens, qui sont si trompeurs.

Je rentrai en moi-même; et je fus frappé de cet attrait pour le plaisir, de cette aversion pour la peine, que la nature avait mis au fond de mon cœur, comme deux signes certains et sensibles qui m'avertissaient de ses intentions. En effet, si ces affections sont criminelles, pourquoi me les a-t-elles données? si elles ne le sont pas, pourquoi ne serviraient-elles pas à régler mes choix?

Je venais de voir un tableau de Parrhasius, d'entendre un air de Timothée : fallait-il donc savoir en quoi consistent les couleurs et les sons pour justifier le ravissement que j'avais éprouvé ? et n'étais-je pas en droit de conclure que cette musique et cette peinture, avaient, du moins pour moi, un mérite réel ?

Je m'accoutumai ainsi à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisaient sur mon âme, à rechercher comme utiles ceux qui me procuraient des sensations agréables, à éviter comme nuisibles ceux qui produisaient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant et les sensations qui attristent l'âme, et celles qui la transportent hors d'elle-même, je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvemens doux qui l'agitent sans la fatiguer, et que, pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur, ces deux espèces d'émotions dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi, je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses; mais, quelque brillant que soit ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé et de l'avenir, je vis tout entier dans le présent. Quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune; je jouis de leurs avantages, et je respecte leurs lois : quand elles n'existeraient pas ces lois, un philosophe éviterait de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret, et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges : je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux ; je mets dans le commerce mon esprit et mes lumières, mon empressement et mes complaisances : je ne fais aucun tort à mes semblables ; je les respecte quand je le dois, je leur rends des services quand je le puis ; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs faiblesses. Ils ne sont point ingrats ; mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentiment, noblesse de procédés. J'eus des disciples; j'en exigeai un salaire; l'école de Socrate en fut étonnée, et jeta les hauts cris, sans s'apercevoir qu'elle donnait atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venais faire à sa cour; je lui répondis : Troquer vos faveurs contre mes connaissances, mes besoins contre les vôtres. Il accepta le marché, et bientôt il me distingua des autres philosophes dont il était entouré.

J'interrompis Aristippe. Est-il vrai, lui dis-je, que cette préférence vous attira leur haine? J'ignore, reprit-il, s'ils éprouvaient ce sentiment pénible, pour moi, j'en ai garanti mon cœur, ainsi que de ces passions violentes, plus funestes à ceux qui s'y livrent qu'à ceux qui en sont les objets. Je n'ai jamais envié que la mort de Socrate; et je me vengeai d'un homme qui cherchait à m'insulter, en lui disant de sang-froid : Je me retire, parce que, si vous avez le pouvoir de vomir des injures, j'ai celui de ne pas les entendre.

Et de quel œil, lui dis-je encore, regardez-vous l'amitié? Comme le plus beau et le plus dangereux des présens du ciel; répondit-il : ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes effroyables. Et voulez vous qu'un homme sage s'expose à des pertes dont l'amertume empoisonnerait le reste de ses jours? Vous connaîtrez par les deux traits suivans avec quelle modération je m'abandonne à ce sentiment.

J'étais dans l'île d'Égine : j'appris que Socrate, mon cher maître, venait d'être condamné, qu'on le détenait en prison, que l'exécution serait différée d'un mois, et qu'il était permis à ses disciples de le voir. Si j'avais pu, sans inconvénient, briser ses fers, j'aurais volé à son secours; mais je ne pouvais rien pour lui, et je restai à Egine. C'est une suite de mes principes : quand le malheur de mes amis est sans remède, je m'épargne la peine de les voir souffrir.

Je m'étais lié avec Eschine, disciple comme moi de ce grand homme : je l'aimais à cause de ses vertus, peut-être aussi parce qu'il m'avait des obligations, peut-être encore parce qu'il se sentait plus de goût pour moi que pour Platon. Nous nous brouillâmes. Qu'est devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous unissait l'un à l'autre? Elle dort, répondis-je; mais il est en

mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Eschine. Nous avons fait une folie, lui dis-je ; me croyez-vous assez incorrigible pour être indigne de pardon? Aristippe, répondit-il, vous me surpassez en tout : c'est moi qui avais tort, et c'est vous qui faites les premiers pas. Nous nous embrassâmes, et je fus délivré des petits chagrins que me causait notre refroidissement.

Si je ne me trompe, repris-je, il suit de votre système qu'il faut admettre des liaisons de convenance, et bannir cette amitié qui nous rend si sensibles aux maux des autres. Bannir! répliqua-t-il en hésitant. Eh bien! je dirai avec la Phèdre d'Euripide : C'est vous qui avez proféré ce mot, ce n'est pas moi.

Aristippe savait qu'on l'avait perdu dans l'esprit des Athéniens; toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisait, il me pressait de lui fournir les occasions de se justifier.

On vous accuse, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran, ce qui est un crime horrible. Il me dit : Je vous ai expliqué les motifs qui me conduisirent à la cour de Syracuse : elle était pleine de philosophes qui s'érigeaient en réformateurs. J'y pris le rôle de courtisan sans déposer celui d'honnête homme : j'applaudissais aux bonnes qualités du jeune Denys : je ne louais point ses défauts, je ne les blâmais pas ; je n'en avais pas le droit : je savais seulement qu'il était plus aisé de les supporter que de les corriger.

Mon caractère indulgent et facile lui inspirait de la confiance ; des reparties assez heureuses, qui m'échappaient quelquefois, amusaient ses loisirs. Je n'ai point trahi la vérité quand il m'a consulté sur des questions importantes. Comme je désirais qu'il connût l'étendue de ses devoirs, et qu'il réprimât la violence de son caractère, je disais souvent en sa présence qu'un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas, comme un coursier docile au frein diffère d'un cheval indomptable.

Lorsqu'il ne s'agissait pas de son administration, je parlais avec liberté, quelquefois avec indiscrétion. Je le sollicitais un jour pour un de mes amis ; il ne m'écoutait point. Je tombai à ses genoux : on m'en fit un crime ; je répondis : Est-ce ma faute si cet homme a les oreilles aux pieds?

Pendant que je le pressais inutilement de m'accorder une gratification, il s'avisa d'en proposer une à Platon, qui ne l'accepta point. Je dis tout haut : Le roi ne risque pas de se ruiner, il donne à ceux qui refusent, et refuse à ceux qui demandent.

Souvent il nous proposait des problèmes; et, nous interrompant ensuite, il se hâtait de les résoudre lui-même. Il me dit une fois : Discutons quelques points de philosophie; commencez. Fort bien, lui dis-je, pour que vous ayez le plaisir d'achever, et de m'apprendre ce que vous voulez savoir. Il fut piqué, et à souper il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avais trouvé cette place. Vous vouliez sans doute, répondis-je, qu'elle fût pendant quelques momens la plus honorable de toutes.

On vous reproche encore, lui dis-je, le goût que vous avez pour les richesses, pour le faste, la bonne chère, les femmes, les parfums, et toutes les espèces de sensualités. Je l'avais apporté en naissant, répondit-il, et j'ai cru qu'en l'exerçant avec retenue je satisferais à la fois la nature et la raison : j'use des agrémens de la vie, je m'en passe avec facilité. On m'a vu à la cour de Denys revêtu d'une robe de pourpre; ailleurs, tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec un manteau grossier.

Denys nous traitait suivant nos besoins. Il donnait à Platon des livres; il me donnait de l'argent, qui ne restait pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix cinquante drachmes [1], et je dis à quelqu'un qui s'en formalisait : N'en auriez-vous pas donné une obole [2] ? — Sans doute. — Eh bien! je ne fais pas plus de cas de ces cinquante drachmes.

J'avais amassé une certaine somme pour mon voyage de Libye : mon esclave, qui en était chargé, ne pouvait pas me suivre; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant et si incommode.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimais beaucoup : un de mes amis cherchait à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je; j'en possède trois autres, et je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu : il ne convient qu'aux enfans de pleurer et de jeter tous leurs hochets quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la Fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son

1 Quarante-cinq livres.
2 Trois sous.

gré, mais qui, ne lui donnant point de prise, ne saurait être entamé. Vient-elle se placer à mes côtés, je lui tends les mains; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor, je lui remets ses dons et la laisse partir : c'est une femme volage dont les caprices m'amusent quelquefois et ne m'affligent jamais.

Les libéralités de Denys me permettaient d'avoir une bonne table, de beaux habits et grand nombre d'esclaves. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmaient hautement; je ne leur répondais que par des plaisanteries. Un jour Polyxène, qui croyait avoir dans son âme le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de très-jolies femmes, et les préparatifs d'un grand souper. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle. Je le laissai dire, et lui proposai de rester avec nous : il accepta, et nous convainquit bientôt que, s'il n'aimait pas la dépense, il aimait autant la bonne chère que son corrupteur.

Enfin, car je ne puis justifier ma doctrine que par mes actions, Denys fit venir trois belles courtisanes, et me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avait trop coûté à Pâris pour avoir donné la préférence à l'une des trois déesses. Chemin faisant, je pensai que leurs charmes ne valaient pas la satisfaction de me vaincre moi-même; je les renvoyai chez elles, et rentrai paisiblement chez moi.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées : on prétendait que votre philosophie ne coûtait aucun effort, et qu'un partisan de la volupté pouvait s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi! répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale, qui a négligé la géométrie et d'autres sciences encore, parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des mœurs; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi d'emprunter plus d'une fois les idées et les maximes; enfin qu'un disciple de Socrate eût ouvert des écoles de prostitution dans plusieurs villes de la Grèce, sans soulever contre lui les magistrats et les citoyens même les plus corrompus!

Le nom de *volupté*, que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses : des philosophes, oubliant qu'ils aimaient la justice, ont favorisé la prévention, et quelques-uns de mes disciples la justifieront peut-être en se

livrant à des excès ; mais un excellent principe change-t-il de caractère parce qu'on en tire de fausses conséquences?

Je vous ai expliqué ma doctrine. J'admets comme le seul instrument du bonheur les émotions qui remuent agréablement notre âme ; mais je veux qu'on les réprime dès qu'on s'aperçoit qu'elles y portent le trouble et le désordre : et certes rien n'est si courageux que de mettre à la fois des bornes aux privations et aux jouissances.

Antisthène prenait en même temps que moi les leçons de Socrate ; il était né triste et sévère ; moi, gai et indulgent. Il proscrivit les plaisirs, et n'osa point se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur : je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter ; et, malgré leurs murmures plaintifs, je les traînai à ma suite comme des esclaves qui devaient me servir, et m'aider à supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées, et voici le fruit que nous avons retiré de nos efforts. Antisthène se crut heureux, parce qu'il se croyait sage; je me crois sage, parce que je suis heureux.

On dira peut-être un jour que Socrate et Aristippe, soit dans leur conduite, soit dans leur doctrine, s'écartaient quelquefois des usages ordinaires ; mais on ajoutera sans doute qu'ils rachetaient ces petites libertés par les lumières dont ils ont enrichi la philosophie.

CHAPITRE XXXIII.

Démêlés entre Denys le Jeune, roi de Syracuse, et Dion son beau-frère, Voyage de Platon en Sicile [1].

Depuis que j'étais en Grèce, j'en avais parcouru les principales villes; j'avais été témoin des grandes solennités qui rassemblent ses différentes nations. Peu contens de ces courses particulières, nous résolûmes, Philotas et moi, de visiter avec plus d'attention toutes ses provinces, en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ nous soupâmes chez Platon: je m'y rendis avec Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Speusippe son neveu, plusieurs de ses anciens disciples, et Timothée, si célèbre par ses victoires. On nous dit que Platon était enfermé avec Dion de Syracuse, qui arrivait du Péloponnèse, et qui, forcé d'abandonner sa patrie, avait, six à sept ans auparavant, fait un assez long séjour à Athènes: ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet et soucieux; mais il reprit bientôt son air serein, et fit servir.

La décence et la propreté régnaient à sa table. Timothée, qui dans les camps, n'entendait parler que d'évolutions, de siéges, de batailles; dans les sociétés d'Ahènes, que de marine et d'impositions, sentait vivement le prix d'une conversation soutenue sans effort, et instructive sans ennui. Il s'écriait quelquefois en soupirant: « Ah! Platon, que vous êtes heureux! » Ce dernier s'étant excusé de la frugalité du repas, Timothée lui répondit: « Je sais que les soupers de l'Académie procurent un doux sommeil, et un réveil plus doux encore. »

Quelques uns des convives se retirèrent de bonne heure: Dion les suivit de près. Nous avions été frappés de son maintien et de

1 Voyez la note LVI à la fin du volume.

ses discours. Il est à présent la victime de la tyrannie, nous dit Platon; il le sera peut-être un jour de la liberté.

Timothée le pressa de s'expliquer. Rempli d'estime pour Dion, disait-il, j'ai toujours ignoré les vrais causes de son exil, et je n'ai qu'une idée confuse des troubles qui agitent la cour de Syracuse. Je ne les ai vues que de trop près, ces agitations, répondit Platon. Auparavant j'étais indigné des fureurs et des injustices que le peuple exerce quelquefois dans nos assemblées : combien plus effrayantes et plus dangereuses sont les intrigues qui, sous un calme apparent, fermentent sans cesse autour du trône; dans ces régions élevées, où dire la vérité est un crime, la faire goûter au prince un crime plus grand encore; où la faveur justifie le scélérat, et la disgrâce rend coupable l'homme vertueux. Nous aurions pu ramener le roi de Syracuse; on l'a indignement perverti : ce n'est pas le sort de Dion que je déplore, c'est celui de la Sicile entière. Ces paroles redoublèrent notre curiosité; et Platon, cédant à nos prières, commença de cette manière :

Il y a trente-deux ans environ [1] que des raisons trop longues à déduire me conduisirent en Sicile. Denys l'Ancien régnait à Syracuse. Vous savez que ce prince, redoutable par ses talens extraordinaires, s'occupa tant qu'il vécut à donner des fers aux nations voisines et à la sienne. Sa cruauté semblait suivre les progrès de sa puissance, qui parvint enfin au plus haut degré d'élévation. Il voulut me connaître; et comme il me fit des avances, il s'attendait à des flatteries; mais il n'obtint que des vérités. Je ne vous parlerai ni de sa fureur que je bravai, ni de sa vengeance dont j'eus de la peine à me garantir. Je m'étais promis de taire ses injustices pendant sa vie; et sa mémoire n'a pas besoin de nouveaux outrages pour être en exécration à tous les peuples.

Je fis alors pour la philosophie une conquête dont elle doit s'honorer : c'est Dion qui vient de sortir. Aristomaque, sa sœur, fut une des deux femmes que Denys épousa le même jour : Hipperinus, son père, avait été long-temps à la tête de la république de Syracuse. C'est aux entretiens que j'eus avec le jeune Dion que cette ville devra sa liberté, si elle est jamais assez heureuse pour la recouvrer. Son âme, supérieure aux autres, s'ouvrit aux premiers rayons de la lumière; et, s'enflammant tout à coup d'un

1 Vers l'an 389 avant J. C.

violent amour pour la vertu, elle renonça sans hésiter à toutes les passions qui l'avaient auparavant dégradée. Dion se soumit à de si grands sacrifices avec une chaleur que je n'ai jamais remarquée dans aucun autre jeune homme, avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

Dès ce moment il frémit de l'esclavage auquel sa patrie était réduite ; mais, comme il se flattait toujours que ses exemples et ses principes feraient impression sur le tyran, qui ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'employer, il continua de vivre auprès de lui, ne cessant de lui parler avec franchise, et de mépriser la haine d'une cour dissolue.

Denys mourut enfin [1], rempli d'effroi, tourmenté de ses défiances, aussi malheureux que les peuples l'avaient été sous un règne de trente-huit ans. Entre autres enfans, il laissa de Doris, l'une de ses deux épouses, un fils qui portait le même nom que lui, et qui monta sur le trône. Dion saisit l'occasion de travailler au bonheur de la Sicile. Il disait au jeune prince : Votre père fondait sa puissance sur les flottes redoutables dont vous disposez, sur les dix mille barbares qui composent votre garde ; c'étaient, suivant lui, des chaînes de diamant avec lesquelles il avait garotté toutes les parties de l'empire. Il se trompait : je ne connais d'autres liens, pour les unir d'une manière indissoluble, que la justice du prince et l'amour des peuples. Quelle honte pour vous, disait-il encore, si, réduit à ne vous distinguer que par la magnificence qui éclate sur votre personne et dans votre palais, le moindre de vos sujets pouvait se mettre au dessus de vous par la supériorité de ses lumières et de ses sentimens !

Peu content d'instruire le roi, Dion veillait sur l'administration de l'État ; il opérait le bien, et augmentait le nombre de ses ennemis. Ils se consumèrent pendant quelque temps en efforts superflus ; mais il ne tardèrent pas à plonger Denys dans la débauche la plus honteuse. Dion, hors d'état de leur résister, attendit un moment plus favorable. Le roi, qu'il trouva le moyen de prévenir en ma faveur, et dont les désirs sont toujours impétueux, m'écrivit plusieurs lettres extrêmement pressantes : il me conjurait de tout abandonner, et de me rendre au plus tôt à Syracuse. Dion ajoutait dans les siennes que je n'avais pas un instant à perdre, qu'il était encore temps de placer la phi-

1 L'an 367 avant J. C.

losophie sur le trône, que Denys montrait de meilleures dispositions, et que ses parens se joindraient volontiers à nous pour l'y confirmer.

Je réfléchis mûrement sur ces lettres. Je ne pouvais pas me fier aux promesses d'un jeune homme, qui dans un instant passait d'une extrémité à l'autre; mais ne devais-je pas me rassurer sur la sagesse consommée de Dion? Fallait-il abandonner mon ami dans une circonstance si critique? N'avais-je consacré mes jours à la philosophie que pour la trahir lorsqu'elle m'appelait à sa défense? Je dirai plus : j'eus quelque espoir de réaliser mes idées sur le meilleur des gouvernemens, et d'établir le règne de la justice dans les domaines du roi de Sicile. Tels furent les vrais motifs qui m'engagèrent à partir [1], motifs bien différens de ceux que m'ont prêtés des censeurs injustes.

Je trouvai la cour de Denys pleine de dissensions et de troubles. Dion était en butte à des calomnies atroces. A ces mots Speusippe interrompit Platon : Mon oncle, dit-il, n'ose pas vous raconter les honneurs qu'on lui rendit, et les succès qu'il eut à son arrivée. Le roi le reçut à la descente du vaisseau; et, l'ayant fait monter sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, il le conduisit en triomphe au milieu d'un peuple immense qui couvrait le rivage : il ordonna que les portes du palais lui fussent ouvertes à toute heure, et offrit un sacrifice pompeux en reconnaissance du bienfait que les dieux accordaient à la Sicile. On vit bientôt les courtisans courir audevant de la réforme, proscrire le luxe de leurs tables, étudier avec empressement les figures de géométrie que divers instituteurs traçaient sur le sable répandu dans les salles mêmes du palais.

Les peuples, étonnés de cette subite révolution, concevaient des espérances; le roi se montrait plus sensible à leurs plaintes. On se rappelait qu'il avait obtenu le titre de citoyen d'Athènes, la ville la plus libre de la Grèce. On disait encore que, dans une cérémonie religieuse, le héraut ayant, d'après la formule usitée, adressé des vœux au ciel pour la conservation du tyran, Denys, offensé d'un titre qui jusqu'alors ne l'avait point blessé, s'écria soudain : Ne cesseras-tu pas de me maudire?

1 Vers l'an 364 avant J. C.

Ces mots firent trembler les partisans de la tyrannie. A leur tête se trouvait ce Philistus qui a publié l'histoire des guerres de Sicile et d'autres ouvrages du même genre. Denys l'Ancien l'avait banni de ses états : comme il a de l'éloquence et de l'audace, on le fit venir de son exil pour l'opposer à Platon. A peine fut-il arrivé, que Dion fut exposé à de noires calomnies : on rendit sa fidélité suspecte, on empoisonnait toutes ses paroles, toutes ses actions. Conseillait-il de réformer à la paix une partie des troupes et des galères, il voulait, en affaiblissant l'autorité royale, faire passer la couronne aux enfans que sa sœur avait eus de Denys l'Ancien. Forçait-il son élève à méditer sur les principes d'un sage gouvernement, le roi, disait-on, n'est plus qu'un disciple de l'Académie, qu'un philosophe condamné pour le reste de ses jours à la recherche d'un bien chimérique.

En effet, ajouta Platon, on ne parlait à Syracuse que de deux conspirations, l'une de la philosophie contre le trône, l'autre de toutes les passions contre la philosophie. Je fus accusé de favoriser la première et de profiter de mon ascendant sur Denys pour lui tendre des piéges. Il est vrai que, de concert avec Dion, je lui disais que, s'il voulait se couvrir de gloire, et même augmenter sa puissance, il devait se composer un trésor d'amis vertueux, pour leur confier les magistratures et les emplois ; rétablir les villes grecques détruites par les Carthaginois, et leur donner des lois sages en attendant qu'il pût leur rendre la liberté ; prescrire enfin des bornes à son autorité, et devenir le roi de ses sujets au lieu d'en être le tyran. Denys paraissait quelquefois touché de nos conseils ; mais ses anciennes préventions contre mon ami, sans cesse entretenues par des insinuations perfides, subsistaient au fond de son âme. Pendant les premiers mois de mon séjour à Syracuse, j'employai tous mes soins pour les détruire ; mais, loin de réussir, je voyais le crédit de Dion s'affaiblir par degrés.

La guerre avec les Carthaginois durait encore ; et quoiqu'elle ne produisît que des hostilités passagères, il était nécessaire de la terminer. Dion, pour en inspirer le désir aux généraux ennemis, leur écrivit de l'instruire des premières négociations, afin qu'il pût leur ménager une paix solide. La lettre tomba, je ne sais comment, entre les mains du roi. Il consulte à l'instant Philistus ; et, préparant sa vengeance par une dissimula-

tion profonde, il affecte de rendre ses bonnes grâces à Dion, l'accable de marques de bonté, le conduit sur les bords de la mer, lui montre la lettre fatale, lui reproche sa trahison, et, sans lui permettre un mot d'explication, le fait embarquer sur un vaisseau qui met aussitôt à la voile.

Ce coup de foudre étonna la Sicile, et consterna les amis de Dion: on craignait qu'il ne retombât sur nos têtes. Le bruit de ma mort se répandit à Syracuse. Mais à cet orage violent succéda tout à coup un calme profond: soit politique, soit pudeur, le roi fit tenir à Dion une somme d'argent que ce dernier refusa d'accepter. Loin de sévir contre les amis du proscrit, il n'oublia rien pour calmer leurs alarmes: il cherchait en particulier à me consoler; il me conjurait de rester auprès de lui. Quoique ses prières fussent mêlées de menaces, et ses caresses de fureur, je m'en tenais toujours à cette alternative: ou le retour de Dion ou mon congé. Ne pouvant surmonter ma résistance, il me fit transférer à la citadelle, dans son palais même. On expédia des ordres de tous côtés pour me ramener à Syracuse si je prenais la fuite: on défendit à tout capitaine de vaisseau de me recevoir sur son bord, à moins d'un exprès commandement de la main du prince.

Captif, gardé à vue, je le vis redoubler d'empressement et de tendresse pour moi; il se montrait jaloux de mon estime et de mon amitié; il ne pouvait plus souffrir la préférence que mon cœur donnait à Dion; il l'exigeait avec hauteur; il la demandait en suppliant. J'étais sans cesse exposé à des scènes extravagantes: c'étaient des emportemens et des excuses, des outrages et des larmes. Comme nos entretiens devenaient de jour en jour plus fréquens, on publia que j'étais l'unique dépositaire de sa faveur. Ce bruit, malignement accrédité par Philistus et son parti, me rendit odieux au peuple et à l'armée; on me fit un crime des déréglemens du prince et des fautes de l'administration. J'étais bien éloigné d'en être l'auteur; à l'exception du préambule de quelques lois, auquel je travaillai dès mon arrivée en Sicile, j'avais refusé de me mêler des affaires publiques dans le temps même que j'en pouvais partager le poids avec mon fidèle compagnon: je venais de le perdre; Denys s'était rejeté entre les bras d'un grand nombre de flatteurs perdus de débauche, et j'aurais choisi ce moment pour donner des avis à un jeune insensé qui croyait gouverner, et qui se laissait gou-

verner par des conseillers plus méchans et non moins insensés que lui ?

Denys eût acheté mon amitié au poids de l'or : je la mettais à un plus haut prix ; je voulais qu'il se pénétrât de ma doctrine, et qu'il apprît à se rendre maître de lui-même pour mériter de commander aux autres ; mais il n'aime que la philosophie qui exerce l'esprit, parce qu'elle lui donne occasion de briller. Quand je le ramenais à cette sagesse qui règle les mouvemens de l'âme, je voyais son ardeur s'éteindre. Il m'écoutait avec peine, avec embarras. Je m'aperçus qu'il était prémuni contre mes attaques ; on l'avait en effet averti qu'en admettant mes principes, il assurait le retour et le triomphe de Dion.

La nature lui accorda une pénétration vive, une éloquence admirable, un cœur sensible, des mouvemens de générosité, du penchant pour les choses honnêtes ; mais elle lui refusa un caractère ; et son éducation, absolument négligée, ayant altéré le germe de ses vertus, a laissé pousser des défauts qui heureusement affaiblissent ses vices. Il a de la dureté sans tenue, de la hauteur sans dignité. C'est par faiblesse qu'il emploie le mensonge et la perfidie ; qu'il passe des jours entiers dans l'ivresse du vin et des voluptés. S'il avait plus de fermeté, il serait le plus cruel des hommes. Je ne lui connais d'autre force dans l'âme que l'inflexible raideur avec laquelle il exige que tout se plie sous ses volontés passagères : raisons, opinions, sentimens, tout doit être en certains momens subordonné à ses lumières ; et je l'ai vu s'avilir par des soumissions et des bassesses, plutôt que de supporter l'injure du refus ou de la contradiction. S'il s'acharne maintenant à pénétrer les secrets de la nature, c'est qu'elle ne doit avoir rien de caché pour lui. Dion lui est surtout odieux en ce qu'il le contrarie par ses exemples et par ses avis.

Je demandais vainement la fin de son exil et du mien, lorsque la guerre s'étant rallumée le remplit de nouveaux soins. N'ayant plus de prétexte pour me retenir, il consentit à mon départ. Nous fimes une espèce de traité. Je lui promis de venir le rejoindre à la paix ; il me promit de rappeler Dion en même temps. Dès qu'elle fut conclue, il eut soin de nous en informer ; il écrivit à Dion de différer son retour d'un an, à moi de hâter le mien. Je lui répondis sur-le-champ que mon âge ne me permettait point de courir les risques d'un si long voyage ; et que, puisqu'il manquait à sa parole, j'étais dégagé de la mienne.

Cette réponse ne déplut pas moins à Dion qu'à Denys. J'avais alors résolu de ne plus me mêler de leurs affaires; mais le roi n'en était que plus obstiné dans son projet : il mendiait des sollicitations de toutes parts; il m'écrivait sans cesse, il me faisait écrire par mes amis de Sicile, par les philosophes de l'école d'Italie. Archytas, qui est à la tête de ces derniers, se rendit auprès de lui; il me marqua, et son témoignage se trouvait confirmé par d'autres lettres, que le roi était enflamme d'une nouvelle ardeur pour la philophie, et que j'exposerais ceux qui la cultivent dans ses états, si je n'y retournais au plus tôt. Dion, de son côté, me persécutait par ses instances.

Le roi ne le rappellera jamais, il le craint; il ne sera jamais philosophe, il cherche à le paraître. Il pensait qu'auprès de ceux qui le sont véritablement mon voyage pouvait ajouter à sa considération et mon refus y nuire : voilà tout le secret de l'acharnement qu'il mettait à me poursuivre.

Cependant je ne crus pas devoir résister à tant d'avis réunis contre le mien. On m'eût reproché peut-être un jour d'avoir abandonné un jeune prince qui me tendait une seconde fois la main pour sortir de ses égaremens, livré à sa fureur les amis que j'ai dans ces contrées lointaines, négligé les intérêts de Dion, à qui l'amitié, l'hospitalité, la reconnaissance, m'attachaient depuis si long-temps. Ses ennemis avaient fait séquestrer ses revenus; ils le persécutaient pour l'exciter à la révolte; ils multipliaient les torts du roi pour le rendre inexorable. Voici ce que Denys m'écrivit : « Nous traiterons d'abord l'affaire de Dion; j'en passerai par tout ce que vous voudrez; et j'espère que vous ne voudrez que des choses justes. Si vous ne venez pas, vous n'obtiendrez jamais rien pour lui.

Je connaissais Dion; son âme a toute la hauteur de la vertu. Il avait supporté paisiblement la violence; mais si, à force d'injustices, on parvenait à l'humilier, il faudrait des torrens de sang pour laver cet outrage. Il réunit à une figure imposante les plus belles qualités de l'esprit et du cœur : il possède en Sicile des richesses immenses; dans tout le royaume des partisans sans nombre; dans la Grèce un crédit qui rangeait sous ses ordres nos plus braves guerriers. J'entrevoyais de grands maux prés de fondre sur la Sicile; il dépendait peut-être de moi de les prévenir ou de les suspendre.

Il m'en coûta pour quitter de nouveau ma retraite et aller, à

l'âge de près de soixante-dix ans, affronter un despote altier, dont les caprices sont aussi orageux que les mers qu'il me fallait parcourir; mais il n'est point de vertu sans sacrifice, point de philosophie sans pratique. Speusippe voulut m'accompagner; j'acceptai ses offres: je me flattais que les agrémens de son esprit séduiraient le roi, si la force de mes raisons ne pouvait le convaincre. Je partis enfin, et j'arrivai heureusement en Sicile [1].

Denys parut transporté de joie, ainsi que la reine et toute la famille royale. Il m'avait fait préparer un logement dans le jardin du palais. Je lui représentai dans notre premier entretien que, suivant nos conventions, l'exil de Dion devait finir au moment où je retournerais à Syracuse. A ces mots il s'écria: Dion n'est pas exilé; je l'ai seulement éloigné de la cour. Il est temps de l'en rapprocher, repondis-je, et de lui restituer ses biens, que vous abandonnez à des administrateurs infidèles. Ces deux articles furent long temps débattus entre nous et remplirent plusieurs séances: dans l'intervalle il cherchait par des distinctions et des présens à me refroidir sur les intérêts de mon ami et à me faire approuver sa disgrâce; mais je rejetai des bienfaits qu'il fallait acheter au prix de l'honneur et de l'amitié.

Quand je voulus sonder l'état de son âme et ses dispositions à l'égard de la philosophie, il ne me parla que des mystères de la nature, et surtout de l'origine du mal. Il avait ouï dire aux pythagoriciens d'Italie que je m'étais pendant long-temps occupé de ce problème; et ce fut un des motifs qui l'engagèrent à presser mon retour. Il me contraignit de lui exposer quelques unes de mes idées: je n'eus garde de les étendre, et je dois convenir que le roi ne le désirait point; il était plus jaloux d'étaler quelques faibles solutions qu'il avait arrachées à d'autres philosophes.

Cependant je revenais toujours, et toujours inutilement, à mon objet principal, celui d'opérer entre Denys et Dion une réconciliation nécessaire à la prospérité de son règne. A la fin, aussi fatigué que lui de mes importunités, je commençai à me reprocher un voyage non moins infructueux que pénible. Nous étions en été; je voulus profiter de la saison pour m'en retourner; je lui déclarai que je ne pouvais plus rester à la cour d'un

[1] Au commencement de l'an 361 avant J. C.

prince si ardent à persécuter mon ami. Il employa toutes les séductions pour me retenir, et finit par me promettre une de ses galères; mais comme il était le maître d'en retarder les préparatifs, je résolus de m'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile.

Deux jours après, il vint chez moi, et me dit: « L'affaire de Dion est la seule cause de nos divisions; il faut la terminer. Voici tout ce que, par amitié pour vous, je puis faire en sa faveur. Qu'il reste dans le Péloponnèse jusqu'à ce que le temps précis de son retour soit convenu entre lui, moi, vous et vos amis. Il vous donnera sa parole de ne rien entreprendre contre mon autorité; il la donnera de même à vos amis, aux siens; et tous ensemble vous m'en serez garans. Ses richesses seront transportées en Grèce et confiées à des dépositaires que vous choisirez; il en retirera les intérêts, et ne pourra toucher au fonds sans votre agrément; car je ne compte pas assez sur sa fidélité pour laisser à sa disposition de si grands moyens de me nuire. J'exige en même temps que vous restiez encore un an avec moi; et, quand vous partirez, nous vous remettrons l'argent que nous aurons à lui. J'espère qu'il sera satisfait de cet arrangement. Dites-moi s'il vous convient. »

Ce projet m'affligea. Je demandai vingt-quatre heures pour l'examiner. Après en avoir balancé les avantages et les inconvéniens, je lui répondis que j'acceptais les conditions proposées, pourvu que Dion les approuvât. Il fut réglé en conséquence que nous lui écririons au plus tôt l'un et l'autre, et qu'en attendant on ne changerait rien à la nature de ses biens. C'était le second traité que nous faisions ensemble, et il ne fut pas mieux observé que le premier.

J'avais laissé passer la saison de la navigation; tous les vaisseaux étaient partis. Je ne pouvais pas m'échapper du jardin à l'insu du garde à qui la porte en était confiée. Le roi, maître de ma personne, commençait à ne plus se contraindre. Il me dit une fois: « Nous avons oublié un article essentiel. Je n'enverrai à Dion que la moitié de son bien; je réserve l'autre pour son fils, dont je suis le tuteur naturel, comme frère d'Arété sa mère. » Je me contentai de lui dire qu'il fallait attendre la réponse de Dion à sa première lettre, et lui en écrire une seconde pour l'instruire de ce nouvel arrangement.

Cependant il procédait sans pudeur à la dissipation des biens

de Dion; il en fit vendre une partie comme il voulut, à qui il voulut, sans daigner m'en parler, sans écouter mes plaintes. Ma situation devenait de jour en jour plus accablante : un événement imprévu en augmenta la rigueur.

Ses gardes, indignés de ce qu'il voulait diminuer la solde des vétérans, se présentèrent en tumulte au pied de la citadelle, dont il avait fait fermer les portes. Leurs menaces, leurs cris belliqueux et les apprêts de l'assaut, l'effrayèrent tellement qu'il leur accorda plus qu'ils ne demandaient. Héraclide, un des premiers citoyens de Syracuse, fortement soupçonné d'être l'auteur de l'émeute, prit la fuite, et employa le crédit de ses parens pour effacer les impressions qu'on avait données au roi contre lui.

Quelques jours après, je me promenais dans le jardin; j'y vis entrer Denys, et Théodote qu'il avait mandé; ils s'entretinrent quelque temps ensemble; et, s'étant approché de moi, Théodote me dit : « J'avais obtenu pour mon neveu Héraclide la permission de venir se justifier, et, si le roi ne le veut plus souffrir dans ses États, celle de se retirer au Péloponnèse avec sa femme, son fils et la jouissance de ses biens. J'ai cru devoir en conséquence inviter Héraclide à se rendre ici. Je vais lui en écrire encore. Je demande à présent qu'il puisse se montrer sans risque, soit à Syracuse, soit aux environs. Y consentez-vous, Denys? J'y consens, répondit le roi. Il peut même demeurer chez vous en toute sûreté. »

Le lendemain matin Théodote et Eurybius entrèrent chez moi, la douleur et la consternation peintes sur leur visage. «Platon, me dit le premier, vous fûtes témoin hier de la promesse du roi. On vient de nous apprendre que des soldats, répandus de tous côtés, cherchent Héraclide; ils ont ordre de le saisir. Il est peut-être de retour. Nous n'avons pas un moment à perdre; venez avec nous au palais. » Je les suivis. Quand nous fûmes en présence du roi, ils restèrent immobiles et fondirent en pleurs. Je lui dis : « Ils craignent que, malgré l'engagement que vous prîtes hier, Héraclide ne coure des risques à Syracuse; car on présume qu'il est revenu. » Denys, bouillonnant de colère, changea de couleur. Eurybius et Théodote se jetèrent à ses pieds; et, pendant qu'ils arrosaient ses mains de leurs larmes, je dis à Théodote : « Rassurez-vous; le roi n'osera jamais manquer à la parole qu'il nous a donnée. — Je ne vous en ai point donné, me répondit-il aeec des yeux étincelans de fureur. — Et moi j'atteste les dieux,

repris-je, que vous avez donné celle dont ils réclament l'exécution. » Je lui tournai ensuite le dos et me retirai. Théodote n'eut d'autre ressource que d'avertir secrètement Héraclide, qui n'échappa qu'avec peine aux poursuites des soldats.

Dès ce moment Denys ne garda plus de mesures ; il suivit avec ardeur le projet de s'emparer des biens de Dion. Il me fit sortir du palais. Tout commerce avec mes amis, tout accès auprès de lui, m'étaient sévèrement interdits. Je n'entendais parler que de ses plaintes, de ses reproches, de ses menaces. Si je le voyais par hasard, c'était pour en essuyer des sarcasmes amers et des plaisanteries indécentes ; car les rois, et les courtisans à leur exemple, persuadés sans doute que leur faveur seule fait notre mérite, cessent de considérer ceux qu'ils cessent d'aimer. On m'avertit en même temps que mes jours étaient en danger ; et en effet, des satellites du tyran avaient dit qu'ils m'arracheraient la vie s'ils me rencontraient.

Je trouvai le moyen d'instruire de ma situation Archytas et mes autres amis de Tarente. Avant mon arrivée, Denys leur avait donné sa foi que je pourrais quitter la Sicile quand je le jugerais à propos ; ils m'avaient donné la leur pour garant de la sienne. Je l'invoquai dans cette occasion. Bientôt arrivèrent des députés de Tarente ; après s'être acquittés d'une commission qui avait servi de prétexte à l'ambassade, ils obtinrent enfin ma délivrance.

En revenant de Sicile, je débarquai en Élide, et j'allai aux jeux olympiques, où Dion m'avait promis de se trouver. Je lui rendis compte de ma mission, et je finis par lui dire : Jugez vous-même du pouvoir que la philosophie a sur l'esprit du roi de Syracuse.

Dion, indigné des nouveaux outrages qu'il venait de recevoir en ma personne, s'écria tout à coup : « Ce n'est plus à l'école de la philosophie qu'il faut conduire Denys ; c'est à celle de l'adversité, et je vais lui en ouvrir le chemin. Mon ministère est donc fini, lui répondis-je. Quand mes mains seraient encore en état de porter les armes, je ne les prendrais pas contre un prince avec qui j'eus en commun la même maison, la même table, les mêmes sacrifices ; qui, sourd aux calomnies de mes ennemis, épargna des jours dont il pouvait disposer ; à qui j'ai promis cent fois de ne jamais favoriser aucune entreprise contre son autorité. Si, ramenés un jour l'un et l'autre à des vues pacifiques, vous avez besoin de ma médiation, je vous l'offrirai avec empresse-

ment ; mais tant que vous méditerez des projets de destruction, n'attendez ni conseils ni secours de ma part. »

J'ai, pendant trois ans, employé divers prétextes pour le tenir dans l'inaction ; mais il vient de me déclarer qu'il est temps de voler au secours de sa patrie. Les principaux habitans de Syracuse, las de la servitude, n'attendent que son arrivée pour en briser le joug. J'ai vu leurs lettres; ils ne demandent ni troupes ni vaisseaux, mais son nom pour les autoriser, et sa présence pour les réunir. Ils lui marquent aussi que son épouse, ne pouvant plus résister aux menaces et aux fureurs du roi, a été forcée de contracter un nouvel hymen. La mesure est comble. Dion va retourner au Péloponnèse, il y levera des soldats, et dès que ses préparatifs seront achevés, il passera en Sicile.

Tel fut le récit de Platon. Nous prîmes congé de lui, et le lendemain nous partîmes pour la Béotie.

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Béotie ; l'antre de Trophonius ; Hésiode ; Pindare.

On voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce : on trouve des auberges dans les principales villes et sur les grandes routes ; mais on y est rançonné sans pudeur. Comme le pays est presque tout couvert de montagnes et de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets ; encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours, et mener avec soi quelques esclaves pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empressent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des proxènes chargés de ce soin : tantôt ce sont des particuliers en liaison de commerce ou d'hospitalité avec des particuliers d'une autre ville ; tantôt ils ont un caractère public, et sont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret solennel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent ; enfin il en est qui gèrent à la fois les affaires d'une ville étrangère et de quelques uns de ses citoyens.

Le proxène d'une ville en loge les députés ; il les accompagne partout, et se sert de son crédit pour assurer le succès de leurs négociations ; il procure à ceux de ses habitans qui voyagent les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ces secours dans plusieurs villes de la Grèce. En quelques endroits, de simples citoyens prévenaient d'eux-mêmes nos désirs, dans l'espérance d'obtenir la bienveillance des Athéniens, dont ils désiraient d'être les agens, et de jouir, s'ils venaient à Athènes, des prérogatives attachées à ce titre, telles que la permission d'assister à l'assemblée générale, et la préséance dans les cérémonies religieuses, ainsi que dans les jeux publics.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la troisième année de la cent-cinquième olympiade[1]. Nous arrivâmes le soir même à Orope par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de lauriers. Cette ville, située sur les confins de la Béotie et de l'Attique, est éloignée de la mer d'environ vingt stades[2]. Les droits d'entrée s'y perçoivent avec une rigueur extrême, et s'étendent jusqu'aux provisions que consomment les habitans, dont la plupart sont d'un difficile abord et d'une avarice sordide.

Près de la ville, dans un endroit embelli par des sources d'une eau pure, est le temple d'Amphiaraüs. Il fut un des chefs de la guerre de Thèbes ; et, comme il y faisait les fonctions de devin, on supposa qu'il rendait des oracles après sa mort. Ceux qui viennent implorer ses lumières doivent s'abstenir de vin pendant trois jours, et de toute nourriture pendant vingt-quatre heures. Ils immolent ensuite un bélier auprès de sa statue, en étendent la peau sur le parvis, et s'endorment dessus. Le dieu, à ce qu'on prétend, leur apparaît en songe, et répond à leurs questions. On cite quantité de prodiges opérés dans ce temple ; mais les Béotiens ajoutent tant de foi aux oracles, qu'on ne peut pas s'en rapporter à ce qu'ils en disent.

A la distance de trente stades[3], on trouve sur une hauteur la ville de Tanagra, dont les maisons ont assez d'apparence. La plupart sont ornées de peintures encaustiques et de vestibules. Le territoire de cette ville, arrosé par une petite rivière nommée Thermodon, est couvert d'oliviers et d'arbres de différentes sortes. Il produit peu de blé, et le meilleur vin de la Béotie.

Quoique les habitans soient riches, ils ne connaissent ni le luxe, ni les excès qui en sont la suite. On les accuse d'être envieux ; mais nous n'avons vu chez eux que de la bonne foi, de l'amour pour la justice et l'hospitalité, de l'empressement à secourir les malheureux que le besoin oblige d'errer de ville en ville. Ils fuient l'oisiveté, et, détestant les gains illicites, ils vivent contens de leur sort. Il n'y a point d'endroit en Béotie où les voyageurs aient moins à craindre les avanies. Je crois avoir

1 Au printemps de l'année 357 avant J. C.

2 Environ trois quarts de lieue.

3 Un peu plus d'une lieue.

découvert le secret de leurs vertus ; ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Ils ont tant de respect pour les dieux, qu'ils ne construisent les temples que dans des lieux séparés des habitations des mortels. Ils prétendent que Mercure les délivra une fois de la peste en portant autour de la ville un bélier sur ses épaules : ils l'ont représenté sous cette forme dans son temple, et le jour de sa fête on fait renouveler cette cérémonie par un jeune homme de la figure la plus distinguée ; car les Grecs sont persuadés que les hommages que l'on rend aux dieux leur sont plus agréables quand ils sont présentés par la jeunesse et la beauté.

Corinne était de Tanagra ; elle cultiva la poésie avec succès. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et son portrait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare ; mais quand on voit son portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Les Tanagréens, comme les autres peuples de la Grèce, ont une sorte de passion pour les combats de coqs. Ces animaux sont chez eux d'une grosseur et d'une beauté singulières ; mais ils semblent moins destinés à perpétuer leur espèce qu'à la détruire, car ils ne respirent que la guerre. On en transporte dans plusieurs villes ; on les fait lutter les uns contre les autres, et, pour rendre leur fureur plus meurtrière, on arme leurs ergots de pointes d'airain.

Nous partîmes de Tanagra, et après avoir fait deux cents stades [1] par un chemin raboteux et difficile, nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensevelie sous ses ruines. Elle était située au pied du mont Cythéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, et dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de trois cent mille Perses. Ceux de Platée se distinguèrent tellement dans cette bataille, que les autres Grecs, autant pour reconnaître leur valeur que pour éviter toute jalousie, leur en déférèrent la principale gloire. On institua chez eux des fêtes pour en perpétuer le souvenir, et il fut décidé que tous les ans on y renouvellerait les cérémonies funèbres en l'honneur des Grecs qui avaient péri dans la bataille.

1 Sept lieues et demie.

De pareilles institutions se sont multipliées parmi les Grecs : ils savent que les monumens ne suffisent pas pour éterniser les faits éclatans, ou du moins pour en produire de semblables. Ces monumens périssent, ou sont ignorés, et n'attestent souvent que le talent de l'artiste et la vanité de ceux qui les ont fait construire. Mais des assemblées générales et solennelles, où chaque année les noms de ceux qui se sont dévoués à la mort sont récités à haute voix, où l'éloge de leur vertu est prononcé par des bouches éloquentes, où la patrie, énorgueillie de les avoir produits, va répandre des larmes sur leurs tombeaux ; voilà le plus digne hommage qu'on puisse décerner à la valeur, et voic l'ordre qu'observaient les Platéens en le renouvelant.

A la pointe du jour, un trompette sonnant la charge ouvrait la marche : on voyait paraître successivement plusieurs chars remplis de couronnes et de branches de myrte : un taureau noir, suivi de jeunes gens qui portaient dans des vases du lait, du vin, et différentes sortes de parfums ; enfin le premier magistrat des Platéens, vêtu d'une robe teinte en pourpre, tenant un vase d'une main et une épée de l'autre. La pompe traversait la ville ; et, parvenue au champ de bataille, le magistrat puisait de l'eau dans une fontaine voisine ; lavait les cippes ou colonnes élevées sur les tombeaux, les arrosait d'essences, sacrifiait le taureau ; et, après avoir adressé des prières à Jupiter et à Mercure, il invitait aux libations les ombres des guerriers qui étaient morts dans les combats : ensuite il remplissait de vin une coupe ; il en répandait une partie, et disait à haute voix : « Je bois à ces vaillans hommes qui sont morts pour la liberté de la Grèce. »

Depuis la bataille de Platée, les habitans de cette ville s'unirent aux Athéniens, et secouèrent le joug des Thébains, qui se regardaient comme leurs fondateurs, et qui, dès ce moment, devinrent pour eux des ennemis implacables. Leur haine fut portée si loin, que, s'étant joints aux Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponnèse, ils attaquèrent la ville de Platée, et la détruisirent entièrement. Elle se repeupla bientôt après, et comme elle était toujours attachée aux Athéniens, les Thébains la reprirent, et la détruisirent de nouveau, il y a dix-sept ans. Il n'y reste plus aujourd'hui que les temples respectés par les vainqueurs, quelques maisons, et une grande hôtellerie pour ceux qui viennent en ces lieux offrir des sacrifices. C'est un bâtiment qui a deux cents pieds de long sur autant de large, avec

quantité d'appartemens au rez-de-chaussée, et au premier étage.

Nous vîmes le temple de Minerve construit des dépouilles des Perses enlevées à Marathon. Polygnote y représenta le retour d'Ulysse dans ses états, et le massacre qu'il fit des amans de Pénélope. Onatas y peignit la première expédition des Argiens contre Thèbes. Ces peintures conservent encore toute leur fraîcheur. La statue de la déesse est de la main de Phidias, et d'une grandeur extraordinaire : elle est de bois doré ; mais le visage, les mains et les pieds sont de marbre.

Nous vîmes dans le temple de Diane le tombeau d'un citoyen de Platée, nommée Euchidas. On nous dit à cette occasion qu'après la défaite des Perses l'oracle avait ordonné aux Grecs d'éteindre le feu dont ils se servaient, parce qu'il avait été souillé par les barbares, et de venir prendre à Delphes celui dont ils useraient désormais pour leurs sacrifices. En conséquence, tous les feux de la contrée furent éteints. Euchidas partit aussitôt pour Delphes ; il prit du feu sur l'autel, et étant revenu le même jour à Platée avant le coucher du soleil, il expira quelques momens après. Il avait fait mille stades à pied [1]. Cette extrême diligence étonnera sans doute ceux qui ne savent pas que les Grecs s'exercent singulièrement à la course, et que la plupart des villes entretiennent des coureurs, accoutumés à parcourir dans un jour des espaces immenses.

Nous passâmes ensuite par la bourgade de Leuctres et la ville de Thespies, qui devront leur célébrité à de grands désastres. Auprès de la première s'était donnée, quelques années auparavant, cette bataille sanglante qui renversa la puissance de Lacédémone : la seconde fut détruite, ainsi que Platée, dans les dernières guerres. Les Thébains n'y respectèrent que les monumens sacrés. Deux, entre autres, fixèrent notre attention : le temple d'Hercule, desservi par une prêtresse qui est obligée de garder le célibat pendant toute sa vie ; et la statue de ce Cupidon, que l'on confond quelquefois avec l'Amour : ce n'est qu'une pierre informe, et telle qu'on la tire de la carrière ; car c'est ainsi qu'anciennement on représentait les objets du culte public.

Nous allâmes coucher dans un lieu nommé Ascra, distant de Thespies d'environ quarante stades [2] : hameau dont le séjour est

1 Trente-sept lieues et deux mille toises.

2 Environ une lieue et demie.

insupportable en été et en hiver ; mais c'est la patrie d'Hésiode.

Le lendemain un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses : nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poètes de la Grèce : elle est placée dans une grotte, comme dans un petit temple. A droite, à gauche, nos regards parcouraient avec plaisir les nombreuses demeures que les habitans de la campagne se sont construites sur ces hauteurs.

Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses ; c'est là en effet que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monumens qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différens artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici, Apollon et Mercure se disputent une lyre ; là respirent encore des poètes et des musiciens célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode et Orphée, autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages, attirés par la douceur de sa voix.

De toutes parts s'élèvent quantité de trépieds de bronze, noble récompense des talens couronnés dans les combats de poésie et de musique. Ce sont les vainqueurs eux-mêmes qui les ont consacrés en ces lieux. On y distingue celui qu'Hésiode avait remporté à Chalcis en Eubée. Autrefois les Thespiens venaient tous les ans dans ce bois sacré distribuer de ces sortes de prix, et célébrer des fêtes en l'honneur des Muses et de l'Amour.

Au dessus du bois coulent entre des bords fleuris une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène, et celle de Narcisse, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour en s'obstinant à contempler son image dans les eaux tranquilles de cette source.

Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages, et la beauté des arbres antiques dont elle est couverte. Les paysans des environs nous assuraient que les plantes y sont tellement salutaires, qu'après s'en être nourris, les serpens n'ont plus de venin. Ils trouvaient une douceur exquise dans le fruit de leurs arbres, et surtout dans celui de l'andrachné.

Les Muses règnent sur l'Hélicon. Leur histoire ne présente que des traditions absurdes; mais leurs noms indiquent leur origine. Il paraît en effet que les premiers poètes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines; et que, cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvaient avoir sur les productions de l'esprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois Muses, Mélèté, Mnèmé, Aœdé : c'est-à-dire la *méditation*, ou la réflexion qu'on doit appporter au travail, la *mémoire*, qui éternise les faits éclatans, et le *chant*, qui en accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères et les effets. Le nombre des Muses s'accrut, et les noms qu'elles reçurent alors se rapportèrent aux charmes de la poésie, à son origine céleste, à la beauté de son langage, aux plaisirs et à la gaîté qu'elle procure, aux chants et à la danse qui relèvent son éclat, à la gloire dont elle est couronnée [1]. Dans la suite, on leur associa les Grâces, qui doivent embellir la poésie, et l'Amour, qui en est si souvent l'objet.

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout à coup Orphée, Linus, et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie; et de là, étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, et nous nous rendîmes à Lébadée, située au pied d'une montagne d'où sort la petite rivière d'Hercyne, qui forme dans sa chute des cascades sans nombre. La ville présente de tous côtés des monumens de la magnificence et du goût des habitans. Nous nous en occupâmes avec plaisir; mais nous étions encore plus empressés de voir l'antre de Trophonius, un des plus célèbres oracles de la Grèce : une indiscrétion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette

1 Voyez la note LVII la fin du volume.

caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et observa que ces faits surprenans n'étaient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étais une fois dans un temple, ajouta-t-il : la statue du dieu paraissait couverte de sueur : le peuple criait au prodige : mais j'appris ensuite qu'elle était faite d'un bois qui avait la propriété de suer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir et sortir quelques momens après : c'était un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étaient connus que de ces ministres [1].

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain allait descendre dans la caverne : nous prîmes le chemin de la montagne, accompagnés de quelques amis, et à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui lui est également consacré. Sa statue, qui le représente sous les traits d'Esculape, est de la main de Praxitèle.

Trophonius était un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent une issue secrète pour voler pendant la nuit les trésors qu'on y déposait; et qu'Agamède ayant été pris dans un piége tendu à dessein, Trophonius, pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête, et fut quelque temps après englouti dans la terre entr'ouverte sous ses pas. D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le temple, supplièrent Apollon de leur accorder une récompense; que le dieu leur répondit qu'ils la recevraient sept jours après; et que, le septième jour étant passé, ils trouvèrent la mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius. Presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir, et inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius est entouré de temples et de statues. Cet antre, creusé un peu au dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De là on entre dans une

1 Voyez la note LVIII à la fin du volume.

grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre [1] : c'est là que se trouve la bouche de l'antre : on y descend par le moyen d'une échelle ; et, parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite : il faut y passer les pieds, et quand, avec bien de la peine, on a introduit le reste du corps, on se sent entraîner avec la rapidité d'un torrent jusqu'au fond du souterrain. Est-il question d'en sortir, on est relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour ; mais, pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à la suite d'un examen rigoureux. Tersidas, c'est le nom du Thébain qui venait consulter l'oracle, avait passé quelques jours dans une chapelle consacrée à la Fortune et au bon Génie, faisant usage du bain froid, s'abstenant de vin et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avait offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on sacrifia un bélier ; et les devins en ayant examiné les entrailles, comme ils avaient fait dans les sacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréait l'hommage de Tersidas, et répondrait à ses questions. On le mena sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgée de treize ans, le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions ; de là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne : la première efface le souvenir du passé ; la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite tout seul dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Tersidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le suivîmes à la faible lueur des flambeaux qui le précédaient : il entra dans la grotte, et disparut à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des

1 Hauteur, onze de nos pieds, et quatre pouces ; largeur, cinq pieds huit pouces.

autres spectateurs. Il s'en trouvait plusieurs qui avaient été dans le souterrain : les uns disaient qu'ils n'avaient rien vu, mais que l'oracle leur avait donné sa réponse de vive voix; d'autres au contraire n'avaient rien entendu, mais avaient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes. Un citoyen de Lébadée, petit-fils de Timarque, disciple de Socrate, nous raconta ce qui était arrivé à son aïeul : il le tenait du philosophe Cébès de Thèbes, qui le lui avait rapporté presque dans les mêmes termes dont Timarque s'était servi.

J'étais venu, disait Timarque, demander à l'oracle ce qu'il fallait penser du génie de Socrate. Je ne trouvai d'abord dans la caverne qu'une obscurité profonde. Je restai long-temps couché par terre, adressant mes prières à Trophonius, sans savoir si je dormais ou si je veillais : tout à coup j'entendis des sons agréables, mais qui n'étaient point articulés, et je vis une infinité de grandes îles éclairées par une lumière douce; elles changeaient à tout moment de place et de couleur, tournant sur elles-mêmes, et flottant sur une mer, aux extrémités de laquelle se précipitaient deux torrens de feu. Près de moi s'ouvrait un abîme immense, où des vapeurs épaisses semblaient bouillonner, et du fond de ce gouffre s'élevaient des mugissemens d'animaux, confusément mêlés avec des cris d'enfans et des gémissemens d'hommes et de femmes.

Pendant que tous ces sujets de terreur remplissaient mon âme d'épouvante, une voix inconnue me dit d'un ton lugubre : Timarque, que veux-tu savoir? Je répondis presque au hasard : Tout, car tout ici me paraît admirable. La voix reprit : Les îles que tu vois au loin sont les régions supérieures : elles obéissent à d'autres dieux; mais tu peux parcourir l'empire de Proserpine, que nous gouvernons, et qui est séparé de ces régions par le Styx. Je demandai ce que c'était que le Styx. La voix répondit : C'est le chemin qui conduit aux enfers, et la ligne qui sépare les ténèbres de la lumière.

Alors elle expliqua la génération et les révolutions des âmes : celles qui sont souillées de crimes, ajouta-t-elle, tombent, comme tu vois, dans le gouffre, et vont se préparer à une nouvelle naissance. Je ne vois, lui dis-je, que des étoiles qui s'agitent sur les bords de l'abîme; les unes y descendent, les autres en sortent. Ces étoiles, reprit la voix, sont les âmes, dont on peut distinguer trois espèces; celles qui, s'étant plongées dans les voluptés,

ont laissé éteindre leurs lumières naturelles ; celles qui, ayant alternativement lutté contre les passions et contre, la raison ne sont ni tous à fait pures, ni tout-à-fait corrompues ; celles qui, n'ayant pris que la raison pour guide, ont conservé tous les traits de leur origine. Tu vois les premières dans ces étoiles qui te paraissent éteintes ; les secondes dans celles dont l'éclat est terni par des vapeurs qu'elles semblent secouer ; les troisièmes dans celles qui, brillant d'une vive lumière, s'élèvent au dessus des autres : ces dernières sont les génies ; ils animent ces heureux mortels qui ont un commerce intime avec les dieux.

Après avoir un peu plus étendu ces idées, la voix me dit : Jeune homme, tu connaîtras mieux cette doctrine dans trois mois, tu peux maintenant partir. Alors elle se tut : je voulus me tourner pour voir d'où elle venait, mais je me sentis à l'instant une très-grande douleur à la tête, comme si on me la comprimait avec violence : je m'évanouis ; et quand je commençai à me reconnaître, je me trouvai hors de la caverne. Tel était le récit de Timarque. Son petit-fils ajouta que son aïeul, de retour à Athènes, mourut trois mois après, comme l'oracle le lui avait prédit.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre de pareils récits : en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisaient dans la caverne par des routes secrètes, et qu'ils joignaient la violence aux prestiges, pour troubler l'imagination de ceux qui venaient consulter l'oracle.

Ils restent dans les cavernes plus ou moins de temps : il en est qui n'en reviennent qu'après y avoir passé deux nuits et un jour. Il était midi ; Tersidas ne paraissait pas, et nous errions autour de la grotte. Une heure après nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustrade : nous la suivîmes, et nous aperçûmes ce Thébain que des prêtres soutenaient et faisaient asseoir sur un siége qu'on nomme le siége de Mnémosyne ; c'était là qu'il devait dire ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu dans le souterrain. Il était saisi d'effroi ; ses yeux éteints ne reconnaissaient personne. Après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses gens le conduisirent dans la chapelle du bon Génie et de la Fortune. Il y reprit insensiblement ses esprits ; mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne,

et peut-être qu'une impression terrible du saisissement qu'il avait éprouvé ; car on ne consulte pas cet oracle impunément. La plupart de ceux qui reviennent dans la caverne conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut surmonter, et qui a donné lieu à un proverbe ; on dit d'un homme excessivement triste : Il vient de l'antre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière et plus à découvert ; aussi n'en est-il point qui soit plus fréquenté.

Nous descendîmes de la montagne, et quelques jours après nous prîmes le chemin de Thèbes. Nous passâmes par Chéronée, dont les habitans ont pour objet principal de leur culte le sceptre que Vulcain fabriqua par ordre de Jupiter, et qui de Pélops passa successivement entre les mains d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon. Il n'est point adoré dans un temple, mais dans la maison d'un prêtre : tous les jours on lui fait des sacrifices, et on lui entretient une table bien servie.

De Chéronée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traversé des bois, des collines, des campagnes fertiles, et plusieurs petites rivières. Cette ville, une des plus considérables de la Grèce, est entourée de murs, et défendue par des tours. On y entre par sept portes : son enceinte [1] est de quarante-trois stades [2]. La citadelle est placée sur une éminence où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, et d'où sort une source que, dès les plus anciens temps, on a conduite dans la ville par des canaux souterrains.

Ses dehors sont embellis par deux rivières, des prairies et des jardins : ses rues, comme celles de toutes les villes anciennes, manquent d'alignement. Parmi les magnificences qui décorent les édifices publics, on trouve des statues de la plus grande beauté : j'admirai dans le temple d'Hercule la figure colossale de ce dieu, faite par Alcamène, et ses travaux exécutés par Praxitèle ; dans celui d'Apollon Isménien, le Mercure de Phidias, et la Minerve de Scopas. Comme quelques uns de ces monumens furent érigés pour d'illustres Thébains, je cherchai la statue de Pindare. On me répondit : Nous ne l'avons pas ; mais voilà celle de Cléon, qui fut le plus habile chanteur de son

1 Voyez la note LIX à la fin du volume.

2 Une lieue mille cinq cent soixante-trois toises.

siècle. Je m'en approchai, et je lus dans l'inscription que Cléon avait illustré sa patrie.

Dans le temple d'Apollon Isménien, parmi quantité de trépieds en bronze, la plupart d'un travail excellent, on en voit un en or qui fut donné par Crœsus, roi de Lydie. Ces trépieds sont des offrandes de la part des peuples des particuliers : on y brûle des parfums ; et comme ils sont d'une forme agréable, ils servent d'ornemens dans les temples.

On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théâtre, un gymnase ou lieu d'exercice pour la jeunesse, et une grande place publique : elle est entourée de temples, et de plusieurs autres édifices dont les murs sont couverts des armes que les Thébains enlevèrent aux Athéniens à la bataille de Délium : du reste de ces glorieuses dépouilles, ils construisirent dans le même endroit un superbe portique, décoré par quantité de statues de bronze.

La ville est très-peuplée [1] : ses habitans sont, comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes ; la première comprend les citoyens, la seconde les étrangers régnicoles, la troisième les esclaves. Deux partis, animés l'un contre l'autre, ont souvent occasioné des révolutions dans le gouvernement. Les uns, d'intelligence avec les Lacédémoniens, étaient pour l'oligarchie ; les autres, favorisés par les Athéniens, tenaient pour la démocratie. Ces derniers ont prévalu depuis quelques années, et l'autorité réside absolument entre les mains du peuple.

Thèbes est non seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande confédération, composée des principales villes de la Béotie. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à la diète, où sont réglées les affaires de la nation, après avoir été discutées dans quatre conseils différens. Onze chefs connus sous le nom de *béotarques* y président. Elle leur accorde elle-même le pouvoir dont ils jouissent : ils ont une très-grande influence sur les délibérations, et commandent pour l'ordinaire les armées. Un tel pouvoir serait dangereux s'il était perpétuel : les béotarques doivent, sous peine de mort, s'en dépouiller à la fin de l'année, fussent-ils à la tête d'une armée victorieuse, et sur le point de remporter de plus grands avantages.

1 Voyez la note LX à la fin du volume.

Toutes les villes de la Béotie ont des prétentions et des titres légitimes à l'indépendance; mais, malgré leurs efforts et ceux des autres peuples de la Grèce, les Thébains n'ont jamais voulu les laisser jouir d'une entière liberté. Auprès des villes qu'ils ont fondées, ils font valoir les droits que les métropoles exercent sur les colonies; aux autres ils opposent la force, qui n'est que trop souvent le premier des titres, ou la possesion, qui est le plus apparent de tous. Ils ont détruit Thespies et Platée pour s'être séparées de la ligue béotienne, dont ils règlent à présent toutes les opérations, et qui peut mettre plus de vingt mille hommes sur pied. Cette puissance est d'autant plus redoutable que les Béotiens en général sont braves, aguerris, et fiers des victoires qu'ils ont remportées sous Épaminondas: ils ont une force de corps surprenante, et l'augmentent sans cesse par les exercices du gymnase.

Le pays qu'ils habitent est plus fertile que l'Attique, et produit beaucoup de blé d'une excellente qualité; par l'heureuse situation de leurs ports, ils sont en état de commercer, d'un côté, avec l'Italie, la Sicile et l'Afrique; et de l'autre, avec l'Égypte, île de Chypre, la Macédoine et l'Hellespont.

Outre les fêtes qui leur sont communes, et qui les rassemblent dans les champs de Coronée, auprès du temple de Minerve, ils en célèbrent fréquemment dans chaque ville; et les Thébains, entre autres, en ont institué plusieurs dont j'ai été témoin: mais je ne ferai mention que d'une cérémonie pratiquée dans la fête des rameaux de laurier. C'était une pompe ou procession que je vis arriver au temple d'Apollon Isménien. Le ministre de ce dieu change tous les ans; il doit joindre aux avantages de la figure, ceux de la jeunesse et de la naissance. Il paraissait dans cette procession avec une couronne d'or sur la tête, une branche de laurier à la main, les cheveux flottans sur les épaules, et une robe magnifique: il était suivi d'un chœur de jeunes filles qui tenaient également des rameaux, et qui chantaient des hymnes. Un jeune homme de ses parens le précédait, portant dans ses mains une longue branche d'olivier couverte de fleurs et de feuilles de laurier: elle était terminée par un globe de bronze qui représentait le soleil. A ce globe on avait suspendu plusieurs petites boules du même métal, pour désigner d'autres astres, et trois cent soixante-cinq bandelettes teintes en pourpre, qui marquaient les jours de l'année; enfin la lune était figurée par un globe moindre que le

premier, et placé au dessous. Comme la fête était en l'honneur d'Apollon ou du Soleil, on avait voulu représenter par un pareil trophée la prééminence de cet astre sur tous les autres. Un avantage remporté autrefois sur les habitans de la ville d'Arné avait fait établir cette solennité.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui méritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magistratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'aurait pas renoncé au commerce de détail : une autre soumet à l'amende les peintres et les sculpteurs qui ne traitent pas leurs sujets d'une manière décente : par une troisième, il est défendu d'exposer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il faut que le père les présente au magistrat, en prouvant qu'il est lui-même hors d'état de les élever : le magistrat les donne, pour une légère somme, au citoyen qui en veut faire l'acquisition, et qui dans la suite les met au nombre de ses esclaves. Les Thébains accordent la faculté du rachat aux captifs que le sort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne soient nés en Béotie ; car alors ils les font mourir.

L'air est très-pur dans l'Attique, et très-épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne soit séparé du premier que par le mont Cythéron. Cette différence paraît en produire une semblable dans les esprits, et confirmer les observations des philosophes sur l'influence du climat ; car les Béotiens n'ont en général ni cette pénétration ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens ; mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paraissent pesans et stupides, c'est qu'ils sont ignorans et grossiers : comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les grâces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres, ni de ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie : plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate ; Épaminondas n'était pas moins distingué par ses connaissances que par ses talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très-instruites, entre autres Anaxis et Dionysiodore, qui composaient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne et Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre et des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques uns ont pensé qu'il était son rival, mais Homère ne pouvait avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples situés auprès de l'Hélicon rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épître adressée à son frère Persès, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père qui pourvut aux besoins de sa famille en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, et qui, sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cumes en Eolide et vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très-saines sur les devoirs des hommes, et très-affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, et d'autant plus intéressans qu'aucun auteur avant lui n'avait traité de cet art.

Il ne voyagea point, et cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style, élégant et harmonieux, flatte agréablement l'oreille, et se ressent de cette simplicité antique qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poésie qui demande peu d'élévation; Pindare, dans celui qui en exige le plus. Ce dernier florissait au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ soixante-cinq ans. Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maîtres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts. Pindare, plus jeune que Corinne, se faisait un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces : « Dois-je chanter le fleuve Isménus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, Bacchus, etc.? » Tous ces noms étaient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant : « Vous avez pris un sac de grains pour ensemencer une pièce de terre; et, au lieu de semer avec la main, vous avez, dès les premiers pas, renversé le sac. »

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principale-

ment sa réputation aux hymnes qu'on lui demandait, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige d'un poète doit être prêt au jour indiqué : il a toujours les mêmes tableaux à peindre, et sans cesse il risque d'être trop au dessus ou trop au dessous de son sujet : mais Pindare s'était pénétré d'un sentiment qui ne connaissait aucun de ces petits obstacles, et qui portait sa vue au-delà des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux et indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont ils l'objet de ses chants, il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes : si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes, et de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors, semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paraît et disparaît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire; il est tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux, partout où il en reluit des rayons qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur : si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter; et, pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que, revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Un langage si extraordinaire était conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs venaient de remporter sur les Perses les avaient convaincus de nouveau que rien n'exalte plus

les âmes que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare, profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, semblait emprunter la voix du tonnerre pour dire aux états de la Grèce : Ne laissez point éteindre le feu divin qui embrase nos cœurs; excitez toutes les espèces d'émulation; honorez tous les genres de mérite; n'attendez que des actes de courage et de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disait : Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas quand il s'agira de venger votre patrie!

Aujourd'hui encore, ceux qui assistent aux brillantes solennités de la Grèce, qui voient un athlète au moment de son triomphe, qui le suivent lorsqu'il rentre dans la ville où il reçut le jour; qui entendent retentir autour de lui ces clameurs, ces transports d'admiration et de joie au milieu desquels sont mêlés les noms de leurs ancêtres qui méritèrent les mêmes distinctions, les noms des dieux tutélaires qui ont ménagé une telle victoire à leur patrie : tous ceux-là, dis-je, au lieu d'être surpris des écarts et de l'enthousiasme de Pindare, trouveront sans doute que sa poésie, toute sublime qu'elle est, ne saurait rendre l'impression qu'ils ont reçue eux-mêmes.

Pindare, souvent frappé d'un spectacle aussi touchant que magnifique, partagea l'ivresse générale; et, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste et le dispensateur de la gloire : par là tous ses sujets furent ennoblis et reçurent un caractère de majesté. Il eut à célébrer des rois illustres et des citoyens obscurs : dans les uns et dans les autres, ce n'est pas l'homme qu'il envisage, c'est le vainqueur. Sous prétexte que l'on se dégoûte aisément des éloges dont on n'est pas l'objet, il ne s'appesantit pas sur les qualités personnelles; mais, comme les vertus des rois sont des titres de gloire, il les loue du bien qu'ils ont fait, et leur montre celui qu'ils peuvent faire. « Soyez justes, ajoute-t-il, dans toutes vos actions, vrais dans toutes vos paroles [1]; songez que, des milliers de témoins

1 La manière dont Pindare présente ces maximes, peut donner une idée de la hardiesse de ses expressions. « Gouvernez, dit-il, avec le timon de la justice, forgez votre langue sur l'enclume de la vérité. »

ayant les yeux fixés sur vous, la moindre faute de votre part serait un mal funeste. » C'est ainsi que louait Pindare : il ne prodiguait point l'encens, et n'accordait pas à tout le monde le droit d'en offrir. « Les louanges, disait-il, sont le prix des belles actions : à leur douce rosée, les vertus croissent, comme les plantes à la rosée du ciel; mais il n'appartient qu'à l'homme de bien de louer les gens de bien. »

Malgré la profondeur de ses pensées et le désordre apparent de son style, ses vers, dans toutes les occasions, enlèvent les suffrages. La multitude les admire sans les entendre, parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots pompeux et bruyans frappent à coups redoublés ses oreilles étonnées : mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poètes lyriques, et déjà les philosophes citent ses maximes et respectent son autorité.

Au lieu de détailler les beautés qu'il a semées dans ses ouvrages, je me suis borné à remonter au noble sentiment qui les anime. Il me sera donc permis de dire comme lui : « J'avais beaucoup de traits à lancer ; j'ai choisi celui qui pouvait laisser dans le but une empreinte honorable. »

Il me reste à donner quelques notions sur sa vie et sur son caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. « Il fut un temps où un vil intérêt ne souillait point le langage de la poésie. Que d'autres aujourd'hui soient éblouis de l'éclat de l'or ; qu'ils étendent au loin leurs possessions : je n'attache de prix aux richesses que lorsque, tempérées et embellies par les vertus, elles nous mettent en état de nous couvrir d'une gloire immortelle. Mes paroles ne sont jamais éloignées de ma pensée. J'aime mes amis ; je hais mon ennemi, mais je ne l'attaque point avec les armes de la calomnie et de la satire. L'envie n'obtient de moi qu'un mépris qui l'humilie : pour toute vengeance, je l'abandonne à l'ulcère qui lui ronge le cœur. Jamais les cris impuissans de l'oiseau timide et jaloux n'arrêteront l'aigle audacieux qui plane dans les airs.

« Au milieu du flux et reflux de joies et de douleurs qui roulent sur la tête des mortels, qui peut se flatter de jouir d'une félicité constante? J'ai jeté les yeux autour de moi, et, voyant qu'on est plus heureux dans la médiocrité que dans les

autres états, j'ai plaint la destinée des hommes puissans, et j'ai prié les dieux de ne pas m'accabler sous le poids d'une telle prospérité : je marche par des voies simples, content de mon état, et chéri de mes concitoyens; toute mon ambition est de leur plaire, sans renoncer au privilége de m'expliquer librement sur les choses honnêtes et sur celles qui ne le sont pas. C'est dans ces dispositions que j'approche tranquillement de la vieillesse : heureux si, parvenu aux noirs confins de la vie, je laisse à mes enfans le plus précieux des héritages, celui d'une bonne renommée ! »

Les vœux de Pindare furent remplis; il vécut dans le sein du repos et de la gloire. Il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende pour avoir loué les Athéniens, leurs ennemis, et que, dans les combats de poésie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes; mais à ces orages passagers succédaient bientôt des jours sereins. Les Athéniens et toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs; Corinne elle-même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçait, couronné de lauriers, sur un siége élevé; et, prenant sa lyre, il fallait entendre ces sons ravissans qui excitaient de toutes parts des cris d'admiration, et faisaient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étaient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitait solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avait ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offrait au temple.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table : ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes et de fruits, du gibier et du poisson en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très-froid dans toute la Béotie, et presque insupportable à Thèbes : la neige, le vent et la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur des eaux dont elle abonde, et l'aspect riant des campagnes qui conservent long-temps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux et vains; ils passent rapidement de la colere à l'insulte, et du mépris des lois a l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, et le moindre prétexte à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart; leur démarche est noble et leur parure assez élégante. En public, elle couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux; leurs cheveux sont noués au dessus de la tête, et leurs pieds comprimés dans des mules teintes en pourpre, et si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert, leur voix est infiniment douce et sensible : celle des hommes est rude, désagréable, et en quelque façon assortie à leur caractère

On chercherait en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers qu'on appelle le bataillon sacré : ils sont au nombre de trois cents, élevés en commun, et nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices et jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs âmes le sentiment le plus noble et le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse dans le corps un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs et ses peines dans le courant de la vie, ses travaux et ses dangers dans les combats. S'il était capable de ne pas se respecter assez, il se respecterait dans un ami dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, et l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins : « Attendez, lui dit-il en se soulevant, plongez ce fer dans ma poitrine; mon ami aurait trop à rougir si l'on pouvait soupçonner que j'ai reçu la mort en prenant la fuite. »

Autrefois on distribuait par pelotons les trois cents guerriers à la tête des différentes divisions de l'armée. Pelopidas, qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur durent presque tous les avantages

qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit à Chéronée cette cohorte jusqu'alors invincibles; et ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, ne put retenir ses larmes, et rendit un témoignage éclatant à leur vertu ainsi qu'à leur courage.

On a remarqué que les nations et les villes, ainsi que les familles, ont un vice ou un défaut dominant, qui, semblable à certaines maladies, se transmet de race en race, avec plus ou moins d'énergie; de là ces reproches qu'elles se font mutuellement, et qui deviennent des espèces de proverbes. Ainsi les Béotiens disent communément que l'envie a fixé son séjour à Tanagra, l'amour des gains illicites à Orope, l'esprit de contradiction à Thespies, la violence à Thèbes, l'avidité à Anthédon, le faux empressement à Coronée, l'ostentation à Platée, et la stupidité à Haliarte.

En sortant de Thèbes nous passâmes auprès d'un assez grand lac, nommé Hylica, où se jettent les rivières qui arrosent le territoire de cette ville : de là nous nous rendîmes sur les bords du lac Copaïs, qui fixa toute notre attention.

La Béotie peut être considérée comme un grand bassin, entouré de montagnes dont les différentes chaînes sont liées par un terrain assez élevé. D'autres montagnes se prolongent dans l'intérieur du pays; les rivières qui en proviennent se réunissent la plupart dans le lac Copaïs, dont l'enceinte est de trois cent quatre-vingts stades [1], et qui n'a et ne peut avoir aucune issue apparente. Il couvrirait donc bientôt la Béotie, si la nature, ou plutôt l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux.

Dans l'endroit le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoüs, placé entre la mer et le lac. Du fond de chacune de ces baies partent quantité de canaux qui traversent la montagne dans toute sa largeur : les uns ont trente stades de longueur [2], les autres beaucoup plus. Pour les creuser ou pour les nettoyer, on avait

1 Quatorze lieues de deux mille cinq cents toises, plus neuf cent dix toises.

2 Plus d'une lieue.

ouvert de distance en distance, sur la montagne, des puits qui nous parurent d'une profondeur immense. Quand on est sur les lieux, on est effrayé de la difficulté de l'entreprise, ainsi que des dépenses qu'elle dut occasioner, et du temps qu'il fallut pour la terminer. Ce qui surprend encore, c'est que ces travaux, dont il ne reste aucun souvenir dans l'histoire ni dans la tradition, doivent remonter à la plus haute antiquité, et que, dans ces siècles reculés, on ne voit aucune puissance en Béotie capable de former et d'exécuter un si grand projet.

Quoi qu'il en soit, ces canaux exigent beaucoup d'entretien. Ils sont fort négligés aujourd'hui [1] : la plupart sont comblés, et le lac paraît gagner sur la plaine. Il est très-vraisemblable que le déluge, ou plutôt le débordement des eaux qui, du temps d'Ogygès, inonda la Béotie, ne provint que d'un engorgement dans ces conduits souterrains.

Après avoir traversé Oponte et quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens, nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Un secret frémissement me saisit à l'entrée de ce fameux défilé où quatre mille Grecs arrêtèrent durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, et dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandait. Ce passage est resserré, d'un côté par de hautes montagnes, de l'autre par la mer : je l'ai décrit dans l'introduction de cette ouvrage [2].

Nous le parcourûmes plusieurs fois ; nous visitâmes les thermes ou bains chauds qui lui font donner le nom de Thermopyles; nous vîmes la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. Nous le suivîmes, à l'autre extrémité du détroit, jusqu'à la tente de Xerxès, qu'ils avaient résolu d'immoler au milieu de son armée.

Une foule de circonstances faisaient naître dans nos âmes les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du sang des nations, ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnait, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux semblait rendre présens à nos regards ; enfin cet intérêt si vif que l'on prend à la vertu

1 Du temps d'Alexandre, un homme de Chalcis fut chargé de les nettoyer. (Strab. lib. 9. p. 407. Steph. in Αθεν.)

2 Voyez le premier volume de cet ouvrage, p. 114 et suivantes.

malheureuse, tout excitait notre admiration ou notre attendrissement, lorsque nous vîmes auprès de nous les monumens que l'assemblée des Amphictyons fit élever sur la colline dont je viens de parler. Ce sont de petits cippes en l'honneur de trois cents Spartiates et des différentes troupes grecques qui combattirent. Nous approchâmes du premier qui s'offrit à nos yeux, et nous y lûmes : « C'est ici que quatre mille Grecs du Péloponnèse ont combattu contre trois millions de Perses. » Nous approchâmes d'un second, et nous y lûmes ces mots de Simonide : « Passant, va dire à Lacédémone que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. » Avec quel sentiment de grandeur, avec quelle sublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choses à la postérité ! Le nom de Léonidas et ceux de ses trois cents compagnons ne sont point dans cette seconde inscription ; c'est qu'on n'a pas même soupçonné qu'ils pussent jamais être oubliés. J'ai vu plusieurs Grecs les réciter de mémoire, et se les transmettre les uns aux autres. Dans une troisième inscription, pour le devin Mégistias, il est dit que ce Spartiate, instruit du sort qui l'attendait, avait mieux aimé mourir que d'abandonner l'armée des Grecs. Auprès de ces monumens funèbres est un trophée que Xerxès fit élever, et qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

CHAPITRE XXXV.

Voyage de Thessalie [1]. Amphictyons ; magiciennes ; rois de Phères ; vallée de Tempé.

En sortant des Thermopyles, on entre dans la Thessalie. Cette contrée, dans laquelle on comprend la Magnésie et divers autres petits cantons qui ont des dénominations particulières, est bornée à l'est par la mer, au nord par le mont Olympe, à l'ouest par le mont Pindus, au sud par le mont Œta. De ces bornes éternelles partent d'autres chaînes de montagnes et de collines qui serpentent dans l'intérieur du pays. Elles embrassent par intervalles des plaines fertiles, qui par leur forme et leur enceinte ressemblent à de vastes amphithéâtres. Des villes opulentes s'élèvent sur les hauteurs qui entourent ces plaines : tout le pays est arrosé de rivières, dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de se jeter dans la mer, traverse la fameuse vallée connue sous le nom de Tempé.

A quelques stades des Thermopyles nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans. Cette diète serait la plus utile, et par conséquent la plus belle des institutions, si les motifs d'humanité qui la firent établir n'étaient forcés de céder aux passions de ceux qui gouvernent les peuples. Suivant les uns, Amphictyon, qui régnait aux environs, en fut l'auteur : suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi d'Argos. Ce qui paraît certain, c'est que, dans les temps les plus reculés, douze nations du nord de la Grèce [2], telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, etc., formèrent une confédération pour prévenir les maux que la

1 Dans l'été de l'année 357 avant J. C.

2 Voyez la note LXI à la fin du volume.

guerre enchaîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverraient tous les ans des députés à Delphes; que les attentats commis contre le temple d'Apollon qui avait reçu leurs sermens, et tous ceux qui sont contraires au droit des gens dont ils devraient être les défenseurs, seraient déférés à cette assemblée; que chacune des douze nations aurait deux suffrages à donner par ses députés, et s'engagerait à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

La ligue fut cimentée par un serment qui s'est toujours renouvelé depuis. « Nous jurons, dirent les peuples associés, de ne jamais renverser les villes amphictyoniques; de ne jamais détourner, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, les sources nécessaires à leurs besoins : si quelque puissance ose l'entreprendre, nous marcherons contre elle, et nous détruirons ses villes. Si des impies enlèvent les offrandes du temple d'Apollon, nous jurons d'employer nos pieds, nos bras, notre voix, toutes nos forces contre eux et contre leurs complices. »

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, à peu près dans la même forme qu'il fut établi. Sa juridiction s'est étendue avec les nations qui sont sorties du nord de la Grèce, et qui, toujours attachées à la ligue amphictyonique, ont porté dans leurs nouvelles demeures le droit d'assister et d'opiner à ces assemblées. Tels sont les Lacédémoniens : ils habitaient autrefois la Thessalie; et quand ils vinrent s'établir dans le Péloponnèse, ils conservèrent un des deux suffrages qui appartenaient au corps des Doriens, dont ils faisaient partie. De même, le double suffrage, originairement accordé aux Ioniens, fut dans la suite partagé entre les Athéniens et les colonies ioniennes qui sont dans l'Asie mineure. Mais, quoiqu'on ne puisse porter à la diète générale que vingt-quatre suffrages, le nombre des députés n'est pas fixé; les Athéniens en envoient quelquefois trois ou quatre.

L'assemblée des Amphictyons se tient au printemps à Delphes; en automne au bourg d'Anthéla. Elle attire un grand nombre de spectateurs, et commence par des sacrifices offerts pour le repos et le bonheur de la Grèce. Outre les causes énoncées dans le serment que j'ai cité, on y juge les contestations élevées entre des villes qui prétendent présider aux sacrifices faits en commun, ou qui, après une bataille gagnée, voudraient en particulier s'arroger des honneurs qu'elles devraient partager. On y porte d'autres causes, tant civiles que criminelles, mais sur-

tout les actes qui violent ouvertement le droit des gens. Les députés des partis disputent l'affaire, le tribunal prononce à la pluralité des voix, il décerne une amende contre les nations coupables : après les délais accordés intervient un second jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, et d'armer contre elle tout le corps amphictyonique, c'est-à-dire une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue amphictyonique, ou de la commune union du temple.

Mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets. On peut en juger par la conduite récente des Lacédémoniens. Il s'étaient emparés en pleine paix de la citadelle de Thèbes : les magistrats de cette ville les citèrent à la diète générale : les Lacédémoniens y furent condamnés à cinq talens d'amende, ensuite à mille, qu'ils se sont dispensés de payer, sous prétexte que la décision était injuste.

Les jugemens prononcés contre les peuples qui profanent le temple de Delphes inspirent plus de terreur. Leurs soldats marchent avec d'autant plus de répugnance, qu'ils sont punis de mort et privés de la sépulture, lorsqu'ils sont pris les armes à la main. Ceux que la diète invite à venger les autels sont d'autant plus dociles, qu'on est censé partager l'impiété lorqu'on la favorise ou qu'on la tolère. Dans ces occasions, les nations coupables ont encore à craindre qu'aux anathèmes lancés contre elles ne se joigne la politique des princes voisins, qui trouvent le moyen de servir leur propre ambition en épousant les intérêts du ciel.

D'Anthéla nous entrâmes dans le pays des Trachiniens, et nous vîmes aux environs les gens de la campagne occupés à recueillir l'ellébore précieux qui croît sur le mont Œta. L'envie de satisfaire notre curiosité nous obligea de prendre la route d'Hypate. On nous avait dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes en Thessalie, et surtout dans cette ville. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple qui pouvaient, à ce qu'on disait, arrêter le soleil, attirer la lune sur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

Comment de pareilles idées ont-elles pu se glisser dans les esprits? Ceux qui les regardent comme récentes, prétendent

que dans le siècle dernier une Thessalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipses de la lune, avait attribué ce phénomène à la force de ses enchantemens, et qu'on avait conclu de là que le même moyen suffirait pour suspendre toutes les lois de la nature. Mais on cite une autre femme de Thessalie qui, dès les siècles héroïques, exerçait sur cet astre un pouvoir souverain; et quantité de faits prouvent clairement que la magie s'est introduite depuis long-temps dans la Grèce.

Peu jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre séjour à Hypate, en connaître les opérations. On nous mena secrètement chez quelques vieilles femmes dont la misère était aussi excessive que l'ignorance: elles se vantaient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions et des vipères, d'en avoir pour rendre languissans et sans activité les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux et les abeilles. Nous en vîmes qui travaillaient à des figures de cire; elles les chargeaient d'imprécations, leur enfonçaient des aiguilles dans le cœur, et les exposaient ensuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont avait copié les portraits, frappés de ces objets de terreur, se croyaient dévoués à la mort, et cette crainte abrégeait quelquefois leurs jours.

Nous surprîmes une de ces femmes tournant rapidement un rouet, et prononçant des paroles mystérieuses. Son objet était de rappeler le jeune Polyclète, qui avait abandonné Salamis, une des femmes les plus distinguées de la ville. Pour connaître les suites de cette aventure, nous fîmes quelques présens à Mycale; c'était le nom de la magicienne. Quelques jours après, elle nous dit: Salamis ne veut pas attendre l'effet de mes premiers enchantemens; elle viendra ce soir en essayer de nouveaux; je vous cacherai dans un réduit d'où vous pourrez tout voir et tout entendre. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Mycale faisait les préparatifs des mystères: on voyait autour d'elle des branches de laurier, des plantes aromatiques, des lames d'airain gravées en caractères inconnus; des flocons de laine de brebis teints en pourpre; des clous détachés d'un gibet, et encore chargés de dépouilles sanglantes; des crânes humains à moitié dévorés par des bêtes féroces; des fragmens de doigts, de nez et d'oreilles, arrachés à des cadavres; des entrailles de victimes; une fiole où l'on conservait le sang d'un homme qui avait péri d'une mort violente; une figure d'Hécate en cire, peinte en

blanc, en noir, en rouge, tenant un fouet, une lampe et une épée entourée d'un serpent; plusieurs vases remplis d'eau de fontaine, de lait de vache, de miel de montagne; le rouet magique, des instrumens d'airain, des cheveux de Polyclète, un morceau de la frange de sa robe, enfin quantité d'autres objets qui fixaient notre attention, lorsqu'un bruit léger nous annonça l'arrivée de Salamis.

Nous nous glissâmes dans une chambre voisine. La belle Thessalienne entra pleine de fureur et d'amour: aprés des plaintes amères contro son amant et contre la magicienne, les cérémonies commencèrent. Pour les rendre plus efficaces, il faut en général que les rites aient quelque rapport avec l'objet qu'on se propose.

Mycale fit d'abord sur les entrailles des victimes plusieurs libations avec de l'eau, avec du lait, avec du miel: elle prit ensuite des cheveux de Polyclète, les entrelaça, les noua de diverses manières; et les ayant mêlés avec certaines herbes, elle les jeta dans un brasier ardent. C'était là le moment où Polyclète, entraîné par une force invincible, devait se présenter et tomber aux pieds de sa maîtresse.

Après l'avoir attendu vainement, Salamis, initiée depuis quelque temps dans les secrets de l'art, s'écrie tout à coup: Je veux moi-même présider aux enchantemens. Sers mes transports, Mycale; prends ce vase destiné aux libations; entoure-le de cette laine. Astre de la nuit, prêtez-nous une lumière favorable! et vous, divinités des enfers, qui rôdez autour des tombeaux, et dans les lieux arrosés du sang des mortels, paraissez, terrible Hécate, et que nos charmes soient aussi puissans que ceux de Médée et de Circé! Mycale, répands ce sel dans le feu, en disant: Je répands les os de Polyclète. Que le cœur de ce perfide devienne la proie de l'amour comme ce laurier est consumé par la flamme, comme cette cire fond à l'aspect du brasier; que Polyclète tourne autour de ma demeure comme ce rouet tourne autour de son axe. Jette à pleines mains du son dans le feu, frappe sur ces vases d'airain. J'entends les hurlemens des chiens. Hécate est dans le carrefour voisin; frappe, te dis-je, et que ce bruit l'avertisse que nous ressentons l'effet de sa préeence. Mais déjà les vents retiennent leur haleine; tout est calme dans la nature: hélas! mon cœur seul est agité! ô Hécate! ô redoutable déesse! je fais ces trois libations en votre honneur; je vais faire trois

fois une imprécation contre les nouvelles amours de Polyclète. Puisse-t-il abandonner ma rivale comme Thesée abandonna la malheureuse Ariane ! Essayons le plus puissant de nos philtres : pilons ce lézard dans un mortier, mêlons-y de la farine : faisons-en une boisson pour Polyclète. Et toi, Mycale, prends le jus de ces herbes, et vas de ce pas le répandre sur le seuil de sa porte. S'il résiste à tant d'efforts réunis, j'en emploierai de plus funestes, et sa mort satisfera ma vengeance. Après ces mots, Salamis se retira.

Les opérations que je viens de décrire étaient accompagnées de formules mystérieuses que Mycale prononçait par intervalles. Ces formules ne méritent pas d'être rapportées ; elles ne sont composées que de mots barbares ou défigurés, et qui ne forment aucun sens.

Il nous restait à voir les cérémonies qui servent à évoquer les mânes. Mycale nous dit de nous rendre la nuit, à quelque distance de la ville, dans un lieu solitaire et couvert de tombeaux. Nous l'y trouvâmes occupée à creuser une fosse, autour de laquelle nous la vîmes bientôt entasser des herbes, des ossemens, des débris de corps humains, des poupées de laine, de cire et de farine, des cheveux d'un Thessalien que nous avions connu, et qu'elle voulait montrer à nos yeux. Après avoir allumé du feu, elle fit couler dans la fosse le sang d'une brebis noire qu'elle avait apportée, et réitéra plus d'une fois les libations, les invocations, les formules secrètes. Elle marchait de temps en temps à pas précipités, les pieds nus, les cheveux épars, faisant des imprécations horribles, et poussant des hurlemens qui finirent par la trahir ; car ils attirèrent des gardes envoyés par les magistrats, qui l'épiaient depuis long-temps. On la saisit, et on la traîna en prison. Le lendemain nous nous donnâmes quelque mouvement pour la sauver ; mais on nous conseilla de l'abandonner aux rigueurs de la justice, et de sortir de la ville.

La profession qu'elle exerçait est réputée infâme parmi les Grecs. Le peuple déteste les magiciennes, parce qu'il les regarde comme la cause de tous les malheurs. Il les accuse d'ouvrir les tombeaux pour mutiler les morts ; il est vrai que la plupart de ces femmes sont capables des plus noirs forfaits, et que le poison les sert mieux que leurs enchantemens. Aussi les magistrats sévissent-ils presque partout contre elles. Pendant mon séjour à Athènes, j'en vis condamner une à la mort ; et ses parens, deve-

nus ses complices, subirent la même peine. Mais les lois ne proscrivent que les abus de cet art frivole ; elles permettent les enchantemens qui ne sont point accompagnés de maléfices, et dont l'objet peut tourner à l'avantage de la société. On les emploie quelquefois contre l'épilepsie, contre les maux de tête, et dans le traitement de plusieurs autres maladies. D'un autre côté, des devins autorisés par les magistrats sont chargés d'évoquer et d'apaiser les mânes des morts. Je parlerai plus au long de ces évocations dans le voyage de la Laconie.

D'Hypate nous nous rendîmes à Lamia ; et, continuant à marcher dans un pays sauvage par un chemin inégal et raboteux, nous parvînmes à Thaumaci, où s'offrit à nous un des plus beaux points de vue que l'on trouve en Grèce ; car cette ville domine sur un bassin immense, dont l'aspect cause soudain une vive émotion. C'est dans cette riche et superbe plaine que sont situées plusieurs villes, et entre autres Pharsale, l'une des plus grandes et des plus opulentes de la Thessalie. Nous les parcourûmes toutes, en nous instruisant, autant qu'il était possible, de leurs traditions, de leur gouvernement, du caractère et des mœurs des habitans.

Il suffit de jeter les yeux sur la nature du pays pour se convaincre qu'il a dû renfermer autrefois presque autant de peuples ou de tribus qu'il présente de montagnes et de vallées. Séparés alors par de fortes barrières, qu'il fallait à tout moment attaquer ou défendre, ils devinrent aussi courageux qu'entreprenans ; et quand leurs mœurs s'adoucirent, la Thessalie fut le séjour des héros, et le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que naquit Achille, que vécut Pirithoüs, que les guerriers venaient des pays les plus lointains se signaler par des faits d'armes.

Les Achéens, les Éoliens, les Doriens, de qui descendent les Lacédémoniens, d'autres puissantes nations de la Grèce tirent leur origine de la Thessalie. Les peuples qu'on y distingue aujourd'hui sont les Thessaliens proprement dits, les Œtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Magnètes, les Perrhèbes, etc. Autrefois ils obéissaient à des rois ; ils éprouvèrent ensuite les révolutions ordinaires aux grands et aux petits Etats ; la plupart sont soumis aujourd'hui au gouvernement oligarchique.

Dans certaines occasions, les villes de chaque canton, c'est-à-

dire de chaque peuple, envoient leurs députés à la diète, où se discutent leurs intérêts; mais les décrets de ces assemblées n'obligent que ceux qui les ont souscrits. Ainsi non seulement les cantons sont indépendans les uns des autres, mais cette indépendance s'étend encore sur les villes de chaque canton. Par exemple, le canton des Œtéens étant divisé en quatorze districts, les habitans de l'un peuvent refuser de suivre à la guerre ceux des autres. Cette excessive liberté affaiblit chaque canton en l'empêchant de réunir ses forces, et produit tant de langueur dans les délibérations publiques, qu'on se dispense bien souvent de convoquer les diètes.

La confédération des Thessaliens proprement dits est la plus puissante de toutes, soit par la quantité des villes qu'elle possède, soit par l'accession des Magnètes et des Perrhèbes, qu'elle a presque entièrement assujétis.

On voit aussi des villes libres qui semblent ne tenir à aucune des grandes peuplades, et qui, trop faibles pour se maintenir dans un certain degré de considération, ont pris le parti de s'associer avec deux ou trois villes voisines, également isolées, également faibles.

Les Thessaliens peuvent mettre sur pied six mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie, sans compter les archers, qui sont excellens, et dont on peut augmenter le nombre à son gré; car ce peuple est accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc. Rien de si renommé que la cavalerie thessalienne : elle n'est pas seulement redoutable par l'opinion; tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir l'effort.

On dit qu'ils ont su les premiers imposer un frein au cheval et le mener au combat; on ajoute que de là s'établit l'opinion qu'il existait autrefois en Thessalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux; et leur amour pour cet exercice est consacré par une cérémonie qu'ils observent dans leurs mariages. Après les sacrifices et les autres rites en usage, l'époux présente à son épouse un coursier orné de tout l'appareil militaire.

La Thessalie produit du vin, de l'huile, des fruits de différentes espèces. La terre est fertile au point que le blé monterait trop vite si l'on ne prenait la précaution de le tondre ou de le faire brouter par les moutons.

Les moissons, pour l'ordinaire très-abondantes, sont souvent détruites par les vers. On voiture une grande quantité de blé en différens ports, et surtout dans celui de Thèbes en Phthiotie, d'où il passe à l'étranger. Ce commerce, qui produit des sommes considérables, est d'autant plus avantageux pour la nation, qu'elle peut facilement l'entretenir, et même l'augmenter, par la quantité surprenante d'esclaves qu'elle possède, et qui sont connus sous le nom de Pénestes. Ils descendent la plupart de ces Perrhèbes et de ces Magnètes que les Thessaliens mirent aux fers après les avoir vaincus; événement qui ne prouve que trop les contradictions de l'esprit humain. Les Thessaliens sont peut-être, de tous les Grecs, ceux qui se glorifient le plus de leur liberté, et ils ont été les premiers à réduire les Grecs en esclavage; les Lacédémoniens, aussi jaloux de leur liberté, ont donné le même exemple à la Grèce.

Les Pénestes se sont révoltés plus d'une fois : ils sont en si grand nombre, qu'ils inspirent toujours des craintes, et que leurs maîtres peuvent en faire un objet de commerce et en vendre aux autres peuples de la Grèce. Mais, ce qui est plus honteux encore, on voit ici des hommes avides voler les esclaves des autres, enlever même des citoyens libres, et les transporter, chargés de fers, dans les vaisseaux que l'appât du gain attire en Thessalie.

J'ai vu dans la ville d'Arné des esclaves dont la condition est plus douce. Ils descendent de ces Béotiens qui vinrent autrefois s'établir en ce pays, et qui furent ensuite chassés par les Thessaliens. La plupart retournèrent dans les lieux de leur origine; les autres, ne pouvant quitter le séjour qu'ils habitaient, transigèrent avec leurs vainqueurs. Ils consentirent à devenir serfs, à condition que leurs maîtres ne pourraient ni leur ôter la vie ni les transporter dans d'autres climats; ils se chargèrent de la culture des terres sous une redevance annuelle. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui plus riches que leurs maîtres.

Les Thessaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empressement et les traitent avec magnificence. Le luxe brille dans leurs habits et dans leurs maisons; ils aiment à l'excès le faste et la bonne chère; leur table est servie avec autant de recherche que de profusion, et les danseuses qu'ils y admettent ne sauraient leur plaire qu'en se dépouillant de presque tous les voiles de la pudeur.

Ils sont vifs, inquiets, et si difficiles à gouverner, que j'ai vu plusieurs de leurs villes déchirées par des factions. On leur reproche, comme à toutes les nations policées, de n'être point esclaves de leur parole, et de manquer facilement à leurs alliés : leur éducation n'ajoutant à la nature que des préjugés et des erreurs, la corruption commence de bonne heure; bientôt l'exemple rend le crime facile, et l'impunité le rend insolent.

Dès les temps les plus anciens ils cultivèrent la poésie; ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus, à tant d'autres qui vivaient dans le siècle des héros dont ils partageaient la gloire; mais depuis cette époque ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiste célèbre. Il y a environ un siècle et demi que Simonide les trouva insensibles aux charmes de ses vers. Ils ont été, dans ces derniers temps, plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias; ils préfèrent encore l'éloquence pompeuse qui le distinguait, et qui n'a pas rectifié les fausses idées qu'ils ont de la justice et de la vertu.

Ils ont tant de goût et d'estime pour l'exercice de la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits, les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse [1]. Leur musique tient le milieu entre celle des Doriens et celle des Ioniens; et comme elle peint tour à tour la confiance de la présomption et la mollesse de la volupté, elle s'assortit au caractère et aux mœurs de la nation.

A la chasse, ils sont obligés de respecter les cigognes. Je ne releverais pas cette circonstance, si l'on ne décernait contre ceux qui tuent ces oiseaux la même peine que contre les homicides. Étonnés d'une loi si étrange, nous en demandâmes la raison. On nous dit que les cigognes avaient purgé la Thessalie des serpens énormes qui l'infestaient auparavant, et que, sans la loi, on serait bientôt forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avait fait abandonner une ville de la Thessalie dont j'ai oublié le nom.

De nos jours, il s'était formé dans la ville de Phères une puissance dont l'éclat fut aussi brillant que passager. Lycophron en jeta les premiers fondemens, et son successeur Jason l'éleva

1 Lucien rapporte une inscription faite pour un Thessalien, et conçue en ces termes : « Le peuple a fait élever cette statue à Ilation, parce qu'il avait bien dansé au combat. »

au point de la rendre redoutable à la Grèce et aux nations éloignées. J'ai tant ouï parler de cet homme extraordinaire, que je crois devoir donner une idée de ce qu'il a fait et de ce qu'il pouvait faire.

Jason avait les qualités les plus propres à fonder un grand empire. Il commença de bonne heure à soudoyer un corps de six mille auxiliaires, qu'il exerçait continuellement et qu'il s'attachait par des récompenses, quand ils se distinguaient, par des soins assidus, quand ils étaient malades, par des funérailles honorables, quand ils mouraient. Il fallait, pour entrer et se maintenir dans ce corps, une valeur éprouvée et l'intrépidité qu'il montrait lui-même dans les travaux et dans les dangers. Des gens qui le connaissaient m'ont dit qu'il était d'une santé à supporter les plus grandes fatigues et d'une activité à supporter les plus grands obstacles; ne connaissant ni le sommeil ni les autres besoins de la vie quand il fallait agir; insensible, ou plutôt inaccessible à l'attrait du plaisir; assez prudent pour ne rien entreprendre sans être assuré du succès; aussi habile que Thémistocle à pénétrer les desseins de l'ennemi, à lui dérober les siens, à remplacer la force par la ruse ou par l'intrigue; enfin rapportant tout à son ambition, et ne donnant jamais rien au hasard.

Il faut ajouter à ces traits, qu'il gouvernait ses peuples avec douceur; qu'il connut l'amitié au point que Timothée, général des Athéniens, avec qui il était uni par les liens de l'hospitalité, ayant été accusé devant l'assemblée du peuple, Jason se dépouilla de l'appareil du trône, vint à Athènes, se mêla comme simple particulier avec les amis de l'accusé, et contribua par ses sollicitations à lui sauver la vie.

Après avoir soumis quelques peuples et fait des traités d'alliance avec d'autres, il communiqua ses projets aux principaux chefs des Thessaliens. Il leur peignit la puissance des Lacédémoniens anéantie par la bataille de Leuctres, celle des Thébains hors d'état de subsister long-temps, celle des Athéniens bornée à leur marine, et bientôt éclipsée par des flottes qu'on pourrait construire en Thessalie. Il ajouta que, par des conquêtes et des alliances, il leur serait facile d'obtenir l'empire de la Grèce, et de détruire celui des Perses, dont les expéditions d'Agésilas et du jeune Cyrus avaient récemment dévoilé la faiblesse. Ces discours ayant embrasé les esprits, il fut élu chef et généralissime

de la ligue thessalienne, et se vit bientôt après à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, de plus de trois mille chevaux, et d'un nombre très-considérable de troupes légères.

Dans ces circonstances, les Thébains implorèrent son secours contre les Lacédémoniens. Quoiqu'il fût en guerre avec les Phocéens, il prend l'élite de ses troupes, part avec la célérité d'un éclair; et, prévenant presque partout le bruit de sa marche, il se joint aux Thébains, dont l'armée était en présence de celle des Lacédémoniens. Pour ne pas fortifier l'une ou l'autre de ces nations par une victoire qui nuirait à ses vues, il les engage à signer une trêve: il tombe aussitôt sur la Phocide, qu'il ravage; et après d'autres exploits également rapides, il retourne à Phères couvert de gloire, et recherché de plusieurs peuples qui sollicitent son alliance.

Les jeux pythiques étaient sur le point de se célébrer; Jason forma le dessein d'y mener son armée. Les uns crurent qu'il voulait imposer à cette assemblée et se faire donner l'intendance des jeux; mais, comme il employait quelquefois des moyens extraordinaires pour faire subsister ses troupes, ceux de Delphes le soupçonnèrent d'avoir des vues sur le trésor sacré: ils demandèrent au dieu comment ils pourraient détourner un pareil sacrilége; le dieu répondit que ce soin le regardait. A quelques jours de là Jason fut tué à la tête de son armée par sept jeunes conjurés qui, dit-on, avaient à se plaindre de sa sévérité.

Parmi les Grecs, les uns se réjouirent de sa mort, parce qu'ils avaient craint pour leur liberté, les autres s'en affligèrent parce qu'ils avaient fondé des espérances sur ses projets. Je ne sais s'il avait conçu de lui-même celui de réunir les Grecs et de porter la guerre en Perse, ou s'il l'avait reçu de l'un de ces sophistes qui depuis quelque temps se faisaient un mérite de le discuter, soit dans leurs écrits, soit dans les assemblées générales de la Grèce. Mais enfin ce projet était susceptible d'exécution, et l'événement l'a justifié. J'ai vu dans la suite Philippe de Macédoine donner des lois à la Grèce; et, depuis mon retour en Scythie, j'ai su que son fils avait détruit l'empire des Perses. L'un et l'autre ont suivi le même système que Jason, qui peut-être n'avait pas moins d'habileté que le premier, ni moins d'activité que le second.

Ce fut quelques années après sa mort que nous arrivâmes à Phères, ville assez grande et entourée de jardins. Nous comp-

tions y trouver quelques traces de cette splendeur dont elle brillait du temps de Jason ; mais Alexandre y régnait, et offrait à la Grèce un spectacle dont je n'avais pas d'idée, car je n'avais jamais vu de tyran. Le trône sur lequel il était assis fumait encore du sang de ses prédécesseurs. J'ai dit que Jason avait été tué par des conjurés ; ses deux frères Polydore et Polyphron lui ayant succédé, Polyphron assassina Polydore, et fut bientôt après assassiné par Alexandre, qui régnait depuis près de onze ans quand nous arrivâmes à Phères.

Ce prince cruel n'avait que des passions avilies par des vices grossiers. Sans foi dans les traités, timide et lâche dans les combats, il n'eut l'ambition des conquêtes que pour assouvir son avarice, et le goût des plaisirs que pour s'abandonner aux plus sales voluptés.

Un tas de fugitifs et de vagabonds noircis de crimes, mais moins scélérats que lui, devenus ses soldats et ses satellites, portaient la désolation dans ses états et chez les peuples voisins. On l'avait vu entrer, à leur tête, dans une ville alliée, y rassembler sous divers prétextes les citoyens dans la place publique, les égorger et livrer leurs maisons au pillage. Ses armes eurent d'abord quelques succès ; vaincu ensuite par les Thébains, joints à divers peuples de Thessalie, il n'exerçait plus ses fureurs que contre ses propres sujets : les uns étaient enterrés tout en vie ; d'autres, revêtus de peaux d'ours ou de sangliers, étaient poursuivis et déchirés par des dogues dressés à cette espèce de chasse. Il se faisait un jeu de leurs tourmens, et leurs cris ne servaient qu'à endurcir son âme. Cependant il se surprit un jour prêt à s'émouvoir : c'était à la représentation des Troyennes d'Euripide ; mais il sortit à l'instant du théâtre, en disant qu'il aurait trop à rougir si, voyant d'un œil tranquille couler le sang de ses sujets, il paraissait s'attendrir sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque.

Les habitans de Phères vivaient dans l'épouvante et dans cet abattement que cause l'excès des maux, et qui est un malheur de plus. Leurs soupirs n'osaient éclater, et les vœux qu'ils formaient en secret pour la liberté se terminaient par un désespoir impuissant. Alexandre, agité des craintes dont il agitait les autres, avait le partage des tyrans, celui de haïr et d'être haï. On démêlait dans ses yeux, à travers l'empreinte de sa cruauté, le trouble, la défiance et la terreur qui tourmentaient son âme ; tout

lui était suspect. Les gardes le faisaient trembler. Il prenait des précautions contre Thébé son épouse, qu'il aimait avec la même fureur qu'il en était jaloux, si l'on peut appeler amour la passion féroce qui l'entraînait auprès d'elle. Il passait la nuit au haut de son palais, dans un appartement où l'on montait par une échelle, et dont les avenues étaient défendues par un dogue qui n'épargnait que le roi, la reine et l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retirait tous les soirs, précédé par ce même esclave qui tenait une épée nue, et qui faisait une visite exacte de l'appartement.

Je vais rapporter un fait singulier, et je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, en allant d'Athènes en Macédoine, était tombé malade à Phères. Comme je l'avais vu souvent chez Aristote, dont il était l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendaient de moi. Un soir que j'avais appris des médecins qu'ils désespéraient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit; il fut touché de mon affliction, me tendit la main, et me dit d'une voix mourante : Je dois confier à votre amitié un secret qu'il serait dangereux de révéler à tout autre qu'à vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe; il m'avertit que je guérirais, et que dans cinq ans je serais de retour dans ma patrie : pour garant de sa prédiction, il ajouta que le tyran n'avait plus que quelques jours à vivre. Je regardai cette confidence d'Eudémus comme un symptôme de délire, et je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes éveillés par ces cris mille fois réitérés : Il est mort! le tyran n'est plus! il a péri par les mains de la reine! Nous courûmes aussitôt au palais; nous y vîmes le corps d'Alexandre livré aux insultes d'une populace qui le foulait aux pieds, et célébrait avec transport le courage de la reine. Ce fut elle, en effet, qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Les uns disaient qu'Alexandre était sur le point de la répudier; d'autres, qu'il avait fait mourir un jeune Thessalien qu'elle aimait; d'autres enfin, que Pélopidas, tombé quelques années auparavant entre les mains d'Alexandre; avait eu, pendant sa prison, une entrevue avec la reine, et l'avait exhortée à délivrer sa patrie et à se rendre digne de sa naissance; car elle était fille de Jason. Quoi qu'il en soit, Thébé, ayan

formé son plan, avertit ses trois frères, Tisiphonus, Pytholaüs et Lycophron, que son époux avait résolu leur perte ; et dès cet instant ils résolurent la sienne.

La veille, elle les tint cachés dans le palais : le soir, Alexandre boit avec excès, monte dans son appartement, se jette sur son lit et s'endort. Thébé descend tout de suite, écarte l'esclave et le dogue, revient avec les conjurés, et se saisit de l'épée suspendue au chevet du lit. Dans ce moment leur courage parut se ralentir; mais Thébé les ayant menacés d'éveiller le roi s'ils hésitaient encore, ils se jetèrent sur lui, et le percèrent de plusieurs coups.

J'allai aussitôt apprendre cette nouvelle à Eudémus, qui n'en parut point étonné. Ses forces se rétablirent : il périt cinq ans après en Sicile; et Aristote, qui depuis adressa un dialogue sur l'âme à la mémoire de son ami, prétendait que le songe s'était vérifié dans toutes ses circonstances, puisque c'est retourner dans sa patrie que de quitter la terre.

Les conjurés, après avoir laissé respirer pendant quelques temps les habitans de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir souverain, et commirent tant d'injustices, que leurs sujets se virent forcés, quelques années après mon voyage en Thessalie, d'appeler Philippe de Macédoine à leur secours. Il vint, et chassa non seulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étaient établis dans d'autres villes. Ce bienfait a tellement attaché les Thessaliens à ses intérêts, qu'ils l'ont suivi dans la plupart de ses entreprises, et lui en ont facilité l'exécution [1].

Après avoir parcouru les environs de Phères, et surtout son port, qu'on nomme Pagase, et qui en est éloigné de quatre-vingt-dix stades [2], nous visitâmes les parties méridionales de la Magnésie; nous prîmes ensuite notre route vers le nord, ayant à notre droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée est délicieuse par la douceur du climat, la variété des aspects, et la multiplicité des vallées que forment, surtout dans la partie la plus septentrionale, les branches du mont Pélion et du mont Ossa.

Sur un des sommets du mont Pélion s'élève un temple en l'honneur de Jupiter ; tout auprès est l'antre célèbre où l'on

1 Voyez, dans le chap. LXI de cet ouvrage, la lettre écrite la quatrième année de la cent-sixième olympiade.

2 Trois lieues et mille cinq toises.

prétend que Chiron avait anciennement établi sa demeure, et qui porte encore le nom de ce centaure. Nous y montâmes à la suite d'une procession de jeunes gens, qui tous les ans vont, au nom d'une ville voisine, offrir un sacrifice au souverain des dieux. Quoique nous fussions au milieu de l'été, et que la chaleur fût excessive au pied de la montagne, nous fûmes obligés de nous couvrir, à leur exemple, d'une toison épaisse. On éprouve en effet sur cette hauteur un froid très-rigoureux, mais dont l'impression est en quelque façon affaiblie par la vue superbe que présentent d'un côté les plaines de la mer, de l'autre celles de la Thessalie.

La montagne est couverte de sapins, de cyprès, de cèdres, de différentes espèces d'arbres, et de simples dont la médecine fait un grand usage. On nous montra une racine dont l'odeur, approchant de celle du thym, est, dit-on, meurtrière pour les serpens, et qui, prise dans du vin, guérit de leurs morsures. On y trouve un arbuste dont la racine est un remède pour la goutte, l'écorce pour la colique, les feuilles pour les fluxions aux yeux; mais le secret de la préparation est entre les mains d'une seule famille, qui prétend se l'être transmis de père en fils, depuis le centaure Chiron, à qui elle rapporte son origine. Elle n'en tire aucun avantage, et se croit obligée de traiter gratuitement les malades qui viennent implorer son secours.

Descendus de la montagne, à la suite de la procession, nous fûmes priés au repas qui termine la cérémonie. Nous vîmes ensuite une espèce de danse particulière à quelques peuples de la Thessalie, et très-propre à exciter le courage et la vigilance des habitans de la campagne. Un Magnésien se présente avec ses armes; il les met à terre, et imite les gestes et la démarche d'un homme qui, en temps de guerre, sème et laboure son champ. La crainte est empreinte sur son front : il tourne la tête de chaque côté : il aperçoit un soldat ennemi qui cherche à le surprendre; aussitôt il saisit ses armes, attaque le soldat, en triomphe, l'attache à ses bœufs, et le chasse devant lui. Tous ces mouvemens s'exécutent en cadence au son de la flûte.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. Cette ville, située sur une colline au pied du mont Ossa, domine de riches campagnes. La pureté de l'air et l'abondance des eaux la rendent un des plus agréables séjours de la Grèce. De là jusqu'à Larisse, le pays est fertile et très-peuplé. Il devient plus riant à mesure

qu'on approche de cette ville, qui passe avec raison pour la première et la plus riche de la Thessalie : ses dehors sont embellis par le Pénée, qui roule auprès de ses murs des eaux extrêmement claires.

Nous logeâmes chez Amyntor, et nous trouvâmes chez lui tous les agrémens que nous devions attendre de son ancienne amitié qui le liait avec le père de Philotas.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment, en se rapprochant, le mont Olympe et le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Amyntor voulut nous accompagner. Nous prîmes un bateau, et au lever de l'aurore nous nous embarquâmes sur le Pénée, le 15 du mois métagéitnion [1]. Bientôt s'offrirent à nous plusieurs villes, telles que Phalanna, Gyrton, Élaties, Mopsium, Homolis ; les unes placées sur les bords du fleuve, les autres sur les hauteurs voisines. Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ cent soixante stades [2] ; nous y laissâmes notre bateau. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa, qui est à sa droite, et le mont Olympe, qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de dix stades [3].

Suivant une ancienne tradition, un tremblement de terre sépara ces montagnes, et ouvrit un passage aux eaux qui submergeaient les campagnes. Il est du moins certain que, si l'on fermait ce pasage, le Pénée ne pourrait plus avoir d'issue : car ce fleuve, qui reçoit dans sa course plusieurs rivières, coule dans un terrain qui s'élève par degrés depuis ses bords jusqu'aux collines et aux montagnes qui entourent cette contrée. Aussi disait-on que, si les Thessaliens ne s'étaient soumis à Xerxès, ce prince aurait pris le parti de s'emparer de Gonnus, et d'y construire une barrière impénétrable au fleuve. Cette ville est très-importante par sa situation : elle est la clef de la Thessalie

1 Le 10 août de l'an 357 avant J. C.

2 Six lieues et cent vingt-toises.

3 Neuf cent soixante toises. Voyez la note LXXII à la fin du volume.

du côté de la Macédoine, comme les Thermopyles le sont du côté de la Phocide.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de quarante stades [1], sa plus grande largeur d'environ deux stades et demi [2]; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds [3].

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et des intervalles qui séparent leurs sommets s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placé au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée : au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

1 Environ une lieue et demie. Je donne toujours à la lieue deux mille cinq cents toises.

2 Environ deux cent trente-six toises.

3 Environ quatre-vingt-quatorze de nos pieds.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée ; et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés ; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes, qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor : Telle est l'image d'une âme pure et tranquille : ses vertus naissent les unes des autres ; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit : Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.

Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa ; où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage. Elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient en mugissant dans un gouffre, d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi ; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides et sillonées dans toute leur hauteur, dans des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au dessous, je vis la nature en ruines ; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes. ? est-ce la fureur des aquilons? est-ce un bouleversement du globe? est-ce en effet la vengeance terrible des dieux contre les Titans? je l'ignore ; mais enfin c'est dans cette affreuse vallée que les conquérans devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

Nous nous hâtâmes de sortir de ces lieux, et bientôt nous fûmes attirés par les sons mélodieux d'une lyre, et par des voix plus touchantes encore : c'était la *théorie* ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé. Ils disent qu'Apollon était venu dans leur ville avec une couronne et

une branche de laurier cueillis dans cette vallée; et c'est pour en rappeler le souvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle était composée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée ; et après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'était couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous : c'est une plaine couverte de maisons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paraît le golfe Thermaïque ; au-delà, se présente la presqu'île de Pallène ; et dans le lointain le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous comptions retourner le soir à Gonnus ; mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer. Elle appartenait à un Thessalien qui s'empressa de nous accueillir. Il avait passé quelque temps à la cour du roi Cotys, et pendant le souper il nous raconta des anecdotes relatives à ce prince.

Cotys, nous dit-il, est le plus riche, le plus voluptueux et le plus intempérant des rois de Thrace. Outre d'autres revenus, il tire tous les ans plus de deux cents talens [1] des ports qu'il possède dans la Chersonèse ; cependant ses trésors suffisent à peine à ses goûts.

En été, il erre avec sa cour dans les bois où sont pratiquées de belles routes : dès qu'il trouve, sur les bords d'un ruisseau, un aspect riant et des ombrages frais, il s'y établit, et s'y livre à tous les excès de la table. Il est maintenant entraîné par un délire qui n'exciterait que la pitié, si la folie jointe au pouvoir ne rendait les passions cruelles. Savez-vous quel est l'objet de son amour ? Minerve. Il ordonna d'abord à une de ses maîtresses de se parer des attributs de cette divinité ; mais comme une pareille illusion ne servit qu'à l'enflammer davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. Les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence ; j'y fus invité. Il attendait avec impatience son épouse : en l'attendant, il s'enivra. Sur la fin du repas, un de ses gardes alla par son ordre à la tente où le lit nuptial était dressé ; à son retour, il annonça que Minerve n'était

[1] Plus d'un million quatre-vingt mille livres.

pas encore arrivée. Cotys le perça d'une flèche qui le priva de la vie. Un autre garde éprouva le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, dit qu'il venait de voir la déesse, qu'elle était couchée, et qu'elle attendait le roi depuis long-temps. A ces mots, le soupçonnant d'avoir obtenu les faveurs de son épouse, il se jette en fureur sur lui, et le déchire de ses propres mains.

Tel fut le récit du Thessalien. Quelque temps après, deux frères, Héraclide et Python, conspirèrent contre Cotys, et lui ôtèrent la vie. Les Athéniens, ayant eu successivement lieu de s'en louer et s'en plaindre, lui avaient décerné au commencement de son règne une couronne d'or avec le titre de citoyen : après sa mort, ils déférèrent les mêmes honneurs à ses assassins.

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre reveil, la mer était calme et le ciel serein ; nous revînmes à la vallée, et nous vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage aux eaux du Pénée, découvrit les belles plaines de Larisse.

Les habitans de Gonnus, d'Homos et des autres villes voisines, arrivaient successivement dans la vallée. L'encens des sacrifices brûlait de toutes parts. Le fleuve était couvert de bateaux qui descendaient et montaient sans interruption. On dressait des tables dans les bosquets, sur le gazon, sur les bords du fleuve, dans les petites îles, auprès des sources qui sortent des montagnes. Une singularité qui distingue cette fête, c'est que les esclaves y sont confondus avec leurs maîtres, ou plutôt que les premiers y sont servis par les seconds. Ils exercent leur nouvel empire avec une liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence, et qui ne sert qu'à rendre la joie plus vive. Aux plaisirs de la table se mêlaient ceux de la danse, de la musique, et de plusieurs autres exercices qui se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse, et quelques jours après nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux. J'en avais vu de semblables en différentes villes de la Grèce ; mais les habitans de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples. La scène était aux environs de cette ville : on fit partir plusieurs taureaux, et autant de cavaliers qui les poursui-

vaient et les aiguillonnaient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses côtés, qu'il le presse et l'évite tour à tour, et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse par les cornes, et le jette à terre sans descendre lui-même de cheval. Quelquefois il s'élance sur l'animal écumant de fureur, et, malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

L'administration de cette ville est entre les mains d'un petit nombre de magistrats qui sont élus par le peuple, et qui se croient obligés de le flatter et de sacrifier son bien à ses caprices,

Les naturalistes prétendent que, depuis qu'on a ménagé une issue aux eaux stagnantes qui couvraient en plusieurs endroits les environs de cette ville, l'air est devenu plus pur et beaucoup plus froid. Ils citent deux faits en faveur de leur opinion. Les oliviers se plaisaient infiniment dans ce canton; ils ne peuvent aujourd'hui y résister aux rigueurs des hivers; et les vignes y gèlent très-souvent, ce qui n'arrivait jamais autrefois.

Nous étions déjà en automne : comme cette saison est ordinairement très-belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines : mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Epire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus.

CHAPITRE XXXVI.

Voyage d'Épire, d'Acarnanie et d'Étolie. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.

Le mont Pindus sépare la Thessalie de l'Epire. Nous le traversâmes au dessus de Gomphi, et nous entrâmes dans les pays des Athamanes. De là nous aurions pu nous rendre à l'oracle de Dodone, qui n'en est pas éloigné; mais, outre qu'il aurait fallu franchir des montagnes déjà couvertes de neige, et que l'hiver est très-rigoureux dans cette ville, nous avions vu tant d'oracles en Béotie, qu'ils nous inspiraient plus de dégoût que de curiosité : nous prîmes donc le parti d'aller droit à Ambracie, par un chemin très-court, mais assez rude.

Cette ville, colonie des Corinthiens, est située auprès d'un golfe qui porte aussi le nom d'Ambracie [1]. Le fleuve Aréthon coule à son couchant; au levant est une colline où l'on a construit une citadelle. Ses murs ont environ vingt-quatre stades de circuit [2] : au dedans, les regards sont attirés par des temples et d'autres beaux monumens; au dehors, par des plaines fertiles qui s'étendent au loin. Nous y passâmes quelques jours, et nous prîmes des notions générales sur l'Épire.

Le mont Pindus au levant, et le golfe d'Ambracie au midi, séparent en quelque façon l'Épire du reste de la Grèce. Plusieurs chaînes de montagnes couvrent l'intérieur du pays : vers les côtes de la mer, on trouve des aspects agréables et de riches campagnes. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on distingue l'A-

1 Ce golfe est le même que celui où se donna depuis la célèbre bataille d'Actium. Voyez-en le plan et la description dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, t. 32, p. 513.

2 Deux mille deux cent soixante-huit toises.

chéron, qui se jette dans un marais de même nom, et le Cocyte, dont les eaux sont d'un goût désagréable. Dans cette même contrée est un endroit nommé Aorne ou Averne, d'où s'exhalent des vapeurs dont les airs sont infectés. A ces traits on reconnait aisément le pays où, dans les temps les plus anciens, on a placé les enfers. Comme l'Épire était alors la dernière des contrées connues du côté de l'occident, elle passa pour la région des ténèbres; mais, à mesure que les bornes du monde se reculèrent du même côté, l'enfer changea de position, et fut placé successivement en Italie et en Ibérie, toujours dans les endroits où la lumière du jour semblait s'éteindre

L'Epire a plusieurs ports assez bons. On tire de cette province, entre autres choses, des chevaux légers à la course, et des mâtins auxquels on confie la garde des troupeaux, et qui ont un trait de ressemblance avec les Épirotes; c'est qu'un rien suffit pour les mettre en fureur. Certains quadrupèdes y sont d'une grandeur prodigieuse : il faut être debout, et légèrement incliné, pour traire les vaches, et elles rendent une quantité surprenant de lait.

J'ai ouï parler d'une fontaine qui est dans la contrée des Chaoniens. Pour en tirer le sel dont ses eaux sont imprégnées, on les fait bouillir et évaporer. Le sel qui reste est blanc comme la neige.

Outre quelques colonies grecques établies en divers cantons de l'Epire, on distingue dans ce pays, quatorze nations anciennes, barbares pour la plupart, distribuées dans de simples bourgs; quelques unes, qu'on a vues en diverses époques soumises à différentes formes de gouvernement; d'autres, comme les Molosses, qui, depuis environ neuf siècles, obéissent à des princes de la même maison. C'est une des plus anciennes et des plus illustres de la Grèce : elle tire son origine de Pyrrhus, fils d'Achille; et ses descendans ont possédé, de père en fils, un trône qui n'a jamais éprouvé la moindre secousse. Des philosophes attribuent la durée de ce royaume au peu d'étendue des états qu'il renfermait autrefois. Ils prétendent que moins les souverains ont de puissance, moins ils ont d'ambition et de penchant au despotisme. La stabilité de cet empire est maintenue par un usage constant : lorsqu'un prince parvient à la couronne, la nation s'assemble dans une des principales villes; après les cérémonies que prescrit la religion, le

souverain et les sujets s'engagent par un serment prononcé en face des autels, l'un de régner suivant les lois, les autres de défendre la royauté conformément aux mêmes lois.

Cet usage commença au dernier siècle. Il se fit alors une révolution éclatante dans le gouvernement et dans les mœurs des Molosses. Un de leurs rois, en mourant, ne laissa qu'un fils. La nation, persuadée que rien ne pouvait l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia le soin à des hommes sages, qui conçurent le projet de l'élever loin des plaisirs et de la flatterie. Ils le conduisirent à Athènes, et ce fut dans une république qu'il s'instruisit des devoirs mutuels des souverains et des sujets. De retour dans ses états, il donna un grand exemple; il dit au peuple : J'ai trop de pouvoir, je veux le borner. Il établit un sénat, des lois et des magistrats. Bientôt les lettres et les arts fleurirent par ses soins et par ses exemples. Les Molosses, dont il était adoré, adoucirent leurs mœurs, et prirent sur les nations barbares de l'Epire la supériorité que donnent les lumières.

Dans l'une des parties septentrionales de l'Epire est la ville de Dodone. C'est là que se trouvent le temple de Jupiter et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistait dès le temps où les habitans de ces cantons n'avaient qu'une idée confuse de la Divinité, et cependant ils portaient déjà leurs regards inquiets sur l'avenir : tant il est vrai que le désir de le connaître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs; c'est de rapporter à des causes surnaturelles non seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'aperçoit qu'elles aboutissent toutes à des prodiges. Il en fallut un sans doute pour instituer l'oracle de Dodone; et voici comment les prêtresses du temple le racontent.

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Égypte, et s'arrêtèrent, l'une en Libye, l'autre à Dodone. Cette dernière, s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très-distincte : « Établissez en ces lieux un oracle en l'honneur de Jupiter. » L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans de la Libye, et toutes deux furent

regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paraît avoir un fondement réel. Les prêtres égyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et, dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de sources intarissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent sont décorés par des statues sans nombre, et par les offrandes de presque tous les peuples de la terre. La forêt sacrée s'élève tout auprès Parmi les chênes dont elle est formée, il en est un qui porte le nom de divin ou de prophétique. La piété des peuples l'a consacré depuis une longue suite de siècles

Non loin du temple est une source qui tous les jours est sec à midi, et dans sa plus grande hauteur à minuit; qui tous les jours croît et décroît insensiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle présente un phénomène plus singulier encore. Quoique ses eaux soient froides, et éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche jusqu'à une certaine distance [1]. La forêt de Dodone est entourée de marais; mais le territoire en général est très-fertile, et l'on y voit de nombreux troupeaux errer dans de belles prairies.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques uns des ministres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois consulté l'oracle sur une entreprise qu'il méditait, la prêtresse répondit: « Commettez une impiété, et vous réussirez. » Les Béotiens, qui la soupçonnaient de favoriser leurs ennemis, la jetèrent aussitôt dans le feu, en disant: « Si la prêtresse nous trompe, elle mérite la mort; si elle dit la vérité, nous obéissons à l'oracle en faisant une action impie. » Les deux autres prêtresses crurent devoir justifier leur malheureuse compagne. L'oracle, suivant elle, avait simplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trépieds sacrés qu'ils avaient dans leur temple, et de les apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même temps

1 Voyez la note LXIII à la fin du volume.

il fut décidé que désormais elles ne répondraient plus aux questions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de plusieurs manières leurs secrets aux prêtresses de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée ; et, se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives, soit au murmure de ses feuilles agitées par le zéphyr, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ses ondes fugitives. Elles saisissent habilement les gradations et les nuances des sons qui frappent leurs oreilles ; et, les regardant comme les présages des événemens futurs, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, et plus souvent encore suivant l'intérêt de ceux qui les consultent.

Elles observent la même méthode pour expliquer le bruit qui résulte du choc de plusieurs bassins de cuivre suspendus autour du temple. Ils sont tellement rapprochés, qu'il suffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtresse, attentive au son qui se communique, se modifie et s'affaiblit, sait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuse.

Ce n'est pas tout encore. Près du temple sont deux colonnes ; sur l'une est un vase d'airain, sur l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles et terminée chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone est fort exposée au vent, les chaînes frappent le vase presque sans interruption, et produisent un son qui subsiste long-temps ; les prêtresses peuvent en calculer la durée et le faire servir à leurs desseins.

On consulte aussi l'oracle par le moyen des sorts. Ce sont des bulletins ou des dés qu'on tire au hasard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avaient choisi cette voie pour connaître le succès d'une de leurs expéditions, le singe du roi des Molosses sauta sur la table, renversa l'urne, éparpilla les sorts ; et la prêtresse effrayée s'écria : « Que les Lacédémoniens, loin d'aspirer à la victoire, ne devaient plus songer qu'à leur sûreté. » Les députés, de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, et jamais événement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone. Je vais en rapporter une, pour en faire connaître l'esprit.

« Voici ce que le prêtre de Jupiter prescrit aux Athéniens. Vous avez laissé passer le temps des sacrifices et de la députation; envoyez au plus tôt des députés : qu'outre les présens déjà décernés par le peuple, ils viennent offrir à Jupiter neuf bœufs propres au labourage, chaque bœuf accompagné de deux brebis; qu'ils présentent à Dioné une table de bronze, un bœuf et d'autres victimes. »

Cette Dioné était fille d'Uranus; elle partage avec Jupiter l'encens que l'on brûle au temple de Dodone, et cette association de divinités sert à multiplier les sacrifices et les offrandes.

Tels étaient les récits qu'on nous faisait à Ambracie. Cependant l'hiver approchait, et nous pensions à quitter cette ville. Nous trouvâmes un vaisseau marchand qui partait pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous y fûmes admis comme passagers; et dès que le beau temps fut décidé, nous sortîmes du port et du golfe d'Ambracie. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très-étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportaient à force de bras leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre était plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, et nous parvînmes à son extrémité formée par une montagne très élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon que les matelots distinguent et saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

Pendant qu'un grand nombre de bateaux se rangeaient circulairement au pied du promontoire, quantité de gens s'efforçaient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtaient auprès du temple; les autres grimpaient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçaient rien de sinistre, et nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout à coup nous vîmes sur une roche écartée plusieurs de ces hommes en saisir un d'entre eux et le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevaient tant sur la montagne que dans les bâteaux. Cet homme était couvert de plumes; on lui avait de plus attaché des oiseaux qui, en déployant leurs ailes, retardaient sa chute. A peine fut-il dans la mer, que les bateliers empressés de le secourir, l'en retirèrent et lui prodiguè-

rent tous les soins qu'on pourrait exiger de l'amitié la plus tendre. J'avais été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai : Ah, barbares! est-ce ainsi que vous vous jouez de la vie des hommes? Mais ceux du vaisseau s'étaient fait un amusement de ma surprise et de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit : Ce peuple, qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, est dans l'usage d'offrir à ce dieu un sacrifice expiatoire, et de détourner sur la tête de la victime tous les fléaux dont il est menacé. On choisit pour cet effet un homme condamné à subir le dernier supplice. Il périt rarement dans les flots; et, après l'en avoir sauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

Vous serez bien plus étonné, ajouta l'Ambraciote, quand vous connaîtrez l'étrange opinion qui s'est établie parmi les Grecs. C'est que le saut de Leucade est un puissant remède contre les fureurs de l'amour. On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir à Leucade, monter sur ce promontoire, offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un vœu formel de s'élancer dans la mer, et s'y précipiter d'eux-mêmes.

On prétend que quelques uns furent guéris des maux qu'ils souffraient; et l'on cite, entre autres, un citoyen de Buthroton, en Épire, qui, toujours prêt à s'enflammer pour des objets nouveaux, se soumit quatre fois à cette épreuve et toujours avec le même succès. Cependant, comme la plupart de ceux qui l'ont tentée ne prenaient aucune précaution pour rendre leur chute moins rapide, presque tous y ont perdu la vie, et des femmes en ont été souvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise, de cette fameuse reine de Carie qui donna tant de preuves de son courage à la bataille de Salamine. Éprise d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondait pas à son amour, elle le surprit dans le sommeil et lui creva les yeux. Bientôt les regrets et le désespoir l'amenèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho. Abandonnée de Phaon, son amant, elle vint ici chercher un soulagement à ses peines, et n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade qu'on ne voit plus guère d'amans s'engager par des vœux indiscrets à les imiter.

En continuant notre route, nous vîmes à droite les îles d'Ithaque et de Céphallénie, à gauche les rivages de l'Acarnanie. On trouve dans cette dernière province quelques villes considérables, quantité de petits bourgs fortifiés, plusieurs peuples d'origine différente, mais associés dans une confédération générale, et presque toujours en guerre contre les Étoliens leurs voisins, dont les états sont séparés des leurs par le fleuve Achéloüs. Les Acarnaniens sont fidèles à leur parole, et extrêmement jaloux de leur liberté.

Après avoir passé l'embouchure de l'Achéloüs, nous rasâmes pendant toute une journée les côtes de l'Étolie. Ce pays, où l'on trouve des campagnes fertiles, est habité par une nation guerrière, et divisée en diverses peuplades, dont la plupart ne sont pas grecques d'origine, et dont quelques unes conservent encore des restes de leur ancienne barbarie, parlant une langue très-difficile à entendre, vivant de chair crue, ayant pour domicile des bourgs sans défense. Ces différentes peuplades, en réunissant leurs intérêts, ont formé une grande association, semblable à celle des Béotiens, des Thessaliens et des Acarnaniens. Elles s'assemblent tous les ans, par députés, dans la ville de Thermus, pour élire les chefs qui doivent les gouverner. Le faste qu'on étale dans cette assemblée, les jeux, les fêtes, le concours des marchands et des spectateurs, la rendent aussi brillante qu'auguste.

Les Étoliens ne respectent ni les alliances ni les traités. Dès que la guerre s'allume entre deux nations voisines de leurs pays, ils les laissent s'affaiblir, tombent ensuite sur elles, et leur enlèvent les prises qu'elles ont faites. Ils appellent cela *butiner dans le butin.*

Ils sont fort adonnés à la piraterie, ainsi que les Acarnaniens et les Locres Ozoles. Tous les habitans de cette côte n'attachent à cette profession aucune idée d'injustice ou d'infamie. C'est un reste des mœurs de l'ancienne Grèce, et c'est par une suite de ces mœurs qu'ils ne quittent point leurs armes, même en temps de paix. Leurs cavaliers sont très-redoutables quand ils combattent corps à corps; beaucoup moins quand ils sont en bataille rangée. On observe précisément le contraire parmi les Thessaliens.

A l'est de l'Achéloüs on trouve des lions : on en retrouve en remontant vers le nord jusqu'au fleuve Nestus en Thrace. Il

semble que dans ce long espace ils n'occupent qu'une lisière, à laquelle ces deux fleuves servent de bornes, le premier du côté du couchant, le second du côté du levant. On dit que ces animaux sont inconnus aux autres régions de l'Europe.

Après quatre jours de navigation, nous arrivâmes à Naupacte, ville située au pied d'une montagne dans le pays des Locres Ozoles. Nous vîmes sur le rivage un temple de Neptune, et tout auprès un antre couvert d'offrandes et consacré à Vénus. Nous y trouvâmes quelques veuves qui venaient demander à la déesse un nouvel époux.

Le lendemain nous prîmes un petit navire qui nous conduisit à Pagæ, port de la Mégaride, et de là nous nous rendîmes à Athènes.

CHAPITRE XXXVII.

Voyage de Mégare, de Corynthe, de Sicyone et de l'Achaïe.

Nous passâmes l'hiver à Athènes, attendant avec impatience le moment de reprendre la suite de nos voyages. Nous avions vu les provinces septentrionales de la Grèce. Il nous restait à parcourir celles du Péloponnèse : nous en prîmes le chemin au retour du printemps [1].

Après avoir traversé la ville d'Eleucis, dont je parlerai dans la suite, nous entrâmes dans la Mégaride, qui sépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes et de bourgs. Mégare, qui en est la capitale, tenait autrefois au port de Nicée par deux longues murailles, que les habitans se crurent obligés de détruire il y a environ un siècle. Elle fut long-temps soumise à des rois. La démocratie y subsista, jusqu'à ce que les orateurs publics, pour plaire à la multitude, l'engagèrent à se partager les dépouilles des riches citoyens. Le gouvernement oligarchique y fut alors établi ; de nos jours le peuple a repris toute son autorité.

Les Athéniens se souviennent que cette province faisait autrefois partie de leur domaine, et ils voudraient bien l'y réunir ; car elle pourrait, en certaines occurences, leur servir de barrière : mais elle a plus d'une fois attiré leurs armes, pour avoir préféré à leur alliance celle de Lacédémone. Pendant la guerre du Péloponnèse, ils la réduisirent à la dernière extrémité, soit en ravageant ses campagnes, soit en lui interdisant tout commerce avec leurs états.

Pendant la paix, les Mégariens portent à Athènes leurs den-

1 Vers le mois de mars de l'an 356 avant J. C.

rées, et surtout une assez grande quantité de sel, qu'ils ramassent sur les rochers qui sont aux environs du port. Quoiqu'ils ne possèdent qu'un petit territoire aussi ingrat que celui de l'Attique, plusieurs se sont enrichis par une sage économie, d'autres par un goût de parcimonie qui leur a donné la réputation de n'employer dans les traités, ainsi que dans le commerce, que les ruses de la mauvaise foi et de l'esprit mercantile.

Ils eurent dans le siècle dernier quelques succès brillans; leur puissance est aujourd'hui anéantie; mais leur vanité s'est accrue en raison de leur faiblesse, et ils se souviennent plus de ce qu'il ont été que de ce qu'ils sont. Le soir même de notre arrivée, soupant avec les principaux citoyens, nous les interrogeâmes sur l'état de leur marine; ils nous répondirent : Au temps de la guerre des Perses, nous avions vingt galères à la bataille de Salamine. — Pourriez-vous mettre sur pied une bonne armée? — Nous avions trois mille soldats à la bataille de Platée? — Votre population est-elle nombreuse? — Elle l'était si fort autrefois, que nous fûmes obligés d'envoyer des colonies en Sicile, dans la Propontide, au Bosphore de Thrace et au Pont-Euxin. Ils tâchèrent ensuite de se justifier de quelques perfidies qu'on leur reproche, et nous racontèrent une anecdote qui mérite d'être conservée. Les habitans de la Mégaride avaient pris les armes les uns contre les autres. Il fut convenu que la guerre ne suspendrait point les travaux de la campagne. Le soldat qui enlevait un laboureur l'amenait dans sa maison, l'admettait à sa table, et le renvoyait avant d'avoir reçu la rançon dont ils étaient convenus. Le prisonnier s'empressait de l'apporter dès qu'il avait pu la rassembler. On n'employait pas le ministère des lois contre celui qui manquait à sa parole, mais il était partout détesté pour son ingratitude et son infamie. Ce fait ne s'est donc pas passé de nos jours? leur dis-je. Non, répondirent-ils, il est du commencement de cet empire. Je me doutais bien, repris-je, qu'il appartenait aux siècles d'ignorance.

Les jours suivans on nous montra plusieurs statues; les unes en bois, et c'étaient les plus anciennes d'autres en or et en ivoire, et ce n'étaient pas les plus belles; d'autres enfin en marbre et bronze, exécutées par Praxitèle et par Scopas. Nous vîmes aussi la maison du sénat, et d'autres édifices construits d'une pierre très-blanche, très-facile à tailler, et pleine de coquilles pétrifiées.

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie [1]. Euclide, son fondateur, fut un des plus zélés disciples de Socrate : malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oserait franchir leurs limites, on le vit plus d'une fois partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, et s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinaient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate, qui dirigeait ses recherches vers cet unique point, n'employa pour l'atteindre que des moyens simples; mais Euclide, trop familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Élée, eut recours dans la suite a la voie des abstractions, voie souvent dangereuse, et plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon : il disait que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il fallut ensuite définir ces différentes propriétés; et la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, et de se borner à les agiter long temps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion : je parle des règles du syllogisme, dont les coups, aussi terribles qu'imprévus, terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour le détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, et les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur et de contradiction.

Euclide l'introduisit dans la sienne, peut-être sans le vouloir, car il était naturellement doux et patient. Son frère, qui croyait avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans sa colère : « Je veux mourir si je ne me venge. Et moi, répondit Euclide, si je ne te force à m'aimer encore. » Mais il céda trop souvent au plaisir de multiplier et de vaincre les difficultés, et ne prévit pas que des principes souvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, son successeur, conduisit ses disciples par des sentiers encore plus glissans et plus tortueux. Euclide exerçait les esprits; Eubulide, les secouait avec violence. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup de connaissances et de lu-

1 Voyez, pour les autres écoles, le chapitre XXIX de cet ouvrage.

mières : je devais en avertir avant que de parler du second.

Nous le trouvâmes entouré de jeunes gens attentifs à toutes ses paroles, et jusqu'à ses moindres signes. Il nous entretint de la manière dont il les dressait, et nous comprîmes qu'il préférait la guerre offensive à la défensive. Nous le priâmes de nous donner le spectacle d'une bataille; et, pendant qu'on en faisait les apprêts, il nous dit qu'il avait découvert plusieurs espèces de syllogismes, tous d'un secours merveilleux pour éclaircir les idées. L'un s'appelait le voilé, un autre le chauve, un troisième le menteur, et ainsi des autres.

Je vais en essayer quelques uns en votre présence, ajouta-t-il; ils seront suivis du combat dont vous désirez être les témoins : ne les jugez pas légèrement; il en est qui arrêtent les meilleurs esprits, et les engagent dans des défilés dont ils ont bien de la peine à sortir.

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux pieds. Il me demanda si je la connaissais. Je répondis que non. Eh bien, reprit-il, voici comment j'argumente : Vous ne connaissez pas cet homme; or, cet homme est votre ami; donc vous ne connaissez pas votre ami. Il abattit le voile, et je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étais fort lié. Eubulide s'adressant tout de suite à Philotas : Qu'est-ce qu'un homme chauve? lui dit-il. — C'est celui qui n'a point de cheveux. — Et s'il lui en restait un, le serait-il encore? — Sans doute. — S'il lui en restait deux, trois, quatre? Il poussa cette série de nombres assez loin; augmentant toujours d'une unité, jusqu'à ce que Philotas finît par avouer que l'homme en question ne serait plus chauve. Donc, reprit Eubulide, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit point chauve; et cependant vous aviez d'abord assuré le contraire. Vous sentez bien, ajouta-t-il, qu'on prouvera de même qu'un seul mouton suffit pour former un troupeau, un seul grain pour donner la mesure exacte d'un boisseau. Nous parûmes si étonnés de ces misérables équivoques, et si embarrassés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Eubulide nous disait : Voici enfin le nœud le plus difficile à délier. Épiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs; or, il était Crétois lui-même; donc il a menti; donc les Crétois ne sont pas menteurs; donc Epiménide n'a pas menti; donc les Crétois sont menteurs. Il achève à

peine, et s'écrie tout à coup : Aux armes! aux armes! attaquez, défendez le mensonge d'Epiménide.

A ces mots, l'œil en feu, le geste menaçant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs et les vaincus se percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes piéges. Des paroles outrageantes se croisent dans les airs, et sont enfin étouffées par les cris perçans dont la salle retentit.

L'action allait recommencer, lorsque Philotas dit à Eubulide que chaque parti était moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'ennemi ; ce qui est une mauvaise manière de raisonner. De mon côté, je lui fis observer que ses disciples paraissaient plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité ; ce qui est une dangereuse manière d'agir. Il se disposait à me répondre, lorsqu'on nous avertit que nos voitures étaient prêtes. Nous prîmes congé de lui, et nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les sophistes faisaient de leur esprit et des dispositions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, notre guide nous conduisit par des hauteurs sur une corniche taillée dans le roc, très-étroite, très-rude, élevée au dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne qui porte sa tête dans les cieux ; c'est le fameux défilé où l'on dit que se tenait ce Sciron qui précipitait les voyageurs dans la mer après les avoir dépouillés, et à qui Thésée fit subir le même genre de mort.

Rien de si effrayant que ce trajet au premier coup d'œil ; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abîme ; les mugissemens des flots semblaient nous avertir à tous momens que nous étions suspendus entre la mort et la vie. Bientôt familiarisés avec le danger, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissaient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondaient au dessus de nos têtes, et, divisés en tourbillons, tombaient à plomb sur différens points de la surface de la mer, la bouleversaient et la blanchissaient d'écume en certains endroits, tandis que dans les espaces intermédiaires elle restait unie et tranquille.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ

quarante-huit stades [1], s'inclinant et se relevant tour à tour jusqu'auprès du Cromyon, port et château des Corinthiens, éloigné de cent vingt stades de leur capitale [2]. En continuant de longer la mer par un chemin plus commode et plus beau, nous arrivâmes aux lieu où la largeur de l'isthme n'est plus que de quarante stades [3]. C'est là que les peuples du Péloponnèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher quand ils craignaient une invasion; c'est là aussi qu'ils célèbrent les jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune et d'un bois de pins consacré à ce dieu.

Le pays des Corinthiens est resserré entre des bornes fort étroites : quoiqu'il s'étende davantage le long de la mer, un vaisseau pourrait dans une journée en parcourir la côte. Son territoire offre quelques riches campagnes, et plus souvent un sol inégal et peu fertile. On y recueille un vin d'assez mauvaise qualité.

La ville est située au pied d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi, elle a pour défense la montagne elle-même, qui en cet endroit est extrêmement escarpée. Des remparts très-forts et très-élevés la protégent des trois autres côtés. Son circuit est de quarante stades [4]; mais, comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, et embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de quatre-vingt-cinq stades [5].

La mer de Crissa et la mer Saronique viennent expirer à ses pieds, comme pour reconnaître sa puissance. Sur la première est le port de Léchée, qui tient à la ville par une double muraille, longue d'environ douze stades [6]. Sur la seconde est le port de Cenchrée, éloigné de Corinthe soixante dix stades [7].

Un grand nombre d'édifices sacrés et profanes, anciens et modernes, embellissent cette ville. Après avoir visité la place, décorée, suivant l'usage, de temples et de statues, nous vîmes le théâtre, où l'assemblée du peuple délibère sur les affaires de

1 Environ une lieue trois quarts.

2 Quatres lieue et demie.

3 Environ une lieue et demie.

4 Environ une lieue et demie.

5 Trois lieues cinq cent trente-deux toises.

6 Près d'une demi-lieue.

7 Près de trois lieues.

l'état, et où l'on donne des combats de musique et d'autres jeux dont les fêtes sont accompagnées.

On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avaient déposés, et les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur. Je croyais, dis-je alors, sur l'autorité d'Euripide, que cette princesse les avait égorgés elle-même. J'ai ouï dire, répondit un des assistans, que le poète se laissa gagner par une somme de cinq talens [1] qu'il reçut de nos magistrats : quoi qu'il en soit, à quoi bon le dissimuler? un ancien usage prouve clairement que nos pères furent coupables; car c'est pour rappeler et expier leur crime que nos enfans doivent, jusqu'à un certain âge, avoir la tête rasée et porter une robe noire.

Le chemin qui conduit à la citadelle se replie en tant de manières, qu'on fait trente stades avant que d'en atteindre le sommet. Nous arrivâmes auprès d'une source nommée Pirène, où l'on prétend que Bellérophon trouva le cheval Pégase. Les eaux en sont extrêmement froides et limpides : comme elles n'ont pas d'issue apparente, on croit que, par des canaux naturellement creusés dans le roc, elles descendent dans la ville, où elles forment une fontaine dont l'eau est renommée pour sa légèreté, et qui suffirait aux besoins des habitans, quand même ils n'auraient pas cette grande quantité de puits qu'ils se sont ménagés.

La position de la citadelle et ses remparts la rendent si forte, qu'on ne pourrait s'en emparer que par trahison ou par famine. Nous vîmes à l'entrée le temple de Vénus, dont la statue est couverte d'armes brillantes : elle est accompagnée de celle de l'Amour, et de celle du Soleil, qu'on adorait en ce lieu avant que le culte de Vénus y fût introduit.

De cette région élevée, la déesse semble régner sur la terre et sur les mers. Telle était l'illusion que faisait sur nous le superbe spectacle qui s'offrait à nos yeux. Du côté du nord, la vue s'étendait jusqu'au Parnasse et à l'Hélicon, à l'est jusqu'à

1 Vingt-sept mille livres.

l'île d'Egine, à la citadelle d'Athènes et au promontoire de Sunium, à l'ouest sur les richesses campagnes de Sicyone. Nous promenions avec plaisir nos regards sur les deux golfes dont les eaux viennent se briser contre cetisthme, que Pindare a raison de comparer à un pont construit par la nature au milieu des mers, pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce.

A cet aspect, il semble qu'on ne saurait établir aucune communication de l'un de ces continens à l'autre sans l'aveu de Corinthe; et l'on est fondé à regarder cette ville comme le boulevard du Péloponnèse, et l'une des entraves de la Grèce : mais la jalousie des autres peuples n'ayant jamais permis aux Corinthiens de leur interdire le passage de l'isthme; ces derniers ont profité des avantages de leur position pour amasser des richesses considérables.

Dès qu'il parut des navigateurs, il parut des pirates, par la même raison qu'il y eut des vautours dès qu'il y eut des colombes. Le commerce des Grecs, ne se faisant d'abord que par terre, suivit le chemin de l'isthme pour entrer dans le Péloponnèse, ou pour en sortir. Les Corinthiens en retiraient un droit, et parvinrent à un certain degré d'opulence. Quand on eut détruit les pirates, les vaisseaux, dirigés par une faible expérience, n'osaient affronter la mer orageuse qui s'étend depuis l'île de Crète jusqu'au cap Malée en Laconie. On disait alors en manière de proverbe : Avant de doubler ce cap, oubliez ce que vous avez de plus cher au monde. On préféra donc de se rendre aux mers qui se terminent à l'isthme.

Les marchandises d'Italie, de Sicile et des peuples de l'ouest abordèrent au port de Léchée; celles des îles de la mer Egée, des côtes de l'Asie mineure et des Phéniciens, au port de Cenchrée. Dans la suite on les fit passer par terre d'un port à l'autre, et l'on imagina des moyens pour y transporter les vaisseaux.

Corinthe, devenue l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, continua de percevoir des droits sur les marchandises étrangères, couvrit la mer de ses vaisseaux, et forma une marine pour protéger son commerce. Ses succès excitèrent son industrie; elle donna une nouvelle forme aux navires, et les premières trirèmes qui parurent, furent l'ouvrage de ses constructeurs. Ses forces navales la faisant respecter, on se hâta de verser dans son sein les productions des autres pays. Nous vîmes étaler sur le rivage des rames de papier et des voiles de vaisseaux apportées

de l'Égypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis de Carthage, du blé et des fromages de Syracuse, des poires et des pommes de l'Eubée, des esclaves de Phrygie et de Thessalie, sans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce, et en particulier dans ceux de Corinthe. L'appât du gain attire les marchands étrangers, et surtout ceux de Phénicie; et les jeux solennels de l'isthme y rassemblent un nombre infini de spectateurs.

Tous ces moyens ayant augmenté les richesses de la nation, les ouvriers destinés à les mettre en œuvre furent protégés, et s'animèrent d'une nouvelle émulation. Ils s'étaient déjà, du moins à ce qu'on prétend, distingués par des inventions utiles. Je ne les détaille point, parce que je ne puis en déterminer précisément l'objet. Les arts commencent par des tentatives obscures et essayées en différens endroits; quand ils sont perfectionnés, on donne le nom d'inventeurs à ceux qui, par d'heureux procédés, en ont facilité la pratique. J'en citerai un exemple : cette roue avec laquelle un potier voit un vase s'arrondir sous sa main : l'historien Éphore, si versé dans la connaissance des usages anciens, me disait un jour que le sage Anacharsis l'avait introduite parmi les Grecs. Pendant mon séjour à Corinthe, je voulus en tirer vanité. On me répondit que la gloire en était due à l'un de leurs concitoyens nommé Hyperbius : un interprète d'Homère nous prouva, par un passage de ce poète, que cette machine était connue avant Hyperbius : Philotas soutint de son côté que l'honneur de l'invention appartenait à Thalos, antérieur à Homère, et neveu de Dédale d'Athènes. Il en est de même de la plupart des découvertes que les peuples de la Grèce s'attribuent à l'envi. Ce qu'on doit conclure de leurs prétentions, c'est qu'ils cultivèrent de bonne heure les arts dont on les croit les auteurs.

Corinthe est pleine de magasins et de manufactures; on y fabrique, entre autres choses, des couvertures de lit recherchées des autres nations. Elle rassemble à grands frais les tableaux et les statues des bons maîtres; mais elle n'a produit jusqu'ici aucun de ces artistes qui font tant d'honneur à la Grèce, soit qu'elle n'ait pour les chefs-d'œuvre de l'art qu'un goût de luxe; soit que la nature, se réservant le droit de placer les génies, ne laise aux souverains que le soin de les chercher et de les produire

au grand jour. Cependant on estime certains ouvrages en bronze et en terre cuite qu'on fabrique en cette ville. Elle ne possède point de mines de cuivre. Ses ouvriers, en mêlant celui qu'ils tirent de l'étranger avec une petite quantité d'or et d'argent, en composent un métal brillant, et presque inaccessible à la rouille. Ils en font des cuirasses, des casques, de petites figures, des coupes, des vases moins estimés encore pour la matière que pour le travail, la plupart enrichis de feuillages, et d'autres ornemens exécutés au ciselet. C'est avec une égale intelligence qu'ils retracent les mêmes ornemens sur les ouvrages de terre. La matière la plus commune reçoit de la forme élegante qu'on lui donne, et des embellissemens dont on a soin de la parer, un mérite qui la fait préférer aux marbres et aux métaux les plus précieux.

Les femmes de Corinthe se font distinguer par leur beauté; les hommes par l'amour du gain et des plaisirs. Ils ruinent leur santé dans les excès de la table, et l'amour n'est plus chez eux qu'une licence effrénée. Loin d'en rougir, ils cherchent à la justifier par une institution qui semble leur en faire un devoir. Vénus est leur principale divinité; ils lui ont consacré des courtisanes chargées de leur ménager sa protection; dans les grandes calamités, dans les dangers imminens, elles assistent aux sacrifices, et marchent en procession avec les autres citoyens, en chantant des hymnes sacrés. A l'arrivée de Xerxès, on implora leur crédit, et j'ai vu le tableau où elles sont représentées adressant des vœux à la déesse. Des vers de Simonide, tracés au bas du tableau, leur attribuent la gloire d'avoir sauvé les Grecs.

Un si beau triomphe multiplia cette espèce de prêtresses. Aujourd'hui les particuliers qui veulent assurer le succès de leurs entreprises promettent d'offrir à Vénus un certain nombre de courtisanes qu'ils font venir de divers endroits. On en compte plus de mille dans cette ville. Elles attirent les marchands étrangers; elles ruinent en peu de jours un équipage entier; et de là le proverbe : Qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

Je dois observer ici que, dans toute la Grèce, les femmes qui exercent un pareil commerce de corruption n'ont jamais eu la moindre prétention à l'estime publique; qu'à Corinthe même, où l'on me montrait avec tant de complaisance le tombeau de

l'ancienne Laïs, les femmes honnêtes célèbrent en l'honneur de Vénus une fête particulière à laquelle les courtisanes ne peuvent être admises; et que ses habitans, qui donnèrent de si grandes preuves de valeur dans la guerre des Perses, s'étant laissé amollir par les plaisirs, tombèrent sous le joug des Argiens, furent obligés de mendier tour à tour la protection des Lacédémoniens, des Athéniens et des Thébains, et se sont enfin réduits à n'être plus que la plus riche, la plus efféminée, et la plus faible nation de la Grèce.

Il ne me reste plus qu'à donner une légère idée des variations que son gouvernement a éprouvées. Je suis obligé de remonter à des siècles éloignés; mais je ne m'y arrêterai pas long-temps.

Environ cent dix ans après la guerre de Troie, trente ans après le retour des Héraclides, Alétas, qui descendait d'Hercule, obtint le royaume de Corinthe, et sa maison le posséda pendant l'espace de quatre cent dix-sept ans. L'aîné des enfans succédait toujours à son père. La royauté fut ensuite abolie, et le pouvoir souverain remis entre les mains de deux cents citoyens qui ne s'alliaient qu'entre eux, et qui devaient être tous du sang des Héraclides. On en choisissait un tous les ans pour administrer les affaires, sous le nom de *prytane*. Ils établirent sur les marchandises qui passaient par l'isthme un droit qui les enrichit, et se perdirent par l'excès du luxe. Quatre-vingt-dix ans après leur institution, Cypsélus, ayant mis le peuple dans ses intérêts, se revêtit de leur autorité [1], et rétablit la royauté, qui subsista dans sa maison pendant soixante-treize ans six mois.

Il marqua les commencemens de son règne par des proscriptions et des cruautés. Il poursuivit ceux des habitans dont le crédit lui faisait ombrage, exila les uns, dépouilla les autres de leurs possessions, en fit mourir plusieurs. Pour affaiblir encore le parti des gens riches, il préleva pendant dix ans le dixième de tous les biens, sous prétexte, disait-il, d'un vœu qu'il avait fait avant de parvenir au trône, et dont il crut s'acquitter en plaçant auprès du temple d'Olympie une très-grande statue dorée. Quand il cessa de craindre, il voulut se faire aimer, et se montra sans gardes et sans appareil. Le peuple, touché de cette confiance, lui pardonna facilement des injustices dont il n'a-

1 L'an 658 avant J. C.

vait pas été la victime, et le laissa mourir en paix, après un règne de trente ans.

Périandre, son fils, commença comme son père avait fini; il annonça des jours heureux et un calme durable. On admirait sa douceur, ses lumières, sa prudence; les réglemens qu'il fit contre ceux qui possédaient trop d'esclaves, ou dont la dépense excédait le revenu; contre ceux qui se souillaient par des crimes atroces, ou par des mœurs dépravées : il forma un sénat, n'établit aucun nouvel impôt, se contenta des droits prélevés sur les marchandises, construisit beaucoup de vaisseaux; et, pour donner plus d'activité au commerce, résolut de percer l'isthme et de confondre les deux mers. Il eut des guerres à soutenir, et ses victoires donnèrent une haute idée de sa valeur. Que ne devait-on pas d'ailleurs attendre d'un prince dont la bouche semblait être l'organe de la sagesse! qui disait quelquefois : « L'amour désordonné des richesses est une calomnie contre la nature : les plaisirs ne font que passer, les vertus sont éternelles : la vraie liberté ne consiste que dans une conscience pure.

Dans une occasion critique, il demanda des conseils à Thrasybule, qui régnait à Milet, et avec qui il avait des liaisons d'amitié. Thrasybule mena le député dans un champ, et se promenant avec lui au milieu d'une moisson abondante, il l'interrogeait sur l'objet de sa mission; chemin faisant il abattait les épis qui s'élevaient au dessus des autres. Le député ne comprit pas que Thrasybule venait de mettre sous ses yeux un principe adopté dans plusieurs gouvernemens, même républicains, où l'on ne permet pas à de simples particuliers d'avoir trop de mérite ou trop de crédit. Périandre entendit ce langage, et continua d'user de modération.

L'éclat de ses succès et les louanges de ses flatteurs développèrent enfin son caractère, dont il avait toujours réprimé la violence. Dans un accès de colère, excité peut-être par sa jalousie, il donna la mort à Mélisse son épouse, qu'il aimait éperdument. Ce fut là le terme de son bonheur et de ses vertus. Aigri par une longue douleur, il ne le fut pas moins, quand il apprit que, loin de le plaindre, on l'accusait d'avoir autrefois souillé le lit de son père. Comme il crut que l'estime publique se refroidissait, il osa la braver, et, sans considérer qu'il est

1 L'an 585 avant J. C.

des injures dont un roi ne doit se venger que par la clémence, il appesantit son bras sur tous ses sujets, s'entoura de satellites, sévit contre tous ceux que son père avait épargnés; dépouilla, sous un léger prétexte, les femmes de Corinthe de leurs bijoux et de ce qu'elles avaient de plus précieux; accabla le peuple de travaux, pour le tenir dans la servitude : agité lui-même, sans interruption, de soupçons et de terreurs, punissant le citoyen qui se tenait tranquillement assis dans la place publique, et condamnant comme coupable tout homme qui pouvait le devenir.

Des chagrins domestiques augmentèrent l'horreur de sa situation. Le plus jeune de ses fils, nommé Lycophron, instruit par son aïeul maternel de la malheureuse destinée de sa mère, en conçut une si forte haine contre le meurtrier, qu'il ne pouvait plus soutenir sa vue, et ne daignait pas même répondre à ses questions. Les caresses et les prières furent vainement prodiguées. Périandre fut obligé de le chasser de sa maison, de défendre à tous les citoyens non seulement de le recevoir, mais de lui parler, sous peine d'une amende applicable au temple d'Apollon. Le jeune homme se réfugia sous un des portiques publics, sans ressources, sans se plaindre, et résolut de tout souffrir plutôt que d'exposer ses amis à la fureur du tyran. Quelques jours après, son père l'ayant aperçu par hasard, sentit toute sa tendresse se réveiller : il courut à lui, et n'oublia rien pour le fléchir; mais n'ayant obtenu que ces paroles : Vous avez transgressé votre loi et encouru l'amende; il prit le parti de l'exiler dans l'île de Corcyre, qu'il avait réunie à ses domaines.

Les dieux, irrités, accordèrent à ce prince une longue vie, qui se consumait lentement dans les chagrins et dans les remords. Ce n'était plus le temps de dire, comme il disait auparavant, qu'il vaut mieux faire envie que pitié; le sentiment de ses maux le forçait de convenir que la démocratie était préférable à la tyrannie. Quelqu'un osa lui représenter qu'il pouvait quitter le trône : Hélas! répondit-il, il est aussi dangereux pour un tyran d'en descendre que d'en tomber.

Comme le poids des affaires l'accablait de plus en plus, et qu'il ne trouvait aucune ressource dans l'aîné de ses fils, qui était imbécile, il résolut d'appeler Lycophron, et fit diverses tentatives qui furent toutes rejetées avec indignation. Enfin il proposa d'abdiquer, et de se reléguer lui-même à Corcyre, tandis que son fils quitterait cette île et viendrait régner à Corinthe. Ce

projet allait s'exécuter, lorsque les Corcyréens, redoutant la présence de Périandre, abrégèrent les jours de Lycophron. Son père n'eut pas même la consolation d'achever la vengeance que méritait un si lâche attentat. Il avait fait embarquer sur un des vaisseaux trois cents enfans enlevés aux premières maisons de Corcyre, pour les envoyer au roi de Lydie. Le vaisseau ayant abordé à Samos, les habitans furent touchés du sort de ces victimes infortunées, et trouvèrent moyen de les sauver et de les renvoyer à leurs parens. Périandre, dévoré d'une rage impuissante, mourut âgé d'environ quatre-vingts ans, après en avoir régné quarante-quatre [1].

Dès qu'il eut les yeux fermés, on vit disparaître les monumens et jusqu'aux moindres traces de la tyrannie. Il eut pour successeur un prince peu connu, qui ne régna que trois ans. Après ce court intervalle de temps, les Corinthiens, ayant joint leurs troupes à celles de Sparte, établirent un gouvernement qui a toujours subsisté, parce qu'il tient plus de l'oligarchie que de la démocratie, et que les affaires importantes n'y sont point soumises à la décision arbitraire de la multitude. Corinthe, plus qu'aucune ville de la Grèce, a produit des citoyens habiles dans l'art de gouverner. Ce sont eux qui, par leur sagesse et leurs lumières, ont tellement soutenu la constitution, que la jalousie des pauvres contre les riches n'est jamais parvenue à l'ébranler.

La distinction entre ces deux classes de citoyens, Lycurgue la détruisit à Lacédémone : Phidon, qui semble avoir vécu dans le même temps, crut devoir la conserver à Corinthe, dont il fut un des législateurs. Une ville située sur la grande route du commerce, et forcée d'admettre sans cesse des étrangers dans ses murs, ne pouvait être astreinte au même régime qu'une ville reléguée dans un coin du Peloponnèse : mais Phidon, en conservant l'inégalité des fortunes, n'en fut pas moins attentif à déterminer le nombre des familles et des citoyens. Cette loi était conforme à l'esprit de ces siècles éloignés où les hommes, distribués en petites peuplades, ne connaissaient d'autre besoin que celui de subsister, d'autre ambition que celle de se défendre ; il suffisait à chaque nation d'avoir assez de bras pour cultiver les terres, assez de force pour résister à une invasion subite. Ces idées n'ont jamais varié parmi les Grecs. Leurs philosophes et leurs législateurs, persuadés qu'une grande population n'est

1 L'an 585 avant J. C.

qu'un moyen d'augmenter les richesses et de perpétuer les guerres, loin de la favoriser, ne se sont occupés que du soin d'en prévenir l'excès. Les premiers ne mettent pas assez de prix à la vie pour croire qu'il soit nécessaire de multiplier l'espèce humaine; les seconds, ne portant leur attention que sur un petit Etat, ont toujours craint de le surcharger d'habitans qui l'épuiseraient bientôt.

Telle fut la principale cause qui fit autrefois sortir des ports de la Grèce ces nombreux essaims de colons qui allèrent au loin s'établir sur des côtes désertes. C'est à Corinthe que durent leur origine Syracuse, qui fait l'ornement de la Sicile; Corcyre, qui fut pendant quelque temps la souveraine des mers; Ambracie en Epire, dont j'ai déjà parlé [1], et plusieurs autres villes plus ou moins florissantes.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre. Ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin et de l'huile, est un des plus beaux et des plus riches de la Grèce.

Comme les lois de Sicyone défendent avec sévérité d'enterrer qui que ce soit dans la ville, nous vîmes, à droite et à gauche du chemin, des tombeaux dont la forme ne dépare pas la beauté de ces lieux. Un petit mur d'enceinte, surmonté de colonnes qui soutiennent un toit, circonscrit un terrain dans lequel on creuse la fosse; on y dépose le mort, on le couvre de terre; et, après les cérémonies accoutumées, ceux qui l'ont accompagné l'appellent de son nom, et lui disent le dernier adieu.

Nous trouvâmes les habitans occupés des préparatifs d'une fête qui revient tous les ans, et qu'ils célébrèrent la nuit suivante. On tira d'une espèce de cellule, où on les tient en réserve, plusieurs statues anciennes qu'on promena dans les rues, et qu'on déposa dans le temple de Bacchus. Celle de ce dieu ouvrait la marche; les autres la suivirent de près : un grand nombre de flambeaux éclairaient cette cérémonie, et l'on chantait des hymnes sur des airs qui ne sont pas connus ailleurs.

Les Sicyoniens placent la fondation de leur ville à une époque qui ne peut guère se concilier avec les traditions des autres peuples. Aristrate, chez qui nous étions logés, nous montrait une longue liste de princes qui occupèrent le trône pendant mille ans, et dont le dernier vivait à peu près au temps de la guerre de Troie.

1 Voyez le chapitre XXXVI de cet ouvrage.

Nous le priâmes de ne pas nous élever à cette hauteur de temps, et de ne s'éloigner que de trois ou quatre siècles. Ce fut alors, répondit-il, que parut une suite de souverains connus sous le nom de tyrans, parce qu'ils jouissaient d'une autorité absolue : ils n'eurent d'autre secret, pour la conserver pendant un siècle entier, que de la contenir dans de justes bornes en respectant les lois. Orthagoras fut le premier, et Clisthène le dernier. Les dieux, qui appliquent quelquefois des remèdes violens à des maux extrêmes, firent naître ces deux princes pour nous ôter une liberté plus funeste que l'esclavage. Orthagoras, par sa modération et sa prudence, réprima la fureur des factions : Clisthène se fit adorer par ses vertus et redouter par son courage.

Lorsque la diète des Amphictyons résolut d'armer les nations de la Grèce contre les habitans de Cirrha [1], coupables d'impiété envers le temple de Delphes, elle choisit pour un des chefs de l'armée Clisthène, qui fut assez grand pour déférer souvent aux avis de Solon, présent à cette expédition. La guerre fut bientôt terminée, et Clisthène employa la portion qui lui revenait du butin à construire un superbe portique dans la capitale de ses Etats.

La réputation de sa sagesse s'accrut dans une circonstance particulière. Il venait de remporter à Olympie le prix de la course des chars à quatre chevaux. Dès que son nom eut été proclamé, un héraut s'avançant vers la multitude immense des spectateurs, annonça que tous ceux qui pouvaient aspirer à l'hymen d'Agariste, fille de Clisthène, n'avaient qu'à se rendre à Sicyone dans l'espace de soixante jours, et qu'un an après l'expiration de ce terme, l'époux de la princesse serait déclaré.

On vit bientôt accourir des diverses parties de la Grèce et de l'Italie des prétendans, qui tous croyaient avoir des titres suffisans pour soutenir l'éclat de cette alliance. De ce nombre était Smindyride, le plus riche et le plus voluptueux des Sybarites. Il arriva sur une galère qui lui appartenait, traînant à sa suite mille de ses esclaves, pêcheurs, oiseleurs et cuisiniers. C'est lui qui, voyant un paysan soulever sa bêche avec effort, sentait ses entrailles se déchirer, et qui ne pouvait dormir si, parmi les feuilles de rose dont son lit était jonché, une seule venait à se plier par hasard. Sa mollesse ne pouvait être égalée que par son faste, et son faste que par son insolence. Le soir de son arrivée,

1 Vers l'an 596 avant J. C.

quand il fut question de se mettre à table, il prétendit que personne n'avait le droit de se placer auprès de lui, excepté la princesse, quand elle serait devenue son épouse.

Parmi ses rivaux on comptait Laocède, de l'ancienne maison d'Argos; Laphanès d'Arcadie, descendant d'Euphorion, qui, à ce qu'on prétend, avait donné l'hospitalité aux dioscures Castor et Pollux; Mégaclès, de la maison des Alcméonides, la plus puissante d'Athènes; Hippoclide, né dans la même ville, distingué par son esprit, ses richesses et sa beauté. Les huit autres méritaient, par différentes qualités, de lutter contre de pareils adversaires.

La cour de Sicyone n'était plus occupée que de fêtes et de plaisirs; la lice était sans cesse ouverte aux concurrens; on s'y disputait le prix de la course et des autres exercices. Clisthène, qui avait déjà pris des informations sur leurs familles, assistait à leurs combats; il étudiait avec soin leur caractère, tantôt dans les conversations générales, tantôt dans des entretiens particuliers. Un secret penchant l'avait d'abord entraîné vers l'un ou l'autre des deux Athéniens; mais les agrémens d'Hippoclide avaient fini par le séduire.

Le jour qui devait manifester son choix commença par un sacrifice de cent bœufs, suivi d'un repas où tous les Sicyoniens furent invités avec les concurrens. On sortit de table; on continua de boire; on disputa sur la musique et sur d'autres objets. Hippoclide, qui conservait partout sa supériorité, prolongeait la conversation; tout à coup il ordonne au joueur de flûte de jouer un certain air, et se met à danser une danse lascive avec une satisfaction dont Clisthène paraissait indigné : un moment après il fait apporter une table, saute dessus, exécute d'abord les danses de Lacédémone, ensuite celles d'Athènes. Clisthène, blessé de tant d'indécence et de légèreté, faisait des efforts pour se contenir; mais quand il le vit la tête en bas, et s'appuyant sur ses mains, figurer divers gestes avec ses pieds : « Fils de Tisandre, lui cria-t-il, vous venez de danser la rupture de votre mariage. — Ma foi, seigneur, répondit l'Athénien, Hippoclide ne s'en soucie guère. » A ce mot, qui a passé en proverbe, Clisthène, ayant imposé silence, remercia tous les concurrens, les pria de vouloir bien accepter chacun un talent d'argent, et déclara qu'il donnait sa fille à Mégaclès, fils d'Alcméon. C'est de ce mariage que descendait, par sa mère, le célèbre Périclès.

Aristrate ajouta que, depuis Clisthène, la haine réciproque des riches et des pauvres, cette maladie éternelle des républiques de la Grèce, n'avait cessé de déchirer sa patrie; et qu'en dernier lieu un citoyen nommé Euphron, ayant eu l'adresse de réunir toute l'autorité entre ses mains, la conserva pendant quelque temps, la perdit ensuite, et fut assassiné en présence des magistrats de Thèbes, dont il était allé implorer la protection. Les Thébains n'osèrent punir les meurtriers d'un homme accusé de tyrannie; mais le peuple de Sicyone, qu'il avait toujours favorisé, lui éleva un tombeau au milieu de la place publique, et l'honore encore comme un excellent citoyen et l'un de ses protecteurs. Je le condamne, dit Aristrate, parce qu'il eut souvent recours à la perfidie, et qu'il ne ménagea pas assez le parti des riches : mais enfin la république a besoin d'un chef. Ces dernières paroles nous dévoilèrent ses intentions; et nous apprîmes quelques années après qu'il s'était emparé du pouvoir suprême.

Nous visitâmes la ville, le port et la citadelle. Sicyone figurera dans l'histoire des nations par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrais pouvoir fixer d'une manière précise jusqu'à quel point elle a contribué à la naissance de la peinture, au développement de la sculpture; mais, je l'ai déjà insinué, les arts marchent pendant des siècles entiers dans des routes obscures, une grande découverte n'est que la combinaison d'une foule de petites découvertes qui l'ont précédée; et, comme il est impossible d'en suivre les traces, il suffit d'observer celles qui sont plus sensibles, et de se borner à quelques résultats.

Le dessin dut son origine au hasard, la sculpture à la religion, la peinture aux progrès des autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'avisa de suivre et de circonscrire sur le terrain, ou sur un mur, le contour de l'ombre que projetait un corps éclairé par le soleil ou par toute autre lumière; on apprit en conséquence à indiquer la forme des objets par de simples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple en mettant sous ses yeux le symbole ou l'image de son culte On exposa d'abord à sa vénération une pierre ou un tronc d'arbre; bientôt on prit le parti d'en arrondir l'extrémité supérieure en forme de tête; enfin on y creusa des lignes pour figurer les pieds et les mains. Tel était l'état de la sculp-

ture parmi les Égyptiens, lorsqu'ils la transmirent aux Grecs, qui se contentèrent pendant long-temps d'imiter leurs modèles. De là ces espèces de statues qu'on trouve si fréquemment dans le Péloponnèse, et qui n'offrent qu'une gaîne, une colonne, une pyramide surmontée d'une tête, et quelquefois représentant des mains qui ne sont qu'indiquées, et des pieds qui ne sont pas séparés l'un de l'autre. Les statues de Mercure, qu'on appelle Hermès, sont un reste de cet ancien usage.

Les Égyptiens se glorifient d'avoir découvert la sculpture il y a plus de dix mille ans; la peinture en même temps, ou au moins six mille ans avant qu'elle fût connue des Grecs. Ceux-ci, très-éloignés de s'attribuer l'origine du premier de ces arts, croient avoir des titres légitimes sur celle du second. Pour concilier ces diverses prétentions, il faut distinguer deux sortes de peintures : celle qui se contentait de rehausser un dessin par des couleurs employées entières et sans ruption, et celle qui, après de longs efforts, est parvenue à rendre fidèlement la nature.

Les Égytiens ont découvert la première. On voit en effet dans la Thébaïde des couleurs très-vives et très-anciennement appliquées sur le pourtour des grottes, qui servaient peut être de tombeaux, sur les plafonds des temples, sur des hiéroglyphes, et sur des figures d'hommes et d'animaux. Ces couleurs, quelquefois enrichies de feuilles d'or attachées par un mordant, prouvent clairement qu'en Égypte l'art de peindre ne fut, pour ainsi dire, que l'art d'enluminer.

Il paraît qu'à l'époque de la guerre de Troie les Grecs n'étaient guère plus avancés; mais, vers la première olympiade [1], les artistes de Sicyone et de Corinthe, qui avaient déjà montré dans leurs dessins plus d'intelligence, se signalèrent par des essais dont on a conservé le souvenir, et qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale de Sicyone [2] détachait les pieds et les mains des statues, Cléophante de Corinthe coloriait les traits du visage. Il se servit de brique cuite et broyée; preuve que les Grecs ne connaissaient alors aucune des couleurs dont on se sert aujourd'hui pour exprimer la carnation.

Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture et la sculpture sortirent de leur longue enfance, et des progrès ra-

1 Vers l'an 776 avant J. C.

2 Voyez la note LXIV à la fin du volume.

pides les ont amenées au point de grandeur et de beauté où nous les voyons aujourd'hui. Presque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troisième école de peinture ; avant lui, on ne connaissait que celles d'Athenes et d'Ionie. De la sienne sont déjà sortis des artistes célèbres, Pausias, entre autres, et Pamphile, qui la dirigeait pendant notre séjour en cette ville. Ses talens et sa réputation lui attiraient un grand nombre d'élèves, qui lui payaient un talent avant que d'être reçus [1]; il s'engageait de son côté à leur donner pendant dix ans des leçons fondées sur une excellente théorie, et justifiées par les succès de ses ouvrages. Il les exhortait à cultiver les lettres et les sciences, dans lesquelles il était lui-même très-versé.

Ce fut d'après son conseil que les magistrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du dessin entrerait désormais dans l'éducation des citoyens, et que les beaux-arts ne seraient plus livrés à des mains serviles : les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer.

Nous connûmes deux de ses élèves qui se sont fait depuis un grand nom, Mélanthe et Apelle. Il concevait de grandes espérances du premier, de plus grandes encore du second, qui se félicitait d'avoir un tel maître : Pamphile se félicita bientôt d'avoir formé un tel disciple.

Nous fîmes quelques courses aux environs de Sicyone. Au bourg de Titane, situé sur une montagne, nous vîmes, dans un bois de cyprès, un temple d'Esculape, dont la statue, couverte d'une tunique de laine blanche et d'un manteau, ne laisse apercevoir que le visage, les mains et le bout des pieds.

Tout auprès est celle d'Hygie, déesse de la santé, également enveloppée d'une robe, et de tresses de cheveux dont les femmes se dépouillent pour les consacrer à cette divinité.

L'usage de revêtir les statues d'habits, quelquefois très-riches, est assez commun dans la Grèce, et fait regretter souvent que ces ornemens dérobent aux yeux les beautés de l'art.

Nous nous arrêtâmes à la ville de Phlionte, dont les habitans ont acquis de nos jours une illustration que les richesses et les conquêtes ne sauraient donner. Ils s'étaient unis avec Sparte pendant qu'elle était au plus haut point de sa splendeur : lorsque, après la bataille de Leuctres, ses esclaves et la plupar

1 Cinq mille quatre cents livres.

de ses alliés se soulevèrent contre elle, les Phliontiens volèrent à son secours, et, de retour chez eux, ni la puissance des Thébains et des Argiens, ni les horreurs de la guerre et de la famine ne purent jamais les contraindre à renoncer à son alliance. Cet exemple de courage a été donné dans un siècle où l'on se joue des sermens, et par une petite ville; l'une des plus pauvres de la Grèce.

Après avoir passé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaïe, qui s'étend jusqu'au promontoire Araxe, situé en face de l'île de Céphallénie. C'est une lisière de terre resserrée au midi par l'Arcadie et l'Élide, au nord par la mer de Crissa. Ses rivages sont presque partout hérissés de rochers qui les rendent inabordables; dans l'intérieur du pays, le sol est maigre, et ne produit qu'avec peine; cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits.

L'Achaïe fut occupée autrefois par ces Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte de l'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ces derniers se trouvèrent obligés de céder aux descendans d'Hercule les royaumes d'Argos et de Lacédémone.

Établis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne se mêlèrent point des affaires de la Grèce, pas même lorsque Xerxès la menaçait d'un long esclavage. La guerre du Péloponnèse les tira d'un repos qui faisait leur bonheur; ils s'unirent tantôt avec les Lacédémoniens, tantôt avec les Athéniens, pour lesquels ils eurent toujours plus de penchant. Ce fut alors qu'Alcibiade, voulant persuader à ceux de Patræ de prolonger les murs de la ville jusqu'au port, afin que les flottes d'Athènes puissent les secourir, un des assistans s'écria au milieu de l'assemblée : « Si vous suivez ce conseil, les Athéniens finiront par vous avaler. Cela peut être, répondit Alcibiade, mais avec cette différence, que les Athéniens commenceront par les pieds, et les Lacédémoniens par la tête. » Les Achéens ont depuis contracté d'autres alliances : quelques années après notre voyage, ils envoyèrent deux mille hommes aux Phocéens, et leurs troupes se distinguèrent à la bataille de Chéronée.

Pellène, ville aussi petite que toutes celles de l'Achaïe, est bâtie sur les flancs d'une colline dont la forme est si régulière, que les deux quartiers de la ville, placés sur les côtés opposés de la colline, n'ont presque point de communication entre eux.

Son port est à la distance de soixante stades [1]. La crainte des pirates obligeait autrefois les habitans d'un canton de se réunir sur les hauteurs plus ou moins éloignées de la mer : toutes les anciennes villes de la Grèce sont ainsi disposées.

En sortant de Pellène, nous vîmes un temple de Bacchus, où l'on célèbre tous les ans pendant la nuit la fête des Lampes ; on en allume une très-grande quantité, et l'on distribue en abondance du vin à la multitude. En face est le bois sacré de Diane conservatrice, où il n'est permis d'entrer qu'aux ministres sacrés. Nous vîmes ensuite, dans un temple de Minerve, sa statue en or et en ivoire, d'un si beau travail, qu'on la disait être de Phidias.

Nous nous rendîmes à Égire, distante de la mer d'environ douze stades [2]. Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant opposer des forces suffisantes à ceux de Sicyone, qui étaient venus les attaquer, s'avisérent de rassembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs cornes, et de les faire avancer pendant la nuit : l'ennemi crut que c'étaient des troupes alliées d'Égire, et prit le parti de se retirer.

Plus loin nous entrâmes dans une grotte, séjour d'un oracle qui emploie la voie du sort pour manifester l'avenir. Auprès d'une statue d'Hercule s'élève un tas de dés, dont chaque face a une marque particulière ; on en prend quatre au hasard, et on les fait rouler sur une table, où les mêmes marques sont figurées avec leur interprétation. Cet oracle est aussi sûr et aussi fréquenté que les autres.

Plus loin encore; nous visitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de douze stades [3], détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles catastrophes se font sentir surtout dans les lieux voisins de la mer, et sont assez souvent précédées de signes effrayans : on voit pendant plusieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou se refuser à son attente; le soleil ternir l'éclat de ses rayons, ou rougir comme un brasier ardent; des vents impétueux ravager les campagnes; des sillons de flamme étinceler dans les airs, et

1 Environ deux lieues et un quart.

2 Mille cent trente-quatre toises.

3 Mille cent trente-quatre toises.

d'autres phénomènes avant-coureurs d'un désastre épouvantable.

Après le malheur d'Hélice, on se rappela divers prodiges qui l'avaient annoncé. L'île de Délos fut ébranlée; une immense colonne de feu s'éleva jusqu'aux cieux. Quoi qu'il en soit, ce fut très-peu de temps avant la bataille de Leuctres [1], en hiver, pendant la nuit, que, le vent du nord soufflant d'un côté, et celui du midi de l'autre, la ville, après des secousses violentes et rapides, qui se multiplièrent jusqu'à la naissance du jour, fut renversée de fond en comble, et aussitôt ensevelie sous les flots de la mer, qui venait de franchir ses limites. L'inondation fut si forte, qu'elle s'éleva jusqu'à la sommité d'un bois consacré a Neptune. Insensiblement les eaux se retirèrent en partie; mais elles couvrent encore les ruine d'Hélice, et n'en laissent entrevoir que quelques faibles vestiges. Tous les habitans périrent, et ce fut en vain que les jours suivans on entreprit de retirer leurs corps pour leur donner la sépulture.

Les secousses, dit-on, ne se firent pas sentir dans la ville d'Ægium, qui n'était qu'à quarante stades d'Hélice [2]; mais elles se propagèrent de l'autre côté; et dans la ville de Bura, qui n'était guère plus éloignée d'Hélice qu'Ægium; murailles, maisons, temples, statues, hommes, animaux, tout fut détruit ou écrasé. Les citoyens absens bâtirent à leur retour la ville qui subsite aujourd'hui. Celle d'Hélice fut remplacée par un petit bourg, où nous prîmes un bateau pour voir de près quelques débris épars sur le rivage. Nos guides firent un détour, dans la crainte de se briser contre un Neptune de bronze qui est à fleur d'eau, et qui se maintient encore sur sa base.

Après la destruction d'Hélice, Ægium hérita de son territoire, et devint la principale cité de l'Achaïe. C'est dans cette ville que sont convoqués les états de la province; ils s'assemblent au voisinage, dans un bois consacré à Jupiter, auprès du temple de ce dieu et sur le rivage de la mer.

L'Achaïe fut, dès les plus anciens temps, divisée en douze villes, qui renferment, chacune sept à huit bourgs dans leur district. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à l'assemblée ordinaire, qui se tient au commencement de leur année, vers le

1 Vers la fin de l'an 373 avant J. C. ou au commencement de 372.

2 Une lieue et mille deux cent quatre-vingts toises, ou trois mille sept cent quatre-vingts toises.

milieu du printemps. On y fait les réglemens qu'exigent les circonstances; on y nomme les magistrats qui doivent les faire exécuter, et qui peuvent indiquer une assemblée extraordinaire lorsqu'il survient une guerre, ou qu'il faut délibérer sur une alliance.

Le gouvernement va pour ainsi dire de soi-même. C'est une démocratie qui doit son origine et son maintien à des circonstances particulières : comme le pays est pauvre, sans commerce et presque sans industrie, les citoyens y jouissent en paix de l'égalité et de la liberté que leur procure une sage législation : comme il ne s'est point élevé parmi eux de génies inquiets, ils ne connaissent pas l'ambition des conquêtes : comme ils ont peu de liaisons avec les nations corrompues, ils n'emploient jamais le mensonge ni la fraude, même contre leurs ennemis : enfin, comme toutes les villes ont les mêmes lois et les mêmes magistratures, elles forment un seul corps, un seul état, et il règne entre elles une harmonie qui se distribue dans les différentes classes des citoyens. L'excellence de leur constitution et la probité de leurs magistrats sont tellement reconnues, qu'on vit autrefois les villes grecques de l'Italie, lasses de leurs dissensions, s'adresser à ce peuple pour les terminer; et quelques unes d'entre elles former une confédération semblable à la sienne. Dernièrement encore, les Lacédémoniens et les Thébains, s'appropriant de part et d'autre le succès de la bataille de Leuctres, le choisirent pour arbitre d'un différend qui intéressait leur honneur, et dont la décision exigeait la plus grande impartialité.

Nous vîmes plus d'une fois, sur le rivage, des enfans lancer au loin des cailloux avec leurs frondes. Les Achéens s'adonnent volontiers à cet exercice, et s'y sont tellement perfectionnés, que le plomb, assujéti d'une manière particulière dans la courroie, part, vole, et frappe à l'instant le point contre lequel on le dirige.

En allant à Patræ, nous traversâmes quantité de villes et de bourgs; car l'Achaïe est fort peuplée. A Pharæ, nous vîmes dans la place publique trente pierres carrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms. Près de ces pierres est un Mercure terminé en gaîne, et affublé d'une longue barbe, en face d'une statue de Vesta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le Mercure rendait des oracles, et

qu'il suffisait de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir sa réponse. Dans ce moment un paysan vint le consulter : il lui fallut offrir de l'encens à la déesse, verser de l'huile dans les lanpes et les allumer, déposer sur l'autel une petite pièce de monnaie, s'approcher du Mercure, l'interroger tout bas, sortir de la place en se bouchant les oreilles, et recueillir ensuite les premières paroles qu'il entendrait, et qui devaient éclaircir ses doutes. Le peuple le suivit, et nous rentrâmes chez nous.

Avant que d'arriver à Patræ, nous mîmes pied à terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes gens s'exerçaient à la course. Dans une des allées nous rencontrâmes un enfant de douze à treize ans, vêtu d'une jolie robe, et couronné d'épis de blé. Nous l'interrogeâmes; il nous dit : C'est aujourd'hui la fête de Bacchus Esymnète, et c'est son nom ; tous les enfans de la ville se rendent sur les bords du Milichus. Là nous nous mettrons en procession pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas ; nous déposerons cette couronne aux pieds de la déesse ; et, après nous être lavés dans le ruisseau, nous en prendrons une de lierre ; et nous irons au temple de Bacchus , qui est par-delà, Je lui dis : Pourquoi cette couronne d'épis? — C'est ainsi qu'on parait nos têtes quand on nous immolait sur l'autel de Diane. — Comment ! on vous immolait ? — Vous ne savez donc pas l'histoire du beau Mélanippe et de la belle Cométho, prêtresse de la déesse ? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimaient tant, qu'ils se cherchaient toujours ; et quand ils n'étaient plus ensemble, ils se voyaient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permission de se marier , et ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes disettes , de grandes maladies dans le pays. On consulta l'oracle ; il répondit que Diane était fâchée de ce que Mélanippe et Cométho s'étaient mariés dans son temple même la nuit de sa fête, et que pour l'apaiser , il fallait lui sacrifier tous les ans un jeune garçon et une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite; l'oracle nous promit que cette barbare coutume cesserait lorsqu'un inconnu apporterait ici une certaine statue de Bacchus : il vint ; on plaça la statue dans ce temple ,

1 Le nom d'Esymnète , dans les plus anciens temps , signifiait roi. (Aristot. de rep., l, 3. cap. 14 , t. 2, p. 356.)

et la sacrifice fut remplacé par la procession et les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu, étrangers.

Ce récit, qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que pendant long-temps on ne connut pas de meilleure voie pour détourner la colère céleste que de répandre sur les autels le sang des hommes, et surtout celui d'une jeune fille. Les conséquences qui réglaient ce choix étaient justes; mais elles découlaient de ce principe abominable, que les dieux sont plus touchés du prix des offrandes que de l'intention de ceux qui les présentent. Cette fatale erreur une fois admise, on dut successivement leur offrir les plus belles productions de la terre et les plus superbes victimes; et comme le sang des hommes est plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réunissait la jeunesse, la beauté, la naissance, enfin tous les avantages que les hommes estiment le plus.

Après avoir examiné les monumens de Patræ et d'une autre ville nommée Dymé, nous passâmes le Larissus, et nous entrâmes dans l'Élide.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage de l'Élide. Les jeux olympiques.

L'Élide est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, et qui se divise en trois vallées. Dans la plus septentrionale est la ville d'Elis, située sur le Pénée, fleuve de même nom, mais moins considérable que celui de Thessalie; la vallée du milieu est célèbre par le temple de Jupiter, placé auprès du fleuve Alphée; la dernière s'appelle Triphylie.

Les habitans de cette contrée jouirent pendant long-temps d'une tranquillité profonde. Toutes les nations de la Grèce étaient convenues de les regarder comme consacrés à Jupiter, et les respectaient au point que les troupes étrangères déposaient leurs armes en entrant dans ce pays, et ne les reprenaient qu'à leur sortie. Ils jouissent rarement aujourd'hui de cette prérogative cependant, malgré les guerres passagères auxquelles ils se sont trouvés exposés dans ces derniers temps, malgré les divisions qui fermentent encore dans certaines villes, l'Élide est, de tous les cantons du Péloponnèse, le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, presque toutes fertiles, sont couvertes d'esclaves laborieux; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles : ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs causes en dernier ressort, et ne sont pas obligés d'interrompre leurs travaux pour venir dans les villes mendier un jugement inique ou trop long-temps différé. Plusieurs familles riches coulent paisiblement leurs jours à la campagne; et j'en ai vu aux environs d'Élis, où personne, depuis deux ou trois générations, n'avait mis le pied dans la capitale.

Après que le gouvernement monarchique eut été détruit, les villes s'associèrent par une ligue fédérative; mais celle d'Élis, plus puissante que les autres, les a insensiblement assujéties, et ne leur laisse plus aujourd'hui que les apparences de la liberté. Elles forment ensemble huit tribus, dirigées par un corps de quatre-vingt-dix sénateurs, dont les places sont à vie, et qui, dans le cas de vacance, se donnent par leur crédit les associés qu'ils désirent : il arrive de là que l'autorité ne réside que dans un très-petit nombre de personnes, et que l'oligarchie s'est introduite dans l'oligarchie, ce qui est un des vices destructeurs de ce gouvernement. Aussi a-t-on fait dans ces derniers temps des efforts pour établir la démocratie.

La ville d'Élis est assez récente : elle s'est formée, à l'exemple de plusieurs villes de la Grèce, et surtout du Péloponnèse, par la réunion de plusieurs hameaux; car, dans les siècles d'ignorance, on habitait des bourgs ouverts et accessibles; dans des temps plus éclairés on s'enferma dans des villes fortifiées.

En arrivant, nous rencontrâmes une procession qui se rendait au temple de Minerve. Elle faisait partie d'une cérémonie où les jeunes gens de l'Élide s'étaient disputé le prix de la beauté. Les vainqueurs étaient menés en triomphe; le premier, la tête ceinte de bandelettes, portait les armes que l'on consacrait à la déesse; le second conduisait la victime; un troisième tait chargé des autres offrandes.

J'ai vu souvent dans la Grèce de pareils combats, tant pour les garçons que pour les femmes et les filles. J'ai vu de même, chez des peuples éloignés, les femmes admises à des concours publics, avec cette différence pourtant que les Grecs décernent le prix à la plus belle, et les barbares à la plus vertueuse.

La ville est décorée par des temples, par des édifices somptueux, par quantité de statues, dont quelques unes sont de la main de Phidias. Parmi ces derniers monumens nous en vîmes où l'artiste n'avait pas montré moins d'esprit que d'habileté : tel est le groupe des Grâces dans le temple qui leur est consacré. Elles sont couvertes d'une draperie légère et brillante : la première tient un rameau de myrte en l'honneur de Vénus; la seconde une rose, pour désigner le printemps; la troisième un osselet, symbole des jeux de l'enfance; et pour qu'il ne manque rien aux charmes de cette composition, la figure de l'Amour est sur le même piédestal que les Grâces

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes qui en réunissent les habitans; quatre grandes solennités réunissent tous les peuples de la Grèce; ce sont les jeux pythiques ou de Delphes, les jeux isthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée et ceux d'Olympe. J'ai parlé des premiers dans mon voyage de la Phocide; je vais m'occuper des derniers; je passerai les autres sous silence, parce qu'ils offrent tous à peu près les mêmes spectacles.

Les jeux olympiques, institués par Hercule, furent, après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue et par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Élide. Cent huit ans après, on inscrivit pour la première fois sur le registre public des Éléens le nom de celui qui avait remporté le prix à la course du stade; il s'appelait Corébus. Cet usage continua; et de là cette suite de vainqueurs dont les noms indiquant les différentes olympiades forment autant de points fixes pour la chronologie. On allait célébrer les jeux pour la cent sixième fois lorsque nous arrivâmes à Élis [1].

Tous les habitans de l'Elide se préparaient à cette solennité auguste. On avait déjà promulgué le décret qui suspend toutes les hostilités. Des troupes qui entreraient alors dans cette terre sacrée seraient condamnées à une amende de deux mines [2] par soldat.

Les Éléens ont l'administration des jeux olympiques depuis quatre siècles; ils ont donné à ce spectacle toute la perfection dont il était susceptible, tantôt en introduisant de nouvelles espèces de combats, tantôt en supprimant ceux qui ne remplissaient point l'attente de l'assemblée. C'est à eux qu'il appartient d'écarter les manœuvres et les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, et d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, et même aux villes grecques accusées d'avoir violé les réglemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une si haute idée de ces réglemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Égyptiens pour savoir des sages de cette nation si en les rédigeant on n'avait rien oublié. Un article essentiel, répondirent ces derniers : Dès que les juges sont des

1 Dans l'été de l'année 356 avant J. C.

2 Cent quatre-vingts livres.

Éléens, les Éléens devraient être exclus du concours. Malgré cette réponse ils y sont encore admis aujourd'hui, et plusieurs d'entre eux ont remporté des prix, sans que l'intégrité des juges ait été soupçonnée. Il est vrai que, pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au sénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque olympiade on tire au sort les juges ou présidens des jeux; ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis avant la célébration des jeux, et pendant l'espace de dix mois ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir; ils s'en instruisent sous des magistrats qui sont les dépositaires et les interprètes des réglemens dont je viens de parler : afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent pendant le même intervalle de temps les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course et de la plupart des combats à pied. Plusieurs de ces athlètes étaient accompagnés de leurs parens, de leurs amis, et surtout des maîtres qui les avaient élevés; le désir de la gloire brillait dans leurs yeux, et les habitans d'Élis paraissaient livrés à la joie la plus vive. J'aurais été surpris de l'importance qu'ils mettaient à la célébration de leurs jeux, si je n'avais connu l'ardeur que les Grecs ont pour les spectacles, et l'utilité réelle que les Éléens retirent de cette solennité.

Après avoir vu tout ce qui pouvait nous intéresser, soit dans la ville d'Élis, soit dans celle de Cyllène, qui lui sert de port, et qui n'en est éloignée que de cent vingt stades [1], nous partîmes pour Olympie. Deux chemins y conduisent : l'un par la plaine, long de trois cents stades [2]; l'autre par les montagnes et par le bourg d'Alésiéum, où se tient tous les mois une foire considérable. Nous choisîmes le premier : nous traversâmes des pays fertiles, bien cultivés, arrosés par diverses rivières; et, après avoir vu en passant les villes de Dyspontium et de Létrines, nous arrivâmes à Olympie.

Cette ville, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline qu'on appelle mont de Saturne [3]. L'Alphée prend sa source en Arcadie :

1 Environ quatre lieues et demie.

2 Onze lieues et huit cent cinquante toises.

3 Voyez l'Essai sur la topographie d'Olympie.

il disparaît et reparaît par intervalles ; après avoir reçu les eaux de plusieurs rivières, il va se jeter dans la mer voisine.

L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressans : c'est un bois sacré fort étendu, entouré de murs, et dans lequel se trouvent le temple de Jupiter et celui de Junon, le sénat, le théâtre, et quantité de beaux édifices, au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Éléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes, et construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante et aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur soixante-huit pieds, de longueur deux cent trente, de largeur quatre-vingt-quinze [1].

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs non moins habiles enrichirent par de savantes compositions les frontons des deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs et Pélops prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course ; dans l'autre le combat des Centaures et des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une et sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit : au sommet de chaque fronton s'élève une Victoire en bronze doré ; à chaque angle un grand vase de même métal et également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnaissance ont consacrées au dieu ; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire ; et, quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite elle tient une Victoire également d'or et d'ivoire ; de la

1 Hauteur, environ soixante-quatre de nos pieds ; longueur, deux cent dix-sept ; largeur, quatre-vingt-dix.

gauche un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concourent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène, et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des pieds de devant. Le plus haut représente quatre Victoires dans l'attitude de danseuses; le second, des Sphinx qui enlèvent les enfans des Thébains; le troisième, Apollon et Diane, perçant de leurs traits les enfans de Niobé; le dernier enfin, deux autres Victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône je comptai trente-sept figures, les unes représentant des lutteurs, les autres le combat d'Hercule contre les Amazones [1]. Au dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Grâces, qu'il eut d'Eurynome, et les trois Saisons, qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marchepied que sur la base ou l'estrade qui soutient cette masse énorme, la plupart exécutés en or, et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription : JE SUIS L'OUVRAGE DE PHIDIAS, ATHÉNIEN, FILS DE CHARMIDÈS. Outre son nom, l'artiste, pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter [2].

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désirerait : à une certaine distance, on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour, et qui est ornée de peintures excellentes de la main de Panénus, élève et frère de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant.

1 Voyez la note LXV à la fin du volume.

2 Telle était cette inscription : PANTARCÈS EST BEAU. Si l'on en eût fait un crime à Phidias, il eût pu se justifier en disant que l'éloge s'adressait à Jupiter, le mot *Pantarcès* pouvant signifier celui qui suffit à tout.

On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public, et se réforma lui-même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif; Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelle source avait-il donc puisé ces hautes idées? Des poëtes diraient qu'il était monté dans le ciel, ou que le dieu était descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble à ceux qui lui faisaient la même question : il cita les vers d'Homère, où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers en réveillant dans l'âme de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et, quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'Être suprême.

Les Eléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple et l'enceinte sacrée sont dans un endroit marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pied du trône sur une partie du pavé destinée à la recevoir.

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon; il est également d'ordre dorique, entouré de colonnes, mais beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore grossier, quoiqu'elles n'aient pas trois cents ans d'antiquité. On nous montra le coffre de Cypsélus, où ce prince, qui depuis se rendit

maître de Corinthe, fut dans sa plus tendre enfance renfermé par sa mère, empressée de le dérober aux poursuites des ennemis de sa maison. Il est de bois de cèdre; le dessus et les quatre faces sont ornés de bas-reliefs, les uns exécutés dans le cèdre même, les autres en ivoire et en or; ils représentent des batailles, des jeux et d'autres sujets relatifs aux siècles héroïques, et sont accompagnés d'inscriptions en caractères anciens. Nous parcourûmes avec plaisir les détails de cet ouvrage, parce qu'ils montrent l'état informe où se trouvaient les arts en Grèce il y a trois siècles.

On celèbre auprès de ce temple des jeux auxquels président seize femmes choisies parmi les huit tribus des Eléens, et respectables par leur vertu ainsi que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent deux chœurs de musique pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon, qui brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête, et qui décernent le prix de la course aux filles de l'Elide. Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presque à demi nues et les cheveux flottans sur leurs épaules : celle qui remporte la victoire reçoit une couronne d'olivier, et la permission plus flatteuse encore de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de là nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes et les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offraient à nous de tous côtés des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre, les unes pour les dieux, les autres pour les vainqueurs : car ce temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Plusieurs de ces statues sont adossées à des colonnes, ou placées sur des piédestaux; toutes sont accompagnées d'inscriptions contenant les motifs de leur consécration. Nous y distinguâmes plus de quarante figures de Jupiter de différentes mains, offertes par des peuples ou par des particuliers, quelques unes ayant jusqu'à vingt-sept pieds de hauteur [1]. Celles des athlètes forment une collection immense; elles ont été placées dans ces lieux ou par eux-mêmes, ou par les villes qui leur ont donné le jour, ou par les peuples de qui ils avaient bien mérité.

Ces monumens, multipliés depuis quatre siècles, rendent

1 Vingt-cinq de nos pieds et six pouces.

présens à la postérité ceux qui les ont obtenus. Ils sont exposés tous les quatre ans aux regards d'une foule innombrable de spectateurs de tous pays qui viennent dans ce séjour s'occuper de la gloire des vainqueurs, entendre le récit de leurs combats, et se montrer avec transport les uns aux autres ceux dont leur patrie s'enorgueillit. Quel bonheur pour l'humanité si un pareil sanctuaire n'était ouvert qu'aux hommes vertueux! Non, je me trompe, il serait bientôt violé par l'intrigue et l'hypocrisie, auxquels les hommages du peuple sont bien plus nécessaires qu'à la vertu.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de sculpture, et que nous y suivions le développement et les derniers efforts de cet art, nos interprètes nous faisaient de longs récits, et nous racontaient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montraient les portraits. Après avoir arrêté nos regards sur deux chars de bronze, dans l'un desquels était Gélon, roi de Syracuse, et dans l'autre, Hiéron son frère et son successeur : Près de Gélon, ajoutaient-ils, vous voyez la statue de Cléomède. Cet athlète ayant eu le malheur de tuer son adversaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne : il en fut affligé au point de perdre la raison. Quelque temps après, il entra dans une maison destinée à l'éducation de la jeunesse, saisit une colonne qui soutenait le toit, et la renversa. Près de soixante enfans périrent sous les ruines de l'édifice.

Voici la statue d'un autre athlète nommé Timanthe. Dans sa vieillesse, il s'exerçait tous les jours à tirer de l'arc : un voyage qu'il fit l'obligea de suspendre cet exercice : il voulut le reprendre à son retour ; mais, voyant que sa force était diminuée, il dressa lui-même son bûcher et se jeta dans les flammes.

Cette jument que vous voyez fut surnommée le Vent, à cause de son extrême légèreté. Un jour qu'elle courait dans la carrière, Philotas, qui la montait, se laissa tomber : elle continua sa course, doubla la borne, et vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à son maître, et lui permirent de se faire représenter ici avec l'instrument de sa victoire.

Ce lutteur s'appelait Glaucus ; il était jeune, et labourait la terre. Son père s'aperçut avec surprise que, pour enfoncer le soc qui s'était détaché de la charrue, il se servait de sa main comme d'un marteau. Il le conduisit dans ces lieux, et le pro-

posa pour le combat du ceste. Glaucus, pressé par un adversaire qui employait tour à tour l'adresse et la force, était sur le point de succomber, lorsque son père lui cria : Frappe, mon fils, comme sur la charrue. Aussitôt le jeune homme redoubla ses coups, et fut proclamé vainqueur.

Voici Théagène qui, dans les différens jeux de la Grèce, remporta, dit-on, douze cents fois le prix, soit à la course, soit à la lutte, soit à d'autres exercices. Après sa mort, la statue qu'on lui avait élevée dans la ville de Thasos, sa patrie, excitait encore la jalousie d'un rival de Théagène : il venait toutes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze, et l'ébranla tellement à force de coups, qu'il le fit tomber et en fut écrasé : la statue fut traduite en jugement et jetée dans la mer. La famine ayant ensuite affligé la ville de Thasos, l'oracle, consulté par les habitans, répondit qu'ils avaient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna les honneurs divins, après avoir retiré des eaux et replacé le monument qui le représentait [1].

Cet autre athlète porta sa statue sur ses épaules, et la posa lui-même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon; c'est lui qui, dans la guerre des habitans de Crotone, sa patrie, contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes et remporta une victoire signalée : il parut dans la bataille avec une massue et les autres attributs d'Hercule, dont il rappelait le souvenir. Il triompha souvent dans nos jeux et dans ceux de Delphes; il y faisait souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçait sur un palet qu'on avait huilé pour le rendre plus glissant, et les plus fortes secousses ne pouvaient l'ébranler : d'autres fois il empoignait une grenade, et, sans l'écraser, la tenait si serrée, que les plus vigoureux athlètes ne pouvaient écarter ses doigts pour la lui arracher; mais sa maîtresse l'obligeait à lâcher prise. On raconte encore de lui qu'il parcourut le Stade portant un bœuf sur ses épaules; que, se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portait le plafond qui était près de tomber; enfin que dans sa vieillesse il devint la proie des bêtes féroces, parce que ses mains se trou-

1 Le culte de Théagène s'étendit dans la suite; on l'implorait surtout dans les maladies. (Pausan. lib. 6. cap. 11, p. 479).

vèrent prises dans un tronc d'arbre que des coins avaient fendu en partie et qu'il voulait achever de diviser.

Nous vîmes ensuite des colonnes où l'on avait gravé des traités d'alliance entre divers peuples de la Grèce : on les avait déposés dans ces lieux pour les rendre plus sacrés. Mais tous ces traités ont été violés avecles sermens qui en garautissaient la durée ; et les colonnes, qui subsistent encore, attestent une vérité effrayante ; c'est que les peuples policés ne sont jamais plus de mauvaise foi que lorsqu'ils s'engagent à vivre en paix les uns avec les autres.

Au nord du temple de Junon, au pied du mont de Saturne, est une chaussée qui s'étend jusqu'à la carrière, et sur laquelle plusieurs nations grecques et étrangères ont construit des édifices connus sous le nom de Trésors. On en voit de semblables à Delphes ; mais ces derniers sont remplis d'offrandes précieuses, tandis que ceux d'Olympie ne contiennent presque que des statues et des monumens de mauvais goût ou de peu de valeur. Nous demandâmes la raison de cette différence. L'un des interprètes nous dit : Nous avons un oracle, mais il n'est pas assez accrédité, et peut-être cessera-t-il bientôt. Deux ou trois prédictions justifiées par l'événement ont attiré à celui de Delphes la confiance de quelques souverains, et leurs libéralités celles de toutes les nations.

Cependant les peuples abordaient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés, on s'empressait de se rendre à ces fêtes, dont la célébrité surpasse infiniment celle des autres solennités, et qui néanmoins sont privées d'un agrément qui les rendrait plus brillantes. Les femmes n'y sont pas admises, sans doute à cause de la nudité des athlètes. La loi qui les en exclut est si sévère, qu'on précipite du haut d'un rocher celles qui osent la violer. Cependant les prêtresses d'un temple ont une place marquée, et peuvent assister à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le solstice d'été ; elles durent cinq jours : à la fin du dernier, qui est celui de la pleine lune, se fait la proclamation solennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le soir [1] par plusieurs sacrifices que

[1] Dans la première année de l'olympiade cent sixième, le premier

l'on offrit sur des autels élevés en l'honneur de différentes divinités, soit dans le temple de Jupiter, soit dans les environs. Tous étaient ornés de festons et de guirlandes; tous furent successivement arrosés du sang des victimes. On avait commencé par le grand autel de Jupiter, placé entre le temple de Junon et l'enceinte de Pélops. C'est le principal objet de la dévotion des peuples; c'est là que les Éléens offrent tous les jours des sacrifices, et les étrangers dans tous les temps de l'année. Il porte un grand soubassement carré, au dessus duquel on monte par des marches de pierres. Là se trouve une espèce de terrasse où l'on sacrifie les victimes; au milieu s'élève l'autel, dont la hauteur est de vingt-deux pieds [1]: on parvient à sa partie supérieure par des marches qui sont construites de la cendre des victimes, qu'on a pétrie avec l'eau de l'Alphée.

Les cérémonies se prolongèrent fort avant dans la nuit, et se firent au son des instrumens, à la clarté de la lune, qui approchait de son plein, avec un ordre et une magnificence qui inspiraient à la fois de la surprise et du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière, pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devaient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade et l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de six cents pieds [2] de long, et d'une largeur proportionnée: c'est là que se font les courses à pied, et que se donnent la plupart des combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars et des chevaux. Un de ses côtés s'étend sur une colline; l'autre côté, un peu plus long, est formé par une chaussée; sa largeur est de six cents pieds, sa longueur du double [3]; il est séparé du Stade par un édifice qu'on appelle Barrière. C'est un portique devant lequel est une cour spacieuse, faite en forme de proue de navire, dont les murs vont en se rapprochant l'un de l'autre,

jour d'hécatombéon tombait au soir du 14 juillet de l'année julienne proleptique 356 ans avant J. C., et le 11 d'hécatombéon commençait au soir du 27 juillet.

1 Vingt de nos pieds, neuf pouces quatre lignes.

2 Quatre-vingt-quatorze toises trois pieds.

3 Cent quatre-vingt-neuf toises.

et laissent à leur extrémité une ouverture assez grande pour que plusieurs chars y passent à la fois. Dans l'intérieur de cette cour on a construit, sur différentes lignes parallèles, des remises pour les chars et pour les chevaux; on les tire au sort, parce que les unes sont plus avantageusement situées que les autres. Le Stade et l'Hippodrome sont ornés de statues, d'autels, et d'autres monumens sur lesquels on avait affiché la liste et l'ordre des combats qui devaient se donner pendant les fêtes.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois [1]; la règle générale qu'on suit à présent est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; et les après-midi à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat, etc.

A la petite pointe du jour, nous nous rendîmes au Stade. Il était déjà rempli d'athlètes qui préludaient aux combats, et entouré de quantité de spectateurs : d'autres, en plus grand nombre, se plaçaient confusément sur la colline qui se présente en amphithéâtre au dessus de la carrière. Des chars volaient dans la plaine; le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux, se mêlaient aux cris de la multitude; et lorsque nos yeux pouvaient se distraire de ce spectacle, et qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le repos et le silence de la nature, alors quelle impression ne faisait pas sur nos âmes la sérénité du ciel, la fraîcheur délicieuse de l'air, l'Alphée qui forme en cet endroit un superbe canal, et ces campagnes fertiles qui s'embellissaient des premiers rayons du soleil!

Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, et prendre le chemin de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, et nous trouvâmes dans la chambre du sénat les huit présidens des jeux, avec des habits magnifiques et toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'aux pieds d'une statue de Jupiter et sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoin qu'ils s'étaient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils allaient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie et de se conduire avec honneur; leurs parens et leurs instituteurs firent le même serment.

Après cette cérémonie, nous revînmes au Stade. Les athlètes

1 Voyez la note LXVI à la fin du volume.

entrèrent dans la barrière qui le précède, s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits; mirent à leurs pieds des brodequins, et se firent frotter d'huile par tout le corps. Des ministres subalternes se montraient de tous côtés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria : « Que les coureurs du Stade se présentent. » Il en parut aussitôt un grand nombre qui se placèrent sur une ligne suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étaient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté : « Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière ? » il se fit un silence profond, et je me sentis entraîné par cet intérêt qui remuait tous les cœurs, et qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. Au lieu de voir au commencement de la lice des hommes du peuple prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, je n'y vis plus que des hommes libres, qui, par le consentement unanime de toute la Grèce, chargés de la gloire ou de la honte de leur patrie, s'exposaient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en présence de plusieurs milliers de témoins, qui rapporteraient chez eux les noms des vainqueurs et des vaincus. L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal, les coureurs partirent, et dans un clin d'œil parvinrent à la borne où se tenaient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène, et mille bouches le répétèrent.

L'honneur qu'il obtenait est le premier et le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux olympiques, parce que la course du stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes. Elle s'est dans la suite des temps diversifiée de plusieurs manières. Nous la vîmes successivement exécuter par des enfans qui avaient à peine atteint leur douzième année, et par des hommes qui couraient avec un casque, un bouclier et des espèces de bottines.

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour

parcourir le double stade, c'est à-dire qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent à diverses reprises l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout à coup sur un terrain glissant. On nous en fit remarquer dont les pas s'imprimaient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent longtemps les esprits en suspens : ils devançaient leurs adversaires de bien loin; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire : car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer; on permet seulement aux assistans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes; mais, à la fin de leur course, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressait de les voir, de les féliciter : leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, et les livraient aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains.

Le lendemain nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devait se faire la course des chevaux et celle des chars. Les gens riches peuvent seuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépense. On voit dans toute la Grèce des particuliers se faire une occupation et un mérite de multiplier l'espèce des chevaux propres à la course, de les dresser, et de les présenter au concours dans les jeux publics. Comme ceux qui aspirent aux prix ne sont pas obligés de les disputer eux-mêmes, souvent les souverains et les républiques se mettent u nombre des concurrens, et confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve sur la liste des vainqueurs Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuse, Archelaüs, roi de Macédoine; Pausanias, roi de Lacédémone; Clisthène, roi de

Sicyone, et quantité d'autres, ainsi que plusieurs villes de la Grèce. Il est aisé de juger que de pareils rivaux doivent exciter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils surpassent quelquefois. On se rappelle encore que dans les jeux où Alcibiade fut couronné, sept chars se présentèrent au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le second et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le signal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, et un aigle de même métal posé sur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaisser et se cacher dans la terre, l'aigle s'élever les ailes éployées, et se montrer aux spectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrémité; les uns ralentir leur course, les autres la précipiter; jusqu'à ce que l'un d'entre eux, redoublant ses efforts, eut laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Le vainqueur avait disputé le prix au nom de Philippe roi de Macédoine, qui aspirait à toutes les espèces de gloire, et qu en fut tout à coup si rassasié, qu'il demandait à la fortune de tempérer ses bienfaits par une disgrâce. En effet, dans l'espace de quelques jours, il remporta cette victoire aux jeux olympiques; Parménion, un de ses généraux, battit les Illyriens; Olympias, son épouse, accoucha d'un fils : c'est le célèbre Alexandre.

Après que des athlètes, à peine sortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui se succédèrent les uns aux autres. Ils étaient attelés de deux chevaux dans une course, de deux poulains dans une autre, enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui est la plus brillante et la plus glorieuse de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques retenus par des câbles qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques uns, par les victoires qu'ils avaient déjà

remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, et, s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit, couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statne d'un génie, qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète; elle redoublait lorsqu'ils entendaient le son brnyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasione. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'Hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution il survenait quelque accident qui excitait des sentimens de pitié ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice; d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil · il tombe embarrassé dans les rênes ; et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen, qui le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit des cris perçans et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second an Thébain.

Pendant que durèrent les fêtes, et dans certains intervalles de la journée, nous quittions le spectacle, et nous parcourions les environs d'Olympie. Tantôt nous nous amusions à voir arriver des théories ou députations, chargées d'offrir à Jupiter les hommages de presque tous les peuples de la Grèce; tantôt nous étions frappés de l'intelligence et de l'activité des commerçans étrangers qui venaient dans ces lieux étaler leurs marchandises.

D'autres fois nous étions témoins des marques de distinction que certaines villes s'accordaient les unes aux autres. C'étaient des décrets par lesquels elles se décernaient mutuellement des statues et des couronnes ; et qu'elle faisait lire dans les jeux olympiques, afin de rendre la reconnaissance aussi publique que le bienfait.

Nous promenant un jour le long de l'Alphée, dont les bords, ombragés d'arbres de toute espèce, étaient couverts de tentes de différentes couleurs, nous vîmes un jeune homme, d'une jolie figure, jeter dans le fleuve des fragmens d'une palme qu'il tenait dans sa main, et accompagner cette offrande de vœux secrets : il venait de remporter le prix à la course, et il avait à peine atteint son troisième lustre. Nous l'interrogeâmes. Cet Alphée, nous dit il, dont les eaux abondantes et pures fertilisent cette contrée, était un chasseur d'Arcadie; il soupirait pour Aréthuse, qui le fuyait, et qui, pour se dérober à ses poursuites, se sauva en Sicile : elle fut métamorphosée en fontaine ; il fut changé en fleuve ; mais, comme son amour n'était point éteint, les dieux, pour couronner sa constance, lui ménagèrent une route dans le sein des mers, et lui permirent enfin de se réunir avec Aréthuse. Le jeune homme soupira en finissant ces mots :

Nous revenions souvent dans l'enceinte sacrée. Ici, des athlètes qui n'étaient pas encore entrés en lice cherchaient dans les entrailles des victimes la destinée qui les attendait. Là, des trompettes posés sur un grand autel se disputaient le prix, unique objet de leur ambition. Plus loin, une foule d'étrangers, rangés autour d'un portique, écoutaient un écho qui répétait jusqu'à sept fois les paroles qu'on lui adressait. Partout s'offraient à nous des exemples frappans de faste et de vanité ; car ces jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir ou leurs richesses. Ils viennent s'exposer aux regards de la multitude, toujours empressée auprès de ceux qui ont ou qui affectent de la supériorité.

Après la bataille de Salamine, Thémistocle parut au milieu du Stade, qui retentit aussitôt d'applaudissemens en son honneur. Loin de s'occuper des jeux, des regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée : on montrait aux étrangers, avec des cris de joie et d'admiration, cet homme qui avait sauvé la Grèce ; et Thémistocle fut forcé d'avouer que ce jour avait été le plus beau de sa vie.

Nous apprimes qu'à la dernière olympiade Platon obtint un triomphe à peu près semblable. S'étant montré à ses yeux, toute l'assemblée fixa les yeux sur lui, et témoigna par les expressions les plus flatteuses la joie qu'inspirait sa présence.

Nous fûmes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchait à se placer; après avoir parcouru plusieurs gradins, toujours repoussé par des plaisanteries offensantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens et la plupart des hommes se levèrent avec respect, et lui offrirent leurs places. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant; et le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire: « Les Grecs connaissent les règles de la bienséance; les Lacédémoniens les pratiquent. »

Je vis dans l'enceinte un peintre, élève de Zeuxis, qui, à l'exemple de son maître, se promenait revêtu d'une superbe robe de pourpre, sur laquelle son nom était tracé en lettres d'or. On lui disait de tous côtés: Tu imites la vanité de Zeuxis, mais tu n'es pas Zeuxis.

J'y vis un Cyrénéen et un Corinthien, dont l'un faisait l'énumération de ses richesses, et l'autre de ses aïeux. Le Cyrénéen s'indignait du faste de son voisin: celui-ci riait de l'orgueil du Cyrénéen.

J'y vis un Ionien qui, avec des talens médiocres, avait réussi dans une petite négociation dont sa patrie l'avait chargé. Il avait pour lui la considération que les sots ont pour les parvenus. Un de ses amis le quitta pour me dire à l'oreille: Il n'aurait jamais cru qu'il fût si aisé d'être un grand homme.

Non loin de là un sophiste tenait un vase à parfums et une étrille, comme s'il allait aux bains. Après s'être moqué des prétentions des autres, il monta sur un des côtés du temple de Jupiter, se plaça au milieu de la colonnade, et de cet endroit élevé il criait au peuple: Vous voyez cet anneau, c'est moi qui l'ai gravé; ce vase et cette étrille, c'est moi qui les ai faits: ma chaussure, mon manteau, ma tunique, et la ceinture qui l'assujétit, tout cela est mon ouvrage; je suis prêt à vous lire des poèmes héroïques, des tragédies, des dithyrambes, toutes sortes d'ouvrages en prose, en vers, que j'ai composés sur toutes sortes de sujets; je suis prêt à discourir sur la musique, sur la grammaire, prêt à répondre à toutes sortes de questions.

Pendant que ce sophiste étalait avec complaisance sa vanité,

des peintres exposaient à tous les yeux des tableaux qu'ils venaient d'achever ; des rhapsodes chantaient des fragmens d'Homére et d'Hésiode : l'un d'entre eux nous fit entendre un poème entier d'Empédocle. Des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens, placés aux péristyles des temples et dans les endroits éminens, récitaient leurs ouvrages : les uns traitaient des sujets de morale ; d'autres faisaient l'éloge des jeux olympiques, ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendiaient la protection.

Environ trente ans auparavant, Denys, tyran de Syracuse, avait voulu s'attirer l'admiration de l'assemblée. On y vit arriver de sa part, et sous la direction de son frère Théarides, une députation solennelle, chargée de présenter des offrandes à Jupiter ; plusieurs chars attelés de quatre chevaux pour disputer le prix de la course ; quantité de tentes somptueuses qu'on dressa dans la campagne, et une foule d'excellens déclamateurs qui devaient réciter publiquement les poésies de ce prince. Leur talent et la beauté de leurs voix fixèrent d'abord l'attention des Grecs, déjà prévenus par la magnificence de tant d'apprêts ; mais bientôt, fatigués de cette lecture insipide, ils lancèrent contre Denys les traits les plus sanglans, et leur mépris alla si loin, que plusieurs d'entre eux renversèrent ses tentes et les pillèrent. Pour comble de disgrâce, les chars sortirent de la lice, ou se brisèrent les uns contre les autres ; et le vaisseau qui ramenait ce cortége fut jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Tandis qu'à Syracuse le peuple disait que les vers de Denys avaient porté malheur aux déclamateurs, aux chevaux et au navire, on soutenait à la cour que l'envie s'attache toujours au talent. Quatre ans après, Denys envoya de nouveaux ouvrages et des acteurs plus habiles, mais qui tombèrent encore plus honteusement que les premiers. A cette nouvelle, il se livra aux excès de la frénésie ; et, n'ayant pour soulager sa douleur que la ressource des tyrans, il exila, et fit couper des têtes.

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisaient à Olympie. Les présidens des jeux y assistaient quelquefois, et le peuple s'y portait avec empressement. Un jour qu'il paraissait écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Aussitôt la plupart des assistans coururent après Polydamas. C'était un athlète de Thessalie, d'une grandeur et d'une force prodigieuses. On racontait de lui qu'étant sans armes sur le mont Olympe, il avait abattu un lion

énorme sous ses coups; qu'ayant saisi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper qu'en laissant la corne de son pied entre les mains de l'athlète; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvaient faire avancer un char qu'il retenait par derrière d'une seule main. Il avait remporté plusieurs victoires dans les jeux publics; mais, comme il était venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la suite la fin tragique de cet homme extraordinaire: il était entré, avec quelques uns de ses amis, dans une caverne pour se garantir de la chaleur; la voûte de la caverne s'entrouvrit; ses amis s'enfuirent; Polydamas voulut soutenir la montagne, et en fut écrasé [1].

Plus il est difficile de se distinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiète et capable des plus grands excès. Dans un autre voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuse, appelé Ménécrate, traînant à sa suite plusieurs de ceux qu'il avait guéris, et qui s'étaient obligés, avant le traitement, de le suivre partout. L'un paraissait avec les attributs d'Hercule, un autre avec ceux d'Apollon, d'autres avec ceux de Mercure ou d'Esculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or sur la tête et un sceptre à la main, il se donnait en spectacle sous le nom de Jupiter, et courait le monde, escorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre suivante:

« Ménécrate-Jupiter à Philippe salut. Tu règnes dans la Macédoine, et moi dans la médecine; tu donnes la mort à ceux qui se portent bien, je rends la vie aux malades; ta garde est formée de Macédoniens, les dieux composent la mienne. » Philippe lui répondit en deux mots qu'il lui souhaitait un retour de raison [2]. Quelque temps après, ayant appris qu'il était en Macédoine, il le fit venir, et le pria à souper. Ménécrate et ses compagnons furent placés sur des lits superbes et exhaussés: devant eux était un autel chargé des prémices des moissons; et pendant qu'on présentait un excellent repas aux autres convives, on n'offrit que des parfums et des libations à ces nouveaux dieux, qui, ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, et ne reparurent plus depuis.

1 Voyez la note LXVII à la fin du volume.

2 Plutarque (apoph. lacon. t. 2, p. 213) attribue cette réponse à Agésilas, à qui, suivant lui, la lettre était adressée.

Un autre trait ne sert pas moins à peindre les mœurs des Grecs, et la légèreté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée pendant qu'on célébrait les jeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avaient usurpé l'intendance sur les Éléens, qui voulaient reprendre leurs droits. Les uns et les autres, soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte : l'action fut vive et meurtrière. On vit les spectateurs sans nombre que les fêtes avaient attirés, et qui étaient presque tous couronnés de fleurs, tranquillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occasion la même espèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, et applaudir tour à tour, avec les mêmes transports, aux succès de l'une et de l'autre armée [1].

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace et le pentathle. Je ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, et je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter son adversaire par terre, et de le forcer à se déclarer vaincu. Les athlètes qui devaient concourir, se tenaient dans un portique voisin ; ils furent appelés à midi. Ils étaient au nombre de sept : on jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidens des jeux. Deux de ces bulletins étaient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D. On les agita dans la boîte ; chaque athlète prit le sien, et l'un des présidens appareilla ceux qui avaient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent

1 Une pareille scène, mais beaucoup plus horrible, fut renouvelée à Rome au commencement de l'empire ; les soldats de Vespasien et ceux de Vitellius se livrèrent un sanglant combat dans le champ de Mars. Le peuple, rangé autour des deux armées, applaudissait alternativement aux succès de l'une et de l'autre (Tacit. hist. lib. 3, cap. 83). Cependant on voit dans ces deux exemples parallèles une différence frappante. A Olympie, les spectateurs ne montrèrent qu'un intérêt de curiosité ; au champ de mars, ils se livrèrent aux excès de la joie et de la barbarie. Sans recourir à la différence des caractères et des mœurs, on peut dire que, dans ces deux occasions, la bataille était étrangère aux premiers, et qu'elle était pour les seconds une suite de leurs guerres civiles.

de tout vêtement, et, après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le Stade : ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paraissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés : une sueur abondante coule de leurs membres affaiblis : ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et, après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire; mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour à tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, la serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival, et communément il en viennent trois fois aux mains. L'argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Éphésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice; mais il ne pouvait remporter le prix sans avoir livré plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Éphésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres; et, dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obliger de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte de porter des coups à son adversaire; dans le pugilat il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, et furent ainsi que les lutteurs appareillés par le sort. Ils avaient la tête couverte d'une calotte d'airain et leurs poings étaient assujétis par

des espèces de gantelets formés de lanières de cuir qui se croisaient en tous sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyait deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisserait une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés et tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquaient avec fureur, et faisaient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant les bras levés sur leur ennemi prompt à les éviter, tombaient pesamment sur la terre, et se brisaient tout le corps; d'autres qui, épuisés et couverts de blessures mortelles, se soulevaient tout à coup et prenaient de nouvelles forces dans leur désespoir; d'autres enfin qu'on retirait du champ de bataille n'ayant sur le visage aucun trait qu'on pût reconnaître, et ne donnant d'autres signes de vie que le sang qu'ils vomissaient à gros bouillons.

Je frémissais à la vue de ce spectacle; et mon âme s'ouvrait tout entière à la piété quand je voyais de jeunes enfans faire l'apprentissage de tant de cruautés: car on les appelait aux combats de la lutte et du ceste avant que d'appeler les hommes faits. Cependant les Grecs se repaissaient avec plaisir de ces horreurs; ils animaient par leurs cris ces malheureux acharnés les uns contre les autres; et les Grecs sont doux et humains! Certes les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeste et bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point de nous faire un jeu de la barbarie ainsi que du vice.

Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans les épuisent de si bonne heure, que, dans les listes des vainqueurs aux jeux olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui aient remporté le prix dans leur enfance et dans un âge plus avancé.

Dans les autres exercices il est aisé de juger du succès; dans le pugilat il faut que l'un des combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne désespère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ses efforts et de sa fermeté. On nous raconta qu'un athlète ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler; et que son rival, voyant son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, et se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant et une contenance fière; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur, et la sévérité des lois, qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire, sous peine d'être privé de la couronne. La plupart, en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, et qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Au reste, ces hommes durs et féroces supportent plus facilement les coups et les blessures que la chaleur qui les accable: car ces combats se donnent dans le canton de la Grèce, dans la saison de l'année, dans l'heure du jour où les feux du soleil sont si ardens, que les spectateurs ont de la peine à les soutenir.

Ce fut dans le moment qu'ils semblaient redoubler de violences que se donna le combat du pancrace, exercice composé de la lutte et du pugilat; à cette différence près, que les athlètes, ne devant pas se saisir au corps, n'ont point les mains armées de gantelets, et portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée; il était venu la veille un Sicyonien nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes qu'il avait recueillies, et par les qualités qui les lui avaient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence; les autres par ses premiers essais: car, dans ces préliminaires où les athlètes préludent en se prenant par les mains, il serrait et tordait avec tant de violence les doigts de ses adversaires, qu'il décidait sur-le-champ la victoire en sa faveur.

Les athlètes dont j'ai fait mention ne s'étaient exercés que dans ce genre; ceux dont je vais parler s'exercent dans toutes les espèces de combats. En effet, le pantathle comprend non-seulement la course à pied, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice, il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre de forme lenticulaire, c'est-à-dire rondes, et plus épaisses dans le milieu que vers les bords, très lourdes, d'une surface très-polie, et par là même très-difficiles à saisir. On en conserve trois à Olympie, qu'on présente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un est percé d'un trou pour y passer une courroie. L'athlète, placé sur une petite élévation pratiquée

dans le Stade, tient le palet avec sa main, ou par le moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et le lance de toutes ses forces : le palet vole dans les airs, tombe et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête; est c'est à le dépasser que tandent les efforts successifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le saut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au son de la flûte. Les athlètes tiennent dans leurs mains des contre-poids qui, dit-on, leur facilitent les moyens de franchir un plus grand espace. Quelques uns s'élancent au-delà de cinquante pieds [1].

Les athlètes qui disputent le prix du pentathle doivent, pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puissent pas se mesurer en particulier avec les athlètes de chaque profession, ils sont néanmoins très-estimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la souplesse et la légèreté dont il est susceptible, ils remplissent tous les objets qu'on s'est proposés dans l'institution des jeux et de la gymnastique.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisaient retentir les airs. On voyait ensuite paraître d'autres athlètes montés sur des chevaux et sur des chars. Leurs coursiers superbes se montraient avec toute la fierté de la victoire; ils étaient ornés de fleurs, et semblaient participer au triomphe.

Parvenus au théâtre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poète Archiloque, et destiné à relever la gloire des vainqueurs et l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint à chaque reprise leurs voix à celles des musiciens, le héraut se leva, et annonça que Porus de Cyrâne avait remporté le prix du Stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie, comme toutes celles

1 Quarante-sept de nos pieds, plus deux pouces huit lignes.

qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, et qui est devenu par sa destination l'objet de la vénération publique. Aussitôt, toutes ces expressions de joie et d'admiration, dont on l'avait honoré dans le moment de sa victoire, se renouvelèrent avec tant de force et de profusion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'est en effet à cette hauteur que tous les assistans le voyaient placé ; et je n'étais plus surpris des épreuves laborieuses auxquelles se soumettent les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produits plus d'une fois. On nous disait à cette occasion que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils qui venait de remporter la victoire, et que l'assemblée des jeux olympiques se fit un devoir d'assister à ses funérailles. Dans le siècle dernier, ajoutait-on, nos pères furent témoins d'une scène encore plus intéressante.

Diagoras de Rhodes, qui avait rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de ses enfans, qui concoururent, et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père ; et, le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitaient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques uns lui disaient : Mourez, Diagoras, car vous n'avez plus rien à désirer. Le vieillard, ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie de ce spectacle, baigné des pleurs de ses enfans, qui le pressaient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques j'entendis quelquefois se mêler des sifflemens de la part de plusieurs particuliers nés dans les villes ennemies de celles qui avaient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie, je vis succéder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques uns de ceux qui avaient remporté le prix à la course des chevaux et des chars faisaient proclamer à leur place des personnes dont ils voulaient se ménager la faveur ou conserver l'amitié. Les athlètes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne, ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice ; ils se disent, au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, et risquent

ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys, qui trouvait plus facile d'illustrer sa capitale que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains; mais comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui d'avoir corrompu les uns et de n'avoir pu corrompre les autres.

La voie de séduction est souvent employée pour écarter un concurrent redoutable, pour l'engager à céder la victoire en ménageant ses forces, pour tenter l'intégrité des juges; mais les athlètes convaincus de ces manœuvres sont fouettés avec des verges, ou condamnés à de fortes amendes. On voit ici plusieurs statues de Jupiter en bronze construites des sommes provenues de ces amendes. Les inscriptions dont elles sont accompagnées éternisent la nature du délit et le nom des coupables.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Éléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans ils donnèrent eux-mêmes des repas dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, et la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques uns dans la même attitude où ils avaient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou quatre chevaux et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, et accompagné d'une quantité d'autres chars, parmi lesquels on en distinguait trois cents attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres, ils sont exempts de toute charge : à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du roi; presque partout ils ont la préséance à la représentation des jeux; et le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom leur concilie l'estime et des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent sur les chevaux qui les leur ont procurées : ils leur ménagent une vieillesse heureuse ; ils leur accordent une sépulture honorable ; et quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leurs tombeaux.

CHAPITRE XXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE L'ÉLIDE.

Xénophon à Scillonte.

Xénophon avait une habitation à Scillonte, petite ville située à vingt stades d'Olympie [1]. Quelques années auparavant, les troubles du Péloponnèse l'avaient obligé de s'en éloigner, et d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce [2]. Dès qu'ils furent apaisés, il revint à Scillonte [3] ; et le lendemain des fêtes nous nous rendîmes chez lui avec Diodore son fils, qui ne nous avait pas quittés pendant tout le temps qu'elles durèrent.

Le domaine de Xénophon était considérable. Il en devait une partie à la générosité des Lacédémoniens ; il avait acheté l'autre pour la consacrer à Diane, et s'acquitter ainsi d'un vœu qu'il fit en revenant de Perse. Il réservait le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avait construit en l'honneur de la déesse, et pour un pompeux sacrifice qu'il renouvelait tous les ans.

Auprès du temple s'élève un verger qui donne diverses espèces

1 Environ trois quarts de lieue.

2 Voyez le chapitre IX de cet ouvrage.

3 Voyez la note LXVIII à la fin du volume.

de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poissons, promène avec lenteur ses eaux limpides au pied d'une riche colline, à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois, distribués dans la plaine ou sur des montagnes, servent de retraite aux chevreuils, aux cerfs et aux sangliers.

C'est dans cet heureux séjour que Xénophon avait composé la plupart de ses ouvrages, et que depuis une longue suite d'années il coulait des jours consacrés à la philosophie, à la bienfaisance, à l'agriculture, à la chasse, à tous les exercices qui entretiennent la liberté de l'esprit et la santé du corps. Ses premiers soins furent de nous procurer les amusemens assortis à notre âge, et ceux que la campagne offre à un âge plus avancé. Il nous montrait ses chevaux, ses plantations, les détails de son ménage; et nous vîmes presque partout réduits en pratique les préceptes qu'il avait semés dans ses ouvrages. D'autresfois il nous exhortait à aller à la chasse, qu'il ne cessait de recommander aux jeunes gens, comme l'exercice le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre.

Diodore nous menait souvent à celle des cailles, des perdrix, et de plusieurs sortes d'oiseaux. Nous en tirions de leurs cages pour les attacher au milieu de nos filets. Les oiseaux de même espèce, attirés par leurs cris, tombaient dans le piége, et perdaient la vie ou la liberté.

Ces jeux en amenaient d'autres plus vifs et plus variés. Diodore avait plusieurs meutes de chiens, l'une pour le lièvre, une autre pour le cerf, une troisième tirée de la Laconie ou de la Locride, pour le sanglier. Il les connaissait tous par leurs noms [1], leurs défauts et leurs bonnes qualités. Il savait mieux que personne la tactique de cette espèce de guerre, et il en parlait aussi bien que son père en avait écrit. Voici comment se faisait la chasse du lièvre.

On avait tendu des filets de différentes grandeurs dans les sentiers et dans les issues secrètes par où l'animal pouvait s'échapper. Nous sortîmes habillés à la légère, un bâton à la main. Le piqueur détacha un des chiens; et dès qu'il le vit sur la

1 On avait soin de donner aux chiens des noms très-courts et composés de deux syllabes, tels que Thymos, Lochos, Phylax, Phonex, Brémon, Psyché, Hébé, etc. (Xenoph. de venat. p. 987.)

voie, il découpla les autres, et bientôt le lièvre fut lancé. Dans ce moment tout sert à redoubler l'intérêt, les cris de la meute, ceux des chasseurs qui l'animent, les courses et les ruses du lièvre, qu'on voit dans un clin d'œil parcourir la plaine et les collines, franchir les fossés, s'enfoncer dans les taillis, paraître et disparaître plusieurs fois, et finir par s'engager dans l'un des piéges qui l'attendent au passage. Un garde placé tout auprès s'empare de la proie, et la présente aux chasseurs, qu'il appelle de la voix et du geste. Dans la joie du triomphe, on commence une nouvelle battue. Nous en faisions plusieurs dans la ournée. Quelquefois le lièvre nous échappait en passant le Sélinus à la nage.

A l'occasion du sacrifice que Xénophon offrait tous les ans à Diane, ses voisins, hommes et femmes, se rendaient à Scillonte. Il traitait lui-même ses amis. Le trésor du temple était chargé de l'entretien des autres spectateurs. On leur fournissait du vin, du pain, de la farine, des fruits, et une partie des victimes immolées; on leur distribuait aussi les sangliers, les cerfs et les chevreuils qu'avait fait tomber sous ses coups la jeunesse des environs, qui, pour se trouver aux différentes chasses, s'était rendue à Scillonte quelques jours avant la fête.

Pour la chasse du sanglier, nous avions des épieux, des javelots et de gros filets. Les pieds de l'animal récemment gravés sur le terrain, l'impression de ses dents restée sur l'écorce des arbres, et d'autres indices, nous menèrent auprès d'un taillis fort épais.

On détacha un chien de Laconie; il suivit la trace, et, parvenu, au fort où se tenait l'animal, il nous avertit par un cri de sa découverte. On le retira aussitôt, on dressa les filets dans les refuites; nous prîmes nos postes. Le sanglier arriva de mon côté. Loin de s'engager dans le filet, il s'arrêta, et soutint pendant quelques momens l'attaque de la meute entière, dont les aboiemens faisaient retentir la forêt, et celle des chasseurs qui s'approchaient pour lui lancer des traits et des pierres. Bientôt après, il fondit sur Moschion, qui l'attendit de pied ferme dans le dessein de l'enferrer; mais l'épieu glissa sur l'épaule; et tomba des mains du chasseur, qui sur-le-champ prit le parti de se coucher la face contre terre.

Je crus sa perte assurée. Déjà le sanglier, ne trouvant point de prise pour le soulever, le foulait aux pieds, lorsqu'il vit

Diodore qui accourait au secours de son compagnon : il s'élança aussitôt sur ce nouvel ennemi, qui, plus adroit ou plus heureux, lui plongea son épieu à la jointure de l'épaule. Nous eûmes alors un exemple effrayant de la férocité de cet animal. Quoique atteint d'un coup mortel, il continua de s'avancer avec fureur contre Diodore, et s'enfonça lui-même le fer jusqu'à la garde. Plusieurs de nos chiens furent tués ou blessés dans cette action, moins pourtant que dans une seconde où le sanglier se fit battre pendant toute une journée. D'autres sangliers, poursuivis par les chiens, tombèrent dans des piéges qu'on avait couverts de branches.

Les jours suivans, des cerfs périrent de la même manière. Nous en lançâmes plusieurs autres, et notre meute les fatigua tellement, qu'ils s'arrêtaient à la portée de nos traits, ou se jetaient tantôt dans des étangs, et tantôt dans la mer.

Pendant tout le temps que durèrent les chasses, la conversation n'avait pas d'autre objet. On racontait les moyens imaginés par différens peuples pour prendre les lions, les panthères, les ours et les diverses espèces d'animaux féroces. En certains endroits, on mêle du poison aux eaux stagnantes et aux alimens dont ils apaisent leur faim ou leur soif : en d'autres, les cavaliers forment une enceinte pendant la nuit autour de l'animal, et l'attaquent au point du jour, souvent au risque de leur vie. Ailleurs on creuse une fosse large et profonde ; on y laisse en réserve une colonne de terre, sur laquelle on attache une chèvre ; tout autour est construite une palissade impénétrable et sans issue : l'animal sauvage, attiré par les cris de la chèvre saute par dessus la barrière, tombe dans la fosse, et ne peut plus en sortir.

On disait encore qu'il s'est établi entre les éperviers et les habitans d'un canton de la Thrace une espèce de société ; que les premiers poursuivent les petits oiseaux, et les forcent de se rabattre sur la terre ; que les seconds les tuent à coups de bâton, les prennent au filet, et partagent la proie avec leurs associés. Je doute du fait ; mais, après tout, ce ne serait pas la première fois que des ennemis irréconciliables se seraient réunis pour ne laisser aucune ressource à la faiblesse.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à nous entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le

suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions dans ses conversations la douceur et l'élégance qui règnent dans ses écrits. Il avait tout à la fois le courage des grandes choses et celui des petites, beaucoup plus rare et plus nécessaire que le premier : il devait à l'un une fermeté inébranlable, à l'autre une patience invincible.

Quelques années auparavant sa fermeté fut mise à la plus rude épreuve pour un cœur sensible. Gryllus, l'aîné de ses fils, qui servait dans la cavalerie athénienne, ayant été tué à la bataille de Mantinée, cette nouvelle fut annoncée à Xénophon au moment qu'entouré de ses amis et de ses domestiques, il offrait un sacrifice. Au milieu des cérémonies, un murmure confus et plaintif se fait entendre ; le courrier s'approche. Les Thébains ont vaincu, lui dit-il, et Gryllus... Des larmes abondantes l'empêchent d'achever. Comment est-il mort ? répond ce malheureux père en ôtant la couronne qui lui ceignait le front. Après les plus beaux exploits, avec les regrets de toute l'armée, reprit le courrier. A ces mots Xénophon remit la couronne sur sa tête, et acheva le sacrifice. Je voulus un jour lui parler de cette perte ; il se contenta de me répondre : Hélas! je savais qu'il était mortel ; et il détourna la conversation.

Une autre fois, nous lui demandâmes comment il avait connu Socrate. J'étais bien jeune, me dit-il ; je le rencontrai dans une rue d'Athènes fort étroite : il me barra le chemin avec son bâton et me demanda où l'on trouvait les choses nécessaires à la vie. Au marché, lui répondis-je. Mais, répliqua-t-il, où trouve-t-on à devenir honnête homme ? Comme j'hésitais, il me dit : Suivez-moi, et vous l'apprendrez. Je le suivis, et ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour, j'appris que les Athéniens avait fait mourir le plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre par mes écrits les preuves de son innocence aux nations de la Grèce, et peut-être même à la postérité. Je n'en ai pas de plus grande maintenant que de rappeler sa mémoire et de m'entretenir de ses vertus.

Comme nous partagions un intérêt si vif et si tendre, il nous instruisit en détail du système de vie que Socrate avait embrassé, et nous exposa sa doctrine telle qu'elle était en effet, bornée uniquement à la morale, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique et de métaphysique que Platon a prêtées à son maître. Comment pourrais-je blâmer Platon,

pour qui je conserve une vénération profonde ? Cependant, il faut l'avouer, c'est moins dans ses dialogues que dans ceux de Xénophon qu'on doit étudier les opinions de Socrate. Je tâcherai de les développer dans la suite de cet ouvrage, enrichi presque partout des lumières que je dois aux conversations de Scillonte.

L'esprit orné de connaissances utiles, et depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant ; et tel était son amour pour la vérité, qu'il ne travailla sur la politique qu'après avoir approfondi la nature des gouvernemens ; sur l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étaient passés sous ses yeux ; sur l'art militaire, qu'après avoir servi et commandé avec la plus grande distinction ; sur la morale, qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnait aux autres.

J'ai connu peu de philosophes aussi vertueux, peu d'hommes aussi aimables. Avec quelle complaisance et quelles grâces il répondait à nos questions ! Nous promenant un jour sur les bords du Sélinus, Diodore, Philotas et moi, nous eûmes une dispute assez vive sur la tyrannie des passions. Ils prétendaient que l'amour même ne pouvait nous asservir malgré nous. Je soutenais le contraire. Xénophon survint ; nous le prîmes pour juge ; il nous raconta l'histoire suivante :

Après la bataille que le grand Cyrus gagna contre les Assyriens, on partagea le butin, et l'on réserva pour ce prince une tente superbe, et une captive qui surpassait toutes les autres en beauté : c'était Panthée, reine de la Susiane. Abradate, son époux, était allé dans la Bactriane chercher des secours pour l'armée des Assyriens.

Cyrus refusa de la voir, et on en confia la garde à un jeune seigneur mède, nommé Araspe, qui avait été élevé avec lui. Araspe décrivit la situation humiliante où elle se trouvait quand elle s'offrit à ses yeux. Elle était, dit-il, dans sa tente, assise par terre, entourée de ses femmes, vêtue comme une esclave, la tête baissée et couverte d'un voile. Nous lui ordonnâmes de se lever : toutes ses femmes se levèrent à la fois. Un de nous cherchant à la consoler : Nous savons, lui dit-il, que votre époux a mérité votre amour par ses qualités brillantes, mais Cyrus, à qui vous êtes destinée, est le prince le plus accompli de l'Orient. A ces mots, elle déchira son voile ; et ses sanglots,

mêlés avec les cris de ses suivantes, nous peignirent toute l'horreur de son état. Nous eûmes alors plus de temps pour la considérer, et nous pouvons vous assurer que jamais l'Asie n'a produit une pareille beauté; mais vous en jugerez bientôt vous-même.

Non, dit Cyrus, votre récit est un nouveau motif pour moi d'éviter sa présence : si je la voyais une fois, je voudrais la voir encore, et je risquerais d'oublier auprès d'elle le soin de ma gloire et de mes conquêtes. Et pensez-vous, reprit le jeune Mède, que la beauté exerce son empire avec tant de force, qu'elle puisse nous écarter de notre devoir malgré nous-mêmes? Pourquoi donc ne soumet-elle pas également tous les cœurs? D'où vient que nous n'oserions porter des regards incestueux sur celles de qui nous tenons le jour, ou qui l'ont reçu de nous? C'est que la loi nous le défend; elle est donc plus forte que l'amour. Mais si elle nous ordonnait d'être insensibles à la faim et à la soif, au froid et à la chaleur, ses ordres seraient suivis de la révolte de tous nos sens. C'est que la nature est plus forte que la loi. Ainsi rien ne pourrait résister à l'amour s'il était invincible par lui-même; ainsi on n'aime que quand on veut aimer.

Si l'on était le maître de s'imposer ce joug, dit Cyrus, on ne le serait pas moins de le secouer. Cependant j'ai vu des amans verser des larmes de douleur sur la perte de leur liberté, et s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvaient ni rompre ni porter.

C'étaient, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches qui font un crime à l'amour de leur propre faiblesse. Les âmes généreuses soumettent leurs passions à leur devoir.

Araspe! Araspe! dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas si souvent la princesse.

Panthée joignait aux avantages de la figure des qualités que le malheur rendait encore plus touchantes. Araspe crut devoir lui accorder des soins, qu'il multipliait sans s'en apercevoir; et comme elle y répondait par des attentions qu'elle ne pouvait lui refuser, il confondit ces expressions de reconnaissance avec le désir de plaire, et conçut insensiblement pour elle un amour si effréné qu'il ne put plus le contenir dans le silence. Panthée en rejeta l'aveu sans hésiter; mais elle n'en avertit Cyrus que lorsqu'Araspe l'eut menacée d'en venir aux dernières extrémités.

Cyrus fit dire aussitôt à son favori qu'il devait employer auprès de la princesse les voies de la persuasion et non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araspe. Il rougit de sa conduite; et la crainte d'avoir déplu à son maître le remplit tellement de honte et de douleur, que Cyrus, touché de son état, le fit venir en sa présence. «Pourquoi, lui dit-il, craignez-vous de m'aborder? Je sais trop bien que l'amour se joue de la sagesse des hommes et de la puissance des dieux. Moi-même, ce n'est qu'en l'évitant que je me soustrais à ses coups. Je ne vous impute point une faute dont je suis le premier auteur; c'est moi qui, en vous confiant la princesse, vous ai exposé à des dangers au dessus de vos forces. Eh quoi, s'écria le jeune Mède, tandis que mes ennemis triomphent, que mes amis consternés me conseillent de me dérober à votre colère, que tout le monde se réunit pour m'accabler, c'est mon roi qui daigne me consoler! O Cyrus! vous êtes toujours semblable à vous-même, toujours indulgent pour des faiblesses que vous ne partagez pas, et que vous excusez, parce que vous connaissez les hommes.

«Profitons, reprit Cyrus, de la disposition des esprits. Je veux être instruit des forces et des projets de mes ennemis; passez dans leur camp; votre fuite simulée aura l'air d'une disgrâce, et vous attirera leur confiance. J'y vole, répondit Araspe, trop heureux d'expier ma faute par un si faible service. Mais pourrez-vous, dit Cyrus, vous séparer de la belle Panthée? Je l'avouerai, répliqua le jeune Mède, mon cœur est déchiré, et je ne sens que trop aujourd'hui que nous avons en nous-mêmes deux âmes dont l'une nous porte sans cesse vers le mal et l'autre vers le bien. Je m'étais livré jusqu'à présent à la première; mais, fortifiée de votre secours, la seconde va triompher de sa rivale.» Araspe reçut ensuite des ordres secrets et partit pour l'armée des Assyriens.

Ayant achevé ces mots, Xénophon garda le silence. Nous en parûmes surpris. La question n'est-elle pas résolue? nous dit-il, Oui, répondit Philotas; mais l'histoire n'est pas finie, et elle nous intéresse plus que la question. Xénophon sourit et continua de cette manière.

Panthée, instruite de la retraite d'Araspe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvait lui ménager un ami plus fidèle et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'était Abradate, qu'elle voulait détacher du service du roi d'Assyrie, dont il avait lieu d'être mécontent. Cyrus ayant

donné son agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et Cyrus le fit aussitôt conduire à l'appartement de Panthée. Dans ce désordre d'idées et de sentimens, que produit un bonheur attendu depuis long-temps, et presque sans espoir, elle lui fit le récit de sa captivité, de ses souffrances, des projets d'Araspe, de la générosité de Cyrus; et son époux, impatient d'exprimer sa reconnaissance, courut auprès de ce prince, et lui serrant la main : « Ah, Cyrus! lui dit-il, pour tout ce que je vous dois, je ne puis vous offrir que mon amitié, mes services et mes soldats. Mais soyez bien assuré que, quels que soient vos projets, Abradate en sera toujours le plus ferme soutien. Cyrus reçut ses offres avec transport, et ils concertèrent ensemble les dispositions de la bataille.

Les troupes des Assyriens, des Lydiens, et d'une grande partie de l'Asie, étaient en présence de l'armée de Cyrus. Abradate devait attaquer la redoutable phalange des Égyptiens : c'était le sort qui l'avait placé dans ce poste dangereux, qu'il avait demandé lui-même, et que les autres généraux avaient d'abord refusé de lui céder.

Il allait monter sur son char, lorsque Panthée vint lui présenter des armes qu'elle avait fait préparer en secret, et sur lesquelles on remarquait les dépouilles des ornemens dont elle se paraît quelquefois. « Vous m'avez donc sacrifié jusqu'à votre parure! lui dit le prince attendri. Hélas! répondit-elle, je n'en veux pas d'autre, si ce n'est que vous paraissiez aujourd'hui à tout le monde tel que vous me paraissiez sans cesse à moi-même. » En disant ces mots, elle le couvrait de ces armes brillantes, et ses yeux versaient des pleurs qu'elle s'empressait de cacher.

Quand elle vit saisir les rênes, elle fit écarter les assistans, et lui tint ce discours : « Si jamais femme a mille fois plus aimé son époux qu'elle-même, c'est la vôtre sans doute, et sa conduite doit vous le prouver mieux que ses paroles. Eh bien! malgré la violence de ce sentiment, j'aimerais mieux, et j'en jure par les liens qui nous unissent, j'aimerais mieux expirer avec vous dans le sein de l'honneur que de vivre avec un époux dont j'aurais à partager la honte. Souvenez-vous des obligations que nous avons à Cyrus : souvenez-vous que j'étais dans les fers, et qu'il m'en a tirée; que j'étais exposée à l'insulte, et qu'il a

pris ma défense : souvenez-vous enfin que je l'ai privé de son ami, et qu'il a cru, sur mes promesses, en trouver un plus vaillant et sans doute plus fidèle dans mon cher Abradate. »

Le prince, ravi d'entendre ces paroles, étendit la main sur la tête de son épouse, et levant les yeux au ciel : « Grands dieux ! s'écria-t-il, faites que je me montre aujourd'hui digne ami de Cyrus, et surtout digne époux de Panthée. » Aussitôt il s'élança dans le char sur lequel cette princesse éperdue n'eut que le temps d'appliquer sa bouche tremblante. Dans l'égarement de ses esprits, elle le suivit à pas précipités dans la plaine ; mais Abradate s'en étant aperçu, la conjura de se retirer et de s'armer de courage. Ses eunuques et ses femmes s'approchèrent alors et la dérobèrent aux regards de la multitude, qui, toujours fixés sur elle, n'avaient pu contempler ni la beauté d'Abradate ni la magnificence de ses vêtemens.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Crœsus fut entièrement défaite ; le vaste empire des Lydiens s'écroula dans un instant, et celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus, étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude ; et l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presque au commencement de l'action par une partie de ses troupes, n'en avait pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange égyptienne ; qu'il avait été tué après avoir vu périr tous ses amis autour de lui ; que Panthée avait fait transporter son corps sur les bords du Pactole, et qu'elle était occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros : il les devance lui-même : il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes ; il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui ; mais elle reste entre les siennes, le fer tranchant l'avait abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, et Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, et, après l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, et prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres : « Eh bien, Cyrus, vous voyez le malheur qui me poursuit ; et pourquoi voulez-vous en être le témoin ? C'est pour moi,

c'est pour vous qu'il a perdu le jour. Insensée que j'étais, je voulais qu'il méritât votre estime; et, trop fidèle à mes conseils, il a moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il est mort dans le sein de la gloire, je le sais, mais enfin il est mort, et je vis encore! »

Cyrus, après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit : « La victoire a couronné sa vie, et sa fin ne pouvait être plus glorieuse. Acceptez ces ornemens qui doivent l'accompagner au tombeau, et ces victimes qu'on doit immoler en son honneur. J'aurai soin de consacrer à sa mémoire un monument qui l'éternisera. Quant à vous, je ne vous abandonnerai point : je respecte trop vos vertus et vos malheurs. Indiquez-moi seulement les lieux où vous voulez être conduite. »

Panthée l'ayant assuré qu'il en serait bientôt instruit, et ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avait élevé son enfance : « Ayez soin, lui dit-elle, dès que mes yeux seront fermés, de couvrir d'un même voile le corps de mon époux et le mien. » L'esclave voulut la fléchir par des prières; mais comme elles ne faisaient qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit fondant en larmes auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souveraine; et Cyrus, qui était accouru à la première annonce de ce malheur, pleura de nouveau le sort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau où leurs cendres furent confondues.

CHAPITRE XL.

Voyage de Messénie.

Nous partîmes de Scillonte ; et, après avoir traversé la Triphylie, nous arrivâmes sur les bords de la Néda, qui sépare l'Élide de la Messénie.

Dans le dessein où nous étions de parcourir les côtes de cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port de Cyparissia ; et le lendemain nous abordâmes à Pylos, situé sous le mont Ægalée. Les vaisseaux trouvent une retraite paisible dans sa rade, presque entièrement fermée par l'île Sphactérie. Les environs n'offrent de tous côtés que des bois, des roches escarpées, un terrain stérile, une solitude profonde. Les Lacédémoniens, maîtres de la Messénie pendant la guerre du Péloponnèse, les avaient absolument négligés ; mais les Athéniens, s'en étant rendus maîtres, se hâtèrent de les fortifier, et repoussèrent par mer et par terre les troupes de Lacédémone et celles de leurs alliés. Depuis cette époque, Pylos, ainsi que tous les lieux où les hommes se sont égorgés, excite la curiosité des voyageurs.

On nous fit voir une statue de la Victoire qu'y laissèrent les Athéniens ; et de là remontant aux siècles lointains, on nous disait que le sage Nestor avait gouverné cette contrée. Nous eûmes beau représenter que, suivant Homère, il régnait dans la Triphylie : pour toute réponse, on nous montra la maison de ce prince, son portrait, et la grotte où il renfermait ses bœufs. Nous voulûmes insister ; mais nous nous convainquîmes bientôt que les peuples et les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas toujours qu'on discute leurs titres.

En continuant de raser la côte jusqu'au fond du golfe de

Messénie, nous vîmes à Mothone [1] un puits dont l'eau naturellement imprégnée de particules de poix, a l'odeur et la couleur du beaume de Cyzique; à Colonides, des habitans qui, sans avoir ni les mœurs ni la langue des Athéniens, prétendent descendre de ce peuple, parce qu'auprès d'Athènes est un bourg nommé Colonne; plus loin un temple d'Apollon, aussi célèbre qu'ancien, où les malades viennent chercher et croient trouver leur guérison; plus loin encore, la ville de Coronée [2], récemment construite par ordre d'Epaminondas; enfin l'embouchure du Pamisus, où nous entrâmes à pleines voiles; car les vaisseaux peuvent le remonter jusqu'à dix stades [3].

Ce fleuve est le plus grand de ceux du Péloponnèse, quoique depuis sa source jusqu'à la mer on ne compte que cent stades environ [4]. Sa carrière est bornée, mais il la fournit avec distinction : il donne l'idée d'une vie courte et remplie de beaux jours. Ses eaux pures ne semblent couler que pour le bonheur de tout ce qui l'environne. Les meilleurs poissons de la mer s'y plaisent dans toutes les saisons; et, au retour du printemps, ils se hâtent de remonter ce fleuve pour y déposer leur frai.

Pendant que nous abordions, nous vîmes des vaisseaux qui nous parurent de construction étrangère, et qui venaient à rames et à voiles. Ils approchent; des passagers de tout âge et de tout sexe se précipitent sur le rivage, se prosternent, et s'écrient : Heureux, mille et mille fois heureux le jour qui vous rend à nos désirs! Nous vous arrosons de nos pleurs, terre chérie que nos pères ont possédée, terre sacrée qui renfermez les cendres de nos pères! Je m'approchai d'un vieillard qui se nommait Xénoclès, et qui paraissait être le chef de cette multitude; je lui demandai qui ils étaient, d'où ils venaient. Vous voyez, répondit-il les descendans de ces Messéniens que la barbarie de Lacédémone força autrefois de quitter leur patrie, et qui, sous la conduite de Comon, un de mes aïeux, se réfugièrent aux extrémités de la Libye, dans un pays qui n'a point de commerce avec les nations de la Grèce. Nous avons long-temps

1 Aujourd'hui Modon.
2 Aujourd'hui Coron.
3 Plus d'un quart de lieue.
4 Environ trois lieues trois quarts.

ignoré qu'Epaminondas avait, il y a environ, quinze ans rendu la liberté à la Messénie, et rappelé ses anciens habitans. Quand nous en fûmes instruits, des obstacles invincibles nous arrêtèrent. La mort d'Epaminondas suspendit encore notre retour. Nous venons enfin jouir de ses bienfaits.

Nous nous joignîmes à ces étrangers ; et, après avoir traversé des plaines fertiles, nous arrivâmes à Messène, située comme Corinthe au pied d'une montagne, et devenue comme cette ville un des boulevards du Péloponnèse.

Les murs de Messène, construits de pierres de taille, couronnés de créneaux, et flanqués de tours [1], sont plus forts et plus élevés que ceux de Byzance, de Rhodes et des autres villes de la Grèce. Ils embrassent dans leur circuit le mont Ithome. Au dedans nous vîmes une grande place ornée de temples, de statues, et d'une fontaine abondante. De toutes parts s'élevaient de beaux édifices ; et l'on pouvait juger, d'après ces premiers essais, de la magnificence que Messène étalerait dans la suite.

Les nouveaux habitans furent reçus avec autant de distinction que d'empressement ; et le lendemain ils allèrent offrir leurs hommages au temple de Jupiter, placé sur le sommet de la montagne, au milieu d'une citadelle qui réunit les ressources de l'art aux avantages de la position.

Le mont est un des plus élevés, et le temple un des plus anciens du Péloponnèse, C'est là, dit-on, que des nymphes prirent soin de l'enfance de Jupiter. La statue de ce dieu, ouvrage d'Agéladas, est déposée dans la maison d'un prêtre qui n'exerce le sacerdoce que pendant une année, et qui ne l'obtient que par la voie de l'élection. Celui qui l'occupait alors s'appelait Célénus ; il avait passé la plus grande partie de sa vie en Sicile.

Ce jour-là même on célébrait en l'honneur de Jupiter une fête annuelle qui attire les peuples des provinces voisines. Les flancs de la montagne étaient couverts d'hommes et de femmes qui s'empressaient d'atteindre son sommet. Nous fûmes témoins des cérémonies saintes ; nous assistâmes à des combats de musique, institués depuis une longue suite de siècles. La joie des Messéniens de Libye offrait un spectacle touchant, et dont l'in-

1 Trente-huit de ces tours subsistaient encore il y a cinquante ans ; M. l'abbé Fourmont les avait vues. (Mémoires de l'académie des belles-lettres, t. 7. hist., p. 355).

térêt fut augmenté par une circonstance imprévue : Célénus, le prêtre de Jupiter reconnut un frère dans le chef de ces familles infortunées, et il ne pouvait s'arracher de ses bras. Ils se rappelèrent les funestes circonstances qui les séparèrent autrefois l'un de l'autre. Nous passâmes quelques jours avec ces deux respectables vieillards, avec plusieurs de leurs parens et de leurs amis.

De la maison de Célénus l'œil pouvait embrasser la Messénie entière, et en suivre les limites dans un espace d'environ huit cents stades [1]. La vue s'étendait au nord sur l'Arcadie et sur l'Élide ; à l'ouest et au sud sur la mer et sur les îles voisines ; à l'est sur une chaîne de montagnes qui, sous le nom de Taygète, séparent cette province de celle de Laconie. Elle se reposait ensuite sur le tableau renfermé dans cette enceinte. On nous montrait, à diverses distances, de riches campagnes entrecoupées de collines et de rivières, couvertes de troupeaux et de poulains qui font la richesse des habitans. Je dis alors : Au petit nombre de cultivateurs que nous avons aperçus en venant ici, il me paraît que la population de cette province n'est pas en proportion avec sa fertilité. Ne vous en prenez, répondit Xénoclès, qu'aux barbares dont ces montagnes nous dérobent l'aspect odieux. Pendant quatre siècles entiers, les Lacédémoniens ont ravagé la Messénie, et laissé pour tout partage à ses habitans la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage.

Nous n'avions qu'une légère idée de ces funestes révolutions ; Xénoclès s'en aperçut ; il en gémit, et, adressant la parole à son fils : Prenez votre lyre, dit-il, et chantez ces trois élégies conservées dans ma famille, les deux premières composées par Comon, et la troisième par Euclète mon père, pour soulager leur douleur, et perpétuer le souvenir des maux que votre patrie avait essuyés [2]. Le jeune homme obéit, et commença de cette manière.

1 Trente lieue et un quart.

2 Voyez la note LXIX à la fin du volume.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Sur la première guerre de Messénie.

Bannis de la Grèce, étrangers aux autres peuples, nous ne tenions aux hommes que par la stérile pitié qu'ils daignaient accorder quelquefois à nos malheurs. Qui l'eût dit, qu'après avoir si long-temps erré sur les flots, nous parviendrions au port des Évespérides, dans une contrée que la nature et la paix enrichissent de leurs dons précieux? Ici la terre, comblant les vœux du laboureur, rend le centuple des grains qu'on lui confie; des rivières paisibles serpentent dans la plaine, près d'un vallon ombragé de lauriers, de myrtes, de grenadiers et d'arbres de toute espèce. Au-delà sont des sables brûlans, des peuples barbares, des animaux féroces; mais nous n'avons rien à redouter, il n'y a point de Lacédémoniens parmi eux.

Les habitans de ces belles retraites, attendris sur nos maux; nous ont généreusement offert un asile. Cependant la douleur consume nos jours, et nos faibles plaisirs rendent nos regrets plus amers. Hélas! combien de fois, errant dans ces vergers délicieux, j'ai senti mes larmes couler au souvenir de la Messénie! O bords fortunés du Pamisus, temples augustes, bois sacrés, campagnes si souvent abreuvées du sang de nos aïeux! non, je ne saurais vous oublier. Et vous, féroces Spartiates, je vous jure, au nom de cinquante mille Messéniens que vous avez dispersés sur la terre, une haine aussi implacable que votre cruauté; je vous la jure, au nom de leurs descendans, au nom des cœurs sensibles de tous les temps et de tous les lieux.

Restes malheureux de tant de héros plus malheureux encore, puissent mes chants, modelés sur ceux de Tyrtée et d'Archiloque, gronder sans cesse à vos oreilles comme la trompette qui donne le signal au guerrier, comme le tonnerre qui trouble le sommeil du lâche! Puissent-ils, offrant nuit et jour à vos yeux les ombres menaçantes de vos pères, laisser dans vos âmes une blessure qui saigne nuit et jour!

1 Cette guerre commença l'an 743 avant J. C., et finit l'an 723 avant la même ère.

Les Messéniens jouissaient depuis plusieurs siècles d'une tranquillité profonde sur une terre qui suffisait à leurs besoins, sous les douces influences d'un ciel toujours serein. Ils étaient libres; ils avaient des lois sages, des mœurs simples, des rois qui les aimaient, et des fêtes riantes qui les délassaient de leurs travaux.

Tout à coup l'alliance qui les avait unis avec les Lacedémoniens reçoit des atteintes mortelles; on s'accuse, on s'aigrit de part et d'autre; aux plaintes succèdent les menaces. L'ambition, jusqu'alors enchaînée par les lois de Lycurgue, saisit ce moment pour briser ses fers, appelle à grands cris l'injustice et la violence, se glisse avec ce cortége infernal dans le cœur des Spartiates, et leur fait jurer sur les autels de ne pas déposer les armes jusqu'à ce qu'ils aient asservi la Messénie. Fière de ce premier triomphe, elle les mène à l'un des sommets du mont Taygète, et de là, leur montrant les riches campagnes exposées à leurs yeux, elle les introduit dans une place forte qui appartenait à leurs anciens alliés, et qui servait de barrière aux deux empires.

A cette nouvelle, nos aïeux, incapables de supporter un outrage, accourent en foule au palais de nos rois. Euphaès occupait alors le trône : il écoute les avis des principaux de la nation; sa bouche est l'organe de la sagesse. Il excite l'ardeur des Messéniens, il la suspend jusqu'à ce qu'elle puisse éclater avec succès. Des années entières suffisent à peine pour accoutumer à la discipline un peuple trop familiarisé sans doute avec les douceurs d'une longue paix. Il apprit dans l'intervalle à voir sans murmurer ses moissons enlevées par les Lacédémoniens, à faire lui-même des incursions dans la Laconie.

Deux fois le moment de la vengeance parut s'approcher; deux fois les forces des deux états luttèrent entre elles. Mais la victoire n'osa terminer cette grande querelle, et son indécision accéléra la ruine des Messéniens. Leur armée s'affaiblissait de jour en jour par la perte d'un grand nombre de guerriers, par les garnisons qu'il fallait entretenir dans les différentes places, par la désertion des esclaves, par une épidémie qui commençait à ravager une contrée autrefois si florissante.

Dans cette extrémité on résolut de se retrancher sur le mont Ithome, et de consulter l'oracle de Delphes. Les prêtres, et non les Dieux, dictèrent cette réponse barbare : Le salut de la Mes-

sénie dépend du sacrifice d'une jeune fille tirée au sort, et choisie dans la maison régnante.

D'anciens préjugés ferment les yeux sur l'atrocité de l'obéissance. On apporte l'urne fatale; le sort condamne la fille de Lyciscus, qui la dérobe soudain à tous les regards, et s'enfuit avec elle à Lacédémone. Le guerrier Aristodème s'avance à l'instant, et, malgré le tendre intérêt qui gémit au fond de son cœur, il présente la sienne aux autels. Elle était fiancée à l'un des favoris du roi, qui accourt à sa défense. Il soutient qu'on ne peut sans son aveu disposer de son épouse. Il va plus loin, il flétrit l'innocence pour la sauver, et déclare que l'hymen est consommé. L'horreur de l'imposture, la crainte du déshonneur, l'amour paternel, le salut de la patrie, la sainteté de sa parole, une foule de mouvemens contraires, agitent avec tant de violence l'âme d'Aristodème, qu'elle a besoin de se soulager par un coup de désespoir. Il saisit un poignard; sa fille tombe morte à ses pieds; tous les spectateurs frémissent. Le prêtre, insatiable de cruautés, s'écrie : « Ce n'est pas la piété, c'est la fureur qui a guidé le bras du meurtrier; les dieux demandent une autre victime. » Il en faut une, répond le peuple en fureur; et il se jette sur le malheureux amant, qui aurait péri si le roi n'eût calmé les esprits en leur persuadant que les conditions de l'oracle étaient remplies.

Sparte s'endurcissait de plus en plus dans ses projets de conquête; elle les annonçait par des hostilités fréquentes, par des combats sanglans. Dans l'une de ces batailles le roi Euphaès fut tué, et remplacé par Aristodème; dans une autre, où plusieurs peuples du Péloponnèse s'étaient joints aux Messéniens, nos ennemis furent battus, et trois cents d'entre eux, pris les armes à la main, arrosèrent nos autels de leur sang.

Le siége d'Ithome continuait avec la même vigueur. Aristodème en prolongeait la durée par sa vigilance, son courage, la confiance de ses troupes et le cruel souvenir de sa fille. Dans la suite, des oracles imposteurs, des prodiges effrayans, ébranlèrent sa constance. Il désespéra du salut de la Messénie; et, s'étant percé de son épée, il rendit les derniers soupirs sur le tombeau de sa fille.

Les assiégés se défendirent encore pendant plusieurs mois; mais, après avoir perdu leurs généraux et leurs plus braves soldats, se voyant sans provisions et sans ressources, ils abandon-

nèrent la place. Les uns se retirèrent chez les nations voisines ; les autres dans leurs anciennes demeures, où les vainqueurs les forcèrent de jurer l'exécution des articles suivans : « Vous n'entreprendrez rien contre notre autorité ; vous cultiverez vos terres, mais vous nous apporterez tous les ans la moitié de leur produit. A la mort des rois et des principaux magistrats de Sparte, vous paraîtrez, hommes et femmes, en habit de deuil. » Telles furent les conditions humiliantes qu'après une guerre de vingt ans Lacédémone prescrivit à nos ancêtres.

SECONDE ÉLÉGIE.

Sur la seconde guerre de Messénie 1.

Je rentre dans la carrière, je vais chanter la gloire d'un héros qui combattit long-temps sur les ruines de sa patrie. Ah! s'il était permis aux mortels de changer l'ordre des destinées, ses mains triomphantes auraient sans doute réparé les outrages d'une guerre et d'une paix également odieuses.

Quelle paix, juste ciel! Elle ne cessa, pendant l'espace de trente-neuf ans, d'appesantir un joug de fer sur la tête des vaincus, et de fatiguer leur constance par toutes les formes de la servitude. Assujétis à des travaux pénibles, courbés sous le poids des tributs qu'ils transportaient à Lacédémone, forcés de pleurer aux fénérailles de leurs tyrans, et ne pouvant même exhaler une haine impuissante, ils ne laissaient à leurs enfans que des malheurs à souffrir et des insultes à venger. Les maux parvinrent au point que les vieillards n'avaient plus rien à craindre de la mort, et les jeunes gens plus rien à espérer de la vie.

Leurs regards, toujours attachés à la terre, se levèrent enfin vers Aristomène, qui descendait de nos anciens rois, et qui dès son aurore avait montré sur son front, dans ses paroles et dans ses actions, les traits et le caractère d'une grande âme. Ce prince, entouré d'une jeunesse impatiente, dont tour à tour il enflammait ou tempérait le courage, interrogea les peuples voisins; et, ayant appris que ceux d'Argos et d'Arcadie étaient disposés à lui fournir des secours, il souleva sa nation; et dès ce moment elle fit entendre les cris de l'oppression et de la liberté.

Le premier combat se donna dans un bourg de la Messénie. Le succès en fut douteux. Aristomène y fit tellement briller sa valeur, que d'une commune voix on le proclama roi sur le champ de bataille; mais il refusa un honneur auquel il avait des droits par sa naissance et encore plus par ses vertus.

1 Cette guerre commence l'an 684 avant J. C. et finit l'an 668 avant la même ère.

Placé à la tête des troupes, il voulut effrayer les Spartiates par un coup d'éclat, et déposer dans le sein de leur capitale le gage de la haine qu'il leur avait vouée depuis son enfance. Il se rend à Lacédémone ; il pénètre furtivement dans le temple de Minerve, et suspend au mur un bouclier sur lequel étaient écrits ces mots : C'est des dépouilles des Lacédémoniens qu'Aristomène a consacré ce monument à la déesse. »

Sparte, conformément à la réponse de l'oracle de Delphes, demandait alors aux Athéniens un chef pour la diriger dans cette guerre. Athènes, qui craignait de concourir à l'agrandissement de sa rivale, lui proposa Tyrtée, poète obscur, qui rachetait les désagrémens de sa figure et les disgrâces de la fortune par un talent sublime que les Athéniens regardaient comme une espèce de frénésie.

Tyrtée, appelé au secours d'une nation guerrière, qui le mit bientôt au nombre de ses citoyens, sentit ses esprits s'élever, et s'abandonna tout entier à sa haute destinée. Ses chants enflammés inspiraient le mépris des dangers et de la mort ; il les fit entendre, et les Lacédémoniens volèrent au combat.

Ce n'est pas avec des couleurs communes qu'on doit exprimer la rage sanguinaire qui anima les deux nations ; il faut en créer de nouvelles. Tel que les feux du tonnerre lorsqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna et les embrasent, le volcan s'ébranle et mugit, il soulève ses flots bouillonnans ; il les vomit de ses flancs qu'il entr'ouvre ; il les lance contre les cieux qu'il ose braver : indignée de son audace, la foudre, chargée de nouveaux feux qu'elle a puisée dans la nue, redescend plus vite que l'éclair, frappe à coups redoublés le sommet de la montagne ; et, après avoir fait voler en éclats ses roches fumantes, elle impose silence à l'abîme, et le laisse couvert de cendres et de ruines éternelles : tel Aristomène, à la tête des jeunes Messéniens, fond avec impétuosité sur l'élite des Spartiates, commandé par le roi Anaxandre. Ses guerriers, à son exemple, s'élancent comme des lions ardens ; mais leurs efforts se brisent contre cette masse immobile et hérissée de fers, où les passions les plus violentes se sont enflammées, et d'où les traits de la mort s'échappent sans interruption. Couverts de sang et de blessures, ils désespéraient de vaincre, lorsqu'Aristomène, se multipliant dans lui-même et dans ses soldats, fait plier le brave Anaxandre et sa redoutable cohorte ; parcourt rapidement

les bataillons ennemis ; écarte les uns par sa valeur, les autres par sa présence ; les disperse, les poursuit, et les laisse dans leur camp ensevelis dans une consternation profonde.

Les femmes de Messénie célébrèrent cette victoire par des chants que nous répétons encore. Leurs époux levèrent une tête altière, sur leur front menaçant le dieu de la guerre imprima la vengeance et l'audace.

Ce serait à toi maintenant, déesse de mémoire, de nous dire comment de si beaux jours se couvrirent tout à coup d'un voile épais et sombre ; mais tes tableaux n'offrent presque toujours que des traits informes et des couleurs éteintes : les années ne ramènent dans le présent que des débris des faits mémorables ; semblables aux flots qui ne vomissent sur le rivage que les restes d'un vaisseau autrefois le souverain des mers. Écoutez, jeunes Messéniens, un témoin plus fidèle et plus respectable : je le vis, j'entendis sa voix au milieu de cette nuit orageuse qui dispersa la flotte que je conduisais en Libye.

Jeté sur les côtes inconnues de l'île de Rhodes, je m'écriai : O ! terre, tu nous serviras du moins de tombeau, et nos os ne seront point foulés par les Lacédémoniens. A ce nom fatal, je vis des tourbillons de flammes et de fumée s'échapper d'un monument funèbre placé à mes côtés, et du fond de la tombe s'élever une ombre qui proféra ces paroles : Quel est donc ce mortel qui vient troubler le repos d'Aristomène, et rallumer dans ses cendres la haine qu'il conserve encore contre une nation barbare ! C'est un Messénien, répondis-je avec transport, c'est Comon, c'est l'héritier d'une famille autrefois unie à la vôtre. O Aristomène ! ô le plus grand des mortels ! il m'est donc permis de vous voir et de vous entendre ! O dieux ! je vous bénis pour la première fois de ma vie d'avoir conduit à Rhodes Comon et son infortune. Mon fils, répondit le héros, tu les béniras toute ta vie. Ils m'avaient annoncé ton arrivée, et ils me permettent de te révéler les secrets de leur haute sagesse. Le temps approche où, telle que l'astre du jour lorsque du sein d'une nuée épaisse il sort étincelant de la lumière, la Messénie reparaitra sur la scène du monde avec un nouvel éclat : le ciel, par des avis secrets, guidera le héros qui doit opérer ce prodige ; mais le destin nous dérobe le moment de l'exécution. Adieu, tu peux partir. Tes compagnons t'attendent en Libye ; porte-leur ces grandes nouvelles.

Arrêtez, ombre généreuse, repris-je aussitôt, daignez ajouter à de si douces espérances des consolations plus douces encore. Nos pères furent malheureux ; il est si facile de les croire coupables ! le temps a dévoré les titres de leur innocence, et de tous côtés les nations laissent éclater des soupçons qui nous humilient. Aristomène trahi, errant seul de ville en ville, mourant seul dans l'île de Rhodes, est un spectacle offensant pour l'honneur des Messéniens.

Va, pars, vole, mon fils, répondit le héros en élevant la voix : dis à toute la terre que la valeur de vos pères fut plus ardente que les feux de la canicule, leurs vertus plus pures que la clarté des cieux, et si les hommes sont encore sensibles à la pitié, arrache-leur des larmes par le récit de nos infortunes. Écoute-moi.

Sparte ne pouvait supporter la honte de sa défaite ; elle dit à ses guerriers : Vengez-moi ; à ses esclaves : Protégez-moi, à un esclave plus vil que les siens, et dont la tête était ornée du diadème : Trahis tes alliés. C'était Aristocrate, qui régnait sur la puissante nation des Arcadiens, il avait joint ses troupes aux nôtres.

Les deux armées s'approchèrent comme deux orages qui vont se disputer l'empire des airs. A l'aspect de leurs vainqueurs les ennemis cherchent vainement au fond de leur cœur un reste de courage ; et dans leurs regards inquiets se peint l'intérêt sordide de la vie. Tyrtée se présente alors aux soldats avec la confiance et l'autorité d'un homme qui tient dans ses mains le salut de la patrie. Des peintures vives et animées brillent successivement à leurs yeux. L'image d'un héros qui vient de repousser l'ennemi, ce mélange confus de cris de joie et d'attendrissement qui honore son triomphe, ce respect qu'inspire à jamais sa présence, ce repos honorable dont il jouit dans sa vieillesse ; l'image plus touchante d'un jeune guerrier expirant dans le champ de la gloire, les cérémonies augustes qui accompagnent ses funérailles, les regrets et les gémissemens d'un peuple entier à l'aspect de son cercueil, les vieillards, les femmes, les enfans, qui pleurent et se roulent autour de son tombeau, les honneurs immortels attachés à sa mémoire, tant d'objets et de sentimens divers, retracés avec une éloquence impétueuse et dans un mouvement rapide, embrasent les soldats d'une ardeur jusqu'alors inconnue. Ils attachent à leurs bras leurs noms et ceux

de leurs familles; trop heureux s'ils obtiennent une sépulture distinguée, si la postérité peut dire un jour en les nommant : Les voilà ceux qui sont morts pour la patrie !

Tandis qu'un poète excitait cette révolution dans l'armée lacédémonienne ; un roi consommait sa perfidie dans la nôtre. Des rumeurs sinistres, semées par son ordre, avaient préparé à l'avilissement ses troupes effrayées, le signal de la bataille devient le signal de leur fuite. Aristocrate les conduit lui-même dans la route de l'infamie ; et cette route, il la trace à travers nos bataillons, au moment fatal où ils avaient à soutenir tout l'effort de la phalange ennemie. Dans un clin d'œil l'élite de nos guerriers fut égorgée et la Messénie asservie. Non, elle ne le fut pas ; la liberté s'était réservé un asyle sur le mont Ira. Là s'étaient rendus et les soldats échappés au carnage et les citoyens jaloux d'échapper à la servitude. Les vainqueurs formèrent une enceinte au pied de la montagne. Ils nous voyaient avec effroi au dessus de leurs têtes, comme les pâles matelots lorsqu'ils aperçoivent à l'horizon ces sombres nuées qui portent les tempêtes dans leur sein.

Alors commença ce siége moins célèbre, aussi digne d'être célébré que celui d'Ilion ; alors se reproduisirent ou se réalisèrent tous les exploits des anciens héros, les rigueurs des saisons, onze fois renouvelées, ne purent jamais lasser la féroce obstination des assiégeans ni la fermeté inébranlable des assiégés.

Trois cents Messéniens d'une valeur distinguée m'accompagnaient dans mes courses ; nous franchissions aisément la barrière placée au pied de la montagne, et nous portions la terreur jusqu'aux environs de Sparte. Un jour, chargés du butin, nous fûmes entourés de l'armée ennemie. Nous fondîmes sur elle sans espoir de la vaincre. Bientôt atteint d'un coup mortel, je perdis l'usage de mes sens ; et plût aux dieux qu'il ne m'eût jamais été rendu ! Quel réveil, juste ciel ! s'il eût tout à coup offert à mes yeux le noir Tartare, il m'eût inspiré moins d'horreur.

Je me trouvai sur un tas de morts et de mourans, dans un séjour ténébreux, où l'on n'entendait que des cris déchirans, des sanglots étouffés ; c'étaient mes compagnons, mes amis. Ils avaient été jetés avec moi dans une fosse profonde. Je les appelais ; nous pleurions ensemble ; ma présence semblait adoucir leurs peines. Celui que j'aimais le mieux, ô souvenir cruel ! ô trop funeste image ! ô mon fils ! tu ne saurais m'écouter sans fré-

mir : c'était un de tes proches parens. Je reconnus à quelques mots échappés de sa bouche que ma chute avait hâté le moment de sa mort. Je le pressais entre mes bras ; je le couvrais de larmes brûlantes ; et n'ayant pu arrêter le dernier souffle de vie errant sur ses lèvres, mon âme, durcie par l'excès de la douleur, cessa de se soulager par des plaintes et des pleurs. Mes amis expiraient successivement autour de moi. Aux divers accens de leurs voix affaiblies je présageais le nombre des instans qui leur restaient à vivre ; je voyais froidement arriver celui qui terminait leurs maux. J'entendis enfin le dernier soupir du dernier d'entre eux ; et le silence du tombeau régna dans l'abîme.

Le soleil avait trois fois recommencé sa carrière depuis que je n'étais plus compté parmi les vivans. Immobile, étendu sur le lit de douleur, enveloppé de mon manteau, j'attendais avec impatience cette mort qui mettait ses faveurs à si haut prix, lorsqu'un bruit léger vint frapper mon oreille ; c'était un animal sauvage [1], qui s'était introduit dans le souterrain par une issue secrète. Je le saisis ; il voulut s'échapper, je me traînai après lui. J'ignore quel dessein m'animait alors ; car la vie me paraissait le plus cruel des supplices. Un dieu sans doute dirigeait mes mouvemens et me donnait des forces. Je rampai long-temps dans les détours obliques ; j'entrevis la lumière, je rendis la liberté à mon guide, et, continuant à m'ouvrir un passage, je sortis de la région des ténèbres. Je trouvai les Messéniens occupés à pleurer ma perte. A mon aspect, la montagne tressaillit de cris de joie ; au récit de mes souffrances, de cris d'indignation.

La vengeance les suivit de près : elle fut cruelle comme celle des dieux. La Messénie, la Laconie étaient, le jour, la nuit, infestées par des ennemis affamés les uns des autres. Les Spartiates se répandaient dans la plaine comme la flamme qui dévore les moissons ; non, comme un torrent qui détruit et les moissons et la flamme. Un avis secret nous apprit que les Corinthiens venaient au secours de Lacédémone ; nous nous glissâmes dans leur camp à la faveur des ténèbres, et ils passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort. Vains exploits ! trompeuses espérances ! Du trésor immense des années et des siècles le temps fait sortir, au moment précis, ces grandes révolutions conçues dans le sein de l'éternité, et quelquefois annoncées par des ora-

1 Un renard.

cles. Celui de Delphes avait attaché notre perte à des présages qui se vérifièrent ; et le devin Théoclus m'avertit que nous touchions au dénouement de tant de scènes sanglantes.

Un berger, autrefois esclave d'Empéramus, général des Lacédémoniens, conduisait tous les jours son troupeau sur les bords de la Néda, qui coule au pied du mont Ira. Il aimait une Messénienne dont la maison était située sur le penchant de la montagnè, et qui le recevait chez elle toutes les fois que son mari était en faction dans notre camp. Une nuit, pendant un orage affreux, le Messénien paraît tout à coup, et raconte à sa femme, étonnée de son retour, que la tempête et l'obscurité mettent la place à l'abri d'un coup de main, que les postes sont abandonnés, et qu'une blessure me retient au lit. Le berger, qui s'était dérobé aux regards du Messénien, entend ce récit, et le rapporte sur-le-champ au général lacédémonien.

Epuisé de douleur et de fatigue, j'avais abandonné mes sens anx douceurs du sommeil, lorsque le génie de la Messénie m'apparut en long habit de deuil, et la tête couverte d'un voile : Tu dors, Aristomène, me dit-il, tu dors, et déjà les échelles menaçantes se hérissent autour de la place ; déjà les jeunes Spartiates s'élèvent dans les airs à l'appui de ces frêles machines : le génie de Lacédémone l'emporte sur moi ; je l'ai vu du haut des murs appeler ses farouches guerriers, leur tendre la main et leur assigner des postes.

Je m'éveillai en sursaut, l'âme oppressée, l'esprit égaré et dans le même saisissement que si la foudre était tombée à mes côtés. Je me jette sur mes armes ; mon fils arrive : Où sont les Lacédémoniens ? — Dans la place, au pied des remparts ; étonnés de leur audace, ils n'osent avancer. C'est assez, repris-je, suivez-moi. Nous trouvons sur nos pas Théoclus, l'interprète des dieux, le vaillant Manticlus son fils, d'autres chefs qui se joignent à nous. Courez, leur dis-je, répandre l'alarme ; annoncez aux Messéniens qu'à la pointe du jour ils verront leurs généraux au milieu des ennemis.

Ce moment fatal arrive : les rues, les maisons, les temples, inondés de sang, retentissent de cris épouvantables. Les Messéniens, ne pouvant plus entendre ma voix, n'écoutent que leur fureur. Les femmes les animent au combat, s'arment elles-mêmes de mille instrumens de mort, se précipitent sur l'ennemi, et tombent en expirant sur les corps de leurs époux et de leurs enfans.

Pendant trois jours ces scènes cruelles se renouvelèrent à chaque pas, à chaque moment, à la lueur sombre des éclairs, au bruit sourd et continu de la foudre; les Lacédémoniens, supérieurs en nombre, prenant tour à tour de nouvelles forces dans des intervalles de repos; les Messéniens combattant sans interruption, luttant à la fois contre la faim, la soif, le sommeil et le fer de l'ennemi.

Sur la fin du troisième jour, le devin Théoclus m'adressant la parole : « Eh! de quoi, me dit-il, vous serviront tant de courage et de travaux? C'en est fait de la Messénie, les dieux ont résolu sa perte. Sauvez-vous, Aristomène, sauvez nos malheureux amis : c'est à moi de m'ensevelir sous les ruines de ma patrie. » Il dit, et, se jetant dans la mêlée, il meurt libre et couvert de gloire.

Il m'eût été facile de l'imiter; mais, soumis à la volonté des dieux, je crus que ma vie pouvait être nécessaire à tant d'innocentes victimes que le fer allait égorger. Je rassemblai les femmes et les enfans, je les entourai de soldats. Les ennemis, persuadés que nous méditions une retraite, ouvrirent leurs rangs, et nous laissèrent paisiblement arriver sur les terres des Arcadiens [1]. Je ne parlerai ni du dessein que je formai de marcher à Lacédémone, et de la surprendre pendant que ses soldats s'enrichissaient de nos dépouilles sur le mont Ira; ni de la perfidie du roi Aristocrate, qui révéla notre secret aux Lacédémoniens. Le traître! il fut convaincu devant l'assemblée de sa nation : ses sujets devinrent ses bourreaux; il expira sous une grêle de traits; son corps fut porté dans une terre étrangère, et l'on dressa une colonne qui attestait son infamie et son supplice.

Par ce coup imprévu la fortune s'expliquait assez hautement. Il ne s'agissait plus de la fléchir, mais de me mesurer seul avec elle, en n'exposant que ma tête à ses coups. Je donnai des larmes aux Messéniens qui n'avaient pas pu me joindre; je me refusai à celles des Messéniens qui m'avaient suivi. Ils voulaient m'accompagner aux climats les plus éloignés; les Arcadiens voulaient partager leurs terres avec eux : je rejetai toutes ces offres : mes fidèles compagnons, confondus avec une nation nombreuse, au-

1 La prise d'Ira est de la première année de la vingt-huitième olympiade, l'an 668 avant J. C. (Pausan. lib. 4, cap. 23, p. 336. Corsin. fast. attic. t. 3, p. 46. Fréret, défens. de la chron. p. 174.)

raient perdu leur nom et le souvenir de leurs maux. Je leur donnai mon fils, un autre moi-même ; ils allèrent sous sa conduite en Sicile, où ils seront en dépôt jusqu'au jour des vengeances [1].

Après cette cruelle séparation, n'ayant plus rien à craindre, et cherchant partout des ennemis aux Lacédémoniens, je parcourus les nations voisines. J'avais enfin résolu de me rendre en Asie, et d'intéresser à nos malheurs les puissantes nations des Lydiens et des Mèdes. La mort, qui me surprit à Rhodes, arrêta des projets qui, en attirant ces peuples dans le Péloponnèse, auraient peut-être changé la face de cette partie de la Grèce.

A ces mots, le héros se tut, et descendit dans la nuit du tombeau. Je partis le lendemain pour la Libye.

1 Voyez la note LXX à la fin volume.

TROISIÈME ÉLÉGIE.

Sur la troisième guerre de Messénie [1].

Que le souvenir de ma patrie est pénible et douloureux ! il a l'amertume de l'absinthe et le fil tranchant de l'épée ; il me rend insensible au plaisir et au danger. J'ai prévenu ce matin le lever du soleil : mes pas incertains m'ont égaré dans la campagne ; la fraîcheur de l'aurore ne charmait plus mes sens. Deux lions énormes se sont élancés d'une forêt voisine ; leur vue ne m'inspirait aucun effroi. Je ne les insultai point : ils se sont écartés. Cruels Spartiates ! que vous avaient fait nos pères ? Après la prise d'Ira ; vous leur distribuâtes des supplices ; et, dans l'ivresse du succès, vous voulûtes qu'ils fussent tous malheureux de votre joie.

Aristomène nous a promis un avenir plus favorable ; mais qui pourra jamais étouffer dans nos cœurs le sentiment des maux dont nous avons entendu le récit, dont nous avons été les victimes ? Vous fûtes heureux, Aristomène, de n'en avoir pas été le témoin. Vous ne vîtes pas les habitans de la Messénie traînés à la mort comme des scélérats, vendus comme de vils troupeaux. Vous n'avez pas vu leurs descendans ne transmettre pendant deux siècles à leurs fils que l'opprobre de la naissance. Reposez tranquillement dans le tombeau, ombre du plus grand des humains, et souffrez que je consigne à la postérité les derniers forfaits des Lacédémoniens.

Leurs magistrats, ennemis du ciel ainsi que de la terre, font mourir des supplians qu'ils arrachent du temple de Neptune. Ce dieu irrité frappe de son trident les côtes de Laconie. La terre ébranlée, des abîmes entr'ouverts, un des sommets du mont Taygète roulant dans les vallées, Sparte renversée de fond en comble, et cinq maisons seules épargnées, plus de vingt mille hommes écrasés sous ses ruines : voilà le signal de notre délivrance, s'écrie à la fois une multitude d'esclaves. Insensés ! ils courent à Lacédémone sans ordre et sans chef ; à l'aspect d'un corps de Spartiates qu'a rassemblés le roi Archidamus, ils s'arrêtent comme les vents déchaînés par Eole ; lorsque le dieu des mers leur apparaît : à la vue des Athéniens et des différentes

1 Cette guerre commença l'an 464 avant J. C., et finit l'an 454 avant la même ère.

nations qui viennent au secours des Lacédémoniens, la plupart se dissipent comme les vapeurs grossières d'un marais aux premiers rayons du soleil. Mais ce n'est pas en vain que les Messéniens ont pris les armes, un long esclavage n'a point altéré le sang généreux qui coule dans leurs veines; et, tels que l'aigle captif qui, après avoir rompu ses liens, prend son essor vers les cieux, ils se retirent sur le mont Ithome, et repoussent avec vigueur les attaques réitérées des Lacédémoniens, bientôt réduits à rappeler les troupes de leurs alliés.

Là paraissent ces Athéniens si exercés dans la conduite des siéges. C'est Cimon qui les commande; Cimon, que la victoire a souvent couronné d'un laurier immortel : l'éclat de sa gloire et la valeur de ses troupes inspirent de la crainte aux assiégés, de la terreur aux Lacédémoniens. On ose soupçonner ce grand homme de tramer une perfidie; on l'invite, sous les plus frivoles prétextes, à ramener son armée dans l'Attique. Il part : la Discorde, qui planait sur l'enceinte du camp, s'arrête, prévoit les calamités prêtes à fondre sur la Grèce, et, secouant sa tête hérissée de serpens, elle pousse des hurlemens de joie, d'où s'échappent ces terribles paroles :

Sparte, Sparte, qui ne sais payer les services qu'avec des outrages! contemple ces guerriers qui reprennent le chemin de leur patrie, la honte sur le front et la douleur dans l'âme. Ce sont les mêmes qui, mêlés dernièrement avec les tiens, défirent les Perses à Platée. Ils accouraient à ta défense, et tu les a couverts d'infamie : tu ne les verras plus que parmi tes ennemis. Athènes, blessée dans son orgueil, armera contre toi les nations [1]. Tu les soulèveras contre elle. Ta puissance et la sienne se heurteront sans cesse comme ces vents impétueux qui se brisent dans la nue. Les guerres enfanteront des guerres. Les trèves ne seront que des suspensions de fureur. Je marcherai avec les Euménides à la tête des armées : de nos torches ardentes nous ferons pleuvoir sur vous la peste, la famine, la violence, la perfidie, tous les fléaux du courroux céleste et des passions humaines. Je me vengerai de tes antiques vertus, et me jouerai de tes défaites ainsi que de tes victoires. J'élèverai, j'abaisserai ta rivale. Je te verrai à ses genoux frapper la terre de ton front humilié. Tu lui demanderas la paix, et la paix te

1 Guerre du Péloponnèse.

sera refusée. Tu détruiras ses murs, tu la fouleras aux pieds, et vous tomberez toutes deux à la fois, comme deux tigres qui, après s'être déchiré les entrailles, expirent à côté l'un de l'autre. Alors je t'enfoncerai si avant dans la poussière, que le voyageur, ne pouvant distinguer tes traits, sera forcé de se baisser pour te reconnaître.

Maintenant, voici le signe frappant qui te garantit l'effet de mes paroles. Tu prendras Ithome dans la dixième année du siége. Tu voudras exterminer les Messéniens; mais les Dieux, qui les réservent pour accélérer ta ruine, arrêteront ce projet sanguinaire. Tu leur laisseras la vie à condition qu'ils en jouiront dans un autre climat, et qu'ils seront mis aux fers s'ils osent reparaître dans leur patrie. Quand cette prédiction sera accomplie, souviens-toi des autres, et tremble.

Ainsi parla le génie malfaisant qui étend son pouvoir depuis les cieux jusqu'aux enfers. Bientôt après, nous sortimes d'Ithome. J'étais encore dans ma plus tendre enfance. L'image de cette fuite précipitée est empreinte dans mon esprit en traits ineffaçables; je les vois toujours ces scènes d'horreur et d'attendrissement qui s'offraient à mes regards : une nation entière chassée de ses foyers, errante au hasard chez des peuples épouvantés de ses malheurs qu'ils n'osent soulager; des guerriers couverts de blessures, portant sur leurs épaules les auteurs de leurs jours; des femmes assises par terre, expirant de faiblesse avec les enfans qu'elles serrent entre leurs bras; ici, des larmes, des gémissemens, les plus fortes expressions du désespoir; là, une douleur muette, un silence effrayant. Si l'on donnait ces tableaux à peindre au plus cruel des Spartiates, un reste de pitié ferait tomber le pinceau de ses mains.

Après des courses longues et pénibles, nous nous traînâmes jusqu'à Naupacte, ville située sur la mer de Crissa. Elle appartenait aux Athéniens : ils nous la cédèrent. Nous signalâmes plus d'une fois notre valeur contre les ennemis de ce peuple généreux. Moi-même, pendant la guerre du Péloponnèse, je parus avec un détachement sur les côtes de Messénie. Je ravageai ce pays, et coûtai des larmes de rage à nos barbares persécuteurs : mais les dieux mêlent toujours un poison secret à leurs faveurs, et souvent l'espérance n'est qu'un piége qu'ils tendent aux malheureux. Nous commencions à jouir d'un sort tranquille, lorsque la flotte de Lacédémone triompha de celle d'Athènes, et vint

nous insulter à Naupacte. Nous montâmes à l'instant sur nos vaisseaux ; on n'invoqua des deux côtés d'autre divinité que la haine. Jamais la victoire ne s'abreuva de plus de sang impur, de plus de sang innocent. Mais que peut la valeur la plus intrépide contre l'excessive supériorité du nombre? Nous fûmes vaincus, et chassés de la Grèce comme nous l'avions été du Péloponnèse : la plupart se sauvèrent en Italie et en Sicile. Trois mille hommes me confièrent leur destinée, je les menai, à travers les tempêtes et les écueils, sur ces rivages, que nos chants funèbres ne cesseront de faire retentir.

C'est ainsi que finit la troisième élégie, Le jeune homme quitta sa lyre; et son père Xénoclès ajouta que, peu de temps après l'arrivée des Messéniens en Libye, une sédition s'étant élevée à Cyrène, capitale de ce canton, ils se joignirent aux exilés, et périrent pour la plupart dans une bataille. Il demanda ensuite comment s'était opérée la révolution qui l'amenait en Messénie.

Célénus répondit : Les Thébains, sous la conduite d'Épaminondas, avaient battu les Lacédémoniens à Leuctres, en Béotie[1]. Pour affaiblir à jamais leur puissance, et les mettre hors d'état de tenter des expéditions lointaines, ce grand homme conçut le projet de placer auprès d'eux un ennemi qui aurait de grandes injures à venger. Il envoya de tous côtés inviter les Messéniens à revoir la patrie de leurs pères. Nous volâmes à sa voix : je le trouvai à la tête d'une armée formidable, entouré d'architectes qui traçaient le plan d'une ville au pied de cette montagne. Un moment après, le général Argien, s'étant approché, lui présenta une urne d'airain que, sur la foi d'un songe, il avait tirée de la terre sous un lierre et un myrte qui entrelaçaient leurs faibles rameaux. Épaminondas, l'ayant ouverte, y trouva des feuilles de plomb roulés en forme de volume, où l'on avait anciennement tracé les rites du culte de Cérès et de Proserpine. Il reconnut le monument auquel était attaché le destin de la Messénie, et qu'Aristomène avait enseveli dans le lieu le moins fréquenté du mont Ithome. Cette découverte, et la réponse favorable des augures, imprimèrent un caractère religieux à son entreprise, d'ailleurs puissamment secondée par les nations voisines, de tout temps jalouse de Lacédémone.

1 L'an 371 avant J. C.

Le jour de la consécration de la ville, les troupes s'étant réunies, les Arcadiens présentèrent les victimes : ceux de Thèbes, d'Argos et de la Messénie offrirent séparément leurs hommages à leurs divinités tutélaires : tous ensemble appelèrent les héros de la contrée, et les supplièrent de venir prendre possession de leur nouvelle demeure. Parmi ces noms précieux à la nation, celui d'Aristomène excita des applaudissemens universels. Les sacrifices et les prières remplirent les momens de la première journée ; dans les suivantes, on jeta, au son de la flûte, les fondemens des murs, des temples et des maisons. La ville fut achevée en peu de temps, et reçut le nom de Messène.

D'autres peuples, ajouta Célénus, ont erré long-temps éloignés de leur patrie ; aucun n'a souffert un si long exil ; et cependant nous avons conservé sans altération la langue et les coutumes de nos ancêtres. Je dirai même que nos revers nous ont rendus plus sensibles. Les Lacédémoniens avaient livré quelques unes de nos villes à des étrangers qui, à notre retour, ont imploré notre pitié : peut-être avaient-ils des titres pour l'obtenir ; mais, quand ils n'en auraient pas eu, comment la refuser aux malheureux ?

Hélas ! reprit Xénoclès, c'est ce caractère si doux et si humain qui nous perdit autrefois. Voisins des Lacédémoniens et des Arcadiens, nos aïeux ne succombèrent sous la haine des premiers que pour avoir négligé l'amitié des seconds. Ils ignoraient sans doute que l'ambition du repos exige autant d'activité que celle des conquêtes.

Je fis aux Messéniens plusieurs questions sur l'état des sciences et des arts ; ils n'ont jamais eu le temps de s'y livrer : sur leur gouvernement actuel ; il n'avait pas encore pris une forme constante : sur celui qui subsistait pendant leurs guerres avec les Lacédémoniens ; c'était un mélange de royauté et d'oligarchie, mais les affaires se traitaient dans l'assemblée générale de la nation : sur l'origine de la dernière maison régnante ; on la rapporte à Cresphonte, qui vint au Péloponnèse avec les autres Héraclides quatre-vingts ans après la guerre de Troie. La Messénie lui échut en partage. Il épousa Mérope, fille du roi d'Arcadie, et fut assassiné avec presque tous ses enfans par les principaux de sa cour, pour avoir trop aimé le peuple. L'histoire s'est fait un devoir de consacrer sa mémoire, et de condamner à l'exécration celle de ses assassins.

Nous sortîmes de Messène ; et, après avoir traversé le Pamisus, nous visitâmes la côte orientale de la province. Ici, comme dans le reste de la Grèce, le voyageur est obligé d'essuyer à chaque pas les généalogies des dieux confondues avec celles des hommes. Point de ville, de fleuve, de fontaine, de bois, de montagne, qui ne porte le nom d'une nymphe, d'un héros, d'un personnage plus célèbre aujourd'hui qu'il ne le fut de son temps.

Parmi les familles nombreuses qui possédaient autrefois de petits états en Messénie, celle d'Esculape obtient dans l'opinion publique un rang distingué. Dans la ville d'Abia on nous montrait son temple ; à Gérénia le tombeau de Machaon son fils ; à Phéræ, le temple de Nicomaque et de Gorgasus ses petits-fils, à tous momens honorés par des sacrifices, par des offrandes, par l'affluence des malades de toute espèce.

Pendant qu'on nous racontait quantité de guérisons miraculeuses, un de ces infortunés, près de rendre le dernier soupir, disait : J'avais à peine reçu le jour, que mes parens allèrent s'établir aux sources du Pamisus, où l'on prétend que les eaux de ce fleuve sont très-salutaires pour les maladies des enfans ; j'ai passé ma vie auprès des divinités bienfaisantes qui distribuent la santé aux mortels, tantôt dans le temple d'Apollon près de la ville de Coronée, tantôt dans les lieux où je me trouve aujourd'hui, me soumettant aux cérémonies prescrites, et n'épargnant ni victimes ni présens : on m'a toujours assuré que j'étais guéri, et je meurs. Il expira le lendemain.

CHAPITRE XLI.

Voyage de Laconie.

Nous nous embarquâmes à Phéræ, sur un vaisseau qui faisait voile pour le port de Scandée, dans la Laconie. C'est à ce port qu'abordent fréquemment les vaisseaux marchands qui viennent d'Egypte et d'Afrique : de là on monte à la ville, ou les Lacédémoniens entretiennent une garnison : ils envoient de plus tous les ans dans l'île un magistrat pour la gouverner.

Nous étions jeunes, et déjà familiarisés avec quelques passagers de notre âge. Le nom de Cythère réveillait dans nos esprits des idées riantes : c'est là que, de temps immémorial, subsiste avec éclat le plus ancien et le plus respecté des temples consacrés à Vénus : c'est là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, et que les Amours prirent avec elle possession de cette terre, embellie encore aujourd'hui des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès lors on y connut les charmes des doux entretiens et du tendre sourire. Ah ! sans doute que dans cette région fortunée les cœurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ses habitans passent leurs jours dans l'abondance et dans les plaisirs.

Le capitaine, qui nous écoutait avec la plus grande surprise, nous dit froidement : Ils mangent des figues et des fromages cuits : ils ont aussi du vin et du miel, mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la sueur de leur front ; car c'est un sol aride et hérissé de rochers. D'ailleurs ils aiment si fort l'argent, qu'ils ne connaissent guère le tendre sourire. J'ai vu leur vieux temple, bâti autrefois par les Phéniciens en l'honneur de Vénus Uranie : sa statue ne saurait inspirer des désirs : elle est couverte d'armes depuis la tête jusqu'aux pieds. On m'a dit comme à vous qu'en sortant de la mer la déesse descendit dans cette

île; mais on m'a dit de plus qu'elle s'enfuit aussitôt en Chypre.

De ces dernières paroles nous conclûmes que des Phéniciens, ayant traversé les mers, abordèrent au port de Scandée; qu'ils y apportèrent le culte de Vénus; que ce culte s'étendit aux pays voisins, et que de là naquirent ces fables absurdes, la naissance de Vénus, sa sortie du sein des flots, son arrivée à Cythère.

Au lieu de suivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laisser à Ténare, ville de Laconie, dont le port est assez grand pour contenir beaucoup de vaisseaux : elle est située auprès d'un cap de même nom, surmonté d'un temple, comme le sont les principaux promontoires de la Grèce. Ces objets de vénération attirent les vœux et les offrandes des matelots. Celui de Ténare, dédié à Neptune, est entouré d'un bois sacré qui sert d'asile aux coupables : la statue du dieu est à l'entrée; au fond s'ouvre une caverne immense, et très-renommée parmi les Grecs.

On présume qu'elle fut d'abord le repaire d'un serpent énorme qu'Hercule fit tomber sous ses coups, et que l'on avait confondu avec le chien de Pluton, parce que ses blessures étaient mortelles. Cette idée se joignit à celle où l'on était déjà, que l'antre conduisait aux royaumes sombres par des souterrains dont il nous fut impossible, en les visitant, d'apercevoir les avenues.

Vous voyez, disait le prêtre, une des bouches de l'enfer. Il en existe de semblables en différens endroits, comme dans les villes d'Hermione en Argolide, d'Héraclée au Pont, d'Aorne en Epire, de Cumes auprès de Naples; mais, malgré les prétentions de ces peuples, nous soutenons que c'est par cet antre sombre qu'Hercule ramena le Cerbère, et Orphée son épouse.

Ces traditions doivent moins vous intéresser qu'un usage dont je vais parler. A cette caverne est attaché un privilége dont jouissent plusieurs autres villes : nos devins y viennent évoquer les ombres tranquilles des morts, ou repousser au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans. Des cérémonies saintes opèrent ces effets merveilleux. On emploie d'abord les sacrifices, les libations, les prières, les formules mystérieuses : il faut ensuite passer la nuit dans le temple; et l'ombre, à ce qu'on dit ne manque jamais d'apparaître en songe.

On s'empresse surtout de fléchir les âmes que le fer ou le poison a séparées de leurs corps. C'est ainsi que Callondas vint au-

trefois, par ordre de la Pythie, apaiser les mânes irrités du poète Archiloque, à qui il avait arraché la vie. Je vous citerai un fait plus récent. Pausanias, qui commandait l'armée des Grecs à Platée, avait, par une fatale méprise, plongé le poignard dans le sein de Cléonice, dont il était amoureux : ce souvenir le déchirait sans cesse; il la voyait dans ses songes, lui adressant toutes les nuits ces terribles paroles : *le supplice t'attend.* Il se rendit à Héraclée du Pont : les devins le conduisirent à l'antre où ils appellent les ombres : celle de Cléonice s'offrit à ses regards, et lui prédit qu'il trouverait à Lacédémone la fin de ses tourmens : il y alla aussitôt; et, ayant été jugé coupable, il se réfugia dans une petite maison, où tous les moyens de subsister lui furent refusés. Le bruit ayant ensuite couru qu'on entendait son ombre gémir dans les lieux saints, on appela les devins de Thessalie, qui l'apaisèrent par les cérémonies usitées en pareilles occasions. Je raconte ces prodiges, ajouta le prêtre ; je ne les garantis pas. Peut-être que, ne pouvant inspirer trop d'horreur contre l'homicide, on a sagement fait de regarder le trouble que le crime traîne à sa suite comme le mugissement des ombres qui poursuivent les coupables.

Je ne sais pas, dit alors Philotas, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent, dans le siècle dernier, une triste expérience de cette vérité. Leur armée était en présence de celle des Phocéens, qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cents hommes enduits de plâtre : quelque grossière que fût la ruse, les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance au récit des apparitions de fantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes accourus au secours des Phocéens : ils ne firent qu'une faible résistance, et se laissèrent égorger comme des victimes.

Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle était en Messénie, et crut voir Castor et Pollux embellir de leur présence la fête qu'elle célébrait en leur honneur. Deux Messéniens, brillans de jeunesse et de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur deux superbes chevaux, la lance en arrêt, avec une tunique blanche, un manteau de pourpre, un bonnet pointu et surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros objets de notre culte. Ils entrent, et, tombant sur les soldats proster-

nés à leurs pieds, ils en font un carnage horrible, et se retirent tranquillement. Les dieux, irrités de cette perfidie, firent bientôt éclater leur colère sur les Messéniens.

Que parlez-vous de perfidie, lui dis-je, vous, hommes injustes et noircis de tous les forfaits de l'ambition? On m'avait donné une haute idée de vos lois; mais vos guerres en Messénie ont imprimé une tache ineffaçable sur votre nation. Vous en a-t-on fait un récit fidèle? répondit-il. Ce serait la première fois que les vaincus auraient rendu justice aux vainqueurs. Écoutez-moi un instant.

Quand les descendans d'Hercule revinrent au Péloponnèse, Cresphonte obtint par surprise le trône de Messénie: il fut assassiné quelque temps après; et ses enfans, réfugiés à Lacédémone, nous cédèrent les droits qu'ils avaient à l'héritage de leur père. Quoique cette cession fût légitimée par la réponse de l'oracle de Delphes, nous négligeâmes pendant long-temps de la faire valoir.

Sous le règne de Téléclus, nous envoyâmes, suivant l'usage, un chœur de filles, sous la conduite de ce prince, présenter des offrandes au temple de Diane Limatide, situé sur les confins de la Messénie et de la Laconie. Elles furent déshonorées par de jeunes Messéniens, et se donnèrent la mort pour ne pas survivre à leur honte: le roi lui-même périt en prenant leur défense. Les Messéniens, pour justifier un si lâche forfait, eurent recours à des suppositions absurdes; et Lacédémone dévora cet affront plutôt que de rompre la paix. De nouvelles insultes ayant épuisé sa patience, elle rappela ses anciens droits et commença les hostilités. Ce fut moins une guerre d'ambition que de vengeance. Jugez-en vous-même par le serment qui engagea les jeunes Spartiates à ne pas revenir chez eux avant que d'avoir soumis la Messénie, et par le zèle avec lequel les vieillards poussèrent cette entreprise.

Après la première guerre, les lois de la Grèce nous autorisaient à mettre les vaincus au nombre de nos esclaves; on se contenta de leur imposer un tribut. Les révoltes fréquentes qu'ils excitaient dans la provinces nous forcèrent, après la seconde guerre, à leur donner des fers; après la troisième, à les éloigner de notre voisinage. Notre conduite parut si conforme au droit public des nations, que, dans les traités antérieurs à la bataille de Leuctres, jamais les Grecs ni les Perses ne nous proposèrent

de rendre la liberté à la Messénie. Au reste, je ne suis qu'un ministre de paix : si ma patrie est forcée de prendre les armes, je la plains : si elle fait des injustices, je la condamne. Quand la guerre commence, je frémis des cruautés que vont exercer mes semblables, et je demande pourquoi ils sont cruels. Mais c'est le secret des dieux, il faut les adorer, et se taire.

Nous quittâmes Ténare après avoir parcouru, aux environs, des carrières d'où l'on tire une pierre noire aussi précieuse que le marbre. Nous nous rendîmes à Gythium, ville entourée de murs et très-forte ; port excellent, où se tiennent les flottes de Lacédémone, où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Il est éloigné de la ville de trente stades.

L'histoire des Lacédémoniens a répandu un si grand éclat sur le petit canton qu'ils habitent, que nous visitions les moindres bourgs et les plus petites villes, soit aux environs du golfe de Laconie, soit dans l'intérieur des terres. On nous montrait partout des temples, des statues, des colonnes, et d'autres monumens, la plupart d'un travail grossier, quelques uns d'une antiquité respectable. Dans le gymnase d'Asopus, des ossemens humains d'une grandeur prodigieuse fixèrent notre attention.

Revenus sur les bords de l'Eurotas, nous le remontâmes, d'abord à travers une vallée qu'il arrose, ensuite au milieu de la plaine qui s'étend jusqu'à Lacédémone : il coulait à notre droite ; à gauche s'élevait le mont Taygète, au pied duquel la nature a creusé dans le roc quantité de grandes cavernes.

A Brysées, nous trouvâmes un temple de Bacchus, dont l'entrée est interdite aux hommes, où les femmes seules ont le droit de sacrifier et de pratiquer des cérémonies qu'il ne leur est pas permis de révéler. Nous avions vu auparavant une ville de Laconie où les femmes sont exclues des sacrifices que l'on offre au dieu Mars. De Brysées on nous montrait, sur le sommet de la montagne voisine, un lieu nommé le Talet, où, entre autres animaux, on immole des chevaux au soleil. Plus loin, les habitans d'un petit bourg se glorifient d'avoir inventé les meules à moudre les grains.

Bientôt s'offrit à nos yeux la ville d'Amyclæ, située sur la rive droite de l'Eurotas, éloignée de Lacédémone d'environ vingt stades. Nous vîmes en arrivant, sur une colonne, la statue d'un athlète qui expira un moment après avoir reçu aux jeux olympiques la couronne destinée aux vainqueurs ; tout autour sont plu-

sieurs trépieds, consacrés par les Lacédémoniens à différentes divinités pour leurs victoires sur les Athéniens et sur les Messéniens.

Nous étions impatiens de nous rendre au temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce. La statue du dieu, haute d'environ trente coudées [1], est d'un travail grossier, et se ressent du goût des Égyptiens : on la prendrait pour une colonne de bronze à laquelle on aurait attaché une tête couverte d'un casque, deux mains armées d'un arc et d'une lance, deux pieds dont il me paraît que l'extrémité. Ce monument remonte à une haute antiquité; il fut dans la suite placé, par un artiste nommé Bathyclès, sur une base en forme d'autel, au milieu d'un trône qui est soutenu par les Heures et les Grâces. Le même artiste a décoré les faces de la base, et toutes les parties du trône de bas-reliefs qui représentent tant de sujets différens et un si grand nombre de figures, qu'on ne pourrait les décrire sans causer un mortel ennui.

Le temple est desservi par des prêtresses, dont la principale prend le titre de *mère*. Après sa mort on inscrit sur le marbre son nom et les années de son sacerdoce. On nous montra les tables qui contiennent la suite de ces époques précieuses à la chronologie, et nous y lûmes le nom de Laodamée, fille d'Amyclas, qui régnait dans ce pays il y a plus de mille ans. D'autres inscriptions, déposées en ces lieux pour les rendre plus vénérables, renferment des traités entre les nations; plusieurs décrets des Lacédémoniens, relatifs soit à des cérémonies religieuses, soit à des expéditions militaires; des vœux adressés au dieu de la part des souverains ou des particuliers.

Non loin du temple d'Apollon il en existe un second qui, dans œuvre, n'a qu'environ dix-sept pieds de long sur dix et demi de large. Cinq pierres brutes et de couleur noire, épaisses de cinq pieds, forment les quatre murs et la couverture, au dessus de laquelle deux autres pierres sont posées en retraite. L'édifice porte sur trois marches, chacune d'une seule pierre. Sur la porte sont gravés en caractères très-anciens ces mots : EUROTAS, ROI DES ICTEUCRATES, A ONGA. Ce prince vivait environ trois siècles avant la guerre de Troie. Le nom d'Icteucrates désigne les anciens habitans de la Laconie; et celui d'Onga, une

[1] Environ quarante-deux et demi de nos pieds.

divinité de Phénicie ou Égypte, la même, à ce qu'on pense, que la Minerve des Grecs.

Cet édifice, que nous nous sommes rappelés plus d'une fois dans notre voyage d'Égypte, est antérieur de plusieurs siècles aux plus anciens de la Grèce. Après avoir admiré sa simplicité, sa solidité, nous tombâmes dans une espèce de recueillement dont nous cherchions ensuite à pénétrer la cause. Ce n'est ici qu'un intérêt de surprise, disait Philotas : nous envisageons la somme des siècles écoulés depuis la fondation de ce temple avec le même étonnement que, parvenus au pied d'une montagne, nous avons souvent mesuré des yeux sa hauteur imposante : l'étendue de la durée produit le même effet que celle de l'espace. Cependant, répondis-je, l'une laisse dans nos âmes une impression de tristesse que nous n'avons jamais éprouvée à l'aspect de l'autre : c'est qu'en effet nous nous sommes plus attachés à la durée qu'à la grandeur. Or, toutes ces ruines antiques sont les trophées du temps destructeur, et ramènent malgré nous notre attention sur l'instabilité des choses humaines. Ici, par exemple, l'inscription nous a présenté le nom d'un peuple dont vous et moi n'avions aucune notion : il a disparu, et ce petit temple est le seul témoin de son existence, l'unique débris de son naufrage.

Des prairies riantes, des arbres superbes, embellissent les environs d'Amyclæ; les fruits y sont excellens. C'est un séjour agréable, assez peuplé, et toujours plein d'étrangers attirés par la beauté des fêtes, ou par des motifs de religion. Nous le quittâmes pour nous rendre à Lacédémone.

Nous logeâmes chez Damonax, à qui Xénophon nous avait recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle est bornée à l'est et au sud par mer, à l'ouest et au nord par de hautes montagnes ou par des collines qui en descendent, et qui forment entre elles des vallées agréables. On nomme Taygète les montagnes de l'ouest. De quelques uns de leurs sommets élevés au dessus des nues, l'œil peut s'étendre sur tout le Péloponnèse. Leurs flancs, presque entièrement couverts de bois, servent d'asile à quantité de chèvres, d'ours, de sangliers et de cerfs.

La nature, qui s'est fait un plaisir d'y multiplier ces espèces, semble y avoir ménagé, pour les détruire, des races de chiens recherchés de tous les peuples, préférables surtout pour la chasse du sanglier : ils sont agiles, vifs, impétueux, doués d'un sentiment exquis. Les lices possèdent ces avantages au plus haut degré ; elles en ont un autre : leur vie pour l'ordinaire se prolonge jusqu'à la douzième année à peu près ; celle des mâles passe rarement la dixième. Pour en tirer une race plus ardente et plus courageuse, on les accouple avec des chiens molosses. On prétend que, d'elles-mêmes, elles s'unissent quelquefois avec des renards, et que de ce commerce provient une espèce de chiens faibles, difformes, au poil ras, au nez pointu, inférieurs en qualité aux autres.

Parmi les chiens de Laconie, les noirs tachetés de blanc se distinguent par leur beauté, les fauves par leur intelligence, les castorides et les ménélaïdes par les noms de Castor et de Ménélas, qui propagèrent leur espèce : car la chasse fit l'amusement des anciens héros, après qu'elle eut cessé d'être pour eux une nécessité. Il fallut d'abord se défendre contre des animaux redoutables : bientôt on les cantonna dans les régions sauvages. Quand on les eut mis hors d'état de nuire, plutôt que de languir dans l'oisiveté, on se fit de nouveaux ennemis pour avoir le plaisir de les combattre, on versa le sang de l'innocente colombe, et il fut reconnu que la chasse était l'image de la guerre.

Du côté de la terre, la Laconie est d'un difficile accès, l'on n'y pénètre que par des collines escarpées et des défilés faciles à garder. A Lacédémone la plaine s'élargit ; et, en avançant vers le midi, on trouve des cantons fertiles, quoiqu'en certains endroits par l'inégalité du terrain, la culture exige de grands travaux. Dans la plaine sont éparses des collines assez élevées, faites de mains d'hommes, plus fréquentes en ce pays que dans les provinces voisines, et construites avant la naissance des arts, pour servir de tombeaux aux principaux chefs de la nation [1]. Suivant les apparences, de pareilles masses de terre, destinées au même objet, furent ensuite remplacées en Égypte par des pyramides ; et c'est ainsi que partout, et de tout temps, l'orgueil de l'homme s'est de lui-même associé au néant.

1 On trouve de pareils tertres dans plusieurs des pays habités par les anciens Germains.

Quant aux productions de la Laconie, nous observerons qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait usage ; qu'on y recueille un blé léger et peu nourrissant ; qu'on y doit fréquemment arroser les figuiers, sans craindre de nuire à la bonté du fruit, que les figues y murissent plus tôt qu'ailleurs ; enfin que sur toutes les côtes de la Laconie, ainsi que sur celles de Cythère, il se fait une pêche abondante de ces coquillages d'où l'on tire une teinture de pourpre fort estimée, et approchant de la couleur de rose.

La Laconie est sujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenait autrefois cent villes ; mais c'était dans un temps où le petit bourg se parait de ce titre : tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute son étendue, et reçoit les ruisseaux ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes voisines. Pendant une grande partie de l'année on ne saurait le passer à gué : il coule toujours dans un lit étroit ; et, dans son élévation même, son mérite est d'avoir plus de profondeur que de superficie.

En certains temps il est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, presque partout de roseaux très-recherchés, parce qu'ils sont droits, élevés, et variés dans leurs couleurs. Outre les autres usages auxquels on applique cet arbrisseau, les Lacédémoniens en font des nattes, et s'en couronnent dans quelques unes de leurs fêtes. Je me souviens à cette occasion qu'un Athénien déclamant un jour contre la vanité des hommes me disait : Il n'a fallu que de faibles roseaux pour les soumettre, les éclairer et les adoucir. Je le priai de s'expliquer ; il ajouta : C'est avec cette frêle matière qu'on a fait des flèches, des plumes à écrire et des instrumens de musique [1].

A la droite de l'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, et n'a pour défense que la valeur de ses habitans, et quelques éminences que l'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle ; elle se termine par un grand plateau sur lequel s'élèvent plusieurs édifices sacrés.

Autour de cette colline sont rangées cinq bourgades, séparées les unes des autres par des intervalles plus ou moins grands, et

1 Les flûtes étaient communément de roseaux.

occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates [1]. Telle est la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne sont pas joints comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Péloponnèse n'étaient de même composées que de hameaux; qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune [2].

La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples et de statues : on y distingue de plus les maisons où s'assemblent séparément le sénat, les éphores, d'autres corps de magistrats; et un portique que les Lacédémoniens élevèrent après la bataille de Platée, aux dépens des vaincus dont ils avaient partagés les dépouilles : le toit est soutenu, non par des colonnes, mais par de grandes statues qui représentent les Perses revêtus de robes traînantes. Le reste de la ville offre aussi quantité de monumens en l'honneur des dieux et des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve qui jouit du droit d'asile, ainsi que le bois qui l'entoure; et une petite maison qui lui appartient, dans laquelle on laissa mourir de faim le roi Pausanias. Ce fut un crime aux yeux de la déesse; et, pour l'apaiser, l'oracle ordonna aux Lacédémoniens d'ériger à ce prince deux statues qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple est construit en airain, comme l'était autrefois celui de Delphes. Dans son intérieur sont gravés en bas-reliefs les travaux d'Hercule, les exploits des Tyndarides, et divers groupes de figures. A droite de cet édifice on trouve une statue de Jupiter, la plus ancienne peut-être de toutes celles qui existent en bronze; elle est d'un temps qui concourt avec le rétablissement des jeux olympiques, et ce n'est qu'un asssemblage de pièces de rapport qu'on a jointes avec des clous.

Les tombeaux des deux familles qui règnent à Lacédémone sont dans deux quartiers différens. Partout on trouve des monumens héroïques : c'est le nom qu'on donne à des édifices et des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là se renouvelle, avec des rites saints, la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Castor, de Pollux, de Ménélas, de quantité d'autres plus ou moins connus dans l'histoire, plus ou moins dignes de l'être. La

1 Voyez la note LXXI à la fin du volume.

2 Voyez la note LXXII à la findu volume.

reconnaissance des peuples, plus souvent les réponses des oracles, leur valurent autrefois ces distinctions; les plus noble motifs se réunirent pour consacrer un temple à Lygurgne.

De pareils honneurs furent plus rarement décernés dans la suite. J'ai vu des colonnes et des statues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des statues à des lutteurs, l'estime publique à des soldats. De tous ceux qui, dans le siècle dernier, se signalèrent contre les Perses ou contre les Athéniens, quatre ou cinq reçurent en particulier dans la ville des honneurs funèbres, il est même probable qu'on ne les accorda qu'avec peine. En effet, ce ne fut que quarante ans après la mort de Léonidas, que ses ossemens, ayant été transportés à Lacédémone, furent déposés dans un tombeau placé auprès du théâtre. Ce fut alors aussi qu'on inscrivit pour la première fois sur une colonne les noms des trois cents Spartiates qui avaient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer inspirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étalent point de faste, et sont presque tous d'un travail grossier. Ailleurs, je surprenais souvent mon admiration uniquement arrêtée sur l'artiste; à Lacédémone elle se portait tout entière sur le héros : une pierre brute suffisait pour le rappeler à mon souvenir; mais ce souvenir était accompagné de l'image brillante de ses vertus ou de ses victoires.

Les maisons sont petites et sans ornemens. On a construit des salles et des portiques où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converser ensemble. A la partie méridionale de la ville est l'Hippodrome pour les courses à pied et à cheval. De là on entre dans le Plataniste, lieu d'exercices pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes, situé sur les bords de l'Eurotas et d'une petite rivière, qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduisent; à l'entrée de l'un est la statue d'Hercule, ou de la Force, qui dompte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la Loi, qui règle tout.

D'après cette légère esquisse, on doit juger de l'extrême surprise qu'éprouverait un amateur des arts, qui, attiré à Lacédémone par la haute réputation de ses habitans, n'y trouverait, au lieu d'une ville magnifique, que quelques pauvres hameaux; au lieu

de belles maisons, que des chaumières obscures; au lieu de guerriers impétueux et turbulens, que des hommes tranquilles, et couverts, pour l'ordinaire, d'une cape grossière. Mais combien augmenterait sa surprise lorsque Sparte, mieux connue, offrirait à son admiration un des plus grands hommes du monde, un des plus beaux ouvrages de l'homme, Lycurgue et son institution !

CHAPITRE XLII.

Des habitans de la Laconie.

Les descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, il leur imposèrent un tribut, et les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement conservèrent leur liberté: celle d'Hélos résista; et bientôt, forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour; et les plus puissans reléguèrent les plus faibles à la campagne ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale d'avec ceux de la province; les uns et les autres d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, à ce qu'on dit, montait anciennement à dix mille; du temps de l'expédition de Xerxès, il était de huit mille: les dernières guerres l'ont tellement réduit qu'on trouve maintenant très-peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à quatre mille hommes dans la place publique, et j'y distinguais à peine quarante Spartiates, en comptant même les deux rois, les éphores et les sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyen. On ne les appelle point Spartiates; mais, suivant la différence des priviléges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms qui tous désignent leur premier état.

Trois grands hommes, Callicratidas, Gylippe et Lysander, nés dans cette classe, furent élevés avec les enfans des Spartiates, comme le sont tous ceux des Hilotes dont on a brisé les fers; mais ce ne fut que par des exploits signalés qu'ils obtinrent tous les droits des citoyens.

Ce titre s'accordait rarement autrefois à ceux qui n'étaient pas nés d'un père et d'une mère Spartiates. Il est indispensable pour exercer des magistratures et commander les armées; mais il perd une partie de ses priviléges s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille, en général, à la conservation de ceux qui en sont revêtus, avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenait assiégés, demander à cette ville une paix humiliante et lui sacrifier sa marine. On le voit encore tous les jours n'en exposer qu'un petit nombre aux coups de l'ennemi. En ces derniers temps les rois Agésilas et Agésipolis n'en menaient quelquefois que trente dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens priviléges, les villes de la Laconie sont censées former une confédération dont l'objet est de réunir leurs forces en temps de guerre, de maintenir leurs droits en temps de paix. Quand il s'agit de l'intérêt de toute la nation, elles envoient leurs députés à l'assemblée générale, qui se tient toujours à Sparte. Là se règlent et les contributions qu'elles doivent payer, et le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

Leurs habitans ne reçoivent pas la même éducation que ceux de la capitale : avec des mœurs plus agrestes, ils ont une valeur moins brillante. De là vient que la ville de Sparte a pris sur les autres le même ascendant que la ville d'Élis sur celles de l'Élide, la ville de Thèbes sur celles de la Béotie. Cette supériorité excite leur jalousie et leur haine : dans une des expéditions d'Epimanondas, plusieurs d'entre elles joignirent leurs soldats à ceux des Thébains.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone que dans aucune autre ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table, les habillent et les déshabillent, exécutent leurs ordres et entretiennent la propreté dans la maison : à l'armée, on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos : on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits ; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves et les hommes libres.

Une casaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des décrets de mort quelquefois prononcés contre eux sur de légers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état : mais leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des Spartiates ; et, dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps, et nullement proportionnée au produit : il serait honteux aux propriétaires d'en demander une plus considérable.

Quelques uns exercent les arts mécaniques avec tant de succès qu'on recherche partout les clefs, les lits, les tables et les chaises qui se font à Lacédémone. Ils servent dans la marine en qualité de matelots : dans les armées, un soldat oplite ou pesamment armé est accompagné d'un ou de plusieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avait sept auprès de lui.

Dans les dangers pressans, on réveille leur zèle par l'espérance de la liberté ; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'est de l'état seul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appartiennent encore plus à l'état qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres ; et c'est ce qui fait que ces derniers ne peuvent ni les affranchir ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchissement est annoncé par une cérémonie publique : on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, exposés à tous les regards ; il leur est ensuite permis d'habiter où ils veulent. De nouveaux services les font monter au rang des citoyens.

Dès les commencemens, les serfs, impatiens du joug, avaient souvent essayé de le briser ; mais lorsque les Messéniens, vaincus par les Spartiates, furent réduits à cet état humiliant, les révoltes devinrent plus fréquentes : à l'exception d'un petit nombre qui restaient fidèles, les autres, placés comme en embuscade au milieu de l'état, profitaient de ses malheurs pour s'emparer d'un poste important ou se ranger du côté de l'ennemi. Le gouvernement cherchait à les retenir dans le devoir par les récompenses, plus souvent par des rigueurs outrées : on dit même

que, dans une occasion, il en fit disparaître deux mille qui avaient montré trop de courage, et qu'on n'a jamais su de quelle manière ils avaient péri. On cite d'autres traits de barbarie non moins exécrable [1], et qui ont donné lieu à ce proverbe : « A Sparte, la liberté est sans bornes, ainsi que l'esclavage. »

Je n'en ai pas été témoin ; j'ai seulement vu les Spartiates et les Hilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'observer avec crainte ; et les premiers employer, pour se faire obéir, des rigueurs que les circonstances semblaient rendre nécessaires ; car les Hilotes sont très-difficiles à gouverner, leur nombre, leur valeur, et surtout leurs richesses, les remplissent de présomption et d'audace ; et de là vient que les auteurs éclairés se sont partagés sur cette espèce de servitude que les uns condamnent et que les autres approuvent.

1 Voyez la note LXXIII. à la fin du volume

NOTES.

NOTE XXIV, CHAP. XX.

Sur le jeu des dés. (Page 9.)

M. de Peiresc avait acquis un calendrier ancien, orné de dessins. Au mois de janvier était représenté un joueur qui tenait un cornet dans sa main, et en versait des dés dans une espèce de tour placée sur le bord du damier.

NOTE XXV, IBID.

Prix des diverses marchandises. (Page 16.)

J'ai rapporté dans le texte le prix de quelques comestibles, tel qu'il était à Athènes du temps de Démosthène. Environ soixante ans auparavant, du temps d'Aristophane, la journée d'un manœuvre valait trois oboles (neuf sous), un cheval de course douze mines, ou mille deux cents drachmes (mille quatre-vingts livres), un manteau vingt drachmes (dix-huit livres), une chaussure huit drachmes (sept livres quatre sous).

NOTE XXVI, IBID.

Sur les biens que Démosthène avait eus de son père (Page 17.)

Le père de Démosthène passait pour être riche : cependant il n'avait laissé à son fils qu'environ quatorze talens, environ soixante-quinze mille six cents livres. Voici quels étaient les principaux effets de cette succession :

1° Une manufacture d'épées où travaillaient trente esclaves. Deux ou trois, qui étaient à la tête, valaient chacun cinq à six cents drachmes, environ cinq cents livres ; les autres au moins trois cents drachmes, deux cent soixante-dix livres : ils rendaient par an trente mines, ou deux mille sept cents livres, tous

frais déduits. 2° Une manufacture de lits qui occupait vingt esclaves, lesquels valait quarante mines, ou trois mille six cents livres : ils rendaient par an douze mines, ou mille quatre-vingts livres. 3° De l'ivoire, du fer, du bois, quatre-vingts mines, ou sept mille deux cents livres. L'ivoire servait soit pour les pieds des lits, soit pour les poignées et les fourreaux des épées. 4° Noix de galle et cuivre, soixante-dix mines, ou six mille trois cents livres. 5° Maison, trente mines, ou deux mille sept cents livres. 6° Meubles, vases, coupes, bijoux d'or, robe et toilette de la mère de Démosthène, cent mille, ou neuf mille livres. 7° De l'argent prêté ou mis dans le commerce, etc.

NOTE XXVII, CHAP. XXII.

Sur le poids et la valeur de quelques offrandes en or envoyées au temple de Delphes par les rois de Lydie, et décrites dans Hérodote (lib. 1, cap. 14, 50, etc.); et dans Diodore de Sicile (lib. 16, p. 452.) (Page 40).

Pour réduire les talens d'or en talens d'argent, je prendrai la proportion de un à treize, comme elle était du temps d'Hérodote; et pour évaluer les talens d'argent, je suivrai les tables que j'ai données à la fin de cet ouvrage. Elles ont été dressées pour le talent attique, et elles supposent que la drachme d'argent pesait soixante-dix-neuf grains. Il est possible que du temps de cet historien elle fût plus forte de deux ou trois grains; il suffit d'en avertir. Voici les offrandes d'or dont Hérodote nous a conservé le poids :

Six grands cratères pesant trente talens, qui valaient trois cent quatre-vingt-dix talens d'argent de notre monnaie.	2,106,000 liv.
Cent dix-sept demi-plinthes pesant deux cent trente-deux talens, qui valaient trois mille seize talens d'argent; de notre monnaie. . .	16,286,400
Un lion pesant dix talens, valant cent trente talens d'argent de notre monnaie	702,000
Une statue pesant huit talens, valant cent quatre talens d'argent de notre monnaie.	561,600
Un cratère pesant huit talens et quarante-deux mines, valant cent treize talens six mines d'argent de notre monnaie	610,740
A ces offrandes Diodore de Sicile ajoute trois cent soixante fioles d'or, pesant chacune deux mines; ce qui fait douze talens pesant d'or, qui valaient cent cinquante-six talens en argent de notre monnaie.	842,400
TOTAL.	21,109,140 liv.

Au reste, on trouve quelques différences dans les calculs d'Hérodote et de Diodore de Sicile; mais cette discussion me mènerait trop loin.

NOTE XXVIII, CHAP. XXII

Sur la vapeur de l'antre de Delphes. (Page 44.)

Cette vapeur était du genre des moufettes : elle ne s'élevait qu'à une certaine hauteur. Il paraît qu'on avait exhaussé le sol autour du soupirail. Voilà pourquoi il est dit qu'on descendait à ce soupirail. Le trépied étant ainsi enfoncé, on conçoit comment la vapeur pouvait parvenir à la prêtresse sans nuire aux assistans.

NOTE XXIX, CHAP. XXV.

Sur le plan d'une maison grecque. (Page 70.)

M. Perrault a dressé le plan d'une maison grecque d'après la description que Vitruve en a faite. M. Galiani en a donné un second, qui est sans doute préférable à celui de Perrault. J'en publie un troisième, que feu M. Mariette avait bien voulu dresser à ma prière et justifier par le mémoire suivant :

» J'ai lu le plus attentivement qu'il m'a été possible la traduction qu'a faite Perrault de l'endroit où Vitruve traite des maisons à l'usage des peuples de l'ancienne Grèce. J'ai eu le texte latin sous les yeux; et, pour en dire la vérité, j'ai trouvé que le traducteur français s'y était permis bien des libertés que n'a pas prises, à mon avis, le marquis Galiani dans la nouvelle traduction italienne du même auteur, dont il vient de faire part au public. Il m'a paru que son interprétation, et le plan géométral d'une maison grecque qu'il a figuré et qu'il y a joint, rendaient beaucoup mieux que ne l'a fait Perrault les idées de Vitruve. Jugez-en vous-même.

» De la façon dont s'est exprimé l'auteur latin, la maison d'un Grec était proprement celle que sa femme et son domestique habitaient. Elle n'était ni trop spacieuse ni trop ornée; mais elle renfermait toutes les commodités qu'il était possible de se procurer. Le corps de logis qui y était joint, et qui était pour le mari seul, n'était au contraire qu'une maison de représentation, et, si vous l'aimez mieux, de parade.

» Comme il n'aurait pas été décent, et qu'on n'aurait pu entrer sans blesser les mœurs dans la première de ces maisons, il fallait avant que d'y pénétrer, se faire ouvrir deux portes : l'une extérieure, ayant son débouché immédiatement sur la voie publique, n'étant point précédée d'un porche ou *atrium*, comme

dans les maisons qui se construisaient à Rome ; et l'autre intérieure ; toutes deux gardées par différens portiers. Le texte ne dit pas, en parlant de leur logement, *ostiarii cellam*, mais *ostiariorum cellas.* Pour gagner la seconde porte, après avoir franchi la première, on était obligé de suivre une allée en forme d'avenue assez étroite, *latitudinis non spatiosæ*, et à laquelle je suppose une grande longueur, sans quoi Vitruve n'aurait pas regardé comme un voyage le trajet qu'il avait à faire d'une porte à l'autre : car c'est ainsi qu'il s'exprime en parlant de cette avenue, *itinera faciunt.* On n'aurait pas non plus été dans la nécessité de multiplier, comme on a vu, les portiers et leurs loges, si les portes eussent été plus voisines.

» L'habitation, par cette disposition, se trouvant éloignée de la voie publique, l'on y jouissait d'une plus grande tranquillité, et l'on avait, à droite et à gauche de l'allée qui y conduisait, des espaces suffisans pour y placer d'un côté les écuries et tout ce qui en dépend ; les remises ou hangars propres à serrer les chars ou autres voitures, et les mettre à l'abri des injures de l'air ; les greniers à foin ; les lieux nécessaires pour le pansement des chevaux ; pour le dire en un mot, ce que nous comprenons sous le nom nom général de *basses-cours*, et que Vitruve appelle simplement *equilia.* Ni Perrault, ni le marquis Galiani, faute d'espace, ne l'ont exprimé sur leurs plans ; ils se sont contentés d'y marquer la place d'une écurie, encore si petite, que vous conviendrez avec moi de son insuffisance pour une maison de cette conséquence.

» Sur l'autre côté de l'allée je poserai, avec Vitruve, les loges des portiers, et j'y placerai encore les beaux vestibules qui donnaient entrée dans cette maison de parade que j'ai annoncée, laquelle couvrira, dans mon plan, l'espace de terrain correspondant à celui qu'occupent les écuries. Je suis contraint d'avouer que Vitruve se tait sur ce point ; mais ne semble-t-il pas l'insinuer ? car il ne quitte point l'allée en question, sans faire remarquer qu'elle était le centre où aboutissaient les différentes portes par où l'on arrivait dans l'intérieur des édifices qu'il décrit : *statimque januæ interiores finiuntur.*

» Ce vestibule et les pièces qu'il précédait, se trouvant ainsi sous la clef de la première porte d'entrée, n'avaient pas besoin d'un portier particulier : aussi ne voit-on pas que Vitruve leur en assigne aucun ; ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, si le vestibule eût été sur la voie publique, et tel que l'a figuré sur son plan le marquis Galiani.

» Arrivé à la seconde porte, après se l'être fait ouvrir, on passait dans un péristyle ou cloître n'ayant que trois corridors ou portiques, un sur le devant, et deux sur les côtés. Le *prostas*, ou ce que nous nommons *vestibule*, pour mieux répondre à nos idées ; quoique ce fût une autre chose chez les anciens, se présentait en face aux personnes qui entraient. C'était un lieu tout ouvert par devant, d'un tiers moins profond que la largeur de sa baie, et flanqué de chaque côté de son ouverture

par deux *antes* ou pilastres, servant de supports aux poutres ou poitrail qui en fermaient carrément par le haut l'ouverture comme un linteau ferme celle d'une porte ou d'une fenêtre.

» Quoique Vitruve n'en parle point, il devait y avoir trois portes de chambres dans ledit *prostas*; l'une au fond, qui donnait accès dans de grandes et spacieuses salles, *œci magni*, où les femmes grecques, même les plus qualifiées, ne rougissaient point de travailler la laine en compagnie de leurs domestiques et de l'employer à des ouvrages utiles. Une sur la droite du *prostas*, et une autre à l'opposite, étaient celles de deux chambres, *cubicula*, l'une nommée *thalamus*, l'autre *amphithalamus*. Perrault a lu *anthithalamus*, pour se procurer une antichambre dont je ne crois pourtant pas que les Grecs aient jamais fait usage; et d'ailleurs, si c'en eût été une, elle aurait dû, pour remplir sa destination, précéder la pièce appelée thalamus et n'en être pas séparée par le prostas, ainsi que Vitruve le dit positivement, et Perrault l'a observé lui-même, obligé de se conformer en cela au récit de son auteur.

» Le marquis Galiani en a fait comme moi l'observation. Mais par quelle raison veut-il que l'*amphithalamus* soit un cabinet dépendant du *thalamus*? Pourquoi, faisant aller ces deux pièces ensemble, en compose-t-il deux appartemens pareils, qu'il met l'un à droite et l'autre à gauche du *prostas* et de la salle de travail? N'a-t-il pas aperçu que Vitruve ne compte que deux chambres uniques, une de chaque côté du *prostas?* ce qui est plus simple, et plus dans les mœurs des anciens Grecs. Elles ne portent pas les mêmes noms, preuve que chacune avait un usage particulier qui les obligeait de les éloigner l'une de l'autre.

» S'il m'était permis de hasarder un sentiment, j'estimerais que par *thalamus* Vitruve entend la chambre du lit, où couchent le maître et la maîtresse de la maison; et par *amphithalamus* la chambre où la maîtresse de maison reçoit ses visites, et autour de laquelle (*ἀμφὶ, circùm*) règnent des lits en manière d'estrades, pour y placer son monde. J'ai dans l'idée que les anciennes maisons des Grecs avaient, quant à la partie de la distribution, beaucoup de rapport avec celles qu'habitent aujourd'hui les Turcs, maîtres du même pays. Vous me verrez bientôt suivre le parallèle dans un plus grand détail.

» Je ne crains pas que vous me refusiez, dans une maison où rien ne doit manquer, une pièce aussi essentiellement nécessaire qu'est une salle destinée aux visites. Voudriez-vous que la maîtresse du logis en fût privée, tandis que la maison du maître, dont il sera question dans un instant, en surabonde? Que si vous ne me l'accordez pas en cet endroit, où la placerez-vous? Déjà les autres pièces de la même maison, qui toutes sont disposées autour du cloître ou péristyle, et qui ont leurs entrées sous les corridors dudit cloître, sont occupées chacune à sa destination Vitruve nous dit que dans une on prenait journellement le repas, *triclinia quotidiana*, c'est-à-dire que le maître du logis y mangeait ordinairement avec sa femme et ses enfans lorsqu'il n'avait

pas compagnie ; dans les autres, les enfans et les domestiques y logeaient et y couchaient, *cubicula*, ou bien elles servaient de garde-meubles, de dépenses, d'offices, même de cuisine : car il faut bien qu'il y en ait au moins une dans une maison, et c'est ce que Vitruve comprend sous la dénomination générale de *cellæ familiaricæ* Voilà pour ce qui regarde la maison appelée par les Grecs *gynæcontis*, *appartement de la femme*.

»Perrault fait traverser cet édifice pour arriver dans un autre plus considérable que le maître de la maison habitait, et, dans lequel séparé de sa famille, il vivait avec la splendeur qu'exigeaient son état et sa condition. Cette disposition répugne avec raison au marquis Galiani : et en effet il est démontré que les femmes grecques, reléguées pour ainsi dire dans la partie la plus reculée de la maison, n'avaient aucune communication avec les hommes de dehors, et par conséquent le quartier qui leur était assigné devait être absolument séparé de celui que fréquentaient les hommes. Il n'était donc pas convenable qu'il fût ouvert, et qu'il servît continuellement de passage à ces derniers. Pour éviter cet inconvénient, le marquis Galiani, dont j'adopte le sentiment, a jugé à propos de rejeter sur un des côtés le bâtiment que Perrault avait placé sur le front de l'habitation des femmes.

» A prendre à la lettre les paroles de Vitruve, les bâtimens réservés pour le seul usage du maître de la maison étaient au nombre de deux. Vitruve, en les désignant, emploie les mots *domus* et *peristylia* au pluriel, et dit que ces corps de logis, beaucoup plus vastes que ne l'était la maison des femmes dont il vient de parler, y étaient adhérens. Mais cela ne paraîtra ni nouveau ni extraordinaire à ceux qui ont étudié et qui connaissent le style peu correct de cet écrivain, qui ne se piquait pas d'être un grand grammairien. C'est assez sa coutume de se servir du pluriel dans une infinité de cas qui requièrent le singulier. Ainsi Perrault et le marquis Galiani ont très-bien fait de prendre sur cela leur parti, et de s'en tenir à un seul corps de bâtiment. J'en fais autant, et ne vois pas qu'on puisse penser autrement.

» Le second bâtiment, plus orné que le premier, n'était proprement, ainsi que je l'ai déjà fait observer, qu'une maison d'apparat et faite pour figurer. On n'y rencontrait que des salles d'audience et de conversation, des bibliothèques, des salles de festins ; aucune chambre pour l'habitation. C'était là que le maître de la maison recevait les personnes distinguées qui le visitaient, et qu'il faisait les honneurs de chez lui ; qu'il conversait avec ses amis, qu'il traitait d'affaires, qu'il donnait des festins et des fêtes ; et dans toutes ces occasions, surtout dans la dernière (Vitruve y est formel), les femmes ne paraissaient point.

» Pour arriver à ces différentes pièces, il fallait, avant tout, traverser de magnifiques vestibules, *vestibula egregia*. Le marquis Galiani, qui les réduit à un seul, range le sien sur la voie publique, sans l'accompagner d'aucune loge de portier, qui, dans ce cas-là, y devenait nécessaire. Les miens n'en auront pas besoin : ils sont renfermés sous la même clef que la première

porte de la maison; et comme j'ai déjà déduit les raisons sur lesquelles je me suis fondé pour en agir ainsi, je me crois dispensé de les répéter.

» Chaque pièce avait sa porte qui lui était propre, et qui était ornée, ou si l'on veut, meublée avec dignité : *januas proprias cum dignitate*. Je préférerais, puisqu'il faut suppléer un mot, celui de meublée, par la raison que les portes dans l'intérieur des maisons, chez les anciens, n'étaient fermées qu'avec de simples portières ou morceaux d'étoffes qu'on levait ou baissait suivant le besoin. Celles-ci avaient leurs issues sous les portiques d'un péristyle bien autrement étendu que ne l'était celui de l'autre maison : il occupait seul presque la moitié du terrain qu'occupait l'édifice entier; et c'est ce qui fait que Vitruve, prenant la partie pour le tout, donne, en quelques endroits de sa description, le nom de *péristyle* à tout l'ensemble de l'édifice. Quelquefois ce péristyle avait cela de particulier, que le portique qui regardait le midi, et auquel était appliquée la grande salle des festins, soutenue par de hautes colonnes, était plus exhaussé que les trois autres portiques du même péristyle. Alors on lui donnait le nom de *portique rhodien*. Ces portiques, pour plus de richesse, avaient leurs murailles enduites de stuc; et leurs plafonds lambrissés de menuiseries. Les hommes s'y promenaient, et pouvaient s'y entretenir et parler d'affaires, sans crainte d'être troublés par l'approche des femmes. Cela leur avait fait donner le nom d'*andronitides*.

» Pour vous faire prendre une idée assez juste d'un semblable péristyle, je vous transporterai pour un moment dans un magnifique cloître de moines, tel qu'il y en a en plusieurs monastères d'Italie. Je le ferai soutenir dans tout son pourtour par un rang de colonnes; j'adosserai aux murailles de grandes pièces qui auront leurs issues sous les portiques du péristyle; j'en ouvrirai quelques unes par devant, de toute leur étendue, comme vous avez pu voir plusieurs chapitres de moines. Je ferai de ces pièces ainsi ouvertes de grandes salles de festins et des salles d'audience : car c'est ainsi que je les suppose chez les Grecs, et que m'aident à les concevoir celles de même genre qui nous sont démontrées dans les thermes des Romains. Je donnerai à la principale de ces salles de festins, à laquelle je ferai regarder le midi, le plus d'étendue que le terrain me le permettra. Je la disposerai de manière qu'on y puisse dresser commodément les quatre tables à manger, à trois lit chacune, qui sont demandées par Vitruve. Un grand nombre de domestiques pourront y faire le service sans confusion, et il restera encore assez d' place aux acteurs qu'on appellera pour y donner des spectacles. Voilà, si je ne me trompe, un tableau tracé avec assez de fidélité du superbe péristyle dont Vitruve fait la description.

» Mais vous n'imaginez pas plus que moi que toutes les maisons des Grecs fussent distribuées, ni qu'elles fussent toutes orientées de la même manière que l'était celle que je vous ai représentée d'après Vitruve, et qu'il propose pour exemple. Il

faudrait, pour être en état d'en construire une semblable, être maître d'un terrain aussi vaste que régulier, pouvoir tailler ce qu'on appelle en plein drap. Et qui peut l'espérer, surtout si c'est dans une ville déjà bâtie, ou chaque édifice prend nécessairement une tournure singulière, et où tout propriétaire est contraint de s'assujétir aux alignemens que lui prescrivent ses voisins? Ce que Vitruve a donné ne doit donc s'entendre que de la maison d'un grand, d'un Grec voluptueux que la fortune a favorisé, *delicatior et ab fortuna opulentior*, ainsi que Vitruve le qualifie; qui, non content d'avoir édifié pour lui, fait encore élever séparément, et dans les dehors de sa maison, deux petits logemens assez commodes pour que les étrangers qu'il y hébergera y trouvent leurs aisances, et puissent, pendant le temps qu'ils les occuperont, y vivre en pleine liberté, comme s'ils étaient dans leur propre demeure; y entrer, en sortir sans être obligés de troubler le repos de celui qui les loge; avoir pour cela des portes à eux, et une rue entre leur domicile et celui de leur hôte.

» Encore aujourd'hui, les Turcs se font un devoir d'exercer l'hospitalité dans des *caravenserails*, ou hôtelleries construites en forme de cloîtres, qu'ils établissent sur les chemins, et où les voyageurs sont reçus gratuitement: ce que l'on peut regarder comme un reste de ce qui se pratiquait anciennement en Grèce. Quant à ce que j'ai laissé entrevoir de la persuasion où j'étais que les maisons actuelles des Turcs avaient de la ressemblance, pour la disposition générale, avec celle des anciens Grecs leurs prédécesseurs, je persiste dans le même sentiment; et j'ajoute que cela ne peut guère être autrement dans un pays qui n'est pas, comme le nôtre, sujet au caprice et aux vicissitudes de la mode. Lorsque les Turcs ont envahi la Grèce, ils se sont en même temps emparés des bâtimens qu'occupaient ceux qu'ils venaient d'asservir. Ils s'y établirent: ils trouvèrent des logemens tels qu'ils pourvaient les désirer, puisque les femmes y avaient des appartemens particuliers, et tout-à-fait séparés du commerce des hommes. Ils n'ont eu presque rien à y réformer. Il faut supposer, au contraire, qu'une nation guerrière, et peu exercée dans la culture des arts, se sera modelée sur ces anciens édifices, lorsqu'elle en aura construite de nouveaux. C'est pour cela même que, dans leurs maisons, ainsi que dans celles des Grecs décrites par Vitruve, on trouve tant de cloîtres, où, de même que dans les anciens portiques ou péristyles, la plupart des chambres ont leurs issues et y aboutissent.

» M. le marquis Galiani dit, dans une de ses notes, qu'il avait été tenté de placer la maison du maître au devant de celle des femmes, et non sur le côté; de façon que l'on entrât de la première dans la seconde. S'il l'eût fait, et il le pouvait, il se serait conformé à la disposition actuelle des maisons des Turcs: car c'est sur le devant de l'habitation que se tient le maître du logis; c'est en cet endroit qu'il met ordre à ses affaires et qu'il reçoit ses visites. Les femmes sont gardées dans un appartement plus reculé, et inaccessible à tout autre homme qu'à celui qui a

le droit d'y entrer. Quelque resserrées que soient les femme turques, elles reçoivent cependant les visites des dames de leu connaissance ; elles les font asseoir sur des sophas rangés contr la muraille, autour d'une chambre uniquement destinée pou ces visites. Convenez que cela répond assez bien à l'*amphitha lamus* des maisons des Grecs, dans le point de vue que je vou l'ai fait envisager. Je vous puis conduire encore, s'il est nécessaire, dans d'autres chambres, où je vous ferai voir les femmes turques travaillant avec leurs esclaves à différens ouvrages, moins utiles, à la vérité, que ceux dont s'occupaient les femmes grecques ; mais cela ne fait rien au parallèle : il ne s'agit que de dispositions de chambres et de bâtimens, et je crois l'avoir suffisamment suivi. »

Je ne prétends pas qu'à l'époque où je fixe le voyage du jeune Anacharsis plusieurs Athéniens eussent des maisons si vastes et si magnifiques ; mais, comme Démosthène assure qu'on en élevait de son temps qui surpassaient en beauté ces superbes édifices dont Périclès avait embelli Athènes, je suis en droit de supposer, avec M. Mariette, que ces maisons ne différaient pas essentiellement de celle que Vitruve a décrite.

NOTE XXX bis, CHAP. XXVI.

Sur les jeux auxquels on exerçait les enfans. (Page 92.)

Ces jeux servaient à graver dans leur mémoire le calcul de certaines permutations : ils apprenaient, par exemple, que 3 nombres, 3 lettres pouvaient se combiner de 6 façons différentes ; 4, de 24 façons ; 5, de 120 ; 6, de 720, et ainsi de suite, en multipliant la somme des combinaisons données par le nombre suivant.

NOTE XXXI, IBID.

Sur la lettre d'Isocrate à Démonicus. (Page 98.)

Quelques savans critiques ont prétendu que cette lettre n'était pas d'Isocrate ; mais leur opinion n'est fondée que sur de légères conjectures. Voyez Fabricius, et les Mémoires de l'académie des belles-lettres.

NOTE XXXI, CHAP. XXVI.

Sur le mot Νοῦς, ENTENDEMENT, INTELLIGENCE. (Page 100.)

Il paraît que dans l'origine ce mot désignait la vue. Dans Homère, le mot νόω signifie quelquefois *je vois*. La même signification s'est conservée dans le mot πρόνοια, que les Latins ont rendu par *provisio, providentia*. C'est ce qui fait dire à Aristote que l'intelligence, νοῦς, est dans l'âme ce que la vue est dans l'œil.

NOTE XXXII, IBID.

Sur les mots SAGESSE *et* PRUDENCE. (Page 101.)

Xénophon, d'après Socrate, donne le nom de *sagesse* à la vertu qu'Aristote appelle ici *prudence*. Platon lui donne aussi quelquefois la même acception. Architas, avant eux, avait dit que la prudence est la science des biens qui conviennent à l'homme.

NOTE XXXIII, IBID.

Sur la conformité de plusieurs points de doctrine entre l'école d'Athènes et celle de Pythagore. (Page 102.)

Aristote dit que Platon avait emprunté des pythagoriciens une partie de sa doctrine sur les principes. C'est d'après eux aussi qu'Aristote avait composé cette échelle ingénieuse qui plaçait chaque vertu entre deux vices, dont l'un pêche par défaut, et l'autre par excès. Voyez ce que dit Théagès.

Le tableau que je présente dans ce chapitre est composé d'une partie de l'échelle d'Aristote, et de quelques définitions répandues dans ses trois traités de morale, l'un adressé à Nicomaque, le second appelé les grandes Morales, le troisième adressé à Eudème. Une étude réfléchie de ces traités peut donner la véritable acception des mots employés par les péripatéticiens pour désigner les vertus et les vices ; mais je ne prétends pas l'avoir bien fixée en français, quand je vois ces mêmes mots pris en différens sens par les autres sectes philosophiques, et surtout par celle du portique.

NOTE XXXVI, CHAP. XXVI.

Sur une expression des pythagoriciens. (Page 107.)

Ces philosophes, ayant observé que tout ce qui tombe sous les sens suppose génération, accroissement et destruction, un milieu et une fin; en conséquence Archytas avait dit, avant Platon, que le sage, marchant par la voie droite, parvient à Dieu, qui est le principe, le milieu et la fin de tout ce qui se fait avec justice.

NOTE XXXVII, IBID.

Sur la corde nommée PROSLAMBANOMÈNE. (Page 116.)

J'ai choisi pour premier degré de cette échelle le *si*, et non la proslambanomène *la*, comme ont fait les écrivains postérieurs à l'époque de ces entretiens. Le silence de Platon, d'Aristote et d'Aristoxène, me persuade que de leur temps la proslambanomène n'était pas encore introduite dans le système musical.

NOTE XXXVIII, CHAP. XXVII.

Sur le nombre des tétracordes introduits dans la lyre. (Page 119.)

Aristoxène parle des cinq tétracordes qui formaient de son temps le grand système des Grecs. Il m'a paru que, du temps de Platon et d'Aristote, ce système était moins étendu; mais comme Aristoxène était disciple d'Aristote, j'ai cru pouvoir avancer que cette multiplicité de tétracordes commençait à s'introduire du temps de ce dernier.

NOTE XXXIX, IBID.

Sur le nombre des notes de l'ancienne musique. (Page 122.)

M. Burette prétend que les anciens avaient seize cent vingt notes, tant pour la tablature des voix que pour celle des instrumens. Il ajoute qu'après quelques années on pouvait à peine chanter ou solfier tous les tons et dans tous les genres, en s'accompagnant de la lyre. M. Rosseau et M. Duclos ont dit la même chose d'après M. Burette.

Ce dernier n'a pas donné son calcul; mais on voit comment

il a opéré. Il part du temps où la musique avait 15 modes. Dans chaque mode, chacune des 18 cordes de la lyre était affectée de deux notes, l'une pour la voix, l'autre pour l'instrument, ce qui faisait pour chaque mode 36 notes : or il y avait 15 modes; il faut donc multiplier 36 par 15, et l'on a 540. Chaque mode, suivant qu'il était exécuté dans l'un des trois genres, avait des notes différentes. Il faut donc multiplier encore 540 par 3; ce qui donne en effet 1620.

M. Burette ne s'est pas rappelé que, dans une lyre de 18 cordes, 8 de ces cordes étaient stables, et par conséquent affectées des mêmes signes, sur quelque genre qu'on voulût monter la lyre.

Il m'a paru que toutes les notes employées dans les trois genres de chaque mode montaient au nombre de 33 pour les voix, et autant pour les instrumens, en tout 66. Multiplions à présent le nombre des notes par celui des modes, c'est-à dire 66 par 15; au lieu de 1620 notes que supposait M. Burette, nous n'en aurons que 990, dont 495 pour les voix, et autant pour les instrumens.

Malgré cette réduction, on sera d'abord effrayé de cette quantité de signes autrefois employés dans la musique, et l'on ne se souviendra pas que nous en avons un très-grand nombre nous-mêmes, puisque nos clefs, nos dièses et nos bémols changent la valeur d'une note posée sur chaque ligne et dans chaque intervalle. Les Grecs en avaient plus que nous : leur tablature exigeait donc plus d'étude que la nôtre. Mais je suis bien éloigné de croire avec M. Burette qu'il fallût des années entières pour s'y familiariser.

NOTE XL, CHAP. XXVII.

Sur les harmonies dorienne et phrygienne. (Page 129.)

On ne s'accorde pas tout-à-fait sur le caractère de l'harmonie phrygienne. Suivant Platon, plus tranquille que la dorienne, elle inspirait la modération et convenait à un homme qui invoque les dieux. Suivant Aristote, elle était turbulente et propre à l'enthousiasme; il cite les airs d'Olympe, qui remplissaient l'âme d'une fureur divine. Cependant Olympe avait composé sur ce mode un nome pour la sage Minerve. Hyagnis, plus ancien qu'Olympe, auteur de plusieurs hymnes sacrés, y avait employé l'harmonie phrygienne.

NOTE XLI, CHAP. XXVII.

Sur le caractère de la musique dans son origine. (Page 129.)

Plutarque dit que les musiciens de son temps feraient de vains efforts pour imiter la manière d'Olympe Le célèbre Tartini s'exprime dans les mêmes termes lorsqu'il parle des anciens chants d'église : *Bisogna*, dit-il, *confessar certamente esservene qualcheduna* (*cantilena*) *talmente piena di gravità, maestà, e dolcezza congiunta a somma simplicità musicale*, *che noi moderni duraremmo fatica molta per produrne di eguali.*

NOTE XLII, IBID.

Sur une expression singulière de Platon.

Pour justifier cette expression, il faut se rappeler l'extrême licence qui du temps de Platon régnait dans la plupart des républiques de la Grèce. Après avoir altéré les institutions dont elle ignorait l'objet, elle détruisit par des entreprises successives les liens les plus sacrés du corps politique. On commença par varier les chants consacrés aux cultes des dieux ; on finit par se jouer des sermens faits en leur présence. A l'aspect de la corruption générale, quelques philosophes ne craignirent pas d'avancer que, dans un état qui se conduit encore plus par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses, parce qu'elles en entraînent de plus grandes : aussi n'est-ce pas à la musique seule qu'ils ordonnèrent de ne pas toucher ; la défense devait s'étendre aux jeux, aux spectacles, aux exercices du Gymnase, etc. Au reste, ces idées avaient été empruntées des Egyptiens. Ce peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernaient, jaloux de maintenir leur autorité, ne conçurent pas d'autre moyen, pour réprimer l'inquiétude des esprits, que de les arrêter dans leurs premiers écarts ; de là ces lois qui défendaient aux artistes de prendre le moindre essor, et les obligeaient à copier servilement ceux qui les avaient précédés.

NOTE XLIII, IBID.

Sur les effets de la musique. (Page 135.)

Voici une remarque de Tartini : « La musique n'est plus que l'art de combiner des sons ; il ne lui reste que sa partie matérielle, absolument dépouillée de l'esprit dont elle était autre-

fois animée; en secouant les règles qui dirigeaient son action sur un seul point, elle ne l'a portée que sur des généralités. Si elle me donne des impressions de joie et de douleur, elles sont vagues et incertaines. Or l'effet de l'art n'est entier que lorsqu'il est particulier et individuel. »

NOTE LIII CHAP. XXXI.

Sur le commencement du Cycle de Méton. (Page 176.)

Le jour où Méton observa le solstice d'été concourut avec le 27 juin de notre année julienne, et celui où il commença son nouveau cycle avec le 16 juillet.

Les 19 années solaires de Méton renfermaient 6940 jours.

Les 19 années lunaires, accompagnées de leurs 7 mois intercalaires, forment 235 lunaisons, qui, à raison de 30 jours chacunes, donnent 7050 jours : elles seraient donc plus longues que les premières de 110 jours. Pour les égaliser, Méton réduisit à 29 jours chacune 110 lunaisons, et il resta 6940 jours pour les 19 années lunaires.

NOTE LIV, IBID.

Sur la longueur de l'année tant solaire que lunaire, déterminée par Méton. (Page 178.)

Les cinq dix-neuvièmes parties d'un jour font 6 heures 18 minutes 56 secondes 50 tierces, etc. Ainsi l'année solaire était, suivant Méton, de 365 jours 6 h 18′ 56″ 50‴ ; elle est, suivant les astronomes modernes, de 365 jours 5 h 48′ 34″ ou 45‴. Différence de l'année de Méton à la nôtre, 30 minutes et environ 12 secondes.

La révolution synodique de la lune était, suivant Méton de 29 jours 12 h 45′ 57″ 26‴, etc.; elle est, suivant les observations modernes, de 29 jours 12 h 44′ 3″ 10‴, etc. L'année lunaire était, suivant Méton, de 354 jours 9 h 11′ 29″ 21‴; elle était plus courte que la solaire de 10 jours 21 h 7′ 27″ 29‴.

NOTE LV, CHAP. XXXI.

Sur les cadrans des anciens. (Page 179.)

On peut se faire une idée de ces sortes de cadrans par l'exemple suivant. Palladius Ritilius, qui vivait vers le cinquième siècle après J. C., et qui nous a laissé un traité sur l'agriculture, a mis à la fin de chaque mois une table où l'on voit la correspondance des divisions du jour aux différentes longueurs de l'ombre du gnomon. Il faut observer, 1° que cette correspondance est la même dans les mois également éloignés du solstice, dans janvier et décembre, février et novembre, etc.; 2° que la longueur de l'ombre est la même pour les heures également éloignées du point de midi. Voici la table de janvier :

Heures : . . I.	et XI.	Pieds.	29.
H. . . . . . II.	et X.	P.	19.
H. . . . . . III.	et IX.	P.	15.
H. . . . . . IV.	et VIII.	P.	12.
H. . . . . . V.	et VII.	P.	10.
H. . . . . . VI.	. . . .	P.	9.

Ce cadran paraît avoir été dressé pour le climat de Rome. Les passages que j'ai cités dans le texte prouvent qu'on en avait construit de semblables pour le climat d'Athènes. Au reste, on peut consulter sur les horloges des anciens, les savans qui en ont fait l'objet de leurs recherches.

NOTE LVI, CHAP. XXXIII.

Sur les voyages de Platon en Sicile. (Page 192.)

Platon fit trois voyages en Sicile : le premier sous le règne de Denys l'ancien; les deux autres sous celui de Denys le Jeune, qui monta sur le trône l'an 367 avant J. C.

Le premier est de l'an 389 avant la même ère, puisque, d'un côté, Platon lui-même dit qu'il avait alors quarante ans, et qu'il est prouvé d'ailleurs qu'il était né l'an 429 avant J. C.

La date des deux autres voyages n'a été fixée que d'après un faux calcul par le père Corsini, le seul peut-être des savans modernes qui se soit occupé de cet objet. Les faits suivans suffiront pour éclaircir ce point de chronologie.

Platon s'était rendu en Sicile, dans le dessein de ménager une réconciliation entre Dion et le roi de Syracuse. Il y passa douze à quinze mois; et ayant, à son retour, trouvé Dion aux

jeux olympiques, il l'instruisit du mauvais succès de sa négociation. Ainsi, que l'on détermine l'année où se sont célébrés ces jeux, et l'on aura l'époque du dernier voyage de Platon. On pourrait hésiter entre les jeux donnés aux Olympiades 304, 305 et 306, c'est-à-dire entre les années 364, 360 et 356 avant J. C.; mais la remarque suivante ôte la liberté du choix.

Dans les premiers mois du séjour de Platon à Syracuse, on y fut témoin d'une éclipse de soleil. Après son entretien avec Dion, ce dernier se détermina à tenter une expédition en Sicile; et, pendant qu'il faisait son embarquement à Zacynthe, il arriva, au plus fort de l'été, une éclipse de lune qui effraya les troupes. Il faut donc que l'année olympique dont il s'agit ait été, 1° précédée d'une éclipse de soleil, arrivée environ un an auparavant, et visible à Syracuse; 2° qu'elle ait été suivie, un, deux et même trois ans après, d'une éclipse de lune, arrivée dans les plus fortes chaleurs de l'été, et visible à Zacynthe : or, le 12 mai 351 avant J. C., à quatre heures du soir, il y eut une éclipse de soleil visible à Syracuse, et, le 9 août de l'an 357 avant J. C. une éclipse de lune visible à Zacynthe : il suit de là que le troisième voyage de Platon est du printemps de l'an 361; et l'expédition de Dion du mois d'août de l'an 357. Et comme il paraît par les lettres de Platon qu'il ne s'est écoulé que deux ou trois ans entre la fin de son second voyage et le commencement du troisième, on peut placer le second à l'an 364 avant J. C.

J'ai été conduit à ce résultat par une table d'éclipses que je dois aux bontés de M. Lalande, et qui contient toutes les éclipses de soleil et de lune, les unes visibles à Syracuse, les autres à Zacynthe, depuis l'avénement du jeune Denys au trône en 397, jusqu'à l'année 350 avant J. C. On y voit clairement que toute autre année olympique que celle de 360 serait insuffisante pour remplir les conditions du problème. On y voit encore une erreur de chronologie du P. Corsini, qui se perpétuerait aisément à la faveur de son nom, si l'on n'avait soin de la relever.

Ce savant prétend, comme je le prétends aussi, que Platon rendit compte de son dernier voyage à Dion aux yeux olympiques de l'an 360. Mais il part d'une fausse supposition; car, en plaçant au 9 du mois d'août de cette année l'éclipse de lune arrivée en l'année 357, il fixe à l'année 360, et à peu de jours de distance, l'expédition de Dion et son entretien avec Platon aux jeux olympiques. Ce n'est pas ici le lieu de détruire les conséquences qu'il tire du faux calcul qu'il a fait ou qu'on lui a donné de cette éclipse : il faut s'en tenir à des faits certains. L'éclipse de lune du 9 août est certainement de l'année 357; donc le départ de Dion pour la Sicile est du mois d'août de l'année 357. Il avait eu un entretien avec Platon aux dernières fêtes d'Olympie; donc Platon, au retour de son troisième voyage, se trouva aux jeux olympiques de l'année 360. Je pourrais montrer que l'éclipse justifie en cette occasion la chronologie de Diodore de Sicile; mais il est temps de finir cette note.

NOTE LVII, CHAP. XXXIV.

Sur les noms des Muses. (Page 211.)

Érato signifie *l'Aimable;* Uranie, *la Céleste;* Calliope peut désigner *l'élégance du langage;* Euterpe, *celle qui plaît;* Thalie, *la joie vive, et surtout celle qui règne dans les festins;* Melpomène, *celle qui se plaît aux chants;* Polymnie, *la multiplicité des chants;* Terpsichore, *celle qui se plaît à la danse;* Clio, *la gloire.*

NOTE LVIII, IBID.

Sur les issues secrètes de l'antre de Trophonius. (Page 212.)

Peu de temps après le voyage d'Anacharsis à Lébadée, un des suivans du roi Démétrius vint consulter cet oracle. Les prêtres se défièrent de ses intentions. On le vit entrer dans la caverne, et on ne l'en vit pas sortir. Quelques jours après son corps fut jeté hors de l'antre par une issue différente de celle par où l'on entrait communément.

NOTE LIX, IBID.

Sur l'enceinte de la ville de Thèbes. (Page 216.)

Dans la description en vers de l'état de la Grèce par Dicéarque, il est dit que l'enceinte de la ville de Thèbes était de 43 stades, c'est-à-dire d'une lieue et 1563 toises. Dans la description en prose du même auteur (pag. 14), il est dit qu'elle était de 70 stades, c'est-à-dire 2 lieues 1615 toises. On a supposé dans ce dernier texte une faute de copiste. On pourrait également supposer que l'auteur parle, dans le premier passage, de l'enceinte de la ville basse, et que dans le second, il comprend dans son calcul la citadelle.

Dicéarque ne parle point de la Thèbes détruite par Alexandre, celle dont il s'agit dans cet ouvrage. Mais, comme Pausanias assure que Cassandre, en la rétablissant, avait fait relever les anciens murs, il paraît que l'ancienne et la nouvelle ville avaient la même enceinte.

NOTE LX, CHAP. XXXIV.

Sur le nombre des habitans de Thèbes (Page 217.)

On ne peut avoir que des approximations sur le nombre des habitans de Thèbes. Quand cette ville fut prise par Alexandre, il y périt plus de six mille personnes, et plus de trente mille furent vendues comme esclaves. On épargna les prêtres et ceux qui avaient eu des liaisons d'hospitalité ou d'intérêt avec Alexandre ou avec son père Philippe. Plusieurs citoyens prirent sans doute la fuite. On peut présumer en conséquence que le nombre des habitans de Thèbes et de son district pouvait monter à cinquante mille personnes de tout sexe et de tout âge, sans y comprendre les esclaves. M. le baron de Sainte-Croix regarde ce récit comme exagéré. J'ose n'être pas de son avis.

NOTE LXI, CHAP. XXXV.

Sur les nations qui envoyaient des députés à la diète des Amphictyons. (Page 229).

Les auteurs anciens varient sur les peuples qui envoyaient des députés à la diète générale. Eschine, dont le témoignage est, du moins pour son temps, préférable à tous les autres, puisqu'il avait été lui-même député, nomme les Thessaliens, les Béotiens, les Doriens, les Ioniens, les Perrhèbes, les Magnètes, les Locriens, les Œtéens, les Phtiotes, les Maliens, les Phocéens. Les copistes ont omis le douzième, et les critiques supposent que ce sont les Dolopes.

NOTE LXII, CHAP. XXXV.

Sur la hauteur du mont Olympe. (Page 245.)

Plutarque rapporte une ancienne inscription, par laquelle il paraît que Xénagoras avait trouvé la hauteur de l'Olympe de 10 stades 1 plèthre moins 4 pieds. Le plèthre, suivant Suidas, était la sixième partie du stade, par conséquent de 15 toises 4 pieds 6 pouces. Otez les 4 pieds et les 6 pouces, reste 15 toises, qui, ajoutées aux 945 que donnent les 10 stades; font 960 toises pour la hauteur de l'Olympe. M. Bernouilli l'a trouvée de 1017 toises.

NOTE LXIII, CHAP. XXXVI.

Sur la fontaine brûlante de Dodone (page 254.)

On racontait à peu près la même chose de la fontaine brûlante située à trois lieues de Grenoble, et regardée pendant long-temps comme une des sept merveilles du Dauphiné. Mais le prodige a disparu dès qu'on a pris la peine d'en examiner la cause.

NOTE LXIV, CHAP. XXXVII.

Sur le Dédale de Sicyone. (Page 278.)

Les anciens parlent souvent d'un Dédale d'Athènes, auquel ils attribuent les plus importantes découvertes des arts et des métiers, la scie, la hache, le vilbrequin, la colle de poisson, les voiles, les mâts de vaisseaux, etc. En Crète, on montrait de lui un labyrinthe, en Sicile une citadelle et des thermes, en Sardaigne de grands édifices; partout un grand nombre de statues. Avant Dédale, ajoute-t-on, les statues avaient les yeux fermés, les bras collés le long du corps, les pieds joints; et ce fut lui qui ouvrit leurs paupières, et détacha leurs pieds et leurs mains. C'est ce Dédale enfin qui fit mouvoir et marcher des figures de bois, au moyen du mercure ou par des ressorts cachés dans leur sein. Il faut observer qu'on le disait contemporain de Minos, et que la plupart des découvertes dont on lui fait honneur sont attribuées par d'autres écrivains à des artistes qui vécurent long-temps après lui.

En rapprochant les notions que fournissent les auteurs et les monumens, il m'a paru que la peinture et la sculpture n'ont commencé à prendre leur essor parmi les Grecs que dans les deux siècles dont l'un a précédé et l'autre suivi la première des olympiades, fixée à l'an 776 avant J. C. Tel avait été, par rapport à la peinture, le résultat des recherches de M. de la Nauze.

J'ai cru, en conséquence, devoir rapporter les changemens opérés dans la forme des anciennes statues à ce Dédale de Sicyone, dont il est souvent fait mention dans Pausanias, et qui a vécu dans l'intervalle de temps écoulé depuis l'an 700 jusqu'à l'an 600 avant J. C. Voici des témoignages favorables à cette opinion.

Quelques uns, dit Pausanias, donnaient à Dédale pour disciples Dipænus et Scyllis, que Pline place avant le règne de Cyrus, et vers la cinquantième olympiade, qui commença l'an 580 avant J. C.; ce qui ferait remonter l'époque de Dédale vers l'an 610 avant la même ère.

Aristote, cité par Pline, prétendait qu'Euchir, parent de Dédale, avait été le premier auteur de la peinture parmi les Grecs. Si cet Euchir est le même qui s'était appliqué à la plastique, et qui accompagna Démarate de Corynthe en Italie, ce nouveau synchronisme confirmera la date précédente : car Démarate était père de Tarquin l'Ancien, qui monta sur le trône de Rome vers l'an 614 avant J. C.

Enfin Athénagore, après avoir parlé de divers artistes de Corinthe et de Sicyone qui vécurent après Hésiode et Homère, ajoute : « Après eux parurent Dédale et Théodore, qui étaient « de Milet. auteurs de la statuaire et de la plastique. »

Je ne nie pas l'existence d'un Dédale très-ancien. Je dis seulement que les premiers progrès de la sculpture doivent être attribués à celui de Sicyone.

NOTE LXV, CHAP. XXXVIII.

Sur les ornemens du trône de Jupiter à Olympie. (Page 291.)

On pourrait présumer que ces trente-sept figures étaient en ronde-bosse, et avaient été placées sur les traverses du trône. On pourrait ainsi disposer autrement que je ne l'ai fait les sujets représentés sur chacun des pieds. La description de Pausanias est très-succincte et très vague. En cherchant à l'éclaircir, on court le risque de s'égarer ; en se bornant à la traduire littéralement, celui de ne pas se faire entendre.

NOTE LXVI, IBID.

Sur l'ordre des combats qu'on donnait aux jeux olympiques. (Page 298.)

Cet ordre a varié, parce qu'on a souvent augmenté ou diminué le nombre des combats, et que des raisons de convenance ont souvent entraîné des changemens. Celui que je leur assigne ici n'est point conforme aux témoignages de Xénophon et de Pausanias. Mais ces auteurs, qui ne sont pas d'accord entre eux, ne parlent que de trois ou quatre combats, et nous n'avons aucunes lumières sur la disposition des autres. Dans cette incertitude, j'ai cru devoir ne m'attacher qu'à la clarté. J'ai parlé d'abord des différentes courses, soit des hommes, soit des chevaux et des chars, et ensuite des combats qui se livraient dans un espace circonscrit, tels que la lutte, le pugilat, etc. Cet arrangement est à peu près le même que celui que propose Platon dans son livre des lois.

NOTE LXVII, CHAP. XXXVIII.

Sur Polydamas. (Page 306.)

Pausanias et Suidas font vivre cet athlète du temps de Darius Nothus, roi de Perse, environ soixante ans avant les jeux olympiques, où je suppose qu'il se présenta pour combattre. Mais, d'un autre côté, les habitans de Pellène soutenaient que Polydamas avait été vaincu aux jeux olympiques par un de leurs concitoyens, nommé Promachus, qui vivait du temps d'Alexandre. Il est très-peu important d'éclaircir ce point de chronologie; mais j'ai dû annoncer la difficulté, afin qu'on ne me l'opposât pas.

NOTE LXVIII, CHAP. XXXIX.

Sur le séjour de Xénophon à Scillonte. (Page 314.)

Peu de temps avant la bataille de Mantinée, donnée en 362 avant J.-C., les Eléens détruisirent Scillonte, et Xénophon prit le parti de se retirer à Corinthe. C'est là que je le place, dans le neuvième chapitre de cet ouvrage. Un auteur ancien prétend qu'il y finit ses jours. Cependant, au rapport de Pausanias, on conservait son tombeau dans le canton de Scillonte; et Plutarque assure que c'est dans cette retraite que Xénophon composa son histoire, qui descend jusqu'à l'année 357 avant J.-C. On peut donc supposer qu'après avoir fait quelque séjour à Corinthe, il revint à Scillonte, et qu'il y passa les dernières année de sa vie.

NOTE LXIX, CHAP. XL.

Sur les trois élégies relatives aux guerres des Messéniens. (Page 328.)

Pausanias a parlé fort au long de ces guerres, d'après Myron de Priène, qui avait écrit en prose, et Rhianus de Crète, qui avait écrit en vers. A l'exemple de ce dernier, j'ai cru pouvoir employer un genre de style qui tînt de la poésie; mais, au lieu que Rhianus avait fait une espèce de poème, dont Aristomène était le héros, j'ai préféré la forme de l'élégie, forme qui n'exigeait pas une action comme celle de l'épopée, et que des auteurs très-anciens ont souvent choisie pour retracer les malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée, dans ses élégies, avait décrit en partie les guerres des Lacédémoniens et des Messéniens;

Callinus, celles qui de son temps affligèrent l'Ionie ; Mimnerme, la bataille que les Smyrnéens livrèrent à Gygès, roi de Lydie.

D'après ces considérations, j'ai supposé que des Messéniens réfugiés en Lydie, se rappelant les désastres de leur patrie, avaient composé trois élégies sur les trois guerres qui l'avaient dévastée. J'ai rapporté les faits principaux avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible ; j'ai osé y mêler quelques fictions, pour lesquelles je demande de l'indulgence.

NOTE LXX, IBID.

Sur la fondation de Messine en Sicile. (Page 341.)

Pausanias dit qu'après la prise d'Ira, c'est-à-dire l'an 668 avant J.-C., les Messéniens, sous la conduite de Gorgus, fils d'Aristomène, allèrent en Italie, joignirent leurs armes à celles d'Anaxilas, tyran de Rhégium, chassèrent les habitans de la ville de Zanclé en Sicile, et donnèrent à cette ville le nom de Messène (aujourd'hui Messine).

Ce récit est formellement contraire à celui d'Hérodote et à celui de Thucydide. Suivant le premier, Darius, fils d'Hystaspe, ayant soumis l'Ionie, qui s'était révoltée contre lui, ceux de Samos et quelques habitans de Milet se rendirent en Sicile ; et, d'après les conseils d'Anaxilas, tyran de Rhégium, ils s'emparèrent de la ville de Zanclé. Cet événement est de l'an 495 environ avant J.-C., et postérieur d'environ 173 ans à l'époque assignée par Pausanias au règne d'Anaxilas, et au changement du nom de Zanclé en celui de Messène.

Thucydide raconte qu'un corps de Samiens et d'autres Ioniens, chassés de leur pays par les Mèdes, allèrent s'emparer de Zanclé en Sicile. Il ajoute que, peu de temps après, Anaxilas, tyran de Rhégium, se rendit maître de cette ville, et lui donna le nom de Messène, parce qu'il était lui-même originaire de la Messénie.

Le P. Corsini, qui avait d'abord soupçonné qu'on pourrait supposer deux Anaxilas, est convenu, après un nouvel examen, que Pausanias avait confondu les temps. Il est visible en effet, par plusieurs circonstances, qu'Anaxilas régnait au temps de la bataille de Marathon, qui est de l'an 490 avant J.-C. Je n'ajoute que deux observations à celles du P. Corsini.

1° Avant cette bataille, il y eut en Messénie une révolte dont Pausanias n'a pas parlé, et qui empêcha en partie les Lacédémoniens de se trouver au combat. Elle ne réussit pas mieux que les précédentes ; et ce fut alors sans doute que les Messéniens, après leur défaite, se réfugièrent auprès d'Anaxilas de Rhégium, et l'engagèrent à se rendre maître de Zanclé, qui porta depuis le nom de Messène.

2° S'il était vrai, comme dit Pausanias, qu cette ville eût changé de nom d'abord d'après la seconde guerre de Messénie, il s'ensuivrait que les anciennes médailles où on lit *Zanclé* seraient antérieures à l'an 668 avant J.-C.; ce que leur fabrique ne permet pas de supposer.

NOTE LXXI, CHAP. XLI.

Sur le nombre des tribus de Sparte. (Page 357.)

Dans presque toutes les grandes villes de la Grèce, les citoyens étaient divisés en tribus. On comptait dix de ces tribus à Athènes. Cragius suppose que Lacédémone en avait six : 1° celle des Héraclides ; 2° celle des Egides ; 3° celle des Limnates ; 4° celle des Cynosuréens ; 5° celle des Messoates ; 6° celle des Pitanates. L'existence de la première n'est prouvée par aucun témoignage formel ; Cragius ne l'établit que sur de très-faibes conjectures, et il le reconnaît lui-même. J'ai cru devoir la rejeter.

Les cinq autres tribus sont mentionnées expressément dans les auteurs ou dans les monumens anciens : celle des Egides dans Hérodote ; celle des Cynosuréens et des Pitanates dans Hésychius ; celle des Messoates dans Etienne de Byzance ; enfin celle des Limnates, sur une inscription que M. l'abbé Fourmont découvrit dans les ruines de Sparte. Pausanias cite quatre de ces tribus, lorsqu'à l'occasion d'un sacrifice que l'on offrait à Diane dès les plus anciens temps, il dit qu'il s'éleva une dispute entre les Limnates, les Cynosuréens, les Messoates et les Pitanates.

Ici on pourrait faire cette question : De ce qu'il n'est fait mention que de ces cinq tribus, s'ensuit-il qu'on doive se borner à ce nombre ? Je réponds que nous avons de très-fortes présomptions pour ne pas l'augmenter. On a vu plus haut que les Athéniens avaient plusieurs corps composés chacun de dix magistrats, tirés des dix tribus. Nous trouvons de même à Sparte plusieurs magistratures exercées chacune par cinq officiers publics ; celle des Ephores, celle des Bidiéens, celle des Agathoerges. Nous avons lieu de croire que chaque tribu fournissait un de ses officiers.

NOTE LXXII, IBID.

Sur le plan de Lacédémone. (Ibid.)

J'ose, d'après les faibles lumières que nous ont transmises les anciens auteurs, présenter quelques vues générales sur la topographie de Lacédémone.

Suivant Thucydide, cette ville ne faisait pas un tout continu

comme celle d'Athènes; mais elle était divisée en bourgades, comme l'étaient les anciennes villes de la Grèce.

Pour bien entendre ce passage, il faut se rappeler que les premiers Grecs s'établirent d'abord dans des bourgs sans murailles, et que dans la suite les habitans de plusieurs de ces bourgs se réunirent dans une enceinte commune. Nous en avons quantité d'exemples. Tégée fut formée de neuf hameaux, Mantinée de quatre ou de cinq, Patræ de sept, Dymé de huit, etc.

Les habitans de ces bourgs, s'étant ainsi rapprochés, ne se mêlèrent point les uns avec les autres. Ils étaient établis dans des quartiers différens, et formaient diverses tribus. En conséquence, le même nom désignait la tribu et le quartier où elle était placée. En voici la preuve pour Lacédémone en particulier.

Cynosure, dit Hésychius, est une tribu de Laconie. C'est un lieu de Laconie, dit le scholiaste de Callimaque. Suivant Suidas, Messoa est un lieu. Suivant Etienne de Byzance, c'est un lieu et une tribu de Laconie. Suivant Strabon, dont le texte a été heureusement rétabli par Saumaise, Messoa fait partie de Lacédémone. Enfin l'on donna tantôt le nom de tribu, tantôt celui de bourgade à Pitane.

On conçoit maintenant pourquoi les uns ont dit que le poète Alcman était de Messoa, et les autres de Lacédémone, c'est qu'en effet Messoa était un des quartiers de cette ville. On conçoit encore pourquoi, un Spartiate nommé Thrasybule ayant été tué dans un combat, Plutarque ne dit pas qu'il fut transporté sur son bouclier à Lacédémone, mais à Pitane; c'est qu'il était de ce bourg et qu'il devait y être inhumé.

On a vu, dans la note précédente, que les Spartiates étaient divisés en cinq tribus; leur capitale était donc composée de cinq hameaux. Il ne reste plus qu'à justifier l'emplacement que je leur donne dans mon plan.

1° Hameau et tribu des Limnates. Leur nom venait du mot grec λιμνή, qui signifie un étang, un marais. Suivant Strabon, le faubourg de Sparte s'appelait *les Marais*, parce que cet endroit était autrefois marécageux; or le faubourg de Sparte devait être au nord de la ville, puisque c'était de ce côté qu'on y arrivait ordinairement.

2° Hameau et tribu des Cynosuréens. Le mot *cynosure* signifie *queue de chien.* On le donnait à des promontoires, à des montagnes qui avaient cette forme. Une branche du mont Taygète, figurée de même, se prolongeait jusqu'à Sparte; et nous avons montré qu'il existait en Laconie un lieu qui s'appelait Cynosure. On est donc autorisé à penser que le hameau qui portait le même nom était au dessous de cette branche du Taygète.

3° Hameau et tribu des Pitanates. Pausanias, en sortant de la place publique, prend sa route vers le couchant, passe devant le théâtre, et trouve ensuite la salle où s'assemblaient les Crotanes, qui faisaient partie des Pitanates. Il fallait donc placer ce hameau en face du théâtre, dont la position est connue, puisqu'il en reste encore des vestiges. Ceci est confirmé par

deux passages d'Hésychius et d'Hérodote, qui montrent que le théâtre était dans le bourg des Pitanates.

4° Hameau et tribu des Messoates. Du bourg des Pitanates, Pausanias se rend au Plataniste, qui était au voisinage du bourg de Thérapné. Auprès du Plataniste, il voit le tombeau du poète Alcman, qui, étant de Messoa, devait y être enterré.

5° Hameau et tribu des Egides. Pausanias nous conduit ensuite au bourg des Limnates, que nous avons placé dans la partie du nord de la ville. Il trouve dans son chemin le tombeau d'Egée, qui avait donné son nom à la tribu des Egides.

Je n'ai point renfermé tous ces hameaux dans une enceinte, parce qu'au temps dont je parle, Sparte n'avait point de murailles.

Les temples et les autres édifices publics ont été placés à peu près dans les lieux que leur assigne Pausanias. On ne doit pas à cet égard s'attendre à une précision rigoureuse ; l'essentiel était de donner une idée générale de cette ville célèbre.

NOTE LXXIII, chap. xlii.

Sur la manière dont les Spartiates traitaient les Hilotes.
(Page 363.)

Les Lacédémoniens, consternés de la perte de Pylos, que les Athéniens venaient de leur enlever, résolurent d'envoyer de nouvelles troupes à Brasidas, leur général, qui était alors en Thrace. Ils avaient deux motifs : le premier, de continuer à faire une diversion qui attirât dans ces pays éloignés les armes d'Athènes ; le second d'enrôler et de faire partir pour la Thrace un corps de ces Hilotes, dont la jeunesse et la valeur leur inspiraient sans cesse des craintes bien fondées. On promit en conséquence de donner la liberté à ceux d'entre eux qui s'étaient le plus distingués dans les guerres précédentes. Il s'en présenta un grand nombre, on en choisit deux mille, et on leur tint parole. Couronnés de fleurs, ils furent solennellement conduits aux temples ; c'était la principale cérémonie de l'affranchissement. Peu de temps après, dit Thucydide, on les fit disparaître, et personne n'a jamais su comment chacun d'eux avait péri. Plutarque, qui a copié Thucydide, remarque aussi qu'on ignora dans le temps et qu'on a toujours ignoré depuis le genre de mort qu'éprouvèrent ces deux mille hommes.

Enfin Diodore de Sicile prétend que leurs maîtres reçurent ordre de les faire mourir dans l'intérieur de leurs maisons. Comment pouvait-il être instruit d'une circonstance que n'avait pu connaître un historien tel que Thucydide, qui vivait dans le temps où cette scène barbare s'était passé?

Quoi qu'il en soit, il se présente ici deux faits qu'il faut soigneusement distinguer, parce qu'ils dérivent de deux causes dif-

férentes : l'un, l'affranchissement de deux mille Hilotes; l'autre la mort de ces Hilotes. La liberté leur fut certainement accordée par ordre du sénat et du peuple; mais il est certain aussi qu'ils ne furent pas mis à mort par un décret émané de la puissance suprême. Aucune nation ne se serait prêtée à une si noire trahison ; et dans ce cas particulier on voit clairement que l'assemblée des Spartiates ne brisa les fers de ces Hilotes que pour les armer et les envoyer en Thrace. Les éphores, vers le même temps, firent partir pour l'armée de Brasidas mille autres Hilotes; comme ces détachemens sortaient de Sparte quelquefois pendant la nuit, le peuple dut croire que les deux mille qu'il avaient délivrés de la servitude étaient rendus à leur destination; et, lorsqu'il reconnut son erreur, il fut aisé de lui persuader que les magistrats, convaincus qu'ils avaient conspiré contre l'état, les avaient fait mourir en secret, ou s'étaient contentés de les bannir des terres de la république. Nous ne pouvons éclaircir aujourd'hui un fait qui, du temps de Thucydide, était resté dans l'obscurité. Il me suffit de montrer que ce n'est pas à la nation qu'on doit imputer le crime, mais plutôt à la fausse politique des éphores qui étaient en place, et qui, avec plus de pouvoir et moins de vertus que leurs prédécesseurs, prétendaient sans doute que tout est permis quand il s'agit du salut de l'État; car il faut observer que les principes de justice et de morale commençaient alors à s'altérer.

On cite d'autres cruautés exercées à Lacédémone contre les Hilotes. Un auteur, nommé Myron, raconte que, pour leur rappeler sans cesse leur esclavage, on leur donnait tous les ans un certain nombre de coups de fouet. Il y avait peut-être cent mille Hilotes, soit en Laconie, soit en Messénie : qu'on réfléchisse un moment sur l'absurdité du projet et sur la difficulté de l'exécution , et qu'on juge. Le même auteur ajoute qu'on punissait les maîtres qui ne mutilaient pas ceux de leurs Hilotes qui naissaient avec une forte constitution. Ils étaient donc estropiés tous ces Hilotes qu'on enrôlait, et qui servaient avec tant de distinction dans les armées?

Il n'arrive que trop souvent qu'on juge des mœurs d'un peuple par les exemples particuliers qui ont frappé un voyageur, ou qu'on a cités à un historien. Quand Plutarque avance que, pour donner au enfans des Spartiates de l'horreur pour l'ivresse, on exposait à leurs yeux un Hilote à qui le vin avait fait perdre la raison, j'ai lieu de penser qu'il a pris un cas particulier pour la règle générale, ou du moins qu'il a confondu en cette occasion les Hilotes avec les esclaves domestiques dont l'état était fort inférieur à celui des premiers. Mais j'ajoute une foi entière à Plutarque quand il assure qu'il était défendu aux Hilotes de chanter les poésies d'Alcman et de Terpandre : en effet, ces poésies inspirant l'amour de la gloire et de la liberté, il était d'une sage politique de les interdire à des hommes dont on avait tant de raison de redouter le courage.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

CHAP. XVIII. Des accusations et des procédures parmi les Athéniens. 1

CHAP. XIX. Des délits et des peines. 5

CHAP. XX. Mœurs et vie civile des Athéniens. 8

CHAP. XXI. De la religion, des ministres sacrés, des principaux crimes contre la religion. 19

CHAP. XXII. Voyage de la Phocide. Les jeux pythiques. Le temple et l'oracle de Delphes. 35

CHAP. XXIII. Événemens remarquables arrivés dans la Grèce (depuis l'an 361 jusqu'à l'an 357 avant J. C.). Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. Avénement de Philippe au trône de Macédoine. Guerre sociale. 75

CHAP. XXIV. Des fêtes des Athéniens. Les Panathénées. Les Dionysiaques. 61

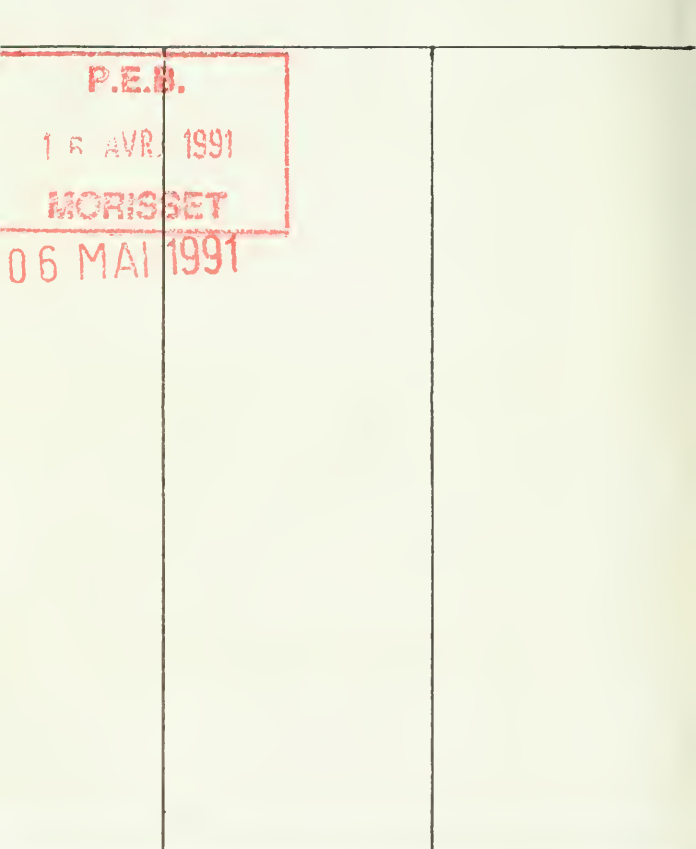
CHAP. XXV. Des maisons et des repas des Athéniens. 69

CHAP. XXVI. De l'éducation des Athéniens. 84

CHAP. XXVII. Entretien sur la musique des Grecs. 113

CHAP. XXVIII. Suite des mœurs des Athéniens. 138
CHAP. XXIX. Bibliothèque d'un Athénien. Classe de philosophie. 147
CHAP. XXX. Suite du chapitre précédent. Discours du grand-prêtre de Cérès sur les causes premières. 156
CHAP. XXXI. Suite de la bibliothèque. L'astronomie et la géographie. 170
CHAP. XXXII. Aristippe. 185
CHAP. XXXIII. Démêlés entre Denys-le-Jeune, roi de Syracuse, et Dion, son beau-frère. Voyage de Platon en Sicile. 192
CHAP. XXXIV. Voyage de Béotie. L'antre de Trophonius. Hésiode. Pindare. 205
CHAP. XXXV. Voyage de Thessalie. Amphictyons. Magiciennes. Rois de Phères. Vallée de Tempé. 229
CHAP. XXXVI. Voyage d'Épire, d'Acarnanie et d'Étolie. Oracle de Dodone. Saut de Leucade. 251
CHAP. XXXVII. Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sycione et de l'Achaïe. 260
CHAP. XXXVIII. Voyage de l'Élide. Les jeux olympiques. 286
CHAP. XXXIX. Suite du voyage de l'Élide. Xénophon à Scillonte. 314
CHAP. XL. Voyage de Messénie. 325
CHAP. XLI. Voyage de Laconie. 348
CHAP. XLII. Des habitans de la Laconie. 360
NOTES. 313




P.E.B.
1 6 AVR. 1991
MORISSET
06 MAI 1991


a39003 002919107b